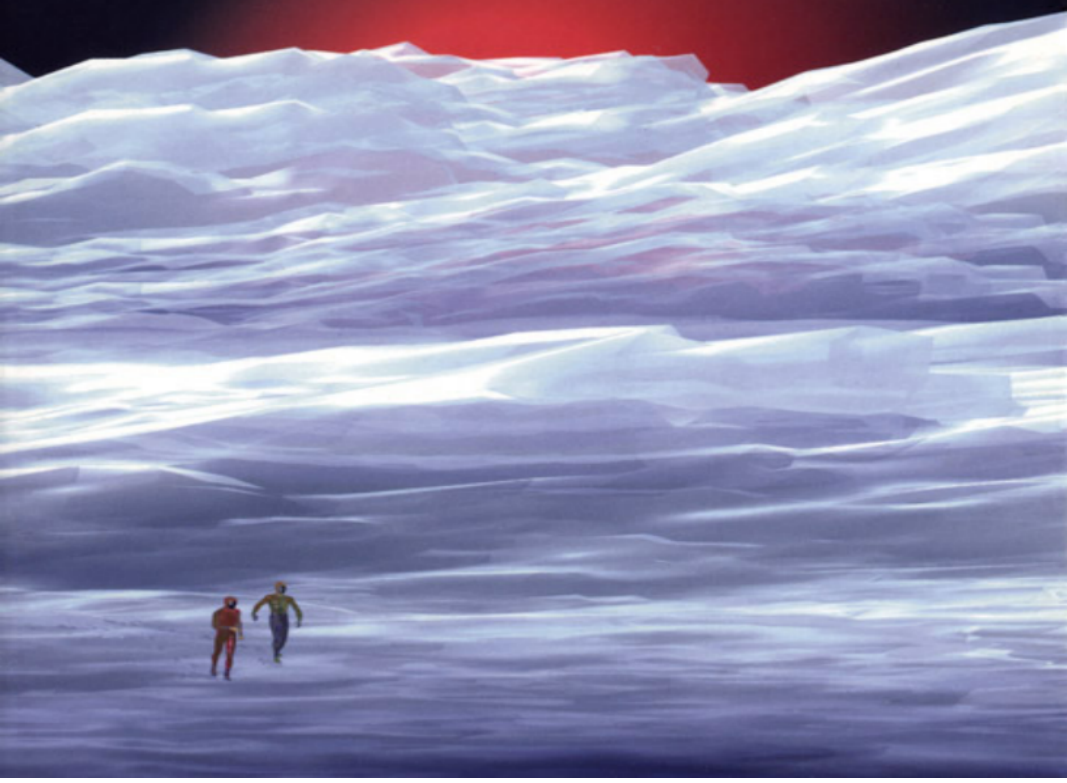
SCIENCE FICTION

Le Livre de Poche

URSULA LE GUIN

LA MAIN GAUCHE DE LA NUIT



SHOUT
SHARE
IT

Annotation

Depuis son arrivée sur la planète Gethen, Genly Aï a toujours eu froid. Il risque bien pis, comme tous les Envoyés de l'Ekumen. L'Ekumen n'est pas un empire, mais une coordination de mondes habités. Sur cent années-lumière, la guerre n'aurait aucun sens : à quoi bon envoyer une armada sur un monde dont on recherche l'alliance ? Genly Aï est venu seul, comme tous les Envoyés ; s'il échoue, on recommencera dans un siècle ou deux. Mais les seigneurs de Gethen y voient un piège. La peur tourne vite à la haine, quand on découvre que l'Envoyé n'a qu'un seul sexe, et qu'il est perpétuellement disponible. Une monstruosité, voilà ce qu'il est. Sur cette planète hostile, il aura du mal à se faire accepter comme un ami — c'est à peine si l'on verra en lui un homme.

- Ursula K. Le Guin
  - 1
  - 2
  - 3
  - 4
  - 5
  - 6
  - 7
  - 8
  - 9
  - 10
  - 11
  - 12
  - 13
  - 14
  - 15
  - 16
  - 17
  - 18
  - 19
  - 20
  - Le calendrier géthénien

Ursula K. Le Guin
La main gauche de la nuit

1
Pleins feux sur Erhenrang

Document tiré des archives de Hain. Transcription du message ansible 01-01101-934-2-Géthen. Rapport adressé au Stabile d'Olloul par Genly Aï, Premier Mobile sur Géthen-Nivôse, cycle hainien 93, année ékuménique 1490–97.

Je donnerai à mon rapport la forme d'un récit romancé. C'est que l'on m'a appris lorsque j'étais petit, sur ma planète natale, que la Vérité est affaire d'imagination. Un fait irréfutable peut être accepté ou refusé suivant le style dans lequel il est présenté – tel cet étrange joyau organique de nos mers dont l'éclat s'avive ou se ternit selon la personnalité de la femme qui le porte : ne peut-il même tomber en poussière ? Les faits ne sont pas plus solides, cohérents, réels. Mais, comme les perles, ils ont une sensibilité.

De ce récit je ne serai ni le « héros » ni l'unique narrateur. Et même je ne saurais dire avec certitude quelle est la personne dont il conte l'histoire. À vous d'en juger. Mais il forme un tout, et si, par moments, les faits semblent varier suivant la voix qui parle, eh bien, libre à vous d'en choisir la version que vous préférez ; toutes les données se complètent, aucune n'est fausse.

Je partirai du 44e diurne de l'an 1491. En Karhaïde, nation de la planète Nivôse, c'était *Odharhahad Tuwa*, soit le 22e jour du troisième mois de printemps de l'an I. Ici, c'est toujours l'an I. Mais la datation de toutes les années passées et futures est modifiée à chaque retour du Nouvel An, le chiffre qui les désigne augmentant ou diminuant d'une unité suivant qu'il s'agit du passé ou de l'avenir. Nous étions donc au printemps de l'an I à Erhenrang, capitale de Karhaïde. J'étais en danger de mort, et je ne m'en doutais pas.

Je participais à un défilé. Placé derrière les *gossiwors*, je précédais immédiatement le roi. Il pleuvait.

Sous les nuages noirs qui dominent les tours de la sombre cité de pierre battue par la tempête, sous la pluie qui tombe dans les rues bordées de hautes maisons, un ruban doré serpente lentement. En tête viennent les grands magnats, commerçants et artisans de la cité d'Erhenrang ; en rangs serrés, magnifiquement vêtus, ils défilent sous la pluie aussi confortablement que des poissons dans l'eau. Sur leurs visages calmes brille un regard vif. Ils ne marchent pas au pas. C'est un défilé qui n'a rien de militaire, rien qui fasse penser à des soldats.

Viennent ensuite les seigneurs, maires et délégués de tous les Domaines et Co-domaines de Karhaïde – pour chacun d'eux, un, cinq,

quarante-cinq ou quatre cents représentants. Cette vaste procession chamarrée progresse au rythme d'une musique jouée par des cors de métal, des instruments à vent faits d'os et de bois, et de mélodieuses flûtes électriques d'un son très pur. Les différentes bannières des grands Domaines font avec les banderoles jaunes ornant le parcours une orgie de couleurs sous la pluie implacable, et les orchestres des différents groupes se heurtent et entremêlent leurs rythmes que l'écho répercute entre les hautes murailles de la rue.

Les représentants des Domaines sont suivis par une troupe de jongleurs qui projettent à grande hauteur des boules d'or brillantes, les rattrapent et les relancent en l'air tels d'éblouissants jets d'eau. Et, tout à coup, comme si elles avaient littéralement capté la lumière, les sphères d'or étincellent avec l'éclat du verre : le soleil a percé.

Ensuite défilent quarante hommes vêtus de jaune. Ce sont les joueurs de *gossiwor*, cet instrument dont on n'entend jamais qu'en présence du roi le grotesque beuglement désespéré. Si quarante musiciens en jouent de concert, c'est assez pour troubler l'esprit, pour faire trembler les tours d'Erhenrang, et pour vider un nimbus de ses dernières gouttes de pluie. Si c'est là la musique royale, comment s'étonner que tous les rois de Karhaïde soient fous ?

Derrière les *gossiwors* viennent le roi et sa suite. Gardes, fonctionnaires, dignitaires de la cité et de la cour, députés, sénateurs, chanceliers, ambassadeurs et seigneurs du royaume marchent sans ensemble et sans souci des préséances, mais pourtant avec une grande dignité. Au milieu d'eux, le roi Argaven XV porte une chemise, une tunique et des culottes blanches, des leggings de cuir jaune safran et une casquette jaune à visière. Une bague d'or est sa seule parure, l'emblème de sa fonction. Le souverain est suivi de la litière royale portée par huit solides gaillards et hérissée de saphirs jaunes ; c'est une relique des temps anciens car aucun roi n'y a pris place depuis des siècles. La litière est flanquée de huit gardes armés de fusils qui sont aussi une survivance des temps barbares où ils étaient utilisés pour des « coups de main » ; mais ils ne sont pas inoffensifs, étant chargés de grenaille de fer mou. La mort marche ainsi derrière le roi. Derrière la mort viennent les étudiants des écoles d'Artisans, les Collèges, les Métiers et les Foyers royaux, longues files d'enfants et d'adolescents vêtus de blanc, de rouge, d'or et de vert ; enfin un certain nombre de voitures sombres au roulement lent et silencieux ferment le défilé.

Le roi et sa suite, dont je fais partie, prennent place sur une plate-forme de bois fraîchement coupé, près de l'arche inachevée d'un pont qui doit servir à la ville d'entrée monumentale. L'objet de la cérémonie est l'achèvement de cette arche et, par-là même, du nouveau port routier et fluvial d'Erhenrang. Vaste opération ayant exigé cinq ans de travaux pour draguer le fleuve et construire pont et

routes, cette œuvre marquera le règne d'Argaven XV dans les annales de Karhaïde.

Nous sommes bien à l'étroit sur notre plate-forme, dans nos vêtements de cérémonie humides et volumineux. Il a cessé de pleuvoir et le soleil brille, ce soleil glorieux, éclatant et traître de Nivôse.

— Il fait chaud, vraiment chaud, dis-je à mon voisin de gauche. C'est un Karhaïdien trapu et basané à l'abondante chevelure lisse ; il porte un lourd surtout de cuir vert lamé d'or, une épaisse chemise blanche, une grosse culotte et, autour du cou, une chaîne dont les lourds anneaux d'argent sont larges comme la main. Il transpire abondamment.

— C'est vrai, me répond-il.

De la plate-forme sur laquelle nous sommes entassés, nous voyons tout autour de nous les visages de la foule levés vers le ciel ; on dirait une multitude de galets bruns où brillent comme du mica des milliers d'yeux attentifs.

Le roi gravit une planche de bois brut qui va de la plate-forme au sommet de l'arche, là où il reste à joindre deux des piles du pont, dressées au-dessus de la foule, des quais et du fleuve. Il monte et la foule s'agite, prononçant son nom en un vaste murmure :

« Argaven ». Il ne réagit pas, et nul ne songerait à s'en étonner. Les *gossiwors* font entendre leur mugissement tonitruant et discordant, puis se taisent. Silence. Le soleil brille sur la cité, le fleuve, la foule et le roi. En bas, des ouvriers ont mis en marche un treuil électrique, et, hissée par cet engin, la clef de voûte de l'arche rejoint et dépasse le roi toujours en train de grimper ; puis cet énorme bloc de dix tonnes est déposé et mis en place presque sans bruit dans la brèche séparant les piles, avec lesquelles il forme un tout – une arche. Un maçon muni d'un seau et d'une truelle attend le roi sur l'échafaudage ; les autres ouvriers descendent tous par des échelles de corde comme une multitude de puces. Le roi et le maçon s'agenouillent sur leur bout de planche haut perché entre fleuve et soleil. De sa truelle le roi commence à lier avec du mortier les longs joints du vaste claveau. Il ne se contente pas de donner un petit coup de truelle et de rendre au maçon cet instrument, mais il se met au travail méthodiquement. Le ciment qu'il utilise est d'une teinte rosâtre qui le différencie du mortier employé pour lier les autres pierres de l'ouvrage. Après avoir observé cinq ou dix minutes le travail d'insecte du roi, j'interroge mon voisin de gauche.

— Utilisez-vous toujours du ciment rouge pour fixer les clefs de voûte ?

Car cette couleur est nettement visible de part et d'autre du claveau central de chaque arche du Vieux Pont qui, plus en amont, dresse magnifiquement sa haute courbe au-dessus du fleuve.

Épongeant son front basané, l'homme auquel je m'adresse – je suis bien obligé de dire *homme* puisque j'ai écrit *il* et *lui* – me répond :

— Il y a très longtemps, une clef de voûte était toujours mise en place au moyen d'un mortier fait d'os broyés et de sang. Des os humains, du sang humain. Sans ce lien de sang l'arche s'écroulerait, vous comprenez. De nos jours, on utilise du sang animal.

Il a cette façon de parler bien à lui, avec franchise mais aussi avec une certaine circonspection et une note d'ironie, comme s'il ne pouvait oublier un instant que je vois et juge les choses en étranger – ce qui d'ailleurs est étonnant chez un être d'une race aussi isolée et d'un rang aussi élevé. C'est un des hommes les plus puissants du pays ; s'il fallait donner de sa situation un équivalent historique approprié, j'hésiterais entre vizir, Premier ministre ou conseiller ; le vocable karhaïdien qui la désigne signifie : Oreille du Roi. Il est seigneur d'un Domaine et seigneur du Royaume, promoteur de grandes entreprises – bref un homme d'action. Il s'appelle Therem Harth rem ir Estraven.

Le roi paraît en avoir terminé avec son travail de maçonnerie, et j'en suis fort aise ; mais gagnant le côté opposé de l'arche sur le fil d'araignée de ses planches, il se remet à l'ouvrage sur l'autre face de la clef de voûte – qui, après tout, a effectivement deux côtés. Il ne faut pas être impatient en Karhaïde. Ces gens-là ne sont rien moins que flegmatiques, et pourtant ils sont têtus, opiniâtres ; un plâtrage commencé doit être terminé. La foule massée sur la berge du Sess ne demande pas mieux que de regarder travailler le roi, mais moi, j'étouffe et trouve le temps long. Jamais encore je n'ai eu chaud sur Nivôse ; jamais plus je n'y aurai chaud, et cependant je n'apprécie nullement ce temps exceptionnel. Je ne suis pas habillé pour le soleil, mais pour l'époque glaciaire, avec de nombreux vêtements superposés : fibre naturelle, fibre artificielle, fourrure et cuir me font une cuirasse massive contre le froid, et dans cette cuirasse je suis en train de me dessécher comme une plante sans eau. Pour passer le temps, je regarde la foule, puis les dignitaires massés sur la plate-forme avec les bannières de leurs Clans ou Domaines, flasques et luisantes de soleil ; et j'interroge Estraven sur tous ces différents étendards. Il sait me renseigner sur chacun d'eux bien qu'il y en ait des centaines, dont certains proviennent de Domaines reculés, des foyers et groupes tribaux du Pays de Kerm et de la marche de Pering Storm.

Comme j'admire sa science, il m'explique qu'il est lui-même originaire du Kerm.

— En tout cas, dit-il, c'est mon métier de connaître les Domaines. La Karhaïde, c'est l'ensemble de ces Domaines. Et gouverner ce pays, c'est gouverner ses seigneurs. Ce qui, d'ailleurs, n'a jamais été réalisé. Connaissez-vous cette définition de notre pays : *La Karhaïde n'est pas*

une nation, mais une querelle de famille ?

Je l'ignorais, et je soupçonne fort Estraven de l'avoir inventée car elle porte son estampille.

Sur ce, un autre membre de la *Kyorremy*, la chambre haute ou parlement dont Estraven est le président, se fraye un chemin jusqu'à lui et commence à lui parler. C'est le cousin du roi, Pemmer Harge rem ir Tibe. Il parle à Estraven à voix basse, mais en souriant fréquemment et avec un rien d'insolent dans son attitude. Estraven, fondant comme glace au soleil, reste pourtant de marbre, et la politesse banale avec laquelle il répond tout haut aux chuchotements de Tibe met celui-ci dans une situation fausse, quelque peu ridicule. Tout en regardant le roi jointoyer sa maçonnerie sans désemparer, je prête l'oreille à leur conversation ; je ne puis rien en saisir, mais je sens une grande animosité entre les deux interlocuteurs. En tout cas, ils ne parlent pas de moi. Ce qui m'intéresse, c'est le comportement de ces hommes qui gouvernent un pays au sens ancien du mot, qui ont entre leurs mains le sort de vingt millions d'autres personnes. Au fil de son évolution, l'Ékumen a fait du pouvoir quelque chose de si subtil et de si complexe que seul un esprit très pénétrant peut en observer le fonctionnement ; ici, au contraire, il est encore limité, encore apparent. Chez Estraven, par exemple, on sent que l'exercice du pouvoir ajoute une dimension à son caractère ; il ne peut faire un geste gratuit, ou dire un mot qui se perde. Il le sait, et cela lui donne plus de réalité que n'en ont la plupart des gens – quelque chose de solide et de substantiel, une grandeur humaine. Toute réussite fait boule de neige. Je n'ai pas confiance en Estraven, dont les mobiles sont pour moi toujours impénétrables ; je ne l'aime pas, et pourtant je suis sensible à son autorité et j'y réagis infailliblement comme à la chaleur du soleil.

Je suis plongé dans ces pensées lorsque le soleil se voile de nouveaux nuages, et bientôt une rafale de pluie, clairsemée mais rude, se met à tomber en amont, aspergeant la foule massée sur les quais, assombrissant le ciel. Tandis que le roi redescend sur sa planche inclinée, la lumière du soleil perce une dernière fois les nuées ; le souverain vêtu de blanc et la grande arche du pont se profilent un moment, glorieusement illuminés, sur la sombre toile de fond que l'orage a déroulée au sud. Les nuages se referment. Un vent glacial balaie la rue du Port et du Palais, la rivière devient toute grise, les arbres de la berge frissonnent. La cérémonie est terminée. Une demi-heure plus tard, il neige.

Tandis que la voiture royale s'éloignait par la rue du Port et du Palais, et que la foule s'ébranlait lentement telle une masse de galets roulés par la marée, Estraven se tourna vers moi.

— Voulez-vous, dit-il, me faire le plaisir de souper avec moi ce

soir, monsieur Aï ?

J'acceptai son offre avec plus de surprise que de plaisir. Estraven avait fait beaucoup pour moi depuis sept ou huit mois mais cette marque de faveur personnelle ne répondait ni à mon attente ni à mes désirs. Harge rem ir Tibe avait été témoin de cette invitation – et je sentais que c'était voulu – car il se trouvait encore tout près de nous. Irrité par cette atmosphère d'intrigues féminines, je quittai la plateforme pour me perdre dans la foule, ce qui n'alla pas sans une gymnastique pour me faire petit et m'arrondir les épaules. Ma taille ne dépasse guère la norme géthénienne, mais dans une foule la différence saute aux yeux. *C'est lui, regarde, c'est l'Envoyé.* Bien sûr, cela faisait partie de ma mission que d'être un point de mire, mais loin de m'y habituer je trouvais la chose de plus en plus pénible, et j'aspirais de plus en plus à l'anonymat, à être comme tout le monde.

J'avais pris la deuxième rue donnant sur la rue des Brasseries et je regagnais ma demeure dans une foule plus clairsemée, lorsque je m'aperçus soudain que Tibe marchait à mes côtés.

— C'était parfaitement réussi, dit le cousin du roi avec un sourire. Ses longues dents jaunes impeccables apparaissaient et disparaissaient dans un visage jaune tout plissé, bien qu'il ne fût pas vieux, de rides fines et douces.

— C'est de bon augure, dis-je, pour l'avenir du nouveau port.

— Certainement. – Nouvel effet de dents.

— La pose de la clef de voûte est une cérémonie impressionnante.

— Oui, en effet. C'est une tradition qui remonte à la plus haute antiquité. Mais le Seigneur Estraven vous a sans doute tout expliqué par le menu.

— Le Seigneur Estraven est très obligeant.

Je m'efforçais de ne formuler que des banalités, mais tout ce que je disais à Tibe semblait se charger d'ambiguïté.

— Oh ! oui, excessivement, dit Tibe. De fait il est renommé pour son amabilité envers les étrangers.

Il sourit de nouveau et chacune de ses dents semblait dire quelque chose – ou même deux, plusieurs, trente-deux choses différentes.

— Et peu d'étrangers le sont autant que moi, Lord Tibe. Je suis d'autant plus reconnaissant des bontés que l'on a pour moi.

— Mais oui, naturellement ! Et la gratitude est un noble sentiment, dont les poètes font le plus grand éloge. Très rare, d'ailleurs, à Erhenrang. Car c'est ici un luxe interdit. Notre monde est à un âge difficile – l'âge ingrat. Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient du temps de nos grands-parents.

— Je ne puis guère en juger, monsieur, mais j'ai entendu exprimer la même doléance sur d'autres planètes.

Tibe me regarda fixement pendant un bon moment. On eût dit

qu'il diagnostiquait un cas de folie. Puis il sortit ses longues dents jaunes.

— Mais oui, c'est vrai ! J'oublie toujours que vous venez d'une autre planète. Vous, naturellement, vous ne risquez pas de l'oublier. Et pourtant votre vie à Erhenrang serait beaucoup plus saine, plus simple, plus sûre, si vous pouviez l'oublier. Oui, certainement. Voici ma voiture, j'avais donné l'ordre qu'elle m'attende ici loin de la cohue. C'eût été un honneur pour moi de vous déposer à votre îlot, mais il me faut y renoncer parce que je suis attendu au palais royal incessamment et, comme on dit, les parents pauvres se doivent d'être ponctuels. Mais oui !

Sur ces mots, le cousin du roi entra dans sa petite voiture électrique noire, découvrant ses dents par-dessus son épaule, les yeux perdus dans un éventail de rides.

Je poursuivis ma route jusqu'à mon îlot{Karhosh, îlot, désignation habituelle de ces espèces de pensions de famille où se loge la grande majorité de la population urbaine de Karhaïde. Les îlots contiennent de 20 à 200 chambres privées ; les repas sont pris en commun. Certains de ces établissements font penser à des hôtels, d'autres à des communautés coopératives, et d'autres encore combinent ces deux formules. Il s'agit certainement d'une adaptation à la vie urbaine de cette institution fondamentale de Karhaïde : le foyer. Mais naturellement l'îlot ne peut avoir la stabilité du foyer, fondée sur son implantation locale et familiale.}. On pouvait voir son jardin sur la rue maintenant que les dernières neiges avaient fondu. Les portes d'hiver, placées à trois mètres au-dessus du sol, étaient condamnées pour quelques mois, jusqu'au retour de l'automne et de la période de grand enneigement. D'un côté de la maison, dans la boue, la glace et la végétation, tendre et luxuriante, qu'un printemps hâtif avait fait surgir dans mon jardin, un jeune couple était là. La main dans la main, les amoureux se parlaient. Ils étaient dans la première phase du *kemma*. De gros flocons de neige voltigeaient autour d'eux, et ils étaient pieds nus dans la boue glacée, s'étreignant les mains et se dévorant des yeux. Le printemps sur Nivôse.

Je dînai à mon îlot, puis, comme sonnait la quatrième heure aux gongs de la tour Remny, j'arrivai au Palais où je devais souper. Les Karhaïdiens font par jour quatre repas en règle, petit déjeuner, déjeuner, dîner, souper, sans compter ce qu'ils ingurgitent ou grappillent entre les repas. Les habitants de Nivôse n'ont pas de gros mammifères pour les alimenter en viande de boucherie, lait, beurre et fromage ; les seuls aliments riches en protides et en hydrates de carbone sont les différentes sortes d'œufs, le poisson, les noix et les céréales hainiennes. C'est une alimentation pauvre pour un climat aussi rigoureux, il faut donc se recharger fréquemment. Je m'y étais

habitué et j'avais l'impression de manger toutes les cinq minutes. Plus tard, en cette même année, je devais découvrir que les Géthéniens sont parfaitement capables, non seulement de se gaver continuellement, mais encore de supporter indéfiniment le manque de nourriture.

La neige tombait toujours. C'était un petit blizzard printanier beaucoup plus agréable que la pluie implacable qui venait de marquer le dégel. Arrivé au Palais dans le calme et pâle crépuscule neigeux, je ne m'y perdis qu'une seule fois. Le Palais d'Erhenrang est une vraie ville au centre de la cité, renfermant dans ses remparts une profusion désordonnée de palais, tours, jardins, cours, cloîtres, ponts couverts, tunnels non couverts, petites forêts, donjons – le produit de nombreux siècles de paranoïa délirante. Le tout est dominé par la Maison Royale, avec ses sinistres murs rouges à l'ornementation tarabiscotée.

Elle est constamment habitée, mais, chose curieuse, par le roi uniquement. Car ses serviteurs, son personnel, les seigneurs, les ministres, les parlementaires, les gardes et tutti quanti couchent, qui dans un autre palais, qui dans un fort, ou un donjon, ou une caserne ou une maison quelconque dans l'enceinte du domaine. Estraven – et c'est là une marque de la haute faveur dont il jouit auprès du roi – habite la Maison d'Angle Rouge, qui fut bâtie il y a quatre cent quarante ans pour Harmès, partenaire du roi Emran III, Harmès dont on célèbre encore la beauté mais qui paya chèrement l'amour du roi puisque des spadassins du Clan Mitanterre l'enlevèrent et lui firent subir d'atroces mutilations jusqu'à lui enlever la raison. Emran III mourut quarante ans plus tard, ayant, sans répit, fait payer son malheur à son pauvre pays – Emran l'infortuné. Le temps a estompé peu à peu l'horreur de cette tragédie, mais la maison, ses ombres et ses murs, semblent encore exsuder la traîtrise et le malheur.

Dans le petit jardin enclos d'un mur, des *serémiers* courbaient leurs branches sur un étang semé de rochers. Dans les faibles rayons de lumière diffusés par les fenêtres de la maison, je voyais les flocons de neige et les blancs sporanges filiformes des arbres tomber ensemble, mollement, sur l'eau sombre. Estraven m'attendait, debout, nu-tête et sans manteau, observant cette incessante chute mystérieuse de neige et de semence dans la nuit. Il m'accueillit sans effusions et me fit entrer. Il n'avait pas d'autres invités.

J'en fus étonné mais, comme nous nous mîmes aussitôt à table, ce sentiment fit place à mon émerveillement devant l'excellent repas qui me fut servi ; même les sempiternelles pommes à pain étaient transfigurées par le talent du cuisinier, et j'en félicitai mon hôte chaleureusement. Après le souper, nous bûmes de la bière chaude auprès du feu. Dans un monde où parmi les ustensiles de table figure un petit instrument destiné à briser la glace qui se forme à la surface d'une boisson froide entre deux gorgées, la bière chaude est une chose

qu'on apprend à apprécier.

Estraven m'avait parlé aimablement – de choses et d'autres car on ne parle pas affaires à table. Au coin du feu, il était maintenant silencieux. J'étais encore incapable de voir les êtres de cette planète comme ils se voient eux-mêmes. Je m'y efforçais, mais sans réussir à autre chose qu'à voir en chaque habitant d'abord un homme, ensuite une femme, également gêné de le ranger artificiellement dans l'une ou l'autre de ces catégories, si étrangères à sa nature et si essentielles à la mienne. Ainsi, tandis que je buvais à petites gorgées mon aigre bière chaude, je pensais qu'Estraven, à table, avait joué un rôle typiquement féminin : charme, tact, manque de solidité, subtilité, finasserie. Peut-être étaient-ce cette mollesse et cette souplesse féminines qui m'inspiraient méfiance et antipathie. Pourtant, comment pouvais-je voir une femme en cette sombre présence ironique et puissante qui me faisait face, faiblement éclairée par la lueur du feu, et d'autre part si je faisais de cet être un homme, je sentais que c'était faux, que c'était une imposture. Mais en était-il responsable, ou fallait-il l'imputer à mon attitude à son égard ? Sa voix était douce et résonnante, mais sans profondeur ; ce n'était guère une voix d'homme mais pas davantage une voix de femme. Et que disait-elle ?

— Je regrette, disait la voix, d'avoir dû si longuement différer le plaisir de vous recevoir, cela dit je suis heureux que nos rapports ne soient plus aucunement ceux d'un protecteur et de son protégé.

Je fus intrigué par ces paroles. Car, sans nul doute, il avait été jusque-là mon protecteur à la cour royale. Voulait-il dire que l'audience qu'il m'avait fait accorder par le roi pour le lendemain m'avait élevé à son propre niveau ?

— Je ne vous suis pas très bien, dis-je. Ce fut à son tour d'être manifestement intrigué.

— Eh bien, vous comprenez, dit-il après un long silence, puisque vous êtes ici… vous devez comprendre que je cesse maintenant de me faire votre interprète auprès du roi. Cela va de soi.

On aurait dit qu'il avait honte de moi, et non pas de lui-même. Il était clair que son invitation et le fait que je l'avais acceptée avaient à ses yeux une signification qui m'avait échappé. Ce qui était en faute, c'était chez moi le savoir-vivre, mais chez lui la moralité. Ma première réaction fut de penser que j'avais eu raison de ne jamais avoir confiance en lui. Il n'était pas seulement habile, pas seulement puissant, c'était un homme sur qui l'on ne pouvait pas compter. C'était lui qui pendant des mois, à Erhenrang, m'avait écouté, avait répondu à mes questions, avait fait vérifier par des ingénieurs et des médecins mon vaisseau spatial et mon appartenance à un type physiologique inconnu à Nivôse, m'avait présenté aux personnes qu'il m'était utile de connaître, et, de la situation où j'étais réduit la première année, celle

de monstre à l'imagination fertile, m'avait élevé graduellement jusqu'à celle de ce mystérieux Envoyé sur le point d'être reçu par le roi. Et voilà qu'après m'avoir perché sur ce dangereux sommet, il m'annonçait froidement, tout à coup, qu'il me retirait son appui.

— Je croyais pouvoir compter sur vous.

— J'ai eu tort de vous y encourager.

— Dois-je comprendre que vous m'avez fait obtenir cette audience sans intercéder auprès du roi en faveur de ma mission, comme vous… J'eus la présence d'esprit de m'interrompre à temps, car j'allais dire : comme vous l'aviez promis.

— Impossible.

J'étais furieux, mais lui n'exprimait ni colère ni regrets.

— Voulez-vous me dire pourquoi ?

— Oui, dit-il au bout d'un moment. Mais il fit une nouvelle pause et je me pris à penser qu'un étranger inepte et sans défense ne devrait pas demander au Premier ministre d'un royaume les raisons de sa conduite, surtout si les fondements du pouvoir et le fonctionnement du gouvernement de ce royaume lui sont – peut-être à jamais – incompréhensibles. Sans doute était-ce là une question de *shiftgrethor* – prestige, réputation à défendre, sens de l'opportunité, rapports humains fondés sur la vanité… mot intraduisible et principe essentiel du pouvoir social en Karhaïde et dans toutes les civilisations de Géthen. Et s'il y avait là matière à *shiftgrethor*, je ne pouvais pas comprendre.

— Avez-vous entendu ce que le roi m'a dit aujourd'hui au cours de la cérémonie ?

— Non.

Estraven se pencha sur l'âtre, retira la cruche de bière des cendres chaudes, et en remplit ma chope. Comme il n'en disait pas davantage, j'ajoutai :

— Le roi ne vous a pas adressé la parole en ma présence.

— En la mienne non plus, dit-il.

Je compris enfin qu'un nouveau signal m'échappait. Maudissant son esprit tortueux, efféminé, je lui dis :

— Dois-je penser que vous essayez de me faire comprendre, monsieur le Premier ministre, que vous avez cessé d'être en faveur près du roi ?

Il dut être furieux, mais il ne dit rien qui trahît ce sentiment, se contentant de laisser tomber :

— Je ne cherche pas à vous faire comprendre quoi que ce soit, monsieur Aï.

— C'est bien là le malheur !

— Eh bien, dit-il après m'avoir regardé curieusement, voici ce qu'on pourrait dire. Il existe à la cour certaines personnes qui sont en

faveur près du roi, comme vous dites, mais qui ne sont pas en faveur de votre présence ou de votre mission en ce pays.

Et naturellement, pensai-je, vous vous hâtez de passer dans leur camp et vous me trahissez pour sauver votre peau. Mais il eût été inutile de le lui dire. Estraven était un courtisan, un politicien, et moi j'étais un imbécile de lui avoir fait confiance. Le politicien, bien souvent, n'est pas un homme complet, cela même dans une société d'êtres bisexués. S'il m'avait invité à souper, c'était bien parce qu'il pensait que j'accepterais sa trahison aussi aisément qu'il la commettait. Manifestement, il était plus important pour lui de sauver la face que d'être honnête. Je fis l'effort de lui dire :

— Je regrette que votre amabilité envers moi vous ait attiré des ennuis.

J'avais marqué un point. Ayant rendu le bien pour le mal, j'eus un sentiment de victoire morale, mais bien éphémère, en face de cet être si déconcertant. Il se renversa dans son fauteuil si bien que le feu projetait une lueur rouge sur ses genoux et ses petites mains fines et vigoureuses dont l'une tenait une chope d'argent, mais laissait son visage dans l'ombre – un visage dont le teint foncé était encore obscurci par ses épais cheveux plantés bas, ses cils et ses sourcils fournis et la sombre ironie de son expression. Que peut-on lire sur le visage d'un chat, d'un phoque, d'une loutre ? Certains Géthéniens, pensai-je, rappellent ces animaux, avec ce regard profond et brillant dont l'expression reste immuable tandis que vous leur parlez.

— Je ne dois mes ennuis qu'à moi-même, répondit-il, et vous n'y êtes pour rien, monsieur Aï. Vous savez que la Karhaïde et l'Orgoreyn sont en conflit au sujet d'une région frontière dont ils se disputent la possession. Il s'agit de la vallée du Sinoth, près de Sassinoth ; le grand-père d'Argaven la revendiqua pour la Karhaïde, mais les Commensaux se sont toujours refusés à nous reconnaître un droit à ce territoire. Pour que s'épaississe la neige, il suffit qu'un seul nuage en déverse une bonne quantité. J'ai aidé des fermiers karhaïdiens résidant dans la vallée du Sinoth à passer la frontière pour regagner, vers l'est, la Karhaïde, car je pensais qu'une solution pacifique du conflit serait possible si nous abandonnions, tout simplement, ce territoire aux Orgota, qui l'habitent depuis plusieurs milliers d'années. J'ai participé à l'administration de cette région il y a quelques années, j'y ai connu certains de ses fermiers. Et il m'est pénible de penser qu'ils risquent d'être tués, victimes de coups de main, ou d'être envoyés dans des Fermes Volontaires d'Orgoreyn. Pourquoi ne pas supprimer la cause même du conflit ? Mais ce n'est pas là une idée patriotique. En fait, c'est une lâcheté qui porte atteinte au *shiftgrethor* du roi lui-même.

Ces allusions ironiques, ces détails sur un conflit de frontière avec l'Orgoreyn, ne présentaient pour moi aucun intérêt. J'en revins à notre

problème. Digne ou indigne de ma confiance, Estraven pouvait encore me servir à quelque chose.

— Je suis navré, lui dis-je, mais n'est-il pas regrettable de sacrifier à quelques fermiers les chances de succès de ma mission auprès du roi ? C'est un enjeu autrement important que quelques kilomètres de frontières nationales ?

— Certainement. Mais peut-être l'Ékumen, qui mesure cent années-lumière d'une frontière à l'autre, fera-t-il preuve de patience à notre égard.

— Les Stabiles de l'Ékumen sont des hommes très patients, monsieur. Ils attendront cent ans ou cinq cents ans que la Karhaïde et les autres pays de Géthen aient fini de délibérer et se soient prononcés pour ou contre une association avec le reste de l'humanité. Mais c'est en mon nom personnel que je parle : j'avais un espoir, et cet espoir est déçu. J'avoue avoir cru qu'avec votre appui…

— Je l'ai cru aussi. Que voulez-vous, les glaciers n'ont pas gelé en une seule nuit. Les clichés lui sortaient machinalement de la bouche, mais son esprit était ailleurs. Il était absorbé dans ses pensées. J'imaginais qu'il me déplaçait comme un pion parmi d'autres sur son échiquier politique.

— Vous êtes arrivé dans mon pays, dit-il enfin, à une époque singulière. Les choses sont en train de changer, nous nous engageons sur une voie nouvelle. Ou plutôt, nous nous laissons entraîner trop loin sur la voie que nous suivions précédemment. J'espérais que votre présence, votre mission, nous empêcheraient de nous fourvoyer, nous ouvriraient un champ d'action entièrement neuf. Mais en des circonstances favorables de temps et de lieu. Tout cela est extrêmement délicat, monsieur Aï.

Las de ces généralités, je lui dis :

— Vous insinuez que ce n'est pas le bon moment. Me conseillez-vous de décommander mon audience ?

La gaffe était encore plus monumentale en karhaïdien, mais Estraven l'enregistra sans sourire ni sourciller.

— Seul le roi en aurait le privilège, dit-il avec douceur.

— Grand Dieu, oui ! Je me suis mal exprimé.

Je me pris la tête dans les mains pendant un moment. J'avais été élevé sur la Terre, dans une société sans entraves où l'on a le champ libre, et jamais, pensai-je, je n'arriverais à posséder ce protocole, à acquérir cette impassibilité dont les Karhaïdiens font si grand cas. Je savais ce qu'était un roi, l'histoire même de la Terre en était pleine, mais le privilège était une chose que mon expérience ne m'avait pas fait toucher du doigt – manque de *tact !* Je pris ma chope et bus une gorgée chaude, brutale.

— Eh bien, je ne dirai pas au roi tout ce que j'avais l'intention de

lui dire lorsque je pensais pouvoir compter sur vous.

— Bien.

— Pourquoi *bien* ? demandai-je.

— Voyons, monsieur Aï, vous n'êtes pas fou. Et je ne suis pas fou. Mais il faut dire que nous ne sommes rois ni l'un ni l'autre. Je suppose que vous comptiez dire à Argaven, rationnellement, que votre mission est de tenter de sceller une alliance entre Géthen et l'Ékumen. Et, sur le plan rationnel, il le sait déjà, car vous n'ignorez pas que je l'en ai informé. J'ai défendu votre cause auprès de lui, j'ai essayé de l'intéresser à vous. C'était inconsidéré, inopportun. Dans mon enthousiasme, j'ai oublié que c'est un roi et qu'il ne voit pas les choses rationnellement, mais en roi. Tout ce qu'il a retenu de mes explications, c'est que son pouvoir est menacé, son royaume un grain de poussière dans l'espace et son sceptre quelque chose de dérisoire pour des hommes qui gouvernent une centaine de mondes.

— Mais l'Ékumen ne gouverne pas, il coordonne. Son pouvoir n'est autre chose que le pouvoir des états et planètes qui le composent. En s'alliant avec l'Ékumen, la Karhaïde deviendrait un pays infiniment moins menacé et plus puissant qu'il le fut jamais.

Estraven différa sa réponse. Il regardait fixement le feu, dont les flammes clignotaient, par réflexion, sur sa chope et sur la chaîne d'argent aux larges anneaux brillants qu'il portait sur les épaules comme insigne de sa fonction. Le silence régnait autour de nous dans la vieille demeure. Nous avions été servis à table par un domestique, mais, comme l'esclavage et la servitude personnelle sont des institutions inconnues en Karhaïde, ce ne sont pas les serviteurs mais leurs services que l'on paie, et les domestiques étaient tous rentrés chez eux. Un homme comme Estraven devait bien avoir des gardes du corps car l'assassinat est en Karhaïde une institution bien vivante, et pourtant je n'avais vu ni entendu un seul garde. Nous étions seuls.

J'étais seul, avec un étranger, dans les murs d'un palais ténébreux, dans une étrange cité chargée de neige, au cœur d'une période glaciaire en un monde étranger.

Tout ce que j'avais dit ce soir-là et depuis mon arrivée à Nivôse m'apparut soudain à la fois absurde et incroyable. Comment pouvais-je faire avaler à cet homme, ou à tout autre, mes histoires sur d'autres mondes, d'autres races et un vague gouvernement bienveillant siégeant quelque part dans l'espace ? Tout cela était extravagant. J'étais arrivé en Karhaïde dans un étrange vaisseau et je présentais certaines différences physiques avec les Géthéniens. Cela demandait des explications, mais les miennes étaient absurdes. Je n'y croyais pas moi-même en cet instant.

— Je vous crois, dit l'étranger, cet homme d'un autre monde avec qui j'étais seul. Et si fort avait été mon sentiment soudain d'aliénation

que je le regardai tout ahuri.

— Je dois dire, poursuivit-il, qu'Argaven aussi vous croit. Mais il n'a pas confiance en vous. En partie parce qu'il n'a plus confiance en moi. J'ai commis des erreurs, j'ai été imprudent. Et je ne mérite plus votre confiance car vous êtes menacé par ma faute. J'ai oublié ce qu'est un roi, j'ai oublié qu'à ses propres yeux un roi *est* la Karhaïde, j'ai oublié ce qu'est le patriotisme et que le roi est nécessairement le patriotisme incarné. Je vais vous poser une question, monsieur Aï. Savez-vous, par expérience personnelle, ce que c'est que le patriotisme ?

— Non, dis-je, ébranlé par l'attaque soudaine et massive dirigée sur moi par cette forte personnalité. Non, je ne crois pas, poursuivis-je, du moins si vous n'entendez pas par patriotisme l'amour du monde où l'on est né – car je connais ce sentiment.

— Non, je ne parle pas d'amour quand je dis « patriotisme », je parle de peur. La peur d'autrui. Une peur qui s'exprime en termes politiques, et non poétiques : haine, rivalité, agression. Cette peur grandit en nous. Elle grandit d'année en année. Nous sommes allés trop loin sur notre lancée. Et vous qui venez d'un monde où les nations n'existent plus depuis des siècles, vous qui devez trouver tout cela inintelligible, vous qui nous montrez la bonne voie… Il s'arrêta brusquement. S'étant ressaisi, il reprit au bout d'un moment, avec son calme et sa politesse habituelles :

— C'est la peur qui me fait refuser de plaider maintenant votre cause auprès du roi. Mais ce n'est pas pour moi que j'ai peur. En quoi je ne suis pas un bon patriote. Après tout, il y a d'autres nations sur Géthen.

Je ne voyais pas du tout où il voulait en venir, mais j'étais sûr qu'il y avait un décalage entre le sens apparent de ses paroles et leur sens profond. De tous les esprits obscurs, difficultueux et énigmatiques que j'avais rencontrés en cette ville sinistre, le sien était le plus ténébreux, et je refusais de me perdre dans ses méandres. Je m'abstins de lui répondre. Au bout d'un moment, il poursuivit avec une certaine circonspection :

— Si je vous ai bien compris, votre Ékumen se consacre essentiellement à l'intérêt général de l'humanité. Or, les Orgota, par exemple, ont une certaine expérience en ce domaine : ils savent subordonner les intérêts locaux à l'intérêt général, ce dont nous n'avons presque aucune idée en Karhaïde. Et les Commensaux d'Orgoreyn sont en général sains d'esprit bien qu'inintelligents, tandis que le roi de Karhaïde est plutôt stupide, non content d'être fou.

Il était clair qu'Estraven ne voulait être le féal de personne. Je lui dis, quelque peu écœuré :

— Si tel est le cas, il doit être difficile de le servir.

— Je ne crois pas avoir jamais servi le roi, dit son Premier ministre, ni en avoir jamais eu l'intention. Car je ne suis le serviteur de personne. À chacun son ombre…

Les gongs de la Tour Remny sonnaient la sixième heure, minuit, et j'en pris prétexte pour me retirer. Tandis que j'enfilais mon pardessus dans l'entrée, il me dit :

— Il n'en est plus question pour le moment, car je suppose que vous allez quitter Erhenrang – pourquoi le supposait-il ? – mais je compte bien qu'un jour viendra où je pourrai de nouveau vous questionner. Il y a tant de choses que je voudrais savoir. Sur votre langage télépathique, en particulier ; vous ne m'en avez dit qu'un mot et je reste sur ma faim.

Sa curiosité semblait parfaitement sincère. Il avait l'effronterie que donne la puissance. Il avait paru tout aussi sincère lorsqu'il m'avait promis de m'aider. Je lui dis que j'étais à son entière disposition, et ainsi se termina la soirée. Il m'accompagna dans son jardin couvert d'une mince couche de neige sous la grosse lune de Géthen, terne et rousse. Je frissonnais car la température était bien en dessous de zéro.

— Vous avez froid ? me dit-il poliment. Il en paraissait surpris car naturellement c'était pour lui une douce nuit de printemps. J'étais fatigué, déprimé.

— Depuis que je suis sur votre planète, continuellement j'ai froid.

— Comment l'appelez-vous, cette planète, dans votre langage ?

— Géthen.

— Vous ne l'avez pas baptisée autrement ?

— Si, les premiers Investigateurs l'ont appelée Nivôse.

Nous nous arrêtâmes à la porte du jardin ceint de murs. Par cette porte je voyais se dessiner le domaine royal et ses toits, sombre fouillis enneigé, piqueté çà et là, à différentes hauteurs, des faibles lueurs dorées diffusées par les fenêtres en forme de fentes. Sous l'arche étroite du portail, je me demandai, levant les yeux, si sa clef de voûte avait été, elle aussi, cimentée d'os et de sang. Estraven me dit adieu et tourna les talons. Il savait éviter toute effusion quand il vous accueillait ou faisait ses adieux. Je m'en fus par les cours et les allées silencieuses du Palais, mes chaussures craquant sur la mince couche de neige éclairée par la lune, puis je suivis les rues profondes de la ville pour regagner ma demeure. J'avais froid, j'avais perdu toute confiance, j'étais obsédé par la perfidie, la solitude, la peur.

2
Dans les murs du blizzard

Document anonyme datant du règne d'Argaven VIII et tiré d'une collection de « contes domestiques » de Karhaïde du Nord enregistrés sur bandes. Archives du Collège des Historiens, à Erhenrang.

Il était une fois, dans le Foyer de Shath, en la marche de Pering Storm, deux frères qui s'étaient juré fidélité. L'histoire est vieille d'environ deux cents ans, et, en ce temps comme aujourd'hui, deux frères germains avaient le droit de s'unir jusqu'à ce que l'un d'eux donnât naissance à un enfant ; ils devaient ensuite se séparer, il leur était donc interdit de se jurer fidélité à vie. C'est pourtant ce qu'avaient fait ces deux frères. Lorsqu'un enfant fut né de leur *kemma*, le Seigneur de Shath leur ordonna de rompre leur serment et de ne plus jamais s'unir l'un à l'autre. L'un d'eux, celui qui avait mis l'enfant au monde, en fut désespéré. Sourd à toute consolation ou conseil, il se procura du poison et se donna la mort. Les habitants du Foyer se retournèrent alors contre son frère et le chassèrent du Foyer et du Domaine, car ils rejetaient sur lui la honte du suicide. Comme il avait été exilé par son propre seigneur et que sa mauvaise réputation le précédait partout, personne ne voulait le garder ; au terme des trois jours de droit d'asile, chacun expulsait le proscrit de sa demeure. Il erra ainsi d'un endroit à l'autre jusqu'au jour où il vit qu'il ne lui restait plus aucune bonté à espérer de son propre pays et que son crime ne lui serait jamais pardonné{Sa violation du code de l'inceste fut considérée comme un crime lorsqu'on y vit la cause du suicide de son frère. *(G. A.)*}. Il n'avait pas cru qu'il en serait ainsi parce que c'était un homme jeune que la vie n'avait pas encore endurci. Lorsqu'il fut fixé sur son sort, il décida de s'en retourner à Shath. C'était un exilé, il dut donc s'arrêter à la porte d'entrée de l'Avant-foyer. Et il s'adressa ainsi à ses habitants :

— Je suis sans visage parmi les hommes. Nul ne me voit. Je parle et nul ne m'entend. Ma venue est partout malvenue. Pour moi pas de place au coin du feu, pas de nourriture sur la table, pas de lit où je puisse coucher. Une chose me reste, mon nom : je m'appelle Gétheren. Ce nom, je le jette sur ce Foyer comme malédiction, et avec lui ma honte. Vous pouvez les garder. Maintenant que je suis un homme sans nom, je vais chercher la mort.

Avec des cris et dans un grand tumulte, quelques habitants du Foyer se précipitèrent sur lui pour le tuer car le meurtre projette sur un lieu habité une ombre moins noire que le suicide. Il leur échappa

et, dans sa course vers le nord, il distança tous ses poursuivants. Ils s'en retournèrent à Shath l'oreille basse. Mais Gétheren poursuivit sa route et, en deux jours de voyage, atteignit le glacier de Pering{Le glacier de Pering est le banc de glace qui couvre l'extrême nord-est de la Karhaïde et qui (en hiver, lorsque la baie de Guthen est gelée) avoisine le glacier de Gobrin en Orgoreyn.}. Toujours vers le nord, il marcha deux jours sur la glace. Il n'avait pas de nourriture, et pas d'autre abri que son manteau. Rien ne pousse sur le glacier, et l'on n'y trouve pas d'animaux. C'était le mois de Susmy, avec, nuit et jour, les premières grandes chutes de neige. Il allait seul dans la tempête. Le second jour il sentit qu'il s'affaiblissait. La seconde nuit, il dut se coucher pour dormir quelque temps. À son réveil, au matin du troisième jour, il vit que ses mains étaient gelées, puis s'aperçut que ses pieds l'étaient aussi ; mais il ne pouvait se servir de ses mains pour délacer ses chaussures afin de voir l'état de ses pieds. Il se mit à ramper sur les genoux et les coudes. Il n'avait aucune raison de le faire car peu importait l'endroit où il allait mourir, mais il sentait une force le pousser vers le nord.

Plus tard la neige cessa de tomber autour de lui, et le vent de souffler. Le soleil brilla. Il ne pouvait voir loin devant lui tandis qu'il rampait, car son capuchon fourré lui tombait sur les yeux. Comme il ne sentait plus le froid sur ses jambes, ses bras et son visage, il pensa que la gelure avait engourdi ses membres. Et pourtant il pouvait se mouvoir. La neige couvrant le glacier lui paraissait étrange : on eût dit une herbe blanche poussant sur la glace. Se courbant à son contact, elle se redressait ensuite à la manière des brins d'herbe. Il cessa de ramper et, s'étant assis, rejeta son capuchon en arrière pour regarder autour de lui. À perte de vue s'étendaient les champs d'herbe de neige, d'un blanc étincelant. Il voyait des bosquets d'arbres blancs sur lesquels poussaient des feuilles blanches. Le soleil brillait, l'air était calme et tout était blanc.

Gétheren ôta ses gants et regarda ses mains. Elles étaient blanches comme la neige. Pourtant elles n'étaient plus gelées. Il pouvait se servir de ses doigts et se tenir sur les pieds. Il ne sentait ni douleur, ni froid, ni faim.

Loin vers le nord, il vit sur la glace une tour blanche semblable à celle d'un Domaine, et un être humain qui de ce lieu lointain marchait vers lui. Gétheren constata plus tard qu'il était nu, sa peau toute blanche, ses cheveux tout blancs. Il s'approcha, jusqu'à portée de voix.

— Qui êtes-vous ? lui dit Gétheren.

— Je suis ton frère et partenaire, Hode, dit l'homme blanc.

Hode, ainsi s'appelait le frère qui s'était tué. Et Gétheren vit que l'homme blanc avait bien le corps et les traits de son frère. Mais ce corps était maintenant sans vie, sa voix grêle comme glace qui craque.

Gétheren demanda :

— Où sommes-nous ici ?

Hode répondit :

— Nous sommes dans les murs du blizzard, là où demeurent ceux qui se sont tués. C'est ici que nous tiendrons notre serment, toi et moi.

— Je ne veux pas rester ici, dit Gétheren effrayé. Si tu avais quitté avec moi notre Foyer pour gagner les terres du sud, nous y aurions vécu ensemble et aurions pu tenir notre serment de fidélité toute la vie sans que personne sache que nous avions violé la loi. Mais tu as rompu ton serment, le sacrifiant avec ta vie. Et maintenant tu ne peux prononcer mon nom.

C'était vrai. Hode remua ses lèvres blanches, mais ne put prononcer le nom de son frère.

Il se précipita sur Gétheren, étendit les bras pour le saisir, empoigna sa main gauche. Gétheren se dégagea et s'enfuit. Il courut vers le sud, et dans sa course vit se dresser devant lui une muraille blanche faite de neige qui tombait. Lorsqu'il eut traversé ce mur, il tomba à genoux ; incapable de courir il lui fallut ramper de nouveau.

Le neuvième jour après son arrivée sur le glacier, il fut découvert dans leur Domaine par des gens du Foyer d'Orhoch, qui est situé au nord-est de Shath. Ils ne savaient qui était cet homme ni d'où il venait, car ils l'avaient trouvé rampant dans la neige, affamé, aveuglé par la neige, le visage noirci par le soleil et le gel, et, tout d'abord, incapable de parler. Pourtant il s'en tira sans infirmité permanente, mise à part sa main gauche qui, gelée, dut être amputée. Les uns dirent que c'était Gétheren de Shath, dont ils avaient entendu parler ; d'autres affirmèrent que c'était impossible, étant donné que Gétheren s'était engagé sur le glacier dans le premier blizzard d'automne et y avait certainement trouvé la mort. Il niait lui-même avoir nom Gétheren. Une fois guéri, il quitta Orhoch et la marche de Storm pour gagner les terres du sud, où il se donna le nom d'Ennoch.

Lorsque Ennoch fut un vieillard habitant dans les plaines de Rer, il rencontra un homme de son pays natal et lui demanda des nouvelles de Shath. Les nouvelles étaient mauvaises : partout le malheur frappait, sur les foyers et les récoltes, tout était flétri par la maladie, les semences de printemps gelaient dans la terre, le grain mûr pourrissait, et cela depuis bien longtemps. Ennoch lui dit alors qu'il était Gétheren de Shath, et il lui raconta comment il était allé sur le glacier et ce qu'il avait vu là-bas. Son récit terminé, il déclara : « Dites aux gens de Shath que je retire mon nom et mon ombre. » Quelques jours plus tard, Gétheren tomba malade et mourut. L'homme de Shath s'acquitta de sa mission, et l'on dit que, du jour où cette ville reçut le message de Gétheren, le Domaine connut de nouveau la prospérité, et que tout reprit bonne tournure dans les champs, les demeures, les

foyers du Domaine.

3
Le roi fou

M'étant réveillé tard, je passai la fin de la matinée à relire mes propres notes sur le protocole de la cour et les observations de mes prédécesseurs, les Investigateurs, sur la psychologie et les mœurs géthéniennes. Mais j'avais l'esprit ailleurs, ce qui était du reste sans importance car je connaissais tout cela par cœur et, si je lisais, c'était pour faire taire la voix intérieure qui ne cessait de me dire : *Les choses ont mal tourné.* Lorsque la voix refusait de se taire, je tentais de raisonner avec elle ; j'affirmais que je pouvais m'en tirer sans Estraven – mieux peut-être qu'avec son aide. Après tout, ma tâche était conçue pour un seul homme. Il n'existe qu'un Premier Mobile. En toute planète l'Ékumen ne se fait connaître que par une voix unique, celle d'un seul homme, présence vivante, présence solitaire. Il peut lui arriver d'être tué, tel Pellelge sur Tétra-Taurus, ou enfermé avec des aliénés comme le furent l'un après l'autre les trois premiers Mobiles débarqués sur Gao. Cette pratique a pourtant été maintenue, car elle a fait ses preuves. Une seule voix au service de la vérité est plus efficace qu'un grand déploiement d'armées et de vaisseaux spatiaux, si l'on a du temps, beaucoup de temps – et l'Ékumen, c'est ce qui fait sa force, a justement beaucoup de temps… *Toi, non,* dit la voix intérieure ; mais je la fis taire et j'étais calme et résolu lorsqu'à la Deuxième heure j'arrivai au Palais pour l'audience que le roi m'avait accordée. Hélas ! je devais perdre d'un seul coup cette belle assurance avant même d'avoir vu le roi.

J'étais dans son antichambre, et il avait fallu, pour y parvenir, parcourir de grandes salles et de longs corridors sous la conduite de gardes et de serviteurs du Palais. Un officier d'ordonnance m'avait prié d'attendre dans l'antichambre, haute pièce sans fenêtres où j'étais resté seul. J'étais là, debout, paré comme il convient pour rendre visite à un roi. J'avais vendu mon quatrième rubis – les Investigateurs ayant rapporté que les Géthéniens font aussi grand cas des pierres précieuses que les Terriens, j'en avais amené une pleine poche pour servir de monnaie d'échange sur Nivôse – et j'avais dépensé le tiers du produit de la vente en vêtements, tant en vue de la cérémonie de la veille que pour paraître devant le roi ; le tout flambant neuf, très lourd et très bien coupé comme le sont les vêtements en Karhaïde, chemise blanche de peau, culotte grise, *hieb* (sorte de tabard ou casaque) de cuir bleu turquoise, casquette neuve, gants neufs fourrés avec l'inclinaison convenable sous la ceinture lâche du hieb, chaussures neuves… L'assurance que j'avais d'être bien habillé fortifiait mon calme et ma

résolution. Oui, c'est avec un calme résolu que je regardais autour de moi.

Comme le reste du Palais royal, cette pièce était haute, rouge, vieille, nue, avec un air glacial et une odeur de moisi : on eût dit que les courants d'air venaient, non pas des autres pièces, mais des siècles passés. Un feu ronflait dans la cheminée, parfaitement inefficace. En Karhaïde les feux sont faits pour réchauffer l'esprit plus que la chair. La révolution industrielle et l'avènement du machinisme en ce pays remontent à plus de trois mille ans, et pendant ces trente siècles on a mis au point d'excellents systèmes de chauffage central faisant un usage économique de la vapeur, de l'électricité et autres sources d'énergie ; mais on ne les emploie pas dans les maisons particulières – cela, peut-être, pour que les gens ne risquent pas de perdre leur immunité naturelle contre les intempéries, comme ces oiseaux des régions arctiques qui, après avoir été confinés dans des tentes chauffées, ont les pieds gelés lorsqu'ils sont relâchés. Pour ma part, étant un oiseau des tropiques, j'avais froid ; j'avais froid d'une certaine façon au-dehors, et d'une autre façon à l'intérieur, je ne cessais donc d'être plus ou moins « frigorifié ». Je faisais les cent pas pour me réchauffer. La longue antichambre ne contenait pas grand-chose, à part le feu et ma propre personne : un tabouret et une table sur laquelle était une jatte pleine de bélemnites et une vieille radio de bois sculpté incrusté d'argent et d'ivoire, ouvrage vénérable. Le poste était réglé très bas, et j'en haussai légèrement le son. Bientôt le chant ou lai monotone qui était diffusé céda la place au Bulletin royal. Les Karhaïdiens ne lisent guère en règle générale, et ils préfèrent *écouter* informations et œuvres littéraires ; livres et postes de télévision sont donc moins répandus que la radio, et les journaux n'existent pas. J'avais manqué, chez moi, le bulletin du matin et j'écoutais celui-là d'une oreille distraite, car j'avais l'esprit ailleurs, jusqu'au moment où la répétition d'un nom s'imposa à mon attention. Je m'arrêtai net. Que disait-on d'Estraven ? C'était la retransmission d'une proclamation.

— Nous ordonnons par les présentes que Therem Harth rem ir Estraven, Seigneur d'Estre en Kerm, soit déchu de son titre en ce Royaume et du droit de siéger dans ses assemblées, et qu'il soit banni du Royaume et de tous les Domaines de Karhaïde. S'il manque à sortir du Royaume et de tous ses Domaines dans un délai de trois jours, ou s'il y retourne de son vivant, qu'il soit mis à mort par quiconque sans autre forme de procès. Nul citoyen de Karhaïde ne devra, sous peine d'emprisonnement, permettre à Harth rem ir Estraven de lui adresser la parole ou de séjourner dans sa demeure ou sur ses terres, et nul ne devra, sous peine de prison et d'amende, donner ou prêter à Harth rem ir Estraven biens ou espèces, ou lui rembourser quelque dette que ce soit. Que tous les habitants de Karhaïde sachent et fassent savoir

que c'est pour crime de haute trahison que Harth rem ir Estraven est condamné à l'exil, ayant recommandé avec insistance, en privé et en public, à l'Assemblée et au Palais, sous couleur de servir loyalement le Roi, que la Nation impériale de Karhaïde abdique sa souveraineté et sa puissance pour devenir une nation inférieure et asservie dans une prétendue Union des Peuples, dont tout homme doit savoir et faire savoir qu'elle n'existe pas, car c'est une invention dénuée de tout fondement et imaginée par certains traîtres qui conspirent en vue d'affaiblir le principe de l'Autorité royale en Karhaïde au profit des ennemis réels et actuels du pays. Odguyrny Tuwa, Huitième heure, Palais d'Erhenrang. ARGAVEN HARGE.

Cette proclamation était affichée sur certaines portes et certains poteaux indicateurs autour de la ville, et ce que vous venez de lire en est la reproduction textuelle.

Ma première réaction fut, tout simplement, de fermer le poste comme pour l'empêcher de témoigner contre moi, et de me précipiter vers la porte. Naturellement, je n'allai pas plus loin. Regagnant la table auprès du feu, j'y restai figé. J'avais cessé d'être calme et résolu. J'eus envie d'ouvrir ma mallette, d'en sortir mon ansible et d'expédier vers Hain un S. O. S. « Avis Urgent ». Je réprimai aussi cette deuxième impulsion, plus stupide encore que la précédente. Heureusement, je n'eus pas le temps d'en avoir d'autres. La porte à deux battants s'ouvrit à l'extrémité de l'antichambre, et l'officier d'ordonnance se rangea pour me laisser entrer en annonçant : « Genry Aï » – mon prénom est Genly, mais les Karhaïdiens ne savent pas prononcer les *l* – et je me trouvai seul avec Argaven XV dans la Halle Rouge.

C'est une pièce d'une longueur et d'une hauteur colossales, cette Halle Rouge du Palais royal : cinq cents mètres jusqu'aux cheminées et cinq cents mètres jusqu'au plafond à chevrons d'où flottent des draperies ou bannières rouges, poussiéreuses, que les siècles ont réduites en lambeaux. Les fenêtres ne sont que des fentes ou rainures dans les murs épais, laissant filtrer, bien haut, de rares et faibles lueurs. Mes chaussures neuves grincent interminablement tandis que je traverse la Halle en direction du roi – un voyage de six mois.

Argaven se tenait devant la cheminée centrale, plus grande que les deux autres, sur une estrade vaste et basse. Courtaud et bedonnant dans la pénombre rougeâtre, il se tenait très droit et rien, sur sa silhouette sombre, n'attirait le regard, hormis l'éclat de la chevalière qu'il portait au pouce.

Je m'arrêtai au bord de l'estrade, et suivant les instructions que j'avais reçues je restai immobile et muet.

— Montez, monsieur Aï. Asseyez-vous.

Je m'exécutai, et pris le fauteuil de droite devant la cheminée centrale. J'avais bien appris ma leçon. Argaven restait debout, à trois

mètres de moi, devant le feu qui ronflait en projetant des flammes brillantes, et bientôt il me dit :

— J'écoute ce que vous avez à me dire, monsieur Aï. Vous avez un message pour moi, paraît-il.

Le visage qui s'était tourné vers moi, rougi et crevassé par le jeu des flammes et de l'ombre, était plat et sinistre comme la lune, la lune terne et rousse de Nivôse. Argaven n'avait plus la prestance royale et l'allure virile qu'il paraissait avoir vu de loin au milieu de sa cour. Sa voix était grêle, et son visage farouche d'aliéné s'inclinait en une expression d'arrogance bizarre.

— Seigneur, ce que je devais vous dire m'est sorti de la tête. Je viens à l'instant d'apprendre la disgrâce d'Estraven.

Argaven réagit par un sourire, un large sourire qui lui écarquillait les yeux. Il partit d'un rire strident, celui d'une femme qui feint d'être amusée pour masquer sa colère.

— Que le diable l'emporte, dit-il, cet orgueilleux, ce poseur, ce parjure, ce traître ! Vous avez dîné avec lui la nuit dernière, hein ? Et naturellement il s'est vanté de sa puissance, de son emprise sur le roi et vous a assuré que, grâce à son intervention en votre faveur, vous me trouveriez on ne peut plus accommodant. C'est bien ce qu'il vous a dit, n'est-ce pas ?

J'hésitais à lui répondre.

— Je vais vous confier, reprit le roi, ce qu'il m'a dit à votre sujet, cela vous intéressera peut-être. Il m'a conseillé de vous refuser audience, de vous laisser croupir indéfiniment, et peut-être de vous expédier en Orgoreyn ou dans les îles. Il n'a cessé de me répéter cela cette dernière quinzaine, l'effronté ! C'est lui qui s'est fait expédier en Orgoreyn, ha, ha, ha !

De nouveau, il riait de son rire faux et strident, tout en battant des mains. Un garde silencieux apparut entre les rideaux derrière l'estrade. Argaven lui lança un grognement hargneux et il disparut. Toujours riant et toujours grognant, Argaven s'approcha de moi et me regarda fixement. Dans ses yeux, la couleur sombre de l'iris se nuançait d'une lueur orange. Il m'inspirait une crainte beaucoup plus forte que j'avais pu le prévoir.

Que faire, face à ses incohérences ? Je pris parti de lui parler un langage franc et direct :

— Je voudrais vous poser une question : dois-je me considérer comme impliqué dans le crime d'Estraven ?

— Vous ? Non, dit-il, en me dévisageant encore plus attentivement. Je ne sais fichtre pas ce que vous êtes, monsieur Aï – une anomalie sexuelle, un monstre artificiel, un visiteur venu des Domaines du vide ? – mais vous n'êtes pas un traître, vous n'avez fait que servir d'instrument à un traître. Je ne punis pas les instruments.

Ils ne sont nuisibles qu'aux mains d'un mauvais artisan. Je vais vous donner quelques bons conseils.

Argaven, de façon curieuse, martelait ses paroles et semblait les savourer. Il m'apparut soudain que personne encore, depuis deux ans, ne m'avait donné de conseils. On répondait à mes questions mais jamais on ne me conseillait ouvertement, et même Estraven s'en abstenait, si obligeant qu'il fût parfois. C'était sans doute affaire de shiftgrethor.

— Ne soyez l'instrument de personne, disait le roi. Fuyez les factions. Mentez pour votre compte personnel, et agissez de même. Et ne faites confiance à personne. Vous entendez ? Ne faites confiance à personne. Maudit soit ce traître menteur et cynique à qui j'avais donné ma confiance. Quand je pense que je lui avais mis la chaîne d'argent autour du cou ! J'aurais mieux fait de le pendre avec. Je n'ai jamais eu confiance en lui. Jamais. Il ne faut faire confiance à personne. Qu'il crève de faim en fouillant les ordures des fumiers de Mishnory, que ses tripes pourrissent, jamais…

Le roi Argaven tremblait de rage. Suffoquant, reprenant son souffle avec un hoquet, il me tourna le dos. Il donna des coups de pied aux bûches enflammées jusqu'à ce qu'il reçût sur le visage, sur les cheveux et sur sa tunique noire un épais tourbillon d'étincelles, qu'il essayait d'attraper avec les mains.

Sans se retourner, il parla d'une voix stridente et douloureuse.

— Dites-moi ce que vous avez à me dire.

— Puis-je vous poser une question, Sire ?

— Faites, répondit-il. Il se dandinait d'une jambe sur l'autre, face au feu. Je dus m'adresser à son postérieur.

— J'ai révélé qui je suis. Me croyez-vous ?

— Estraven m'a fait adresser par les médecins d'interminables enregistrements sur votre personne, et ceux des ingénieurs des Ateliers qui ont votre véhicule, etc. Ce ne peuvent être tous des menteurs, et ils sont unanimes à dire que vous n'êtes pas humain. Alors ?

— Alors, Sire, il y a d'autres êtres comme moi. C'est-à-dire que je suis le représentant…

— De cette union, de cette Autorité, oui très bien. Pourquoi vous ont-ils envoyé ici, est-ce la question que vous voudriez que je vous pose ?

Argaven pouvait bien n'avoir ni toute sa raison ni beaucoup de flair, pourtant il avait une longue pratique en l'art des faux-fuyants, des défis et des subtilités rhétoriques auxquels ont recours ceux qui se sont donné comme but principal dans la vie de réaliser et maintenir dans les rapports humains un niveau élevé de shiftgrethor. C'était là une science dont une grande partie m'était encore hermétique, mais j'avais des lumières sur un certain aspect du phénomène, la lutte pour

le prestige et le perpétuel duel oratoire qui peut en résulter. Je ne recherchais nullement pareille joute avec Argaven, je voulais seulement communiquer avec lui, ce qui par-là même était un fait incommunicable.

— Je ne l'ai jamais caché, Sire, l'Ékumen désire une alliance avec les nations de Géthen.

— Pour quoi faire ?

— Profit matériel. Élargissement des connaissances. Accroissement de la complexité et de l'intensité du champ de la vie intellectuelle. Enrichissement de l'harmonie spirituelle pour la gloire de Dieu. Curiosité. Aventure. Joie de vivre.

Je ne parlais certes pas la langue de ceux qui gouvernent les hommes, rois, conquérants, dictateurs, généraux ; en cette langue il n'y avait pas de réponse à sa question. Maussade et inattentif, Argaven, les yeux fixés sur le feu, se dandinait d'un pied sur l'autre.

— Quelle est l'étendue de votre royaume dans le Néant, votre Ékumen ?

— Il y a quatre-vingt-trois planètes habitables dans le domaine ékuménique, et sur ces planètes environ trois mille nations ou groupes anthropologiques.

— Trois mille ? Bon. Alors dites-moi quel avantage nous aurions à nous mêler, nous qui sommes seuls contre trois mille, à toutes ces nations de monstres qui vivent là-bas dans le Néant.

Il se retourna pour me regarder. Il était toujours en pleine joute oratoire, et sa question était une parade rhétorique, presque une plaisanterie. Mais la plaisanterie fit long feu. Il était, comme Estraven m'en avait prévenu, inquiet, angoissé.

— Trois mille nations sur quatre-vingt-trois planètes, Sire ; mais la plus proche de Géthen ne peut être atteinte qu'en dix-sept ans par vaisseaux atteignant presque la vitesse de la lumière. Si vous vous êtes imaginé que Géthen pourrait être attaquée ou harcelée par de pareils voisins, considérez la distance qui vous en sépare. À travers l'espace, les coups de main ne sont rentables pour personne.

Je ne pus employer le mot guerre pour la bonne raison qu'il n'existe pas en karhaïdien.

— Mais le commerce est rentable, poursuivis-je, qu'il s'agisse d'échanges d'idées et de techniques par ansible, ou de produits manufacturés par vaisseaux spatiaux avec ou sans équipage. Vous recevriez ici des ambassadeurs, des érudits, des négociants, et pourriez en expédier vers le reste du monde. L'Ékumen n'est pas un royaume, c'est un organisme de coordination, une chambre de compensation commerciale et culturelle, faute de quoi les relations interplanétaires se feraient à l'aveuglette et les échanges commerciaux seraient aléatoires. Vous comprenez bien que la vie des hommes serait trop

courte pour faire face aux décalages de temps entre les planètes si elles n'étaient pas unies par un réseau, s'il n'y avait entre elles aucun organe de centralisation et de contrôle, aucun principe de continuité ; c'est ce qui les incite à adhérer à l'Ékumen… Nous sommes tous des êtres humains, vous savez. Tous sans exception. Toutes les planètes habitées par des hommes sont, depuis des éternités, l'émanation d'un seul univers, Hain. En dépit des différences qui nous séparent, nous sommes tous fils du même Foyer…

Il était vain de vouloir ainsi rassurer le roi ou piquer sa curiosité. Je poursuivis un peu, m'efforçant de suggérer que son shiftgrethor ou celui de Karhaïde serait rehaussé plutôt que mis en péril par la présence de l'Ékumen, mais ce fut peine perdue. Argaven était maussade comme une loutre en cage, se balançant d'une jambe sur l'autre en un mouvement d'oscillation continuel, découvrant les dents en une grimace douloureuse. Je me tus.

— Sont-ils tous aussi noirs que vous ?

Les Géthéniens sont en général d'un brun jaunâtre ou rougeâtre, mais j'en avais vu bon nombre qui étaient aussi fortement pigmentés que moi-même.

— Il en est de plus noirs, dis-je, on trouve parmi nous toutes les nuances. Et j'ouvris la mallette contenant mon ansible et divers documents – les gardes du Palais en avaient courtoisement inspecté le contenu à quatre étapes de ma progression vers la Halle Rouge. Les documents – films, photos, peintures, figurines animées et quelques cubes – constituaient un petit musée de l'Homme : habitants de Hain et Chiffewar, Cétiens, spécimens de S, de la Terre et d'Autre-Terre, des Extrême-ultimes, de Kapteyn, Olloul, Tétra-Taurus, Rokanan, Ensbo, Cime, Gde et Havre Sheashel… Le roi jeta un coup d'œil distrait sur deux ou trois de ces échantillons.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il, désignant un cube.

— Une personne native de Cime, du sexe féminin. Il me fallait employer le mot réservé par les Géthéniens à un être se trouvant dans la phase culminante du kemma ; sinon j'aurais dû faire usage du mot désignant un animal femelle.

— De façon permanente ?

— Oui.

Il laissa tomber le cube et, continuant à se dandiner d'un pied sur l'autre, il me fixa des yeux, ou fixa un point plus éloigné, la lueur du feu jouant sur son visage.

— Ils sont tous comme ça – tous comme vous ?

C'était l'obstacle sur lequel ils butaient toujours.

Rien à faire, il fallait qu'ils finissent par apprendre à le franchir.

— Oui, la physiologie sexuelle des Géthéniens est, dans l'état actuel de nos connaissances, un phénomène unique parmi les êtres

humains.

— Ils sont donc tous, sur ces autres planètes, continuellement en chaleur ? C'est le paradis de la perversion sexuelle. Lord Tibe me l'avait bien dit, et je croyais qu'il plaisantait. C'est peut-être un fait, mais je trouve cela répugnant, et je ne vois pas pourquoi des êtres humains normaux comme nous autres désireraient ou toléreraient des relations quelconques avec des créatures si monstrueusement différentes. Mais peut-être êtes-vous ici pour me dire que je n'ai pas le choix en la matière.

— En ce qui concerne la Karhaïde, le choix vous appartient, Sire.

— Et si je vous fais plier bagages ?

— Eh bien, je partirai. Je pourrais tenter ma chance une seconde fois, au terme d'une génération.

Le coup porta.

— Vous êtes immortel ? dit-il hargneusement.

— Non, Sire, pas du tout. Mais les décalages de temps ont leur utilité. Si je quittais maintenant Géthen pour la planète la plus proche, Olloul, il me faudrait dix-sept années planétaires pour y arriver. Mais du fait que je me déplacerais presque aussi vite que la lumière, si, de là-bas, je faisais demi-tour pour revenir ici, mes quelques heures de voyage dans le vaisseau spatial représenteraient ici une durée de trente-quatre ans. Je n'aurais plus qu'à recommencer.

Cette notion d'escamoter le temps, qui, suggérant une promesse trompeuse d'immortalité, avait fasciné tous ceux à qui je l'avais exposée, depuis les pêcheurs de l'île de Horden jusqu'au Premier ministre, le laissait froid.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il de sa voix stridente et rauque en désignant l'ansible.

— L'émetteur-récepteur ansible, Sire.

— Une radio ?

— Non, car l'appareil n'utilise ni les ondes radioélectriques ni aucune forme d'énergie. Le principe qui préside à son fonctionnement est la constante de simultanéité, qui n'est pas sans analogie avec la gravité.

Encore une fois j'oubliais que je n'avais pas affaire à Estraven (qui, lui, ayant lu tous les rapports me concernant, savait écouter mes explications intelligemment, avec une attention soutenue) mais à un roi accablé d'ennui.

— Cet appareil, poursuivis-je, peut formuler un message en deux points quelconques, simultanément. N'importe où. L'un des deux points doit être fixe, situé sur une planète d'une certaine masse, mais l'autre extrémité, c'est-à-dire mon ansible, est mobile. J'ai réglé l'appareil sur notre planète mère, Hain. Un vaisseau NAFAL met soixante-sept ans à faire le trajet entre Géthen et Hain, mais si je

rédige un message sur ce clavier, il sera reçu sur Hain au moment même où je le composerai. Vous plairait-il, Sire, de communiquer avec les Stabiles de Hain sur un sujet quelconque ?

— Je ne parle pas votre jargon de l'espace, dit le roi, découvrant les dents en un morne rictus empreint de malignité.

— Ils ont sûrement là-bas un assistant prêt à intervenir – je les ai alertés –, un homme qui sait parler karhaïdien.

— Que voulez-vous dire ? Comment ça ?

— Eh bien, vous savez. Sire, que je ne suis pas votre premier visiteur étranger sur Géthen. J'ai été précédé par une équipe d'investigateurs qui, gardant l'incognito et se faisant passer tant bien que mal pour des Géthéniens, ont parcouru pendant un an la Karhaïde, l'Orgoreyn et l'Archipel. Ils sont repartis, et ils ont fait leur rapport aux Conseils de l'Ékumen voilà plus de quarante ans, sous le règne de votre grand-père – rapport extrêmement favorable. Ainsi j'ai pu étudier les éléments d'information qu'ils avaient recueillis, et les langages de votre planète enregistrés par leurs soins. Et je suis venu. Voulez-vous voir fonctionner l'appareil, Sire ?

— Je n'aime pas les trucs de ce genre, monsieur.

— Ce n'est pas un truc, Sire. Certains de vos propres savants ont examiné…

— Je ne suis pas un savant.

— Vous êtes un souverain, Seigneur. Vos pairs de la planète mère de l'Ékumen attendent un mot de vous.

Il me regarda d'un air féroce. Dans mon désir de le flatter et de l'intéresser, je l'avais acculé, pris au piège : son prestige était en jeu. C'était raté.

— Très bien. Posez à votre machine cette question : Qu'est-ce qui d'un homme fait un traître ?

Frappant lentement les touches réglées pour taper en caractères karhaïdiens, j'inscrivis : « Le roi Argaven de Karhaïde demande aux Stabiles de Hain de lui dire ce qui d'un homme fait un traître. » Les lettres du message flamboyèrent sur le petit écran, puis s'effacèrent. Argaven surveillait l'écran, cessant pendant une minute de se dandiner.

L'attente parut longue. À une distance de soixante-douze années-lumière, quelqu'un était certainement en train de perforer fiévreusement la carte à introduire dans un ordinateur programmé pour répondre en karhaïden, peut-être même dans un ordinateur à mémoires philosophiques. Enfin les lettres étincelantes flambèrent sur l'écran, y restèrent un moment, puis s'effacèrent lentement : « Au roi Argaven de Karhaïde sur Géthen, avec nos salutations. Je ne sais pas ce qui d'un homme fait un traître. Nul ne se considère comme un traître, ce qui rend la réponse difficile à trouver. Respectueusement,

Spimolle G. F., pour les Stabiles, à Saire sur Hain, 93/1491/45. »

L'enregistrement terminé, je sortis la bande de l'appareil pour la donner à Argaven. Il la jeta sur la table, regagna la cheminée centrale, et c'est tout juste s'il n'y entra pas. Il en frappa du pied les bûches enflammées, rabattant de ses mains les étincelles.

— Je suis bien avancé, dit-il. Le premier devin venu aurait fait aussi bien. Les réponses ne suffisent pas, monsieur Aï, pas plus que votre boîte, ce machin-là, ni votre véhicule, votre vaisseau. Foin de votre bataclan de prestidigitateur ! Vous voulez me faire avaler vos histoires, et vos messages. Mais pourquoi irais-je vous croire, ou même vous écouter ? Vous dites qu'il y a quatre-vingt mille mondes pleins de monstres là-bas parmi les étoiles. Et alors ? Qu'ils nous fichent la paix. Nous avons choisi le mode de vie qui est le nôtre depuis longtemps. La Karhaïde est au seuil d'une ère nouvelle et glorieuse. Nous suivrons seuls notre voie.

Il hésita comme s'il avait perdu le fil de son raisonnement – un raisonnement qui, d'ailleurs, n'était peut-être pas le sien propre. Si Estraven n'était plus l'Oreille du Roi, un autre l'était à sa place. Il poursuivit :

— Et si ces Ékumens voulaient vraiment quelque chose de nous, ils ne vous auraient pas envoyé seul ici. C'est une plaisanterie, une mystification. Les monstres étrangers seraient ici par milliers.

— Il ne faut pas un millier d'hommes pour ouvrir une porte, Seigneur.

— Mais pour la maintenir ouverte, si, peut-être.

— L'Ékumen attendra que vous vouliez bien l'ouvrir, Sire. Il ne vous arrachera rien par la force. Je suis son unique envoyé, et je reste seul ici afin qu'il vous soit impossible de me craindre.

— Vous craindre ? lança le roi d'une voix forte et haute en tournant vers moi son visage comme balafré d'ombres. Effectivement je vous crains, monsieur l'Envoyé. Je crains ceux que vous représentez. Je crains les menteurs, je crains les faiseurs de tours, je crains surtout la cruelle vérité. Et c'est ainsi que je gouverne bien mon pays. Parce que seule la crainte gouverne les hommes. Le reste ne vaut rien. Rien d'autre n'est assez durable. Vous êtes ce que vous prétendez être, et pourtant vous êtes quelque chose de ridicule, une mauvaise plaisanterie. Il n'y a rien entre les étoiles que vide, terreur et ténèbres, et vous sortez de là, tout seul, pour essayer de me faire peur. Mais j'ai déjà peur, et je suis le roi. La peur est reine ! Et maintenant, prenez votre attirail de farces et attrapes, et partez. Il n'y a rien à ajouter. J'ai donné des ordres pour que vous jouissiez du droit de libre circulation en Karhaïde.

Ainsi congédié, je m'éloignai du roi, mes chaussures grinçant interminablement sur le parquet rouge dans la pénombre rouge de la

grande salle, jusqu'à ce qu'enfin la porte à double battant se fût refermée entre nous.

C'était un échec. Un échec total. Mais ce qui me tourmentait tandis que, sorti du palais, j'en traversais le parc, ce n'était pas tant mon échec que le rôle joué par Estraven en cette affaire. Pourquoi le roi l'avait-il exilé pour avoir plaidé la cause de l'Ékumen (comme il semblait ressortir de la proclamation) si (d'après le roi lui-même) il avait fait exactement le contraire ? Depuis quand avait-il conseillé au roi de m'éviter ? Et pourquoi ? Pourquoi était-il exilé, et moi laissé en liberté ? Lequel des deux m'avait menti le plus, et pourquoi diable mentaient-ils ?

Estraven pour sauver sa peau et le roi pour sauver la face, telle fut ma conclusion. C'était simple et net. Mais Estraven m'avait-il réellement jamais menti ? Je dus m'avouer que je n'en savais rien.

Je passais devant la Maison d'Angle Rouge. Les portes du jardin étaient ouvertes. Je jetai un coup d'œil sur les blancs serémiers penchés au-dessus des eaux sombres de l'étang, et sur les allées de brique rose, désertes dans la sereine lumière grise de l'après-midi. Il restait un peu de neige à l'ombre des rochers au bord de l'étang. Je revis Estraven m'attendant sous la neige la nuit dernière, et je sentis mon cœur se serrer en un pur sentiment de pitié pour cet homme que j'avais vu la veille, à la cérémonie, superbe et tout en sueur sous le poids de son harnachement et de ses hautes responsabilités, au sommet de sa carrière, puissant et magnifique – aujourd'hui exilé, déchu, ruiné. Se hâtant vers la frontière avec la mort à ses trousses, trois jours derrière lui, paria à qui nul ne parlait. Rares sont en Karhaïde les condamnations à mort. La vie est dure sur Nivôse, et c'est à la nature ou à la colère plutôt qu'à la loi qu'est laissé le soin d'y tuer les hommes. Comment, me demandais-je, voyagerait Estraven, misérable proscrit ? Pas en voiture, car en ce pays les autos sont exclusivement réservées au Palais royal ; aurait-il accès à un navire ou à un vaisseau routier ? Ou bien était-il à pied sur la route, n'ayant pour tout bagage que ce qu'il pouvait transporter ? Les Karhaïdiens voyagent surtout à pied ; ils n'ont pas de bêtes de somme, pas de véhicules aériens, le climat ralentit considérablement le trafic des engins à moteur pendant la plus grande partie de l'année, enfin ces gens-là ne sont pas pressés. J'imaginais cet être fier partant pour l'exil pas à pas, petite silhouette cheminant péniblement vers l'ouest, sur la longue route du Golfe. Tout cela me traversa l'esprit tandis que je passais devant la porte de la Maison d'Angle Rouge. Puis cette vision s'évanouit, et avec elle mes confuses spéculations sur les actes et mobiles d'Estraven et du roi. J'en avais fini avec eux. J'avais échoué. Et ensuite ?

J'irais en Orgoreyn, le pays voisin et rival de la Karhaïde. Mais

une fois là-bas, je pourrais avoir des difficultés pour revenir en Karhaïde où j'avais certaines affaires à régler. Il ne fallait pas oublier que ma vie entière pouvait (et pourrait très bien) être consacrée à l'achèvement de la mission confiée par l'Ékumen. Pas de précipitation. Inutile de filer en Orgoreyn avant d'en avoir appris davantage sur la Karhaïde, en particulier sur les Citadelles. Depuis deux ans je répondais aux questions que l'on me posait – à mon tour maintenant de questionner. Mais pas à Erhenrang. J'avais fini par comprendre qu'Estraven m'avait adressé une mise en garde, et je devais en tenir compte quelle que fût la méfiance qu'il m'inspirait. Si indirectement que ce fût, il m'avait dit que je ferais bien de quitter la ville et la cour. Je ne sais pourquoi, je revis les dents de Tibe… Le roi m'avait accordé le droit de libre circulation en son pays, et j'allais en profiter. Suivant l'enseignement de l'École Ékuménique, lorsque l'action cesse d'être payante, recueille des informations ; lorsque l'information cesse d'être payante, dors. Je n'avais pas sommeil – pas encore. Je mettrais donc le cap sur l'est pour me rendre aux Citadelles, et peut-être pourrais-je recueillir de précieuses informations de la bouche des Devins.

4
Le dix-neuvième jour

Conte de la Karhaïde de l'Est rapporté par Tobord Chorhawa dans le Foyer de Gorinhering et enregistré par G. A., 93/1492

Le Seigneur Berosty rem ir Ipe s'en vint à la Citadelle de Thangering et offrit quarante béryls et la moitié de la récolte annuelle de ses vergers pour prix d'un Oracle, et son offre fut agréée. Il posa sa question au Tisseur Odren, et la question était : quel sera le jour de ma mort ?

Les Devins se réunirent et se retirèrent ensemble en l'ombre de la nuit. Sorti de l'ombre, Odren donna la réponse : *Odstreth sera le jour de ta mort* (Odstreth étant le 19e jour de n'importe quel mois.)

— Quel mois ? Dans combien d'années ? cria Berosty, mais le lien était rompu, et il ne reçut pas de réponse. Il se précipita dans le cercle magique, saisit à la gorge le Tisseur Odren, l'étouffant et hurlant que s'il ne recevait pas une réponse complète, il lui tordrait le cou. On put l'arracher au Tisseur et le maîtriser, bien que ce fût un homme fort. Il se débattait et criait : « Donnez-moi la réponse ! » Odren dit :

— La réponse est donnée, et le prix est payé. Va.

La rage au cœur, Berosty rem ir Ipe s'en retourna à Charuthe, son troisième Domaine familial, en Osnorina du Nord, fief déshérité qu'il avait encore appauvri pour rassembler de quoi payer un Oracle. Il s'enferma dans sa forteresse, au plus haut de la tour du Foyer, et refusa d'en sortir pour qui ou quoi que ce fût, ami ou ennemi, semaille ou moisson, kemma ou razzia, cela pendant un mois, deux mois, trois mois, six mois, dix mois, tout ce temps s'écoulant sans qu'il sortît de la chambre où il s'était emprisonné. Il attendait. Les jours d'Onnetherhad et Odstreth (les 18e et 19e du mois), il ne voulait prendre aucune nourriture, aucune boisson, aucun sommeil.

Son partenaire, l'homme à qui il avait juré amour et fidélité, était Herbor, du clan Geganner. Or Herbor se rendit au mois de Grende à la Citadelle de Thangering et dit au Tisseur :

— Je sollicite un Oracle.

— Quel prix le peux-tu payer ? demanda Odren, voyant que cet homme était pauvrement vêtu et mal chaussé, qu'il avait un vieux traîneau et toutes ses affaires en mauvais état.

— Je donnerai ma vie, dit Herbor.

— N'avez-vous donc rien d'autre à me donner, Seigneur ? lui demanda Odren, s'adressant maintenant à lui comme à un homme de haute noblesse.

— Je n'ai rien d'autre à donner que ma vie, dit Herbor, mais j'ignore si elle a pour vous quelque valeur.

— Non, dit Odren, elle n'est pour nous d'aucune valeur.

Alors Herbor se jeta à genoux, terrassé par la honte et par son amour, et cria à Odren :

— Je te supplie de répondre à ma question. Ce n'est pas pour moi que je sollicite une réponse.

— Et pour qui donc ?

— Pour mon Seigneur et partenaire Ashe Berosty, dit le malheureux en se mettant à pleurer. Il n'est plus pour lui d'amour ni de joie, ni de prestige depuis qu'il est venu à vous et a reçu cette réponse qui n'en était pas une. Il en mourra.

— Certainement : mourir est le sort de tout homme.

Mais Odren était touché par la passion d'Herbor, et il lui dit enfin :

— Je vais chercher la réponse à la question que tu me poseras, Herbor, sans rien te demander en échange. Mais rappelle-toi qu'il y a toujours un prix à payer, et que nul n'échappe à cette loi.

Herbor mit alors les mains d'Odren sur ses propres yeux en signe de gratitude, et la cérémonie divinatoire suivit son cours. Les devins se réunirent et se retirèrent en l'ombre de la nuit. Herbor entra dans le cercle et posa sa question, et cette question était : *Combien de temps vivra Ashe Berosty rem ir Ipe ?* Herbor espérait ainsi obtenir un compte exact des jours et des années qu'il restait à vivre à son partenaire, et dissiper ainsi ses inquiétudes par ce renseignement précis. Les devins évoluèrent alors en l'ombre de la nuit et Odren cria enfin, se tordant de douleur comme s'il était brûlé vif : *Il vivra plus longtemps qu'Herbor de Geganner !*

Ce n'était pas la réponse qu'Herbor avait espérée mais ce fut celle qu'il reçut, et, comme il était d'un naturel accommodant il regagna Charuthe, en traversant les neiges de Grende, pour la communiquer à son partenaire. Étant entré dans son Domaine et ayant escaladé la tour de sa forteresse, il trouva Berosty là-haut, inerte et morne comme toujours près d'un feu étouffé par les cendres, les bras sur une table de grès rouge, la tête enfoncée dans les épaules.

— Ashe, dit Herbor, je suis allé à la Citadelle de Thangering, et les devins m'ont répondu. Je leur ai demandé combien de temps tu vivrais, et ils m'ont répondu : Berosty vivra plus longtemps qu'Herbor.

Berosty leva la tête avec lenteur comme si son cou pivotait sur un gond rouillé, et il dit :

— Leur as-tu donc demandé quand je mourrais ?

— Je leur ai demandé combien de temps tu vivrais.

— Combien de temps ? Imbécile ! Il t'était donné de poser une question aux devins, et tu ne leur as pas demandé quand je dois

mourir, quel jour, quel mois, quelle année, combien de jours il me reste – non, tu leur as dit *combien de temps ?* Imbécile, sinistre imbécile, je vivrai plus longtemps que toi, oui, plus longtemps que toi !

Berosty souleva la grande table de grès rouge comme si c'eût été une feuille d'étain, et il l'abattit sur la tête d'Herbor. Herbor s'écroula. Il gisait sous la pierre, et Berosty resta un moment immobile, en proie à la démence. Puis il souleva la lourde dalle et vit qu'elle avait écrasé le crâne d'Herbor ; il la replaça sur son socle. Il se coucha aux côtés du mort et l'entoura de ses bras comme s'ils s'unissaient l'un à l'autre, dans la paix des âmes. C'est ainsi qu'ils furent découverts par les gens de Charuthe lorsqu'ils forcèrent enfin la porte de la chambre en haut de la tour. Berosty, devenu fou, dut être enfermé, car il partait sans cesse à la recherche d'Herbor, s'imaginant qu'il se trouvait quelque part dans le Domaine. Il vécut encore un mois, puis se pendit le jour d'Odstreth, le 19e jour du mois de Thern.

5
Précognition sur commande

« Ma logeuse », intarissable bavard, m'a aidé à organiser mon voyage à l'est.

— Si l'on veut, dit-il, visiter les Citadelles, il faut traverser le Kargav. Franchir les montagnes, entrer en Vieille Karhaïde pour gagner Rer, l'ancienne Cité Royale. Et je vais vous dire, un de mes camarades de foyer dirige une caravane de vaisseaux routiers qui font le trajet par le col d'Eskar, et il m'a dit hier en prenant avec moi une tasse d'orsh, qu'il doit faire cet été son premier voyage le jour de Gétheny Osme, car du fait que nous avons eu un printemps si chaud la route est déjà libre jusqu'à Engohar et les chasse-neige auront dégagé le col d'ici à quelques jours. Mais moi, il n'y a pas de danger que je franchisse le Kargav, ce qu'il me faut c'est Erhenrang, et un toit sur la tête. Mais je suis Yomeshta, grâce en soit rendue aux neuf cents Défenseurs du Trône et béni soit le Lait de Meshe, et on peut être Yomeshta n'importe où. Nous sommes une bande de nouveaux venus, voyez-vous, car mon Seigneur Meshe est né il y a deux mille deux cent deux ans, mais le Vieux Rite du Handdara est de dix mille ans plus ancien. Pour remonter aux sources, il faut aller au pays antique d'où elles ont jailli. Écoutez, monsieur Aï, j'aurai toujours une chambre pour vous dans cet îlot quand vous reviendrez, mais je pense que vous faites bien de quitter Erhenrang pour quelque temps, car tout le monde sait que le Traître se faisait ostensiblement votre protecteur à la cour royale. Maintenant que le vieux Tibe est l'Oreille de Roi, tout va s'arranger. Alors si vous allez au Nouveau Port, vous y trouverez mon camarade de foyer, et si vous lui dites que vous venez de ma part…

Et patati et patata. Il était loquace, ai-je dit, et ayant découvert que je n'avais pas de shiftgrethor, il saisissait toutes les occasions de me donner des conseils, mais en les enrobant, même lui, dans des si et des *comme si.* C'était mon chef d'îlot – ma « logeuse », pensais-je, parce qu'il avait des fesses rebondies qui frétillaient lorsqu'il marchait, une grosse face molle, une nature indiscrète et fouineuse, une âme basse autant que maternelle. Il était bon pour moi, et il faisait visiter ma chambre en mon absence, moyennant obole, aux amateurs de sensations inédites : Visitez la chambre du mystérieux Envoyé ! Il avait une allure et des manières si féminines que je me pris un jour à lui demander combien il avait d'enfants. Il se renfrogna. Jamais il n'avait été mère, en revanche il avait été père quatre fois… C'était une de ces petites surprises qui me faisaient continuellement sursauter.

Mais ce genre de choc mental n'était rien en comparaison du traumatisme physiologique qu'il me fallait supporter du fait que j'étais un être humain de sexe mâle au milieu de créatures qui, les cinq sixièmes du temps, étaient des hermaphrodites asexués.

Les bulletins radio donnaient la vedette au nouveau Premier ministre, Pemmer Harge rem ir Tibe. Les nouvelles faisaient une part importante à la situation dans la vallée du Sinoth, au nord du pays. Il était évident que Tibe allait se faire le champion des revendications karhaïdiennes en cette région – exactement le genre d'initiative qui, en tout autre monde ayant atteint le même degré de civilisation, conduirait à la guerre. Mais sur Géthen rien ne menait à la guerre. Querelles, meurtres, discordes, coups de main, vendettas, assassinats, tortures, atrocités, tout cela entrait dans leur brillant répertoire des actions humaines ; mais ils ne faisaient pas la guerre. Il leur manquait pour cela, semblait-il, la capacité de *mobiliser*. Ils se comportaient à cet égard comme des animaux, ou comme des femmes. Ils ne se conduisaient pas en hommes, ni comme des fourmis. En tout cas ils ne l'avaient jamais fait jusque-là. D'après ce que je savais de l'Orgoreyn, ce pays était devenu, depuis cinq ou six siècles, une civilisation de plus en plus mobilisable, un véritable État national. La lutte de prestige, jusque-là surtout économique, qui l'opposait à la Karhaïde, pourrait forcer ce dernier pays à vouloir rivaliser avec l'Orgoreyn, État plus important, et à devenir une nation au lieu d'une querelle de famille, pour reprendre la formule d'Estraven, à devenir, pour citer encore Estraven, patriotique. S'il en advenait ainsi, les Géthéniens auraient d'excellentes chances de réaliser chez eux les conditions de la guerre.

Je voulais aller en Orgoreyn pour vérifier l'exactitude de mes conjectures, mais je tenais à en terminer d'abord avec la Karhaïde. Je vendis donc un nouveau rubis au joaillier balafré de la rue Eng, et sans autre bagage que le produit de cette vente, mon ansible, quelques instruments et de quoi me changer, je partis comme passager dans une caravane commerciale le premier jour du premier mois d'été.

Les vaisseaux routiers partirent à l'aube, de l'embarcadère du Nouveau Port balayé par les vents. Ils passèrent sous l'Arche et prirent la direction de l'est. C'étaient vingt énormes véhicules à chenilles semblables à des chalands, roulant silencieusement en file indienne le long des rues hautes et étroites d'Erhenrang dans le crépuscule du matin. Ils transportaient des caisses de lentilles optiques, des bobines de bandes magnétiques, des rouleaux de fil de cuivre et de platine, des cotonnades du Ponant tissées dans cette province, des caisses de flocons de poisson en provenance du Golfe, des harasses de roulements à billes et autres menues pièces détachées, et dix charges de graine de Kadik d'Orgoreyn, le tout à destination de la marche de

Pering Storm, située à l'extrémité nord-est du pays. Tout trafic de marchandises sur le Grand Continent se fait sur ces camions à traction électrique, qui sont chargés sur des chalands pour emprunter rivières ou canaux lorsque c'est possible. Pendant les mois de grand enneigement, les seuls moyens de transport, mis à part le ski et les traîneaux tirés par des hommes, sont les lents tracteurs à chasse-neige, les traîneaux à moteurs et la navigation aléatoire des brise-glace sur les rivières gelées ; pendant le dégel on ne peut compter sur aucun mode de transport, et c'est pourquoi le plus gros du trafic marchandises se fait l'été, en une activité fiévreuse. Et pourtant avec lenteur : la circulation est réglementée, chaque véhicule ou chacune des caravanes dont les routes fourmillent doivent se maintenir constamment en contact, par radio, avec des postes de contrôle répartis le long des routes, et progresser régulièrement à quarante kilomètres (terriens) à l'heure, quelle que soit la densité de la circulation. Les Géthéniens pourraient faire rouler leurs véhicules plus rapidement, mais ils n'en éprouvent pas le besoin. Si on leur en demande la raison, ils répliquent : « Pourquoi aller plus vite ? » À l'inverse, si l'on demande à un Terrien quel besoin il a de rouler si vite, il répondra : « Pourquoi pas ? » Des goûts et des couleurs… Les Terriens ont tendance à penser qu'il leur faut aller de l'avant, réaliser des progrès. Les gens de Nivôse, qui vivent toujours en l'an I, ont le sentiment qu'il importe moins d'aller plus loin que d'être là. En bon Terrien, je m'impatientais, en quittant Erhenrang, de la lenteur méthodique de ma caravane ; l'envie me démangeait d'en sortir et de courir. J'étais heureux de laisser derrière moi ces longues rues aux maisons de pierre coiffées de toits noirs fortement inclinés et de tours innombrables, cette ville sans soleil où toutes mes chances de succès s'étaient effondrées, cette ville qui en était venue à symboliser pour moi la peur et la trahison.

Escaladant les premiers contreforts du Kargav, la caravane faisait de brefs mais fréquents arrêts pour permettre de se restaurer dans des auberges. Dans le courant de l'après-midi nous pûmes embrasser du regard toute la chaîne. Nous étions au sommet d'un chaînon d'où l'on découvrait le Kostor, qui fait près de six mille cinq cents mètres de la base au sommet. Son vertigineux versant occidental masquait les pics se dressant plus au nord, dont certains s'élèvent à dix mille mètres, mais au sud du Kostor une succession d'autres pics se détachaient, blancs sur le ciel incolore ; j'en comptai treize, dont le dernier, vers le midi, n'était qu'une forme lumineuse aux contours imprécis dans le lointain brumeux. Le conducteur me donna les noms des treize pics et, en un effort amical pour me donner la chair de poule, me raconta des histoires d'avalanches, de vaisseaux routiers emportés par le vent, d'équipes de chasse-neige bloquées pendant des semaines sur des

hauteurs inaccessibles. Il me raconta, entre autres, qu'il avait un jour vu le transport qui le précédait déraper et tomber dans un précipice de trois cents mètres. Le plus curieux, me dit-il, c'était la lenteur de sa glissade : on aurait dit qu'il voulait mettre tout l'après-midi à choir en douceur vers l'abîme, et il avait été bien aise de le voir enfin disparaître, sans aucun bruit, dans une congère au fond du gouffre.

À la Troisième heure nous fîmes un arrêt pour le dîner dans une grande auberge, un endroit luxueux avec de spacieuses cheminées où ronflaient des feux de bois dans de vastes salles avec plafonds aux poutres apparentes et tables richement garnies de mets choisis. Mais il ne nous fut pas donné d'y passer la nuit ; c'est que notre caravane faisait dortoir, pressée (autant qu'on peut l'être en Karhaïde) d'arriver à la marche de Pering Storm, pour y entrer la première de la saison et se saisir des meilleurs débouchés qu'elle offrait aux entreprises intéressées. Les batteries furent rechargées, une nouvelle équipe de conducteurs prit la relève, et nous repartîmes. Un des véhicules servait de dortoir réservé aux conducteurs. Pas de lits pour les passagers. Je passai la nuit dans ma cabine de camion glaciale, sur le siège dur, avec un arrêt vers minuit pour souper dans une petite auberge à haute altitude. Il ne faut pas chercher le confort en Karhaïde. Réveillé à l'aube, je vis que nous avions tout laissé derrière nous. Il n'y avait plus que roche, glace, clarté éclatante, et la route étroite qui ne cessait de monter sous nos chenilles. Frissonnant, je pensais que le confort n'est pas ce que l'on doit mettre au-dessus de tout, à moins d'être une vieille femme ou un chat…

Il n'y avait plus d'auberges sur ces impressionnants versants couverts de neige et de granit. Aux heures de repas, les transports s'arrêtaient silencieusement les uns derrière les autres sur une rampe de trente degrés où la neige empiétait, et tous les voyageurs descendaient de leurs cabines et se rassemblaient près du vaisseau-dortoir, d'où étaient distribuées des jattes de soupe chaude, de grosses tranches de pomme à pain séchée et des chopes de bière aigre. Debout, battant la semelle dans la neige, nous avalions nourriture et boisson, le dos au vent, ce vent glacial porteur d'une nuée scintillante de poudreuse. Et ensuite en voiture, toujours plus loin, toujours plus haut. À midi, aux cols du Wehoth, à environ quatre mille deux cents mètres, il faisait vingt-huit au soleil, et moins dix à l'ombre. Les moteurs électriques étaient tellement silencieux qu'on entendait le grondement des avalanches dégringolant à trente kilomètres de là d'immenses pentes bleutées dont un gouffre nous séparait.

À la fin de l'après-midi nous franchîmes la crête au col d'Eskar, à quatre mille six cents mètres. Plus haut sur la face sud du Kostor que nous avions gravie toute la journée en une reptation d'une lenteur désespérante, je vis une étrange formation rocheuse dominant la route

de quatre ou cinq cents mètres et offrant l'aspect d'un château.

— Vous voyez la forteresse là-haut ? dit le conducteur.

— C'est une construction ?

— C'est la forteresse d'Ariskostor.

— Mais personne ne peut habiter là-haut.

— Les Pères de la montagne y habitent pourtant. Autrefois, je conduisais une caravane qui leur apportait du ravitaillement d'Erhenrang à la fin de l'été. Naturellement ils sont isolés dix ou onze mois de l'année, mais peu leur importe. Ils sont là sept ou huit ermites à présent.

Les yeux rivés sur ces contreforts de roc à l'état brut, isolés dans la solitude infinie des cimes, je me refusais à croire mon guide. Mais je finis par me laisser convaincre : s'il existait des gens capables de survivre en un tel nid d'aigle, ce ne pouvait être qu'en Karhaïde.

Dans la descente, la route lançait ses lacets loin vers le nord et vers le sud en côtoyant des précipices, car le versant est du Kargav, plus brutal que sa face ouest, plonge vers la plaine en un escalier vertigineux dont les degrés sont des ressauts de faille, œuvre de la nature. Au coucher de soleil nous vîmes un minuscule chapelet de points noirs glissant lentement sur une vaste pénombre blanche trois mille mètres plus bas : une caravane de vaisseaux routiers qui avait quitté Erhenrang avec un jour d'avance sur la nôtre. Tard, le lendemain, nous y étions à notre tour, glissant sur la même pente enneigée, très doucement, craignant d'éternuer de peur de déclencher l'avalanche. De là nous entrevîmes vaguement, bien loin vers l'est, de vastes terres estompées par les nuages et l'ombre des nuages, et striées de rivières argentées. C'était la plaine de Rer.

Nous arrivâmes en cette ville au crépuscule de notre quatrième jour de voyage. Erhenrang et Rer sont séparées par une distance de mille sept cent cinquante kilomètres, une muraille de plusieurs kilomètres de hauteur, et deux ou trois mille ans. La caravane s'était arrêtée devant la Porte d'Occident, où devaient l'embarquer des chalands naviguant sur des canaux. La ville de Rer est fermée à toute circulation automobile. Sa construction est antérieure à l'avènement des véhicules motorisés en Karhaïde, lequel remonte à plus de vingt siècles. Il n'y a pas de rues en cette cité, mais des allées couvertes ou passages souterrains ; on peut, l'été, circuler dedans ou dessus, à volonté. Les maisons, les îlots et les Foyers sont disposés sans ordre, en une profusion et une confusion chaotiques et prodigieuses d'où jaillit tout à coup une de ces glorieuses apothéoses dont l'anarchie karhaïdienne a le secret : les grandes tours sans fenêtres, rouge sang, de l'ex-Palais royal. Bâties il y a dix-sept siècles, ces tours ont été la demeure des rois de Karhaïde pendant mille ans, jusqu'au jour ou Argaven Harge, premier roi de sa dynastie, franchit le Kargav et

colonisa la grande vallée de la province du Ponant. Tous les édifices de Rer sont fantastiques par leurs proportions massives, la profondeur de leurs fondations, leur étanchéité au froid et à l'humidité. En hiver les vents de la plaine chassent parfois la neige de la cité, mais en cas de blizzard elle s'y amoncelle, les rues n'étant pas dégagées pour la bonne raison qu'il n'y a pas de rues à dégager. On a alors recours aux tunnels de pierre ou à ceux que l'on creuse provisoirement dans la neige. Des maisons, seuls les toits émergent au-dessus de la neige, les portes d'hiver pouvant être placées sous l'avancée du toit ou sur son versant à la manière de lucarnes. Le dégel est une mauvaise saison sur cette plaine abondamment irriguée. Les tunnels se transforment en égouts torrentiels, des canaux ou lacs se forment entre les maisons, et les gens de Rer vont au travail en bateau en écartant de leurs avirons de petits bancs de glace. Immuablement, sur la poussière estivale, sur le fouillis hivernal des toits enneigés, sur les inondations printanières, les Tours rouges se dressent de toute leur hauteur. Elles sont le cœur vide et indestructible de la cité.

Je fis étape dans une sinistre auberge blottie à l'abri des Tours. Pour un prix exorbitant, j'eus droit à une nuit peuplée de mauvais rêves, un petit déjeuner, et des indications erronées sur le chemin à suivre pour gagner Otherhord, Citadelle ancienne située non loin de Rer. M'étant levé à l'aube et mis en route après avoir payé mon extorqueur, je me perdis avant d'avoir fait cinquante mètres. Mais en laissant les Tours derrière moi et la haute masse blanche indistincte du Kargav à ma droite, je sortis de la ville, pris la direction du sud, et un petit paysan rencontré sur la route m'indiqua où je devais bifurquer pour Otherhord.

J'y arrivai à midi. Ou plutôt j'arrivai quelque part à midi, sans savoir au juste où j'étais. En gros c'était une forêt ou un bois épais ; mais les arbres paraissaient encore plus soignés qu'ils le sont habituellement en ce pays où pourtant l'on excelle à la sylviculture. Je suivais un sentier qui s'engageait sous les arbres à flanc de coteau, lorsque j'aperçus une hutte à ma droite non loin du sentier, puis un grand édifice de bois un peu plus loin sur ma gauche ; et il m'arrivait, je ne savais d'où, une délicieuse odeur de friture fraîche.

Je suivais lentement le sentier, un peu inquiet. Je ne savais pas si les Handdarata aimaient les touristes. En fait je ne savais presque rien sur cette secte. Le Handdara est une religion sans institutions, sans prêtres, sans hiérarchie, sans vœux, sans credo ; aujourd'hui encore je serais incapable de dire si elle comporte un Dieu. Elle est insaisissable. Elle est toujours ailleurs. Elle ne se manifeste de façon permanente que dans les Citadelles, retraites où l'on peut passer une nuit ou toute une vie. Je ne serais pas allé poursuivre ce culte étrangement fuyant jusqu'en ses sanctuaires secrets, n'eût été le fait que je voulais, puisque

les Investigateurs ne l'avaient point fait, répondre à cette question : Qui sont les Devins, et de quoi sont-ils vraiment capables ?

J'avais déjà passé plus de temps en Karhaïde que les Investigateurs et je ne croyais guère à ce qu'on disait des Devins et de leurs prophéties. Les histoires de prédictions sont monnaie courante dans la grande famille humaine. Les Dieux parlent, les esprits parlent, les ordinateurs parlent. L'ambiguïté des oracles ou le calcul des probabilités ménagent des issues, et les contradictions sont effacées par la foi. Pourtant ces légendes valaient bien une enquête. Je n'avais encore réussi à convaincre aucun Karhaïdien de l'existence de la communication télépathique ; ils refusaient de croire avant d'avoir « vu » – exactement mon attitude à l'égard des Devins du Handdara.

Tandis que je suivais le sentier, je m'aperçus que tout un village, ou une ville, se disséminait dans la pénombre, sur la pente de la forêt, dans le même désordre qu'à Rer, mais avec quelque chose de mystérieux dans ce paisible cadre champêtre. Sur tous les toits et sur le sentier se courbaient les branches de hemmen, l'arbre le plus répandu sur Nivôse, un robuste conifère à grosses aiguilles rouge pâle. Les pommes de hemmen jonchaient les sentiers qui se ramifiaient, l'air était parfumé du pollen de cet arbre, et toutes les maisons étaient bâties de son bois foncé. Je m'étais arrêté enfin, et je me demandais à quelle porte j'allais frapper, lorsqu'un homme sorti de la forêt s'avança vers moi d'un pas tranquille et me salua courtoisement.

— Vous cherchez peut-être un logement ? demanda-t-il.

— Je viens poser une question aux Devins.

J'avais décidé de me présenter comme Karhaïdien, tout au moins provisoirement. Comme les Investigateurs, je n'avais jamais eu de difficulté à me faire passer pour un indigène lorsque je le désirais ; parmi tous les dialectes karhaïdiens mon accent passait inaperçu, et mes épais vêtements cachaient mes anomalies sexuelles. Il me manquait la belle toison fournie et les yeux bridés, étirés vers le bas, du Géthénien typique ; de plus, j'étais plus noir et plus grand que la moyenne, mais sans sortir des limites normales. Je m'étais fait faire une épilation permanente de la barbe avant de quitter Olloul – nous ignorions alors l'existence des tribus « velues » du Perunter, dont les membres ont des poils non seulement sur le visage, mais sur tout le corps, comme les Terriens blancs. On me demandait parfois comment je m'étais cassé le nez. J'ai un nez plat, tandis que chez les Géthéniens cet appendice est étroit et saillant avec des canaux étranglés convenant à l'inspiration d'un air glacé. La personne qui m'avait abordé sur un sentier d'Otherhord regarda mon nez non sans une certaine curiosité, puis me répondit :

— Alors vous voudrez peut-être parler au Tisseur ? Il est là-bas dans la clairière, à moins qu'il ne soit parti avec le traîneau. Ou bien

préférez-vous parler d'abord à l'un des Sages ?

— Je ne sais pas. Je suis extrêmement ignorant…

Le jeune homme rit et s'inclina.

— Très honoré, dit-il. J'habite ici depuis trois ans, et pourtant je n'ai encore acquis que bien peu d'ignorance.

Il ne cachait pas que ma remarque l'avait beaucoup amusé bien qu'il eût de bonnes manières, et je réussis à me rappeler quelques bribes de l'enseignement du Handdara, assez pour me rendre compte que je venais de me vanter, un peu comme si je l'avais abordé en disant : « Je suis d'une beauté sans pareille. »

— Je voulais dire que j'ignore tout des Devins.

— C'est enviable, dit le jeune Handdarata. Voyez-vous, pour arriver quelque part il faut bien souiller d'empreintes la neige de la plaine. Puis-je vous montrer le chemin de la clairière ? Je m'appelle Goss.

C'était un prénom, aussi lui donnai-je le mien.

— Genry, dis-je, remplaçant l'*l* par un r. Sous la conduite de Goss, nous nous enfonçâmes dans l'ombre glacée de la forêt. L'étroit sentier changeait souvent de direction, montant et descendant en lacets ; çà et là, au bord du sentier ou à quelque distance parmi les troncs massifs des hemmens, se dressaient les petites maisons couleur de forêt. Tout était rouge et brun, humide et froid, silencieux, odorant, ténébreux. De l'une des maisons venait le faible son suave et sifflant d'une flûte karhaïdienne. Goss allait d'un pas léger et rapide, avec une grâce féminine, me précédant de quelques pas.

Tout à coup sa chemise blanche s'illumine, et à sa suite je passe de l'ombre au plein soleil sur un vaste pré vert. À six pas de nous se tient une figure droite et immobile se profilant sur le vert des hautes herbes où son hieb rouge et sa chemise blanche paraissent comme une incrustation d'émail étincelant. Cent mètres plus loin se dresse un autre personnage en bleu et blanc, qui, immobile comme une statue, ne tourne pas les yeux vers nous tout le temps que nous sommes en conversation avec le premier personnage. Il pratique cette discipline du Handdara qu'on appelle la Présence et qui est une sorte de transe – portés sur les expressions négatives, les Handdarata appellent cela une contre-transe – visant à la diminution du moi (ou à son accroissement ?) par une réceptivité et une acuité sensorielles poussées à l'extrême. Bien que cette technique soit exactement l'inverse de la plupart de celles qu'utilise le mysticisme, c'est probablement une discipline mystique orientée vers une expérience de l'immanence ; mais il m'est impossible de ranger avec certitude les pratiques des Handdarata dans telle ou telle catégorie. Goss adresse la parole à l'homme en rouge. Tandis qu'il met fin à son immobilité concentrée, nous regarde et avance lentement vers nous, je me sens

rempli d'une crainte respectueuse. Dans ce soleil de midi, il rayonne d'une clarté qui émane de sa personne.

Il est aussi grand que moi, mince, avec un beau visage limpide et ouvert. Comme nos regards se rencontrent, une impulsion soudaine, irrésistible, me pousse à chercher le contact avec lui par communication télépathique, ce langage que je n'ai jamais employé depuis mon arrivée sur Nivôse et que je ne devrais pas encore employer. Je formule mon message. Aucune réaction. Le contact ne se fait pas. Il continue à me regarder droit dans les yeux. Au bout d'un moment il me sourit et dit d'une voix douce, assez aiguë :

— Vous êtes l'Envoyé, n'est-ce pas ?

— Oui, dis-je en balbutiant.

— Je m'appelle Faxe, dit-il. C'est un honneur pour nous que de recevoir votre visite. Pensez-vous rester un moment avec nous à Otherhord ?

— Volontiers. Je désire m'initier à vos pratiques divinatoires. Et si en échange je puis vous renseigner sur moi, sur le monde d'où je viens…

— Tout ce que vous voudrez, dit Faxe, souriant avec sérénité. Je suis charmé de savoir que vous avez franchi l'Océan de l'Espace et que vous avez ajouté à ce voyage un trajet de mille six cents kilomètres et la traversée du Kargav pour nous rendre visite.

— J'ai été attiré vers Otherhord par la réputation dont jouissent ses prédictions.

— Vous voulez peut-être nous voir à l'œuvre ? Ou bien voulez-vous, personnellement, nous poser une question ?

Son regard limpide m'impose de dire la vérité :

— Je ne sais pas.

— Noussouf, dit-il, ça ne fait rien. Peut-être que si vous restez un moment avec nous, vous trouverez une question à nous poser, ou peut-être pas… Mais vous savez que les Devins ne peuvent se réunir qu'à certaines périodes, il faudrait donc, en tout cas, que vous passiez quelques jours avec nous.

C'est ce que je fis, et ce furent des journées bien agréables. Pas d'emploi du temps organisé, sauf pour le travail communal, les travaux des champs, le jardinage, l'abattage des arbres, les besognes d'entretien ; pour tout cela les hôtes de passage tels que moi prêtaient la main à l'équipe ayant le plus besoin de renforts. En dehors du travail, une journée pouvait très bien s'écouler sans qu'un seul mot fût prononcé ; mes interlocuteurs préférés étaient le jeune Goss et Faxe le Tisseur, dont la personnalité extraordinaire, limpide et insondable tel un puits d'eau cristalline, était comme la quintessence de l'âme de ces lieux. Le soir on se réunissait parfois au foyer d'une quelconque des maisons basses entourées d'arbres ; on y faisait la conversation en

buvant de la bière, et l'on y jouait quelquefois de la musique, cette musique puissante de Karhaïde, aux lignes mélodiques simples, mais aux rythmes complexes, toujours improvisée. Une nuit, deux résidents dansèrent, des vieillards à la tête chenue, aux membres décharnés, aux yeux sombres à moitié masqués par le lourd rideau des paupières. Ils évoluaient avec une lenteur, une précision et une maîtrise fascinantes pour l'œil et pour l'esprit. Ils commencèrent à danser pendant la Troisième heure, après le dîner. Les musiciens entraient en jeu et quittaient l'orchestre librement, à l'exception du batteur qui n'interrompait jamais sa percussion aux subtiles variations. Les deux vétérans dansaient encore à la Sixième heure (minuit), au bout de cinq heures terriennes. Ce fut la première fois que je pus observer le phénomène appelé *dothe* – l'utilisation volontaire et la pleine maîtrise de ce que nous appelons « la force nerveuse » et, de ce jour, je fus mieux disposé à croire ce qu'on racontait au sujet des Pères du Handdara.

Ces gens-là vivaient une vie introspective, indépendante, stagnante, saturée de cette singulière « ignorance » si fort prisée par les Handdarata, soumise à leur impératif d'inactivité et de non-intervention. Cette philosophie (exprimée par le mot *noussouf* que je suis obligé de traduire par « ça ne fait rien ») est essentielle au Handdara. Je ne prétends pas comprendre cette religion, mais je commençais à avoir une meilleure intelligence de la Karhaïde après une quinzaine passée à Otherhord. Sous la politique, le cérémonial et les passions de ce pays coule un sang obscur, le sang de ce culte passiviste, anarchique, silencieux, fécond et obscur qu'est le Handdara.

Et de ce silence, phénomène inexplicable, s'élève la voix du Devin.

Le jeune Goss, tout heureux de me servir de guide, me dit que ma question pouvait porter sur n'importe quel sujet et être formulée comme je voudrais.

— Plus la question est précise et limitée, plus exacte est la réponse, dit-il. À question vague réponse vague. Et naturellement, il y a des questions auxquelles on ne peut répondre.

— Et si je pose une de ces questions ? demandai-je. Je pensais qu'il voulait réserver une échappatoire aux Devins, et c'était classique mais dit avec raffinement. Je ne m'attendais pas à sa réaction.

— Le Tisseur refusera d'y répondre. Certains Devins sont allés à leur perte pour avoir répondu à des questions interdites.

— Vraiment ?

— Connaissez-vous l'histoire du Seigneur de Shorth, qui avait contraint les Devins de la Citadelle d'Asen à répondre à cette question : *Quel est le sens de la vie ?* Il y a de cela mille ans. Les Devins

restèrent en l'ombre pendant six jours et six nuits. Finalement tous les Sages furent atteints de catatonie, les Zanis moururent, le Perverti tua le Seigneur de Shorth à coups de pierre, et le Tisseur… Il s'appelait Meshe.

— Le fondateur du culte Yomesh ?

— Oui, dit Goss, et il rit comme si c'était drôle, mais je ne savais pas si c'était de moi qu'il riait ou des Yomeshta.

J'avais décidé de poser une question exigeant une réponse par oui ou par non. Cela pourrait au moins faire ressortir le degré et la nature de l'obscurité ou de l'ambiguïté présentée par la réponse. Faxe confirma ce que Goss m'avait dit : je pouvais questionner les Devins sur une chose dont ils ignoraient tout. Je pouvais demander si la récolte de hoolm serait bonne cette année dans l'hémisphère nord de S, et ils répondraient même s'ils ignoraient totalement qu'il existât une planète appelée S. Ce ne pouvait être alors qu'une affaire de pur hasard – pile ou face ou marc de café. Pas du tout, riposta Faxe, il n'y avait là rien de fortuit, il s'agissait même d'une opération qui était exactement l'inverse d'un jeu de hasard.

— Il s'agit alors de transmission de pensée.

— Non, dit Faxe avec son sourire empreint de sérénité et de franchise.

— Peut-être lisez-vous les pensées sans en être conscient ?

— Cela ne rimerait à rien. Si l'on connaît déjà la réponse, à quoi bon en payer le prix ?

Je choisis donc une question à laquelle, incontestablement, il m'eût été impossible de répondre. Seul le temps montrerait si l'oracle avait été juste ou faux, à moins que ce ne fût, comme j'avais lieu de le craindre, une de ces admirables prophéties professionnelles qui recouvrent toutes les possibilités. Ce n'était pas une question banale ; j'avais renoncé à l'idée de demander s'il allait cesser de pleuvoir, ou autre futilité de ce genre, lorsque j'avais appris que l'opération était pénible et non sans danger pour les neuf Devins d'Otherhord. Et maintenant que je connaissais bien Faxe, s'il m'était difficile de penser que c'était un fraudeur professionnel, encore plus inacceptable était pour moi l'idée qu'il pût être un fraudeur inconscient et sans malhonnêteté, car son intelligence était aussi dure, limpide et brillante que mes rubis. Je n'osais pas lui tendre un piège et décidai de lui demander ce que je voulais savoir plus que tout au monde.

Nous sommes le dix-huitième jour du mois d'Onnetherhad. Les neuf sont réunis dans un grand local généralement fermé à clef : une haute salle froide, dallée, faiblement éclairée par quelques meurtrières et par un feu brûlant dans un âtre profond à l'une de ses extrémités. Les neuf sont assis en cercle sur la pierre nue, tous en houppelande avec capuchon ; dans la faible lueur du feu qui brûle à distance, on

dirait un cercle de dolmens. Assis près de l'âtre, Goss, quelques autres jeunes résidents et un médecin du Domaine le plus proche observent la scène en silence. Je traverse la salle et entre dans le cercle. Les choses se font en toute simplicité mais dans une atmosphère tendue. Un des personnages encapuchonnés lève les yeux sur moi au moment où je pénètre dans le cercle. Il a un visage étrange, des traits grossiers et lourds ; il me regarde avec des yeux insolents.

Faxe est assis, jambes croisées, immobile mais comme chargé d'une énergie qui s'accumule en lui et brise sa voix douce et suave comme sous l'impact d'une décharge électrique.

— Pose ta question, dit-il.

Je suis dans le cercle et je pose ma question :

— Cette planète, Géthen, sera-t-elle, d'ici à cinq ans, membre de l'Ékumen des Mondes Connus ?

Silence. Immobile, je suis accroché au centre d'une toile d'araignée tissée de silence.

— Je puis répondre, dit le Tisseur calmement.

L'atmosphère se détend. Les dolmens encapuchonnés semblent s'humaniser et prendre vie ; celui qui m'a fixé d'un regard si étrange commence à chuchoter à son voisin. Je quitte le cercle pour me joindre aux spectateurs assis près de l'âtre.

Deux des Devins sont restés renfermés en eux-mêmes, silencieux. L'un d'eux lève de temps en temps la main gauche et tapote le sol à petits coups rapides, quinze ou vingt fois, puis retombe dans l'immobilité. Je ne les ai encore vus ni l'un ni l'autre ; ce sont les Zanis, me dit Goss. Ils sont fous. Goss les appelle « coupe-temps », ce qui signifie peut-être schizophrènes. Les psychothérapeutes karhaïdiens, privés qu'ils sont des ressources de la télépathie, ce qui les met dans la situation de chirurgiens aveugles, sont par ailleurs très compétents en fait de drogues, d'hypnose, de chocs localisés, de cryothérapie et autres thérapeutiques mentales. Je demande à Goss si ces deux psychopathes ne sont pas guérissables.

— Guérissables ? dit Goss. Guérit-on un chanteur de sa voix ?

Cinq autres membres du cercle sont des Résidents d'Otherhord. Ils pratiquent, dit Goss, les disciplines Handdara de la Présence et doivent, tant qu'ils sont Devins, rester sages et continents pendant leurs périodes sexuelles. L'un de ces Sages doit être en kemma durant la cérémonie divinatoire. Je le repère aisément, ayant appris à détecter cette espèce d'aura subtile, cette intensification et cet éclat qui caractérisent la première phase du kemma.

À côté du Sage-en-kemma est assis le Perverti.

— Il est venu de Spreve avec le médecin, me dit Goss. Chez certains Devins, la perversion sexuelle est produite artificiellement en injectant à une personne normale des hormones mâles ou femelles

dans les jours précédant la séance. Mais une perversion naturelle est préférable. Cet homme-là ne demande pas mieux que de venir s'afficher ici, il adore ça.

Goss emploie le pronom désignant un animal mâle, et non celui qui s'emploie pour un être humain jouant le rôle masculin dans l'acte sexuel. Il a l'air un peu embarrassé. Les Karhaïdiens discutent librement de tout ce qui a trait à la sexualité, et ils parlent du kemma comme d'une chose savoureuse mais qui mérite le respect. Pourtant ils sont sur la réserve dès qu'il est question de perversions – avec moi tout au moins. Une prolongation anormale de la phase du kemma et un déséquilibre hormonal permanent à prédominance mâle ou femelle produisent ce qu'ils appellent la perversion. Ce n'est pas un phénomène rare : trois ou quatre pour cent des adultes, dirais-je, souffrent ainsi de perversion sexuelle ; ce sont de ces anormaux qui, chez nous, seraient considérés comme des êtres normaux. Ils ne sont pas exclus de la société, mais tolérés avec un certain mépris, comme les homosexuels dans maintes sociétés bisexuées. En argot karhaïdien on les appelle *morts vivants.* Ils sont stériles.

Le Perverti, après m'avoir fixé, au début, d'un long regard étrange, ne s'intéresse plus qu'à une seule personne, son voisin le Sage-en-kemma, dont la sexualité de plus en plus active sera encore excitée, exacerbée, par la virilité insistante et exagérée du Perverti, jusqu'à atteindre finalement son plein épanouissement dans le rôle féminin. Le Perverti s'incline vers le Sage et ne cesse de lui parler avec douceur. Le Sage lui répond à peine et semble se dérober. Tous les autres sont depuis longtemps silencieux, et l'on n'entend que le chuchotement continuel du Perverti. Faxe a les yeux fixés sur un des Zanis. Le Perverti, d'un geste rapide, pose avec douceur sa main sur celle du Sage. Celui-ci se refuse à ce contact avec précipitation, mû par la crainte ou le dégoût, et tourne les yeux vers Faxe, comme s'il en espérait un secours. Faxe reste immobile. Le Sage garde sa place et ne réagit pas lorsque le Perverti le touche de nouveau. L'un des Zanis lève la tête et part d'un long rire faux, modulé, « Ah-ah-ah-ah… »

Faxe lève la main. Aussitôt tous les visages, dans le cercle, se tournent vers lui. On dirait qu'il a réuni tous leurs regards en une gerbe ou un écheveau.

Lorsque la séance a commencé, c'était l'après-midi et il pleuvait. La lumière grise a bientôt cessé de filtrer par les meurtrières sous l'avancée du toit. Maintenant des langues de lumière blanchâtre flottent comme de fantastiques voiles de navire, longs triangles ou rectangles obliques qui vont des murs au sol de pierre et jouent sur les visages des neuf Devins, tristes épaves et lambeaux lumineux venus de la lune qui se lève sur la forêt. Le feu est mort depuis longtemps et il n'y a plus que la lueur obscure de ces langues blafardes qui se

promènent sur le cercle, dessinant un visage, une main, un dos immobile. L'espace d'un instant, je vois le profil rigide de Faxe, pâle visage de pierre sculpté dans un poudroiement de lueur diffuse. Le rayon de lune en diagonale progresse avec lenteur et vient à se poser sur une bosse noire. C'est le Sage-en-kemma, la tête courbée sur les genoux, les mains crispées sur le sol, le corps secoué d'un tremblement régulier rythmé par le tambourinement des mains du Zani sur le sol dallé de l'autre côté du cercle. Ils sont tous liés, tous unis, comme les points d'attache d'une toile d'araignée. Que je le veuille ou non, je sens ce lien, cette communication silencieuse et muette qui se fait par l'intermédiaire de Faxe et qu'il s'efforce de canaliser et de modeler, car c'est lui le centre de tout, le Tisseur. La lumière blafarde se fragmente et se dissipe sur le mur orienté à l'est. Les mailles de toute cette force tendue et muette se resserrent.

Je m'efforce d'éviter le contact avec l'esprit des Devins. Cette tension silencieuse et électrisée, le sentiment de devenir, par une force irrésistible, une des mailles en train de s'entrelacer, tout cela me cause un grand malaise. Je tente d'y opposer une barrière, et cela ne fait qu'empirer les choses : je me sens isolé et tout tremblant, l'esprit obsédé par des hallucinations visuelles et tactiles, une débauche d'images et d'idées extravagantes, des visions et sensations chargées de sexualité, grotesques dans leur violence, un bouillonnement incandescent et ténébreux de fureur érotique. Je suis entouré de gouffres béants pleins de lèvres sanglantes, de vagins, de plaies et de gueules qui s'ouvrent sur l'enfer ; je perds l'équilibre, je tombe… Si je n'arrive pas à chasser ces visions apocalyptiques, je vais effectivement plonger… dans la folie, et je ne puis les chasser. Les forces empathiques et paraverbales, confuses et d'une puissance colossale, mises en action par la perversion et la frustration sexuelles, par une folie qui fausse le cours du temps et par une discipline effarante de concentration et d'appréhension de la réalité immédiate, sont telles que je suis bien incapable de les contenir et de les maîtriser. Et pourtant elles sont sous contrôle ; Faxe en est toujours le centre. Les heures et les secondes passent, la lumière de la lune se trompe de mur, puis il n'y a plus de lune, rien que la nuit, et, au centre de la nuit, Faxe, le Tisseur, qui est une femme, une femme vêtue de clarté. La clarté est d'argent, cet argent est une armure, cette armure revêt une femme tenant une épée. La clarté flamboie d'un éclat soudain, insoutenable, cette clarté qui baigne ses membres, ce feu, et la femme pousse un hurlement de terreur et de douleur : « Oui, oui, oui ! »

« Ah-ah-ah-ah- », c'est le rire modulé du Zani qui éclate et son trémolo monte plus haut, toujours plus haut, en un hurlement qui se prolonge interminablement, surhumainement, hurlement qui traverse en éclair le cours du temps. On entend dans la nuit un bruit de corps

qui s'agitent et de pieds qui frottent le sol ; c'est comme une redistribution des âges, une fuite devant l'avenir préfiguré.

— Lumière, lumière ! crie une voix puissante en vastes syllabes dont on ne sait si elles sont prononcées une fois ou à l'infini. Lumière, crie la voix. Des bûches dans le feu ! De la lumière !

C'est le médecin de Spreve qui parle ainsi. Le lien est rompu. Il s'agenouille auprès des Zanis, les plus frêles du groupe, ceux qui ont servi d'amorce ; ils sont tous deux à terre, recroquevillés. Le Sage-en-kemma gît la tête sur les genoux de Faxe, haletant ; Faxe, distraitement, lui caresse les cheveux avec douceur. Le Perverti est seul dans son coin, renfrogné, abattu. La séance est terminée, le temps a repris son cours normal, les mailles du réseau se sont déliées, et sa puissance s'est désintégrée en sentiments de honte et de lassitude.

Où est donc l'oracle sibyllin, la prophétie ambiguë que j'attendais ? Je m'assieds à côté de Faxe. Il me regarde de ses yeux clairs. L'espace d'un instant, je le vois tel qu'il m'est apparu dans le noir, sous l'aspect d'une femme vêtue d'une armure de lumière, brûlant au milieu d'un feu et criant « Oui ! »

La voix douce de Faxe dissipe cette vision.

— Ai-je répondu à ta question ?

— Vous m'avez répondu.

Et c'est un fait. Je sais que dans cinq ans Géthen sera membre de l'Ékumen. La réponse est *oui*. Pas d'énigmes, pas de faux-fuyants. Plutôt qu'une prophétie, c'est une déclaration. Je ne puis me dérober à la certitude que j'éprouve : la réponse est juste. Elle a la clarté impérative d'un pressentiment.

Nous avons des vaisseaux NAFAL, nous avons la transmission instantanée et le langage télépathique, mais nous n'avons pas encore appris à domestiquer la précognition, à l'enharnacher, pour ainsi dire. C'est sur Géthen qu'il faut en chercher la recette.

Un ou deux jours plus tard, j'eus un entretien avec Faxe.

— Je sers de fil conducteur, me dit-il. L'énergie ne cesse de s'accumuler en nous, jaillissant et rejaillissant sans trêve avec un impact toujours grandissant, jusqu'à ce qu'elle fasse une percée : alors la lumière est en moi et je suis en elle, je suis la lumière… Le Père de la Citadelle d'Arbin m'a dit un jour que si le Tisseur pouvait être placé dans le vide au moment où il donne sa réponse, il continuerait à brûler pendant des années. C'est ce qu'il advint de Meshe, s'il faut en croire les Yomeshta ; il aurait vu clairement le passé et l'avenir, non pas un instant, mais pendant tout le reste de sa vie, après avoir été questionné par le Seigneur de Shorth. C'est difficile à croire. Je doute qu'un homme ait pu supporter cela. Mais qu'importe…

Noussouf, la négation passe-partout et ambiguë des Handdarata.

Nous marchions lentement côte à côte, et Faxe me regarda. Son

visage, un des plus beaux visages humains que j'eusse jamais vus, avait la dureté délicate de la pierre sculptée.

— Dans la nuit, dit-il, nous étions dix, et non pas neuf. Il y avait un étranger.

— Effectivement. Je ne suis pas parvenu à dresser une barrière contre vous. Vous êtes fait pour Écouter, Faxe, vous avez un don naturel pour l'empathie, et je crois aussi que vous êtes puissamment doué pour la télépathie. C'est pourquoi vous êtes le Tisseur, celui qui est capable de maintenir en bride les tensions et les réactions du groupe, d'en canaliser l'énergie accumulée, d'en tisser les mailles jusqu'au moment où tout se rompt, où il se fait une brèche par laquelle vous atteignez la réponse.

— Il m'est étrange, me dit-il après m'avoir écouté avec une gravité attentive, de voir de l'extérieur les mystères de ma discipline, de les voir par vos yeux. Je ne les ai jamais vus que de l'intérieur, en tant que disciple.

— Si vous permettez – si vous voulez, Faxe, j'aimerais communiquer avec vous par télépathie.

J'avais maintenant la certitude qu'il était naturellement doué pour communiquer. S'il y consentait, un peu d'entraînement aurait raison de sa résistance inconsciente.

— Si vous m'appreniez cela, j'entendrais ce que pensent les autres ?

— Pas du tout. Pas plus que vous ne le faites par empathie. Le langage télépathique implique une communication volontaire entre agent et percipient.

— Alors pourquoi ne pas parler tout haut ?

— Lorsqu'on parle, on peut mentir.

— Mais pas en langage télépathique ?

— Pas de propos délibéré.

— C'est là, dit Faxe après un moment de réflexion, une discipline qui doit intéresser vivement les rois, les politiciens, les hommes d'affaires.

— Les hommes d'affaires ont combattu le langage télépathique quand on a découvert que c'était un art susceptible d'être enseigné ; ils en ont obtenu l'interdiction pendant des dizaines d'années.

— Et les rois ? dit Faxe en souriant.

— Nous n'avons plus de rois.

— Oui, je comprends… Eh bien, merci, Genry, mais je suis ici pour désapprendre, et non pour apprendre. Et je préfère ne pas apprendre actuellement un art qui changerait entièrement la face du monde.

— Suivant votre propre prédiction, ce monde va changer, et cela d'ici à cinq ans.

— Je changerai avec lui, Genry. Mais je ne souhaite pas le changer.

Il pleuvait, de cette pluie fine, persistante, de l'été géthénien. Nous marchions sous les hemmens, sur les pentes, vierges de sentiers, dominant la Citadelle. Une lumière grise filtrait à travers les sombres branches, l'eau claire dégouttait des aiguilles rouges. L'air était froid et pourtant doux, dans le bruissement de la pluie.

— Je voudrais vous poser une question, dis-je à Faxe. Vous, les Handdarata, avez un don que les hommes de tous les mondes ont brûlé de posséder. Ce don, vous l'avez. Vous pouvez prédire l'avenir. Et pourtant vous vivez comme le reste des hommes – on dirait que c'est pour vous sans importance.

— Quelle importance cela pourrait-il avoir ?

— Tenez, un exemple. Prenons le conflit qui oppose la Karhaïde et l'Orgoreyn à propos de la vallée du Sinoth. J'ai cru comprendre que la Karhaïde avait ignominieusement perdu la face ces dernières semaines. Bon, eh bien, pourquoi le roi Argaven n'a-t-il pas consulté ses Devins ? Il aurait pu leur demander quelle ligne d'action adopter, ou qui choisir comme Premier ministre parmi les membres de la kyorremy, ou quelque autre question de ce genre.

— La question eût été difficile à formuler.

— Je ne vois pas pourquoi. Il pourrait demander simplement : Qui saura le mieux me servir comme Premier ministre ? – et c'est tout.

— Oui, mais s'il ne sait pas ce que veut dire *le mieux me servir* ? Cela peut signifier que l'homme choisi abandonnera le Sinoth à l'Orgoreyn, ou qu'il ira en exil, ou qu'il assassinera le roi ; cela peut signifier des choses qu'il n'aurait pas prévues ou qu'il n'accepterait pas.

— Il faudrait qu'il formule sa question avec une grande précision.

— Oui. Mais alors il faudrait poser beaucoup de questions. Et même un roi doit payer.

— Vous lui demanderiez un prix élevé ?

— Très élevé, dit Faxe tranquillement. Vous savez que nos tarifs sont proportionnels à la situation de ceux qui nous consultent. En fait, il arrive que des rois aient recours aux Devins, mais c'est assez rare…

— Et si l'un des Devins est lui-même un homme puissant ?

— Les Résidents des Citadelles n'ont pas de rang social ni de statut officiel. Je pourrais être envoyé à Erhenrang pour faire partie de la kyorremy ; eh bien, dans ce cas, je reprends mon rang et mon ombre, mais je cesse de pratiquer la divination. Si je cherchais une réponse à une question donnée tandis que je siégerais dans la kyorremy, j'irais à la Citadelle d'Orgny, je paierais le prix demandé et j'aurais ma réponse. Mais nous, les adeptes du Handdara, ne cherchons pas de réponses. Il nous est difficile de les éviter, mais nous

nous y efforçons.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien, si nous venons aux Citadelles, c'est surtout pour apprendre quelles sont les questions qu'il ne faut pas poser.

— Mais votre rôle est de *répondre* aux questions.

— Vous n'avez pas encore compris, Genry, pourquoi nous avons porté à sa perfection l'art de la divination et pourquoi nous le pratiquons.

— Non.

— Pour démontrer la parfaite inutilité de connaître la réponse à la mauvaise question.

Je méditai là-dessus un bon moment tandis que nous marchions côte à côte sous la pluie, en la sylve obscure d'Otherhord. Sous le capuchon blanc le visage calme de Faxe paraissait tiré, dépouillé de son éclat. Pourtant il m'en imposait encore. Lorsqu'il me regardait de ses yeux clairs, bienveillants et francs, ce regard sortait d'une tradition vieille de treize mille ans – un mode de pensée et un mode de vie si anciens, si bien établis, si parfaits et cohérents qu'ils donnaient à un être humain le naturel, l'assurance infaillible, la plénitude de l'être d'un animal sauvage, d'une grande créature étrange qui, de son éternel présent, vous regarde droit dans les yeux.

— L'inconnu, disait dans la forêt la douce voix de Faxe, ce qui n'est pas prédit, ce qui n'est pas prouvé, voilà sur quoi la vie est assise. L'ignorance est le fondement de la pensée. L'absence de preuve est le fondement de l'action. S'il était prouvé qu'il n'est point de Dieu, il n'y aurait pas de religion. Pas de Handdara, pas de Yomesh, pas de dieux du foyer, rien. Mais, tout aussi bien, s'il était prouvé qu'il existe un Dieu, il n'y aurait pas de religion… Dites-moi, Genry, que sait-on de certain, de prévisible, d'inéluctable… la seule chose sûre que vous sachiez sur votre avenir et sur le mien ?

— Je sais que nous mourrons.

— Oui. Il n'est vraiment qu'une seule question à laquelle nous puissions répondre, et nous connaissons déjà la réponse… Ce qui seul rend la vie possible, c'est cette incertitude permanente, intolérable : ne pas savoir ce qui vous attend.

6
Nu pour l'exil

Mon cuisinier était toujours chez moi de bon matin, et c'est lui qui m'a réveillé ; j'ai un bon sommeil, et il lui a fallu me secouer et me dire dans le creux de l'oreille :

— Vite, réveillez-vous, Monsieur, un messager est arrivé du Palais royal. Je finis par comprendre, et encore tout abruti de sommeil me levai précipitamment pour ouvrir ma porte au messager qui m'attendait. C'est ainsi que j'entrai dans l'exil innocent et nu comme un nouveau-né.

Tandis que je lisais le papier que m'avait tendu le messager, je me fis cette réflexion : je m'y attendais, mais pas si tôt. Pourtant, quand il m'a fallu voir cet homme clouer sur ma porte le maudit papier, je pensais qu'il eût aussi bien fait de m'enfoncer ses clous dans les yeux. Me détournant de lui, j'étais là, hébété, dépossédé, vaincu par la douleur – et cela, je n'y étais pas préparé.

Passé ce mauvais moment, il fallut agir. Lorsque les gongs sonnèrent la Neuvième heure, je quittai le Palais. Ce fut vite expédié : rien d'autre à faire que de prendre ce que je pouvais transporter. Quant à mes avoirs et à mon compte en banque, je ne pouvais en tirer de l'argent liquide sans exposer mes mandataires, et ils courraient un risque d'autant plus grand que nos rapports étaient plus amicaux. J'écrivis à Ashe, mon ancien partenaire en kemma, pour lui expliquer comment il pourrait réaliser certains de mes biens afin d'en mettre le produit de côté pour notre fils, mais je lui recommandai de ne pas essayer de m'envoyer d'argent parce que Tibe allait faire surveiller la frontière. Je ne pus signer la lettre. Quant à téléphoner à quiconque, c'était le condamner à la prison. Plus vite je partais et moins je risquais qu'un ami vînt me rendre visite en toute innocence et payât de son avoir et de sa liberté le prix de son amitié.

Je pris la direction de l'ouest. Traversant la ville, je m'arrêtai à un carrefour. Pourquoi, pensai-je, ne pas aller vers l'est, franchir les montagnes et les plaines pour regagner le Pays de Kerm ; en pauvre chemineau j'irais jusqu'au village d'Estre et retrouverais la maison de pierre où je suis né, sur l'âpre flanc de la montagne ; pourquoi ne pas retourner chez moi ? J'interrompis ainsi ma marche à trois ou quatre reprises, regardant en arrière, vers le Levant. Et chaque fois, parmi les visages indifférents des piétons, j'en voyais un que je soupçonnais d'être celui de l'espion chargé de s'assurer que je sortirais d'Erhenrang. Chaque fois je pensais que ce serait folie que de tenter de retourner au pays. Autant me tuer. J'étais né, semblait-il, pour vivre

en exil, et seule la mort pourrait me ramener à mon village natal. Je poursuivis donc ma route vers l'ouest sans plus me retourner.

Les trois jours de grâce dont je disposais pouvaient, au maximum et sauf contretemps, me permettre d'atteindre Kuseben, sur le golfe, à une distance de cent trente kilomètres. Les exilés ont généralement une nuit de préavis avant de recevoir leur ordre d'exil, ce qui leur donne la possibilité d'embarquer à bord d'un navire sur la Sess avant que le capitaine ne soit passible d'une peine pour leur être venu en aide. Personne, maintenant, n'oserait me prendre à bord, et tout le monde me connaissait au port puisque c'était moi qui en avais dirigé la construction pour Argaven. Aucun vaisseau routier ne m'accepterait, et la frontière continentale la plus proche d'Erhenrang est à six cent cinquante kilomètres. Je n'avais pas le choix, il fallait gagner Kuseben à pied.

Le cuisinier l'avait compris. Je l'avais aussitôt congédié mais, avant de partir, il avait réuni en un paquet toute la nourriture disponible, de quoi ravitailler pendant trois jours le moteur humain. Cette bonté me sauva, au moral comme au physique, car chaque fois que, sur ma route, je mangeais de ce fruit et de ce pain, je pensais : « Il est un homme au monde aux yeux de qui je ne suis pas un traître – puisqu'il m'a donné cela. »

Le nom de traître est dur à porter, m'aperçus-je. Il est même étrange qu'il soit si cruel de porter un nom si facile à donner. C'est un nom qui colle à vous, qui vous moule comme un gant, qui a quelque chose de convaincant. J'étais moi-même à moitié convaincu.

J'arrivai à Kuseben le soir du troisième jour, l'âme anxieuse. Je souffrais des pieds. En ces dernières années de vie luxueuse à Erhenrang j'avais engraissé et perdu mon souffle pour la marche. Un homme m'attendait à la porte de la petite ville : c'était Ashe.

Nous avions été unis pendant sept ans et nous avions eu deux fils. Nés de sa chair, ils portaient son nom, Foreth rem ir Osboth, et avaient été élevés dans son Clan. Trois ans auparavant il était parti pour la Citadelle d'Orgny et il portait maintenant la chaîne d'or des Devins ayant fait vœu de chasteté. Nous ne nous étions pas rencontrés depuis trois ans, et pourtant, en voyant son visage dans le crépuscule sous l'arche de pierre, je sentis renaître notre vieil amour comme s'il n'avait été rompu que la veille, et je savais quelle fidélité l'avait amené jusque-là pour partager ma ruine. Mais sentant ce lien infructueux prêt à m'enserrer de nouveau, j'en éprouvai de la colère ; car notre amour m'avait toujours contraint à agir contre mon cœur.

Je passai sans m'arrêter. S'il me fallait être cruel, il était inutile de feindre et de faire des simagrées. Il cria mon nom, « Therem », et me suivit. Je descendis rapidement les rues en pente de Kuseben en direction des quais. De la mer soufflait un vent du sud qui agitait les

feuilles des arbres noirs dans les jardins. Dans le crépuscule d'été orageux, je fuyais Ashe comme si c'avait été un meurtrier. Il me rattrapa car j'avais trop mal aux pieds pour maintenir l'allure.

— Therem, dit-il, je viens avec toi.

Je ne répondis pas.

— Il y a dix ans, en ce mois de Tuwa, nous nous sommes juré…

— Et il y a trois ans, tu as rompu notre serment et tu m'as quitté. Tu as bien fait.

— Je n'ai jamais failli à notre serment, Therem.

— C'est vrai. Mais tu n'avais pas de serment valable à violer, car tu sais bien, et tu savais alors, que tu n'étais pas mon premier amour. Mon seul vrai serment de fidélité, c'est celui que je n'ai jamais prononcé car il ne pouvait l'être ; depuis longtemps l'homme auquel il me liait est mort et j'ai violé ma promesse. Tu ne me dois rien, je ne te dois rien. Laisse-moi partir.

Tandis que je disais ces mots, ma colère et mon amertume n'étaient plus dirigées contre lui mais contre moi-même, contre ma vie gâchée, gisant derrière moi comme une promesse violée. Ne pouvant deviner ce que je pensais, Ashe avait les yeux pleins de larmes.

— Veux-tu accepter ceci, Therem ? me dit-il. Je ne te dois rien mais je t'aime chèrement. Il me tendit un petit paquet.

— Non, merci. J'ai de l'argent, Ashe. Laisse-moi. Je veux partir seul.

Je me remis en route et il s'abstint de me suivre.

Mais l'ombre de mon frère me suivait. J'avais eu tort de parler de lui. J'avais eu tort en toutes choses.

Arrivé au port, je vis que le sort était contre moi. Il n'y avait là aucun navire d'Orgoreyn, il m'était donc impossible d'embarquer pour ce pays et de quitter la Karhaïde avant minuit, comme j'en avais l'obligation. Peu d'hommes sur les quais, et chacun rentrait chez soi hâtivement. Je n'en vis qu'un seul à qui parler, un pêcheur occupé à réparer le moteur de son bateau ; il me regarda, et aussitôt me tourna le dos sans mot dire. Je pris peur. Cet homme me connaissait, et il fallait pour cela qu'il eût été prévenu de mon arrivée. Tibe avait envoyé là ses mercenaires, chargés de prendre les devants sur moi et de m'empêcher de quitter la Karhaïde avant l'expiration de mon sursis. Jusque-là j'avais été rempli de douleur et de rage, mais non de crainte. Je n'avais pas pensé que l'ordre d'exil pouvait n'être qu'un simple prétexte en vue de mon exécution. Une fois sonnée la Sixième heure, j'étais à la merci des hommes de Tibe. S'ils me tuaient, nul ne pouvait plus crier « Au meurtre ! », mais seulement « Justice est faite ».

Je m'assis sur un sac de lest dans l'ombre scintillante du port balayé par le vent. La mer clapotait contre les pilotis qu'elle léchait de

ses vagues, les bateaux de pêche tiraient à petites secousses sur leurs amarres, une lampe brûlait tout au bout du long embarcadère. J'étais assis les yeux fixés sur sa lumière et, plus loin, sur la mer obscure. Il y a des gens qui savent parer au danger immédiat. Pas moi. Je ne sais que prévoir. Menacé de près, je perds tous mes moyens : assis sur un sac de sable, je me demande stupidement si un homme serait capable de gagner l'Orgoreyn à la nage. Le golfe de Charisune est dégagé des glaces depuis un mois ou deux et l'on pourrait survivre un bon moment dans l'eau. Le plus beau, c'est que je ne sais pas nager.

Détournant les yeux de la mer pour regarder derrière moi les rues de Kuseben, je me surpris à espérer qu'Ashe m'avait suivi et qu'il était là. La honte d'être tombé si bas me réveilla de ma torpeur. Mon cerveau se remit à fonctionner.

Dans l'arrière-bassin le pêcheur était toujours en train de bricoler dans son bateau. J'avais le choix entre deux solutions, l'attaquer ou le soudoyer, mais, me semblait-il, un moteur en mauvais état n'en valait pas la peine. Il fallait donc voler un bateau de pêche. Malheureusement, ils ont tous un dispositif antivol. Venir à bout de ce dispositif, mettre le moteur en marche, faire sortir le bateau du bassin sous l'éclairage des lampes de l'embarcadère et filer ainsi sur l'Orgoreyn sans avoir jamais piloté un bateau à vapeur, c'était là prendre un risque déraisonnable, se lancer dans une aventure désespérée. Si je n'avais jamais piloté de bateau à vapeur, en revanche j'avais fait de l'aviron sur le lac Pied-de-glace dans le Kerm ; et il y avait un canot à rame amarré dans l'avant-bassin entre deux chaloupes. « Voilà mon affaire », pensais-je.

Je cours jusqu'au bout du quai sous les lampes indiscrètes, saute dans le canot, détache l'amarre, et rame vers les eaux houleuses du port dont les lumières effleurent les vagues noires de leur scintillement. Une fois à bonne distance, je cesse de ramer pour rajuster le tolet d'un aviron, car il grippe, et même si, comme je l'espère, je suis recueilli le lendemain par une patrouille ou un pêcheur d'Orgoreyn, j'ai encore beaucoup à ramer. Tandis que je suis penché sur le tolet je sens mon corps envahi d'une grande faiblesse. J'ai l'impression que je vais m'évanouir et je retombe comme une masse sur mon banc, le corps ployé. Est-ce la lâcheté, ce mal qui m'envahit ? Je n'aurais jamais cru que ma lâcheté puisse peser d'un tel poids dans mon ventre. Levant les yeux, je vois deux silhouettes à l'extrémité du quai, semblables à deux manches à balai sautillants, là-bas dans la lumière crue des lampadaires. Je commence à penser que ma paralysie n'est pas l'effet de la peur, mais l'œuvre d'un fusil tirant à la limite de sa portée.

Effectivement, je vois qu'un des hommes est armé d'un fusil, et s'il avait été plus de minuit je suppose qu'il aurait tiré pour me tuer ;

mais ces fusils utilisés pour les coups de main font beaucoup de bruit, c'est pourquoi ils ont préféré employer un fusil sonique – discrétion absolue, pas de comptes à rendre. C'est une arme pouvant être réglée pour provoquer soit l'étourdissement, soit la mort. Dans le premier cas elle ne peut localiser son champ de résonance que dans un rayon d'une trentaine de mètres. Je ne sais quelle est la portée du fusil lorsqu'il est réglé pour tuer, mais je n'en ai guère dépassé la limite car je suis plié en deux comme un bébé souffrant d'une colique. J'ai de la peine à respirer car l'impact amorti m'a atteint en pleine poitrine. Ils vont bientôt lancer vers moi une vedette avec des hommes chargés de m'achever, donc pas de temps à perdre. Toujours courbé sur mes avirons, tout pantelant, je vois que c'est derrière moi qu'il fait noir, devant la proue du canot, et c'est dans le noir qu'il me faut aller. Je rame de mes bras affaiblis, et je dois surveiller mes mains, car elles sont anesthésiées, pour m'assurer qu'elles ne lâchent pas prise sur les avirons. J'arrive ainsi en zone houleuse et obscure, dans les hautes eaux du golfe. Là, je suis obligé de m'arrêter. Chaque coup de rames accroît l'engourdissement de mes bras. Mon cœur bat irrégulièrement, et mes poumons ne savent plus s'emplir d'air. Je m'efforce de ramer, mais je ne suis même pas sûr que mes bras remuent. J'essaye alors de rentrer les avirons dans le bateau, sans succès. Lorsque le phare d'un patrouilleur du port me découvre dans les ténèbres, comme un flocon de neige sur de la suie, je n'ai même pas la force de détourner les yeux de son éclat aveuglant.

On desserre mes mains des avirons, on me hisse à bord et l'on me flanque sur le pont du patrouilleur comme un gros poisson noir vidé. Je sens qu'on m'examine, mais je n'entends pas bien ce qu'on dit ; je distingue cependant les paroles d'un homme qui, d'après le ton de sa voix, doit être le capitaine.

— Ce n'est pas encore la Sixième heure, dit-il.

Puis je l'entends dire, en réponse à quelqu'un :

— Est-ce que ça me regarde ? C'est le roi qui l'a exilé. C'est à ses ordres que j'obéirai, et non à ceux d'aucun de ses subordonnés.

C'est ainsi que j'eus la vie sauve. N'écoutant ni les ordres des hommes de Tibe donnés par radio, ni les arguments de son second mû par la peur du châtiment, ce commandant d'une patrouille de Kuseben me fit traverser le golfe de Charisune et me déposa dans le port de Shelt en Orgoreyn. Le fit-il pour opposer son shiftgrethor aux séides de Tibe qui voulaient tuer un homme sans défense, ou par bonté de cœur ? Je n'en sais rien. *Noussouf.* « Le mystère est le meilleur artisan du merveilleux. »

Lorsque la côte de l'Orgoreyn émergea, grise, du brouillard matinal, je fis l'effort de me lever et de faire marcher mes jambes. J'avais pénétré dans les rues de Shelt donnant sur les quais, lorsque je

tombai évanoui. Je repris connaissance dans l'Hôpital Commensal de la Zone Côtière numéro quatre de Charisune, Vingt-quatrième Commensalité, Sennethny. Impossible de l'ignorer car c'était gravé ou brodé en caractères orgota à la tête du lit, sur le pied de lampe à côté de moi, sur le gobelet placé sur ma table de chevet, sur cette table, sur les hiebs des infirmières, sur les couvertures et sur la chemise de nuit que je portais. Un médecin s'approcha.

— Pourquoi, dit-il, vous êtes-vous raidi contre le dothe ?

— Je n'étais pas en état de dothe, répliquai-je. J'ai été touché par une arme sonique.

— Vous aviez tous les symptômes d'un sujet ayant opposé une résistance à la phase de relaxation du dothe. C'était un vieux médecin autoritaire et il finit par me faire admettre que j'avais fait appel, sans en être clairement conscient, à la force dothale pour lutter contre la paralysie et ramer à tout prix ; et ce matin, pendant la phase du *thangen*, où l'immobilité s'impose, je m'étais levé, j'avais marché et j'avais failli en mourir. Les choses ainsi réglées à son entière satisfaction, il me dit que je pourrais quitter l'hôpital au bout d'un jour ou deux, et il passa au lit suivant. Sur ses talons vint l'inspecteur.

Tout homme, en Orgoreyn, a un inspecteur sur les talons.

— Votre nom.

J'aurais bien aimé lui demander le sien, mais en Orgoreyn il faut apprendre à vivre comme les gens du pays sans même avoir droit à son ombre, sans se formaliser de rien et sans être inutilement offensant. Cependant je ne lui donnai pas mon toponyme car en Orgoreyn c'est une qualification qui ne regarde personne.

— Therem Harth ? Ce n'est pas un nom orgota. Quelle commensalité ?

— Karhaïde.

— Ce n'est pas une Commensalité de l'Orgoreyn. Où sont vos papiers d'immigration et d'identité ?

Où étaient mes papiers ?

J'avais été passablement tourné et retourné dans les rues de Shelt avant d'être charrié jusqu'à l'hôpital, où j'étais arrivé sans papiers, sans effets, sans veste, sans souliers – et sans espèces. Mes papiers ! Ces mots firent taire ma colère et j'éclatai de rire ; la colère n'a pas de place au fond de l'enfer. L'Inspecteur s'offusqua de mon rire.

— Vous ne comprenez pas que vous êtes un vagabond en situation irrégulière ? Comment pensez-vous regagner la Karhaïde ?

— Dans un cercueil.

— Pas de réponses déplacées à un Inspecteur dans l'exercice de ses fonctions ! Si vous n'avez pas l'intention de retourner dans votre pays, vous serez expédié à la Ferme Volontaire, où la place ne manque pas pour la racaille des criminels, des métèques et des individus en

situation irrégulière. Il n'y a pas d'autre endroit en Orgoreyn pour les vagabonds et les éléments subversifs. Je vous conseille de déclarer que vous avez l'intention de retourner en Karhaïde dans les trois jours, sinon je me verrai dans l'obligation…

— Je suis banni de Karhaïde.

Le médecin s'était tourné vers moi lorsqu'il avait entendu mon nom. Prenant l'inspecteur à part il lui parla un moment à voix basse. Le visage de l'inspecteur tourna à l'aigre comme de la mauvaise bière. Lorsqu'il revint à moi il détacha lentement les mots qu'il m'adressa, comme si chacun d'eux lui coûtait :

— Alors je présume que vous allez me faire part de votre intention de faire une demande pour obtenir l'autorisation de vivre en résidence permanente dans la Grande Commensalité d'Orgoreyn en attendant d'obtenir et de conserver un emploi utile comme unité d'une Commensalité ou d'une Commune.

— Oui, dis-je. Je n'avais plus envie de rire en entendant le mot *permanent*, mot macabre s'il en fut.

Au bout de cinq jours j'obtins un droit de résidence permanente en attendant d'être inscrit comme unité de la Commune de Mishnory (dont j'avais fait choix), et l'on me délivra des papiers d'identité temporaires en vue du voyage jusqu'à cette cité. J'aurais souffert de la faim pendant ces cinq jours si le vieux médecin ne m'avait pas gardé à l'hôpital. Il était heureux d'avoir dans son service le Premier ministre de Karhaïde, et le Premier ministre lui en était reconnaissant.

Pour payer mon voyage jusqu'à Mishnory, je m'engageai comme chargeur dans une caravane de vaisseaux routiers transportant du poisson frais de Shelt. Voyage rapide et mettant l'odorat à rude épreuve, pour aboutir aux grandes Halles de Mishnory-Sud, où j'eus vite fait d'obtenir un emploi dans les entrepôts frigorifiques. On est sûr d'y trouver du travail l'été, car il faut alors charger, empaqueter, emmagasiner, expédier des denrées périssables. J'étais affecté principalement au poisson, et j'habitais un îlot proche des Halles avec mes compagnons de travail – c'était « l'îlot des Poissonniers », imprégné de notre puanteur. Ce que j'appréciais dans ce travail, c'est qu'il me permettait de passer la plus grande partie de la journée dans l'entrepôt frigorifique. En été, Mishnory est une étuve. L'air des collines n'y pénètre plus, la rivière est en ébullition, les habitants en nage. Au mois d'Ockre il y eut dix jours et dix nuits où la température ne descendit jamais au-dessous de quinze degrés, avec, un certain jour, une pointe à trente et un degrés. Contraint de plonger dans cette fournaise après ma journée de travail en mon froid refuge poissonneux, je faisais quelques kilomètres à pied jusqu'au quai du Koundra, qui est ombragé d'arbres et d'où l'on a vue sur la grande rivière, sans pouvoir y accéder.

Là je flânais jusqu'à une heure tardive avant de regagner enfin l'îlot des Poissonniers dans la nuit cruelle, étouffante. En ce quartier de Mishnory on brise les réverbères pour pouvoir cacher ses faits et gestes sous le manteau de la nuit. Mais sans cesse les voitures des Inspecteurs viennent fouiner dans ces rues sombres qu'elles éclairent de leurs projecteurs, privant ces pauvres gens de ce qui seul protégerait leur intimité, la nuit.

La nouvelle Loi sur l'immatriculation des Étrangers, promulguée au mois de Kus dans le cadre du conflit larvé avec la Karhaïde, invalida ma propre immatriculation. Je perdis mon emploi et je dus, pendant une quinzaine, faire antichambre chez une infinité d'inspecteurs. Mes anciens compagnons de travail me prêtaient de l'argent et volaient du poisson pour mon dîner. Je pus ainsi obtenir ma nouvelle immatriculation avant d'être mort de faim. Cependant j'avais compris la leçon. J'aimais ces hommes rudes et loyaux, mais ils vivaient dans une souricière dont il était impossible de sortir, et j'avais à faire parmi des gens que j'aimais beaucoup moins. Je pris les contacts que j'avais différés pendant trois mois.

Le lendemain j'étais en train de laver ma chemise dans la buanderie de l'îlot des Poissonniers avec quelques autres locataires. Nous étions tous nus ou demi-nus. Soudain, dans la buée, l'odeur fétide de crasse et de poisson, le clapotement de l'eau, j'entendis quelqu'un m'appeler par mon toponyme. C'était le Commensal Yegey. Il était là, dans la buanderie, tel, exactement, que je l'avais vu à la réception de l'ambassadeur de l'Archipel dans la salle des Cérémonies du Palais d'Erhenrang six mois auparavant.

— Allons, sortez de là, dit-il de la voix haute, sonore et nasale des gens riches de Mishnory. Oh ! ajouta-t-il, laissez cette foutue chemise.

— Je n'en ai pas d'autre.

— Alors sortez-la du bouillon et venez. On crève de chaleur ici.

Les autres le fixaient avec froideur et curiosité. Ils savaient que c'était un riche, mais ignoraient qu'il fût Commensal. Je n'aimais pas le voir en cet endroit ; il aurait dû envoyer quelqu'un me chercher. Le sens des convenances est une monnaie rare en Orgoreyn. J'avais hâte qu'il s'en aille de là. Je ne pouvais rien faire de ma chemise humide, et, voyant un garçon sans foyer qui rôdait par-là, je lui dis de la garder sur le dos jusqu'à mon retour. Mes dettes et mon loyer payés, mes papiers dans ma poche de hieb, sans chemise, je quittai mon îlot du quartier des Halles, et suivis Yegey, pour retrouver le monde des puissants.

Ma nouvelle immatriculation sur les registres d'Orgoreyn fit de moi son « secrétaire ». Je n'étais plus une unité, mais un ressortissant. Les noms ne leur suffisent pas, il leur faut des étiquettes et l'étiquette compte plus que l'objet étiqueté. Mais la mienne m'allait bien, étant

sinistre à souhait. Je ne tardai pas à maudire le propos qui m'avait conduit là pour y vivre en parasite. Car pendant un mois on ne fit rien pour me donner le sentiment que j'étais plus près du but que précédemment, lorsque j'habitais l'îlot des Poissonniers.

Le dernier jour d'été, par une soirée pluvieuse, Yegey me fit venir à son bureau. Il était en conversation avec le Commensal du District de Sekeve, un certain Obsle, que j'avais connu lorsqu'il présidait la Commission du commerce maritime orgota à Erhenrang. Petit, les reins creusés, il avait de minuscules yeux triangulaires dans un gros visage plat, et il offrait un curieux contraste avec Yegey, au visage délicatement ciselé. Je pensais à un vieux beau flanqué d'une vieille caricature ; mais ils étaient bien autre chose. Ils faisaient partie des Trente-trois qui font la loi en Orgoreyn ; et encore y jouissaient-ils d'une situation privilégiée.

Après un échange de politesses et un verre d'eau-de-vie de Sith, Obsle me dit en soupirant :

— À présent, dites-moi pourquoi vous avez agi comme vous l'avez fait dans l'affaire de Sassinoth. Pourtant je croyais bien, Estraven, que vous seriez le dernier à prendre une décision à contretemps ou à faire un faux pas en matière de shiftgrethor.

— La peur a prévalu sur ma prudence, Commensal.

— La peur ? De quoi, diable, avez-vous peur, Estraven ?

— De ce qui est en train de se passer. La continuation de la lutte de prestige dans la vallée du Sinoth ; l'humiliation subie par la Karhaïde, la colère qui en résulte, l'exploitation de cette colère par le gouvernement karhaïdien.

— Son exploitation ? À quelle fin ?

Obsle n'a pas de savoir-vivre. Yegey, avec quelque chose d'agressif dans sa délicatesse, s'interposa :

— Commensal, M. le Premier ministre Estraven est mon hôte, et il n'a pas à subir d'interrogatoire.

— M. le Premier ministre répondra à nos questions, comme il l'a toujours fait, s'il juge bon et quand il jugera bon de le faire. Il sait que nous sommes entre amis.

Obsle fit cette réplique avec un large sourire, mais un dard se cachait dans ce tas de graisse.

— Je prends mes amis où je les trouve, Commensal, mais je n'espère plus les garder longtemps.

— Je le constate. Pourtant on peut s'atteler à deux pour tirer un traîneau sans être partenaires, comme on dit à Sekeve. Pas vrai ? Que diable, je sais pourquoi vous avez été exilé, mon cher : pour avoir aimé la Karhaïde plus que son roi.

— Ou plutôt pour avoir aimé le roi plus que son cousin, peut-être.

— Ou pour avoir aimé la Karhaïde plus que l'Orgoreyn, dit Yegey.

Est-ce faux, Monsieur ?

— Non, Commensal.

— Vous pensez donc, dit Obsle, que Tibe veut gouverner la Karhaïde comme nous gouvernons l'Orgoreyn – efficacement ?

— Oui. Je pense que Tibe, en utilisant le conflit de la Vallée du Sinoth comme un aiguillon, qu'il aiguisera selon les besoins, va peut-être en moins d'un an transformer la Karhaïde plus qu'elle n'a changé depuis mille ans. Il a un modèle dont il peut s'inspirer : le Sarf. Et il sait comment agir sur Argaven : par la peur. C'est plus facile que de faire appel à son courage, comme je l'ai tenté. Si Tibe réussit, vous verrez que vous aurez, Messieurs, un ennemi à votre taille.

Obsle fit un signe d'assentiment, mais Yegey dit :

— Je sacrifie mon shiftgrethor : où voulez-vous en venir, Estraven ?

— À ceci : Y aura-t-il place pour deux Orgoreyn sur le Grand Continent ?

— Mais oui, mais oui, c'est toujours le même cauchemar : vous m'avez mis cette idée-là dans la tête il y a longtemps, Estraven, et rien ne pourra l'en faire sortir. Notre ombre devient démesurée. Elle couvrira bientôt la Karhaïde. Une querelle entre deux clans, je veux bien ; des coups de main entre villes voisines, passe encore ; un conflit de frontière avec quelques granges incendiées et quelques meurtres, c'est acceptable. Mais une querelle entre deux nations ? Un coup de main où seraient entraînées cinquante millions d'âmes ? Oh, par le bon lait de Meshe, c'est une vision qui parfois, la nuit, embrase mon sommeil et me fait sauter du lit tout en nage… Nous sommes en danger, oui, en danger. Vous le savez, Yegey ; vous l'avez dit à votre façon, bien souvent.

— J'ai voté treize fois en tout contre une politique agressive dans le conflit de la Vallée du Sinoth. À quoi bon ? Les partisans de l'Hégémonie disposent de vingt voix qui leur sont acquises, et chaque mesure prise par Tibe renforce l'emprise du Sarf sur ces vingt votants. Tibe fait construire une palissade coupant la vallée, et derrière cette palissade poste des gardes armés de fusils, ces armes utilisées pour les coups de main ! Je croyais qu'il n'y en avait plus que dans les musées. Il fait cadeau aux Hégémonistes d'une provocation toutes les fois qu'ils en ont besoin.

— Par-là même il renforce la puissance de l'Orgoreyn. Mais aussi celle de la Karhaïde. Chaque fois que vous réagissez à ses provocations, que vous humiliez la Karhaïde, que vous accroissez votre prestige, vous contribuez à rendre la Karhaïde plus puissante. Elle sera bientôt votre égale, gouvernée comme l'Orgoreyn à partir d'un centre unique. Et en Karhaïde les fusils pour coups de main n'ont pas été relégués dans les musées. La Garde royale en est armée.

Yegey offrit une nouvelle tournée d'eau-de-vie. Ce feu précieux, venu de Sith, à huit mille kilomètres, sur les mers brumeuses, est très apprécié des Orgota de grande famille ; ils boivent ça comme de la bière. Obsle s'essuya la bouche et cligna des yeux.

— Bon, dit-il. Tout ça, c'est bien ce que je pensais et ce que je continue à penser. Je crois vraiment que nous avons un traîneau à tirer ensemble. Mais avant de nous y atteler, j'ai une question à vous poser, Estraven. Je suis pour vous un homme dont les yeux sont entièrement aveuglés par son capuchon. Alors répondez-moi : qu'est-ce que cette histoire nébuleuse, ténébreuse et farfelue sur un Envoyé venu de la face cachée de la lune ?

Genly Aï, donc, venait de solliciter l'autorisation d'entrer en Orgoreyn.

— L'Envoyé ? Il est bien ce qu'il affirme.

— C'est-à-dire ?

— Un envoyé d'un autre monde.

— Trêve de vos maudites métaphores fumeuses à la karhaïdienne. Je fais le sacrifice de mon shiftgrethor, j'y renonce. Voulez-vous me répondre ?

— Je vous ai répondu.

— C'est un extra-géthénien ? dit Obsle.

— Il a été reçu en audience par le roi Argaven ? demanda Yegey.

Je répondis oui aux deux questions.

Ils se turent une minute, puis se remirent à parler en même temps. Ils ne cherchaient ni l'un ni l'autre à dissimuler leur curiosité. Yegey tournait autour du pot, mais Obsle allait droit au but :

— Quel profit vouliez-vous en tirer ? Apparemment, vous avez misé sur lui, et vous avez perdu. Pourquoi cette chute ?

— Parce que Tibe m'a fait un croc-en-jambe. Je regardais les étoiles et je ne voyais pas la boue dans laquelle je marchais.

— Tiens, vous vous êtes mis à l'astronomie, mon cher ?

— Nous ferions bien de nous y mettre tous, Obsle.

— Est-ce que c'est une menace pour nous, cet Envoyé ?

— Je ne crois pas. Il est chargé de nous apporter des propositions d'échanges culturels et commerciaux, de traités d'alliance, et c'est tout. Il est venu seul, sans armes, sans défense, sans rien d'autre qu'un appareil de transmission et son vaisseau spatial, et il nous a permis d'en faire l'examen complet. Je pense que nous n'avons rien à craindre de lui. Cependant il apporte en ses mains vides la fin des Royaumes et des Commensalités.

— Pourquoi ?

— Comment traiter avec des étrangers si nous ne sommes pas unis comme des frères ? Comment Géthen pourrait-elle sceller une alliance avec une confédération de quatre-vingts planètes, sinon en

tant que planète unie ?

— Quatre-vingts mondes ? dit Yegey avec un rire jaune, tandis qu'Obsle me regardait de côté.

— Je suis tenté de penser, dit Obsle, que vous êtes resté trop longtemps avec ce fou dans son palais et qu'il vous a contaminé… Nom de Meshe ! Qu'est-ce que c'est que ces enfantillages, ces histoires d'alliances avec les étoiles et de traités avec la lune ? Comment est-il venu ici, cet individu ? à cheval sur une comète, à califourchon sur un météore ? Un vaisseau ! Comment un vaisseau pourrait-il flotter dans les airs ? Et dans le vide de l'espace ? Et pourtant vous n'êtes pas plus fou que vous l'avez jamais été, Estraven, mais c'est une folie qui va de pair avec la perspicacité, la sagacité. Tous les Karhaïdiens sont fous. Montrez-nous la voie, monsieur le Premier ministre, je vous suis. Allez-y !

— Je ne vais nulle part, Obsle. Où pourrais-je aller ? Mais vous, en revanche, vous pourriez faire du chemin et aboutir quelque part. Il suffirait de faire un bout de route avec l'Envoyé et il vous montrerait peut-être comment sortir du guêpier de la Vallée du Sinoth, de l'engrenage pernicieux dont nous sommes prisonniers.

— Très bien. Je me mettrai à l'astronomie dans mes vieux jours. Où cela me mènera-t-il ?

— À de grandes destinées, si vous vous y prenez plus prudemment que moi. Messieurs, j'ai connu l'Envoyé, j'ai vu le vaisseau dans lequel il a traversé le vide, et je sais qu'il est véritablement, au sens précis du mot, un messager venu d'un autre monde. Sur l'honnêteté de son message et la véracité de ses descriptions de cet autre monde, nous ne pouvons rien dire ; il faut juger cet homme comme nous jugerions un des nôtres et, s'il était tel, je dirais que c'est un honnête homme. Vous pourrez peut-être en juger par vous-mêmes. Une chose est certaine, c'est que sa présence enlève toute valeur aux lignes tracées sur nos territoires – ce ne sont plus ni frontières, ni lignes de défense. Le gant qu'il vous faut relever aux portes de l'Orgoreyn, ce n'est pas celui que vous jette la Karhaïde. Il s'agit d'un défi supérieur et ceux qui le relèveront, ceux qui seront les premiers à ouvrir nos portes aux extra-géthéniens, ce sont eux qui auront sur nous tous la suprématie. Oui, sur nous tous : les Trois Continents, notre planète entière. Notre vraie frontière n'est plus une ligne de démarcation entre deux collines, c'est la ligne que décrit notre planète dans sa rotation autour du soleil. Aujourd'hui il faudrait être un imbécile pour ne pas jouer son va-tout et risquer son shiftgrethor là-dessus.

Je tenais Yegey, mais Obsle restait avachi dans sa graisse, m'observant de ses yeux en vrille.

— Il me faudrait un mois pour le croire, dit-il. Et si je l'entendais

de la bouche de n'importe quelle autre personne, je penserais que ce n'est qu'une mystification, un filet tissé de la lumière des étoiles pour prendre au piège notre orgueil. Mais je sais que vous avez le cou raide. Trop raide pour vous plier à une disgrâce feinte afin de nous berner. Je ne peux pas croire que vous disiez la vérité, et pourtant je sais qu'un mensonge vous étoufferait… Enfin ! Est-ce qu'il nous parlera comme, apparemment, il vous a parlé ?

— C'est ce qu'il désire, parler et être entendu. Ici ou ailleurs. Tibe le fera taire s'il essaie encore de se faire entendre en Karhaïde. Je crains pour sa vie, mais il ne semble pas être conscient du danger.

— Nous direz-vous ce que vous savez ?

— Oui. Mais y a-t-il une objection à ce qu'il vienne ici vous parler lui-même ?

— Je ne crois pas, dit Yegey, se rongeant un ongle délicatement. Il a sollicité l'autorisation d'être admis dans la Commensalité. La Karhaïde ne s'y oppose pas. La question est à l'examen…

7
La question sexuelle

Notes prises par Ong Tot Oppong, Investigateur du premier groupe de reconnaissance débarqué sur Géthen-Nivôse, Cycle 93 A. E. 1448.

1448 dies 81. Les Géthéniens sont vraisemblablement le résultat d'une expérience. Cela peut paraître choquant, mais comment pourrait-on, aujourd'hui, exclure cette hypothèse ? Des indices probants ne nous donnent-ils pas lieu de penser que la Colonie Terrienne fut une expérience – l'établissement d'un groupe hainien normal sur une planète ayant comme autochtones ses propres protohominidés ? Les Colonisateurs se livraient certainement sur l'homme à des manipulations génétiques ; sinon, comment expliquer l'existence des hilfes de S, ou celle des hominidés ailés et dégénérés de Rokanan ? Trouvera-t-on une autre explication de la physiologie sexuelle géthénienne ? Un accident ? Peut-être. La sélection naturelle ? Peu probable. Faible ou nulle est la valeur d'adaptation de leur ambisexualité.

Pourquoi aurait-on choisi pour une expérience un monde aussi inhospitalier ? Je l'ignore. Tinibossol pense que la colonisation s'est faite au cours d'une grande ère interglaciaire. Il se peut que le climat ait été d'abord doux pendant quarante ou cinquante mille ans. Lorsque les glaces auraient reconquis le terrain, les Hainiens se seraient retirés complètement, et la Colonie serait restée seule, témoin d'une expérience abandonnée.

Je spécule sur les origines de la physiologie sexuelle géthénienne, mais que sais-je là-dessus de certain ? La communication faite par Otie sur la région de l'Orgoreyn a dissipé certaines des idées fausses que je m'étais faites. Je vais noter ce que je sais, ensuite exposer mes théories ; commençons par le commencement.

Le cycle sexuel est en moyenne de vingt-six à vingt-huit jours (on tend à dire qu'il est de vingt-six jours pour le rapprocher du cycle lunaire). Pendant vingt et un ou vingt-deux jours le sujet est *soma*, en état de latence ou inactivité sexuelle. Vers le 18e jour une modification hormonale est effectuée par les glandes pituitaires. Le 22e ou 23e jour le sujet entre dans la période du *kemma*, l'équivalent du rut animal. Dans la première phase du kemma (karh. *sécha*) il demeure complètement hermaphrodite. Différenciation et puissance sexuelle sont incompatibles avec l'isolement. Si le Géthénien, dans la première phase du kemma, se trouve seul ou avec des gens qui ne sont pas en kemma, il est inapte au coït. Pourtant la pulsion sexuelle est, en

cette phase, d'une force redoutable, assujettissant toute la personnalité, sacrifiant tout à ses impérieuses exigences. Lorsque le sujet rencontre un partenaire en kemma, les sécrétions hormonales en reçoivent un surcroît de stimulation (par le toucher surtout – et par l'odorat ?) jusqu'au moment où il se produit une prédominance des hormones mâles ou femelles chez l'un des partenaires. Les organes sexuels s'engorgent ou s'atrophient en conséquence. Les préliminaires de l'acte sexuel s'intensifient et le sujet déjà différencié déclenche un mécanisme qui fait prendre à son partenaire le rôle sexuel inverse (sans exception ? s'il peut arriver qu'il se forme des couples du même sexe, ces exceptions seraient négligeables). La seconde phase du kemma (karh. *thorharmen*), où se produit cette activation sexuelle par contact mutuel, dure apparemment de deux à vingt heures. Si l'un des partenaires est déjà à un stade avancé du kemma, l'autre l'y rejoindra rapidement ; si les deux sujets entrent ensemble en kemma, il y a des chances pour que cela prenne plus de temps. Les êtres normaux n'ont de prédisposition ni au rôle masculin ni au rôle féminin, ils ne savent jamais lequel ils vont jouer et ne peuvent choisir. (D'après Otie Nim, l'usage de dérivés hormonaux, en vue d'infléchir la nature vers l'un ou l'autre rôle, est très courant dans la région de l'Orgoreyn ; à ma connaissance, cette pratique n'a pas cours en Karhaïde, pays rural.) Une fois déterminé, le sexe ne peut changer pendant la période du kemma. Sa phase culminante (karh. *thokemma*) dure de deux à cinq jours, pendant lesquels la pulsion sexuelle atteint sa force maximale. Le kemma se termine brusquement. S'il n'y a pas fécondation, le sujet revient à la phase du soma en quelques heures, et le cycle recommence. (N.B. Otie Nim estime que cette quatrième phase est l'équivalent de la menstruation.) Chez un sujet qui, ayant assumé le rôle féminin, a été fécondé, il va de soi que l'activité hormonale se poursuit ; les périodes de gestation (8,4 mois) et de lactation (6 à 8 mois) lui conservent ce rôle de femme. Les organes sexuels mâles restent atrophiés (comme en soma), les seins se développent quelque peu et la ceinture pelvienne s'élargit. Lorsque prend fin la lactation, le sujet perd ses attributs féminins et retrouve l'état de soma en parfait hermaphrodite. Il ne se crée pas d'habitude physiologique : on peut être père plusieurs fois après quelques maternités successives.

Observations sociales – très superficielles encore car j'ai été trop occupée à circuler pour pouvoir les consigner en un ensemble cohérent.

Le kemma se pratique le plus communément par couples, mais ce n'est pas toujours le cas. Il existe dans les villes des établissements où les individus en kemma des deux sexes se groupent pour s'accoupler les uns avec les autres en toute liberté. À l'opposé de cette pratique se situe la coutume par laquelle deux partenaires se jurent fidélité (karh.

oskyomma), ce qui constitue virtuellement un mariage monogame – institution sans statut légal, mais très ancienne et restée vivace sur le plan social et éthique. Toute la structure karhaïdienne des Foyers Claniques et des Domaines est indubitablement fondée sur l'institution de l'union monogame. Je suis mal informée des règles générales présidant au divorce. Je sais qu'il se pratique ici en Osnorina, mais avec interdiction de se remarier après divorce ou mort du partenaire. On ne peut jurer fidélité qu'une fois dans sa vie.

Naturellement la filiation maternelle est seule reconnue sur toute la planète, la mère étant le « parent par la chair » (karh. *amha*).

L'inceste est autorisé, avec différentes restrictions, entre sujets nés de mêmes parents, même si ces derniers se sont juré fidélité. Mais les incestueux ne peuvent se jurer fidélité, ni avoir des rapports une fois que l'un d'eux a donné naissance à un enfant. D'une génération à l'autre l'inceste est strictement interdit (en Karhaïde et en Orgoreyn ; mais non pas parmi les tribus du Perunter, le Continent Antarctique, on le dit du moins, mais c'est peut-être une calomnie).

Que dirais-je encore ? Je crois avoir résumé ce que je sais de certain.

Il est un aspect de ce système anormal qui a peut-être son utilité en matière d'adaptation. Puisque le coït ne se produit qu'en période de fertilité, les risques de fécondation sont élevés comme chez tous les mammifères soumis à un cycle œstral. Dans des conditions de vie rigoureuses avec forte mortalité infantile, la survie de la race peut en être facilitée. À l'heure actuelle, ni la natalité ni la mortalité infantile n'ont un taux élevé dans les régions civilisées de Géthen. Tinibossol estime que la population des trois continents se dépasse pas les cent millions, et qu'elle est restée stable depuis au moins un millénaire. L'abstinence rituelle ou éthique et l'usage des médicaments contraceptifs paraissent avoir joué un rôle déterminant dans le maintien de cette stabilité.

Il est certains aspects de l'ambisexualité que nous avons pu seulement entrevoir ou conjecturer et dont, peut-être, nous n'aurons jamais une parfaite compréhension. Nous ne pouvions manquer d'être tous fascinés, nous les Investigateurs, par le phénomène du kemma. Mais s'il nous fascine, les Géthéniens en subissent la loi, la tyrannie. Leurs structures sociales, leur organisation industrielle, agricole, commerciale, la taille de leurs unités de peuplement, les thèmes de leurs contes, tout est fait pour cadrer avec le cycle soma-kemma. Chacun a droit à des vacances mensuelles ; aucun Géthénien, quelle que soit sa situation, n'est obligé ou contraint de travailler lorsqu'il est en kemma. Nul ne se voit interdire l'entrée des établissements publics de kemma si pauvre soit-il et si anormal qu'il puisse paraître. Tout s'efface, périodiquement, devant les tourments et les joies de la

passion. Et cela nous paraît bien compréhensible. Ce que nous trouvons très difficile à comprendre c'est que ces gens-là, les quatre cinquièmes du temps, ne subissent plus aucune motivation sexuelle. Ils font une place, et même une grande place, à la sexualité ; mais c'est en quelque sorte une place à part. La société géthénienne, dans son fonctionnement et sa continuité journalière, ne connaît pas la sexualité.

Quelques réflexions. N'importe qui peut s'essayer à n'importe quel travail. Cela n'a l'air de rien, mais les effets psychologiques en sont incalculables. Si quiconque, de dix-sept ans jusque vers trente-cinq ans, peut toujours, suivant l'expression de Nim, « être cloué par une grossesse », il en résulte que personne ici ne peut être « cloué » aussi radicalement que les femmes ont des chances de l'être ailleurs – psychiquement ou physiquement. Servitude et privilège sont répartis assez équitablement ; chacun a le même risque à courir ou le même choix à faire. Et, pourtant, personne ici n'est tout à fait aussi libre que l'est un homme libre partout ailleurs.

L'enfant n'a pas de relation psychosexuelle avec son père et sa mère. Pas de complexe d'Œdipe sur Nivôse.

Pas d'attentats sexuels, pas de viols. Comme chez la plupart des mammifères à l'exception de l'homme, il ne peut y avoir copulation que sur invitation et par consentement mutuel ; autrement le coït est irréalisable. Naturellement la séduction est possible, à condition de choisir juste le bon moment.

Pas de division de l'humanité en forts et faibles, protecteurs et protégées, êtres dominateurs et créatures soumises, maîtres et esclaves, éléments actifs et passifs. Toute cette tendance au dualisme qui imprègne la pensée humaine peut se trouver atténuée ou modifiée sur Nivôse.

Les notes suivantes trouveront leur place dans mes Directives complètes. Lorsqu'on rencontre un Géthénien, il est impossible et déplacé de faire ce qui paraît normal dans une société bisexuelle ; lui attribuer le rôle d'un Homme ou d'une Femme, et conformer à cette idée que vous vous en faites le rôle que vous jouez à son égard, d'après ce que vous savez des interactions habituelles ou possibles de personnes du même sexe ou de sexe opposé. Il n'y a ici aucune place pour nos schémas courants de relations socio-sexuelles. C'est donc un jeu qu'ils ne savent pas jouer. Ils ne voient en leurs semblables ni des hommes ni des femmes. Et c'est là une chose qu'il nous est presque impossible d'imaginer. Quelle est la première question que nous posons sur un nouveau-né ?

Quel pronom employer pour désigner un Géthénien ? Le genre neutre n'irait pas, car c'est un être à la fois masculin et féminin. Il faudrait disposer d'un pronom bisexuel ou intégral, « le pronom

humain » employé en karhaïdien pour désigner une personne en soma. Faute de quoi je suis obligée d'employer le masculin, exactement pour les mêmes raisons que ce genre était appliqué à un dieu transcendant. Le masculin est moins défini, moins spécifique que le neutre ou le féminin. Mais l'emploi même de ce genre me fait continuellement oublier que le Karhaïdien avec qui je me trouve n'est pas un homme mais une synthèse d'homme et de femme.

Le Premier Mobile qui sera éventuellement débarqué sur Nivôse devra savoir qu'à moins d'être un vieillard ou d'être parfaitement maître de lui-même, il souffrira dans son orgueil. Un homme veut faire valoir sa virilité, une femme sa féminité, si indirect et subtil que puisse être l'hommage qui leur est rendu. Sur Nivôse, cet hommage n'existe pas. C'est uniquement comme être humain qu'on y est respecté et jugé. C'est une expérience bouleversante.

J'en reviens à ma théorie. En spéculant sur les mobiles d'une hypothétique expérience génétique, et en essayant, si possible, de disculper nos ancêtres hainiens du crime barbare consistant à traiter les êtres vivants comme des objets, je me suis demandé quel pouvait bien être le but d'une pareille manipulation.

Le cycle soma-kemma nous paraît dégradant, nous y voyons une régression vers le cycle œstral des mammifères inférieurs, asservissant l'être humain au mécanisme tyrannique du rut. Il est possible que le but de l'expérience ait été de voir si des êtres humains privés d'un stimulus sexuel continuel pourraient rester intelligents et capables de se cultiver.

D'autre part, comme l'instinct ne se manifeste qu'en des intervalles de temps discontinus, et se trouve « uniformisé » par l'hermaphrodisme, cela doit empêcher, dans une large mesure, et l'exploitation et la frustration de cet instinct. Il peut y avoir frustration, c'est inévitable (bien que la société y remédie dans la mesure de ses moyens ; aussi longtemps qu'un groupe social est assez important pour qu'il s'y trouve plus d'une personne en kemma au même moment, l'instinct sexuel est à peu près sûr de pouvoir s'y satisfaire), mais, en tout cas, elle ne peut faire boule de neige ; elle prend fin avec le kemma. Parfait. Cela épargne à ces gens-là beaucoup d'usure psychique et de troubles mentaux ; mais que leur reste-t-il en état de soma ? Qu'ont-ils à sublimer ? Que peut accomplir une société d'eunuques ? – Naturellement, ce ne sont pas des eunuques lorsqu'ils sont en soma, c'est un état plutôt comparable au seuil de la puberté ; la sexualité est chez eux latente, rien à voir avec des castrats.

Je hasarderai une autre conjecture sur l'objet d'une hypothétique expérience génétique : ce pourrait être l'élimination de la guerre. Les anciens Hainiens auraient-ils postulé un rapport de cause à effet entre la capacité sexuelle continue et l'agression collective organisée, qui ne

se rencontrent l'une et l'autre chez aucun mammifère à l'exception de l'homme ? Ou bien, comme Toumass Song Angot, considéraient-ils la guerre comme une activité de remplacement purement masculine, un vaste Viol, et voulaient-ils en conséquence éliminer la virilité qui commet le viol et la féminité qui le subit ? Dieu seul le sait. Le fait est que les Géthéniens, s'ils ont au plus haut point l'esprit de concurrence (témoin les filières sociales compliquées qu'ils doivent emprunter dans la lutte pour le prestige, etc.), ne semblent guère agressifs. En tout cas ils n'ont jamais encore, apparemment, connu ce qu'on pourrait appeler une guerre. Ils sont prêts à se tuer individuellement, rarement par dizaines ou vingtaines, jamais par centaines ou milliers. Pourquoi ?

Peut-être apparaîtra-t-il que cela n'a rien à voir avec leur psychologie hermaphrodite. Ils sont, après tout, peu nombreux. Et il faut tenir compte du climat. Il est sur Nivôse tellement implacable, si près des limites de la tolérance humaine même lorsqu'on fait tout pour s'y adapter, que peut-être ils épuisent leur combativité dans la lutte contre le froid. Les peuples en marge, les races qui arrivent tout juste à survivre font rarement des guerriers. Et en définitive le facteur dominant de la vie nivôsane n'est ni la sexualité ni aucun autre élément humain ; c'est le milieu naturel, c'est leur monde glacial. Ici l'homme a un ennemi encore plus cruel que lui-même.

Je suis une femme de la pacifique planète Chiffewar, bien inapte à disserter sur l'attrait de la violence et la nature de la guerre, problèmes que j'abandonne à une personne plus qualifiée. Mais vraiment je ne vois pas quel cas on peut faire de la victoire ou de la gloire lorsqu'on a passé un hiver sur Nivôse et qu'on a vu le visage terrifiant de cette planète glacée.

8
Nu pour l'exode

Je passai l'été plutôt en Investigateur qu'en Mobile, parcourant la Karhaïde de ville en ville et de Domaine en Domaine, l'œil et l'oreille en éveil – ce qui d'abord est interdit à un Mobile, lorsqu'il est encore une curiosité, un monstre qui doit être toujours prêt à s'exhiber et à tenir son rôle. Dans ces Foyers ruraux et ces villages, je révélais à mes hôtes mon identité ; la plupart avaient entendu parler de moi à la radio et avaient une vague idée de ce que j'étais. J'excitais en eux un degré variable de curiosité. Rares étaient ceux à qui ma personne faisait peur ou chez qui elle provoquait le réflexe xénophobe. En Karhaïde l'ennemi n'est pas l'étranger, l'envahisseur. L'étranger et l'inconnu sont bien reçus, c'est le voisin qui est l'ennemi.

Je vécus pendant le mois de Kus sur la côte est, dans un Foyer Clanique appelé Gorinhering, tenant à la fois d'une maison, d'une ville, d'un fort et d'une ferme, et bâti sur une colline dominant les brumes éternelles de l'océan Hodomin. Il était habité par quelque cinq cents personnes. Il y a quatre mille ans j'aurais trouvé leurs ancêtres au même endroit, dans la même sorte d'habitation. Durant ces quatre millénaires l'usage du moteur électrique s'est développé, comme aussi la radio et la mécanisation du tissage, des transports et de l'agriculture. L'ère du machinisme s'est ainsi instaurée progressivement sans révolution industrielle, sans révolution d'aucune espèce. Nivôse n'a pas accompli en trente siècles ce que la Terre réalisa autrefois en trente décennies. Mais Nivôse n'a jamais eu à payer le prix qu'il en a coûté à la Terre.

Nivôse est un monde hostile ; la moindre fausse manœuvre entraîne une sanction sûre et prompte : mourir de froid ou de faim. Ni marge de sécurité ni sursis. Un homme peut miser sur la chance, pas une société ; et une révolution culturelle, tout comme une mutation capricieuse, peut rendre les choses plus aléatoires. C'est pourquoi ils ont progressé si lentement. À un moment quelconque de leur histoire, on pourrait être tenté de dire à la légère que tout progrès et toute diffusion technologiques sont au point mort. Pourtant il n'en a jamais été ainsi. La marche du progrès sur Nivôse n'est pas le cours bondissant du torrent mais le lent cheminement du glacier.

Je causais beaucoup avec les vieilles gens de Gorinhering, et aussi avec les enfants. C'était la première fois que j'avais l'occasion de passer du temps avec les petits Géthéniens, car à Erhenrang ils sont tous dans les Foyers et Écoles privés et publics. Un quart à un tiers de la population urbaine est employée à plein temps dans la puériculture

et l'éducation. Ici le clan s'occupait de ses propres enfants ; la responsabilité n'en incombait à personne, ou à tout le monde. C'était une bande de sauvageons qui se pourchassaient sur les collines et les plages embrumées. Lorsque j'arrivais à en coincer un assez longtemps pour lui parler, je me trouvais face à un être timide, fier et immensément confiant.

L'instinct parental varie aussi largement sur Géthen que partout ailleurs. Il ne faut pas généraliser. Je n'ai jamais vu un Karhaïdien frapper un enfant, ni, sauf une fois, lui parler avec colère. La tendresse de ces gens-là envers leurs enfants me fit l'effet d'être profonde, efficace – et presque entièrement dénuée d'autoritarisme égoïste, ce qui seul, peut-être, la différencie de ce que nous appelons l'instinct « maternel ». Je dirais volontiers que la distinction entre instinct maternel et instinct paternel est négligeable ; l'instinct parental, le désir de protéger et de guider, n'est pas lié à un sexe déterminé.

Au début du mois de Hakanna la radio nous apprit à Gorinhering, en un Bulletin royal brouillé par les parasites, que le souverain de Karhaïde, Argaven, avait annoncé qu'il attendait un héritier. Non pas un fils né d'un partenaire, comme il en avait déjà sept, mais un héritier né de sa chair, un fils-roi. Le roi était enceint.

Je trouvais la chose amusante, les habitants de Gorinhering aussi, mais pour des raisons différentes. Ils disaient que le roi était trop vieux pour être mère, et ils se répandaient là-dessus en obscènes joyeusetés. Les vieillards caquetèrent sur ce sujet pendant des jours. Ils se moquaient du roi, mais leur intérêt à son endroit n'allait pas plus loin. « La Karhaïde, ce sont les Domaines, » m'avait dit Estraven, et ces mots ne cessaient de me revenir à l'esprit ; souvent ainsi, aux leçons de l'expérience faisaient écho celles qu'il m'avait données.

Ce semblant de nation, unifiée depuis des siècles, n'était qu'un salmigondis de principautés sans lien, de villes et de villages, « d'unités économiques tribales pseudo-féodales », un éparpillement de personnalités robustes, compétentes, querelleuses, rattachées par le réseau fragile d'une autorité mal affermie. Rien, pensais-je, ne pourrait jamais cimenter la Karhaïde en une nation. La diffusion totale des moyens de communications rapides, qui passe pour faire éclore le nationalisme presque à coup sûr, n'avait pas eu cet effet. L'Ékumen ne pouvait faire appel à ces gens-là en tant qu'unité sociale ou entité mobilisable. Il devrait plutôt s'adresser à leur sens, puissant bien qu'encore à l'état embryonnaire, de l'unité et de la fraternité humaine. Et je m'exaltais là-dessus. Bien entendu, je me trompais. Pourtant j'avais appris sur les Géthéniens une chose qui finit par faire la preuve de son utilité.

À moins de passer toute l'année en Vieille Karhaïde, il me fallait retourner au Ponant avant la fermeture des cols du Kargav. Même sur

cette côte est il y avait eu deux légères chutes de neige dans le dernier mois de l'été. Non sans regrets je repartis vers l'ouest, pour arriver à Erhenrang au début de Gor, le premier mois d'automne. Argaven s'était retiré dans son palais d'été de Warrever, et avait désigné comme Régent Pemmer Harge rem ir Tibe pour la durée de sa grossesse. Tibe tirait déjà de sa situation tout le parti possible. Quelques heures seulement après mon arrivée, je commençais à voir par où péchait mon analyse de la Karhaïde – elle était déjà dépassée – et aussi à me sentir mal à l'aise à Erhenrang, voire menacé.

Argaven ne jouissait pas de toutes ses facultés ; la sinistre incohérence de son esprit assombrissait l'humeur de la capitale ; il régnait par la peur. Tous les bienfaits de son règne avaient été l'œuvre de ses ministres et de la kyorremy. Mais il n'avait pas fait trop de mal. Occupé à s'empoigner avec ses cauchemars, il n'avait pas causé trop de dégâts. Son cousin Tibe était un autre genre d'olibrius, car il y avait de la logique dans son insanité. Il savait agir au bon moment, et efficacement – mais il ne savait pas s'arrêter au bon moment.

Tibe parlait volontiers à la radio. Jamais Estraven ne l'avait fait lorsqu'il était au pouvoir, et ce n'était pas dans le style du pays : le gouvernement karhaïdien n'était pas, normalement, de ceux qui jouent pour le public ; son action était indirecte et cachée. Tibe, pourtant, pérorait. En entendant sa voix sur les ondes, je revoyais ses longues dents, son rictus et le réseau de fines rides qui faisait un masque à son visage. Ses discours étaient longs et sonores : il exaltait la Karhaïde, dénigrait l'Orgoreyn, vilipendait les factions déloyales, dissertait sur l'intégrité des frontières du Royaume, faisait des cours d'histoire, d'éthique et d'économie, le tout sur un ton déclamatoire, papelard, faisant appel aux émotions, montant dans l'aigu pour vitupérer ou flagorner. Il parlait beaucoup de l'honneur du pays et de l'amour de la patrie, mais très peu de shiftgrethor, de fierté et de prestige individuel. La Karhaïde avait-elle, dans l'affaire de la vallée du Sinoth, tellement perdu de son prestige qu'il valait mieux se montrer discret à cet égard ? Non, car il parlait souvent de la vallée du Sinoth. J'en vins à la conclusion qu'il évitait délibérément les allusions au shiftgrethor parce qu'il désirait susciter des émotions d'un caractère plus élémentaire, irrépressible. Il voulait faire jaillir des forces primitives dont les raffinements du shiftgrethor constituaient la sublimation. Il voulait exciter chez ses auditeurs la peur et la colère. Ses thèmes favoris n'étaient pas du tout l'orgueil et l'amour, malgré l'usage constant qu'il faisait de ces mots ; car cet usage leur donnait ce sens : glorification du pays, haine de l'ennemi. Il parlait beaucoup aussi de la Vérité, qu'il se vantait de « mettre au jour en grattant sous le vernis de la civilisation ».

C'est là une métaphore tenace, universelle et spécieuse, ce vernis

(ou couche de peinture, ou pliofilm, ou tout ce que vous voudrez) cachant la noble réalité qu'il recouvre. Cela peut contenir une douzaine de sophismes à la fois. L'un des plus dangereux, c'est l'idée que la civilisation, étant artificielle, n'est pas naturelle, qu'elle est à l'opposé des vertus primitives… Naturellement il n'y a pas de vernis, mais un processus de maturation dans lequel ce qui est primitif et ce qui est civilisé ne sont que des étapes du même développement. Si l'on veut que quelque chose soit l'opposé de la civilisation, ce sera la guerre. Civilisation et guerre s'excluent mutuellement. Tandis que j'écoutais les discours insipides et féroces de Tibe, il me semblait que ce qu'il cherchait à faire, par la menace et par la persuasion, c'était de forcer son peuple à revenir sur un choix qu'il avait fait avant d'entrer dans l'histoire, le choix entre ces deux contraires.

Peut-être ce peuple était-il mûr pour un tel changement. Si lent qu'eussent été ses progrès matériels et technologiques, si peu de cas qu'il fît d'ailleurs du « progrès » en tant que tel, il avait fini, au cours des cinq, dix ou quinze derniers siècles, par prendre le pas sur la Nature. Il n'était plus entièrement à la merci de son climat sans merci ; une mauvaise récolte n'affamait plus une province entière, un mauvais hiver n'isolait plus toutes les villes. Sur la base de cette stabilité matérielle, l'Orgoreyn avait graduellement édifié un État centralisé, unifié et d'une efficacité croissante. Il fallait maintenant que la Karhaïde se secouât et en fît autant ; pour obtenir cela, le meilleur moyen n'était pas d'attiser son orgueil national, de développer son commerce, d'améliorer ses routes, ses fermes, ses collèges, etc. ; foin de tout cela, ce n'est que de la civilisation, du vernis, choses que Tibe rejetait avec mépris. Ce à quoi il visait, c'était quelque chose de plus sûr, le moyen infaillible, rapide et durable de transformer un peuple en une nation : la guerre. Il ne pouvait en avoir une idée bien précise, mais il voyait juste. La seule autre façon de mobiliser rapidement tout un peuple, c'est de l'enrôler sous la bannière d'une religion nouvelle ; il n'en avait pas sous la main ; la guerre ferait l'affaire.

J'adressai au Régent une lettre où je l'informais de la question que j'avais posée aux Devins d'Otherhord et de la réponse que j'en avais reçue. Tibe ne réagit pas. Je décidai alors d'aller à l'ambassade d'Orgoreyn pour solliciter l'autorisation d'entrer dans ce pays.

Les bureaux des Stabiles de l'Ékumen, sur Hain, n'ont pas un personnel aussi nombreux que l'ambassade d'Orgoreyn en Karhaïde, pourtant ce sont deux petits pays ; et chacun de ses fonctionnaires était muni de kilomètres de bandes magnétiques. Ils étaient lents et consciencieux, sans rien de cette arrogance désinvolte, de ces soudaines attaques d'un esprit tortueux, qui distinguent la bureaucratie karhaïdienne. J'attendais, ils remplissaient leurs

formules.

J'attendais, et l'inquiétude me gagnait. Le nombre de gardes royaux et de policiers semblait se multiplier de jour en jour dans les rues d'Erhenrang. Ils étaient armés et leur tenue commençait même à s'uniformiser. L'atmosphère était morose, et pourtant les affaires marchaient bien, la prospérité était générale, le temps ensoleillé. On ne tenait pas trop à se compromettre avec moi. Ma « logeuse » avait cessé de faire visiter ma chambre et se plaignait maintenant d'être tracassée par « les gens du Palais » ; je n'étais plus pour elle une attraction payante, mais plutôt un suspect politique. Tibe fit un discours sur un coup de main dans la vallée du Sinoth : « De braves fermiers karhaïdiens, authentiques patriotes » avaient, en un raid éclair, franchi la frontière au sud de Sassinoth, attaqué et brûlé un village orgota, tué neuf de ses habitants, et réussi à ramener leurs corps en Karhaïde pour les jeter dans la rivière Ey, qui, proclama le Régent, « serait la tombe de tous les ennemis de notre nation ». J'entendis cette émission dans le réfectoire de mon îlot. Les auditeurs, qu'ils eussent une expression sévère, indifférente, ou satisfaite, présentaient tous un symptôme commun : une sorte de tic ou de contraction faciale qui était quelque chose de nouveau, le masque de l'anxiété.

Le soir, un homme vint me voir dans ma chambre. C'était la première visite que je recevais depuis mon retour à Erhenrang. Il avait le corps frêle, la peau satinée, des manières timides, et il portait la chaîne d'or des Devins ayant fait vœu de chasteté.

— Je suis un ami d'une personne qui vous a donné son soutien, dit-il avec cette brusquerie que donne la timidité. Je viens vous demander un service en sa faveur.

— S'agit-il de Faxe ? dis-je d'un air obligeant.

— Non. Il s'agit d'Estraven.

Je dus changer d'expression. Il se fit une pause, et l'étranger enchaîna bientôt.

— Estraven le traître. Vous vous souvenez de lui, peut-être ?

La timidité avait fait place à la colère. Et voilà qu'il me défiait au jeu du shiftgrethor. Si j'acceptais d'y jouer, il me fallait maintenant lui répondre, par exemple : « Pas très bien. Rappelez-moi un peu qui était cette personne. » Mais je ne voulais pas jouer, et je connaissais trop bien le tempérament volcanique des Karhaïdiens. Je répondis à sa colère par un air de reproche.

— Bien sûr que je me souviens de lui.

— Mais pas en ami.

Ses sombres yeux bridés brillaient d'un regard vif et franc.

— Disons avec un mélange de gratitude et de déception. Vous venez de sa part ?

— Non.

J'attendais des explications.

— Excusez-moi, dit-il. J'ai trop présumé de vous, et j'accepte d'en payer le prix.

Et le petit homme rigide se dirigea vers la porte. Je l'arrêtai par ces mots :

— Je vous en prie. Je ne sais qui vous êtes et ce que vous désirez. Je n'ai rien refusé, je n'ai fait que suspendre mon consentement. Vous devez comprendre que je suis astreint à certaines précautions. Estraven a été exilé pour s'être fait ici l'avocat de ma mission…

— Considérez-vous que cela vous crée une obligation envers lui ?

— Dans un sens, oui. Cependant la mission que j'assume a le pas sur toute obligation ou loyalisme de nature personnelle.

— S'il en est ainsi, dit l'étranger sur un ton brutal et catégorique, c'est une mission immorale.

Cette répartie me cloua le bec. Je croyais entendre un champion de l'Ékumen et ne trouvais rien à répondre.

— Non, je ne crois pas, dis-je enfin. C'est le messager qui est en faute, et non pas son message. Mais dites-moi, je vous prie, ce que vous attendez de moi.

— J'ai pu sauver du naufrage une partie de la fortune de mon ami : liquidités, loyers, créances. Apprenant que vous alliez partir pour l'Orgoreyn, j'ai cru pouvoir vous demander de lui apporter cet avoir, si vous le trouvez. Vous n'ignorez pas que ce serait là un acte délictueux. Et ce pourrait être inutile. Il est peut-être à Mishnory, ou bien dans une de leurs horribles Fermes, à moins qu'il ne soit mort. Je n'ai aucun moyen de le savoir. Je n'ai pas d'amis en Orgoreyn et personne ici à qui j'oserais demander ce service. J'ai pensé à vous parce que vous êtes au-dessus des factions politiques, et libre de vos mouvements. Je n'avais pas réfléchi que vous avez, c'est bien normal, votre propre politique. Veuillez excuser ma stupidité.

— Bien, je vais lui apporter cet argent. Mais s'il est mort ou introuvable, à qui devrai-je le restituer ?

Il me regarda avec de grands yeux. Son visage se crispa et changea d'expression. Il laissa échapper un sanglot. La plupart des Karhaïdiens ont la larme facile, et ils pleurent comme ils rient, sans la moindre honte.

— Merci, dit-il. Je m'appelle Foreth. Je suis un Résident de la Citadelle d'Orgny.

— Vous êtes du clan d'Estraven ?

— Non. Foreth rem ir Osboth. Je fus son partenaire.

Son partenaire ? Je ne lui en connaissais pas. Et pourtant rien n'aurait pu éveiller en moi le moindre soupçon à l'égard de mon interlocuteur. Peut-être était-il, sans le savoir, un instrument dans les

mains d'une autre personne, mais il était sincère. Et il venait de me donner une leçon : le shiftgrethor peut se jouer sur le plan éthique, et c'est un jeu où le meilleur gagne. Il m'avait mis mat en deux coups. Il avait l'argent sur lui et il me le donna. C'était une somme confortable en notes de crédit du Comptoir karhaïdien royal. Je pouvais en être porteur sans aucunement me compromettre, et par conséquent rien ne m'empêchait de le dépenser tout bonnement.

— Si vous le trouvez… il s'arrêta net.

— Un message ?

— Non, si je pouvais savoir…

— Si, effectivement, je le trouve, j'essaierai de vous envoyer de ses nouvelles.

— Merci, dit-il, et il me tendit les deux mains en un geste d'amitié qui, en Karhaïde, ne se fait pas à la légère. Je vous souhaite de réussir dans votre mission, monsieur Aï. Il pensait – Estraven – que vous êtes venu ici pour faire du bien. Je sais qu'il en était convaincu.

Estraven était tout pour lui. C'était un de ces êtres qui sont condamnés à n'aimer qu'une fois.

— Ne pourrais-je, insistai-je, lui apporter un message de votre part ?

— Dites-lui que les enfants sont en bonne santé, répondit-il, et, après une hésitation, il laissa tomber calmement : *Noussouf*, ça ne fait rien. Et il partit.

Deux jours plus tard, je quittai Erhenrang à pied, cette fois par la route du nord-ouest. Mon permis d'entrée en Orgoreyn était arrivé beaucoup plus tôt que les fonctionnaires de l'ambassade d'Orgoreyn ne m'avaient laissé espérer. Ils durent en être les premiers surpris et me remirent mes papiers avec une sorte de respect empoisonné ; ils ne me pardonnaient pas le passe-droit par lequel, au haut de la hiérarchie, quelqu'un avait écarté de moi les obstacles du protocole et des règlements. Comme la Karhaïde n'a aucune législation pour réglementer le droit de quitter le pays, je me mis en route aussitôt. Au cours de l'été j'avais appris à apprécier les agréments qu'offre la Karhaïde aux marcheurs. Routes et auberges sont conçues pour leur usage tout autant que pour la circulation automobile. Et là où les auberges font défaut on peut compter absolument sur le code de l'hospitalité. Les citadins des Co-domaines, les villageois, les fermiers, les seigneurs de tous les Domaines, tous ces gens-là sont prêts à donner au voyageur nourriture et logement, cela pendant trois jours selon le code, mais en pratique beaucoup plus longtemps ; qui mieux est, vous êtes toujours reçu sans cérémonie, accueilli comme si vous étiez attendu.

En un parcours sinueux je traversai la magnifique région dont les pentes douces séparent la Sess de l'Ey. Je prenais mon temps, gagnant

de quoi vivre par quelques matinées de travail dans les champs des grands Domaines. C'était la moisson, et tous les bras, tous les instruments, toutes les machines étaient à l'œuvre pour couper l'or des récoltes avant que le temps changeât. Tout était doré, tout était suave en cette semaine de voyage à pied ; et la nuit, avant de m'endormir, je sortais de la ferme obscure ou de la Salle de Foyer éclairée par un feu de bois pour faire une promenade en plein vent sur le chaume sec et regarder les étoiles qui scintillaient comme des cités lointaines dans la nuit automnale.

En fait je répugnais à quitter ce pays. Car si l'Envoyé lui était bien indifférent, l'étranger était sensible à sa gentillesse. J'appréhendais de tout recommencer, de répéter mon message en une langue nouvelle pour des oreilles nouvelles, et de connaître peut-être un nouvel échec. Mon vagabondage me conduisait au nord plus qu'à l'ouest, et je m'en excusais par la curiosité que j'avais de voir la vallée du Sinoth, théâtre de la rivalité opposant la Karhaïde à l'Orgoreyn. Le ciel restait clair mais il commençait à faire plus froid ; je finis par virer à l'ouest avant d'arriver à Sassinoth, m'étant rappelé qu'une palissade avait été dressée à cet endroit de la frontière et craignant qu'il ne fût moins facile, en cette zone, de sortir de Karhaïde, La frontière suivait le cours de l'Ey, rivière étroite mais impétueuse, alimentée par un glacier comme toutes les rivières du Grand Continent. Je me rabattis vers le sud sur quelques kilomètres pour trouver un pont, et celui auquel j'aboutis reliait deux petits villages, Passerer sur la rive karhaïdienne et Siuwensin en Orgoreyn, se contemplant mutuellement d'un œil somnolent de part et d'autre des eaux bruyantes de l'Ey.

L'homme qui gardait le pont du côté karhaïdien me demanda seulement si j'avais l'intention de revenir cette nuit-là, et il me fit signe de traverser. Du côté orgota un Inspecteur fut alerté ; il examina mon passeport et mes papiers, ce qui lui prit environ une heure, une longue heure karhaïdienne. Il garda le passeport et me dit de venir le chercher le lendemain matin ; en échange il me délivra un permis me donnant droit à la nourriture et l'hébergement dans le Centre Transitaire Commensal de Siuwensin. Je dus attendre une heure de plus dans le bureau du directeur du Centre Transitaire pendant qu'il examinait mes papiers et vérifiait la validité de mon permis en téléphonant à l'inspecteur de la Station Frontière Commensale d'où je venais de sortir.

Je ne saurais donner une définition exacte des mots orgota que je traduis ici par « commensal » et « commensalité ». Ils ont pour racine un mot qui signifie « manger ensemble ». Et l'on colle cette étiquette à toutes les institutions nationales et gouvernementales d'Orgoreyn, depuis l'État conçu comme un tout et en passant par les trente-trois sous-états ou Districts dont il se compose, jusqu'aux sub-sous-états,

municipalités, fermes communales, mines et usines dont se composent les Districts. Cela pour la forme adjective de commensal ; employée comme substantif, l'expression « les Commensaux » désigne généralement les trente-trois Chefs de Districts, qui forment le Gouvernement et détiennent le pouvoir, exécutif et législatif, dans la Grande Commensalité d'Orgoreyn ; mais on entend aussi par « Commensaux » les simples citoyens, le peuple lui-même. C'est en ce curieux manque de distinction entre les acceptions générales et spécifiques de ce mot, dans l'usage qu'on en fait pour désigner à la fois le tout et la partie, l'État et l'individu, c'est en cette imprécision que réside son sens le plus précis.

Mes papiers et ma présence furent enfin agréés, et à la Quatrième heure j'eus droit à mon premier repas depuis mon petit déjeuner matinal – un souper consistant en flocons de kadik et en tranches froides de pomme à pain. En dépit de son armée de fonctionnaires, Siuwensin était un trou, profondément plongé dans sa léthargie rurale. Le Centre Transitaire Commensal n'avait de pompeux que le nom. Sa salle à manger contenait une seule table et cinq chaises. Pas de feu ; la nourriture était apportée de la cantine du village. Une autre pièce, le dortoir, renfermait six lits, beaucoup de poussière et quelque moisissure. Je m'endormis dans ce silence total de la campagne qui fait tinter les oreilles. Au bout d'une heure je me réveillai aux prises avec un cauchemar où tout n'était qu'explosions, invasion, meurtres et conflagration.

Dans le genre macabre, c'était parfait : une longue course en pleines ténèbres dans une rue étrange, au milieu d'êtres sans visages, des maisons s'embrasant derrière moi, des cris d'enfants stridents…

Je finis par me retrouver, une fois réveillé, dans un champ sans enclos, sur le chaume sec, près d'une haie. La lune rouge terne et quelques étoiles apparaissaient parmi les nuages. Le vent était glacial. Près de moi se dressait dans l'ombre la masse d'un vaste grenier ou grange, et, plus loin, je voyais des volées d'étincelles s'élever vers le ciel au gré des vents.

J'étais jambes et pieds nus, en chemise, sans culottes, ni hieb, ni manteau, mais j'avais mon sac de dos. Il contenait non seulement des vêtements de rechange, mais aussi mes rubis, de l'argent liquide, mes papiers, mes documents et mon ansible ; en voyage ce sac me servait d'oreiller. Naturellement, je m'y accrochais même dans mes mauvais rêves. J'en sortis culotte, chaussures, hieb d'hiver fourré, et m'habillai là dans le calme champêtre de cette nuit glacée, pendant qu'à huit cents mètres derrière moi Siuwensin se consumait. Puis je me mis en marche pour trouver une route, ce qui fut vite fait. Il y avait là d'autres gens, des sinistrés comme moi, mais qui savaient où ils allaient. Ne sachant moi-même où diriger mes pas, je suivis l'exode ;

l'essentiel était de s'éloigner de Siuwensin qui, je m'en rendis compte, venait de subir un coup de main.

Venu de Passerer par le pont, l'ennemi avait frappé et s'était retiré après avoir incendié le village, sans coup férir. Mais soudain nous fûmes éblouis par des phares surgis des ténèbres. Dégageant précipitamment la chaussée, nous vîmes une caravane de vingt vaisseaux routiers qui, venant de l'ouest, filaient à toute allure vers Siuwensin. Ils passèrent devant nous, l'éclat fulgurant des phares et le crissement des roues vingt fois répétés ; puis ce fut de nouveau le silence et la nuit.

Nous arrivâmes bientôt à un centre agricole communal, où nous fûmes arrêtés et interrogés. Je tentai de m'accrocher au groupe que j'avais suivi sur la route, mais sans succès. Ceux qui n'avaient pas sur eux leurs papiers d'identité n'étaient pas mieux partagés que moi, étranger sans passeport ; nous fûmes séparés du troupeau et enfermés à clef pour la nuit dans une sorte de grange ou vaste cellier de pierre sans fenêtre. De temps en temps la porte s'ouvrait sur un nouveau réfugié, brutalement jeté dans ce local par un policier du centre agricole armé du « fusil » sonique géthénien. La porte refermée, l'obscurité était totale ; pas d'éclairage. L'œil privé de lumière faisait valser dans le noir un tourbillon d'étoiles et de taches flamboyantes. L'air était glacial, chargé de la poudre odorante des céréales. Personne n'avait de lampe de poche ; ces malheureux avaient été comme moi tirés de leur lit à l'improviste, il y avait même un couple intégralement nu, auquel avaient été prêtées des couvertures par leurs compagnons. Ils n'avaient rien. S'ils avaient eu quelque chose, c'eût été leurs papiers. On ne peut en Orgoreyn se sentir plus nu que lorsque l'on est sans papiers.

Ils se tenaient dispersés, tels des aveugles, dans ce vaste caveau poudreux. Parfois deux d'entre eux échangeaient à voix basse quelques paroles. On ne sentait pas de solidarité entre ces compagnons d'infortune. Ils subissaient leur emprisonnement sans murmure.

J'entendis chuchoter à ma gauche.

— Je l'ai vu dans la rue, à ma porte. Il a eu la tête emportée.

— Ils ont de ces fusils qui tirent des morceaux de métal ; ils appellent ça « fusil à razzias ».

— Tiena dit qu'ils ne sont pas de Passerer, mais qu'ils sont venus en camion du Domaine d'Ovord.

— Pourtant il n'y a pas de conflit entre Ovord et Siuwensin.

Ils ne comprenaient pas ; ils ne se plaignaient pas. Ils ne protestaient pas contre le traitement subi, contre le fait d'être emprisonnés dans un cellier par leurs compatriotes après avoir essuyé des coups de feu et vu leur maison réduite en cendres. Ils n'en cherchaient pas l'explication. Ils chuchotaient en cette langue orgota

sourde et douce, capricieusement onduleuse, à côté de laquelle le karhaïdien fait penser à un tas de cailloux agités dans un seau. Peu à peu ils se turent, s'endormirent. Un bébé s'agita un moment, quelque part dans la nuit. L'écho de ses propres larmes le faisait pleurer.

La porte s'ouvrit en grinçant et il faisait grand jour, un soleil qui, de ses rayons redoutables, vous perçait les yeux comme un couteau. Trébuchant, je sortis derrière les autres, et j'allais les suivre machinalement lorsque j'entendis mon nom. Je ne l'avais pas reconnu, surtout parce que les Orgota savent prononcer les *l.* Quelqu'un n'avait cessé de répéter ce nom à intervalles réguliers depuis l'ouverture de la porte.

— Venez par ici, s'il vous plaît, monsieur Aï, dit une personne en rouge qui paraissait pressée. Je n'étais plus un réfugié. J'avais été séparé de ces êtres sans nom avec qui j'avais fui sur une route sombre et dont j'avais partagé l'absence d'identité toute la nuit dans les ténèbres. J'étais nommé, connu, reconnu ; j'existais. Ce fut un profond soulagement. Je suivis mon guide de bon cœur.

Les bureaux du Centre Agricole Commensal Local étaient en pleine effervescence, mais on prit le temps de s'occuper de moi et de me faire des excuses pour la mauvaise nuit que je venais de passer.

— Si seulement vous n'aviez pas choisi Siuwensin comme poste frontière pour entrer dans la Commensalité, se lamentait un Inspecteur, si seulement vous aviez suivi un itinéraire normal !

Manifestement, ils ne savaient pas qui j'étais ni pourquoi je devais bénéficier d'un traitement de faveur, mais cela n'y changeait rien. Genly Aï, l'Envoyé, devait être traité comme un hôte de marque. Il le fut. Au milieu de l'après-midi j'étais en route pour Mishnory dans une voiture mise à ma disposition par le Centre Agricole Commensal de Homsvashom Est, District Huit. J'avais un nouveau passeport, un laissez-passer pour tous les Centres Transitaires se trouvant sur mon trajet, et un télégramme de M. Uth Shousgis, Premier Commissaire de District Commensal des Routes et Ports d'Accès en Orgoreyn, m'invitant dans sa résidence de Mishnory.

La radio de la petite voiture fonctionnait une fois le moteur mis en marche et pendant que roulait le véhicule ; j'écoutai donc ses émissions tout l'après-midi tandis que je traversais les grands champs plats de céréales de l'Orgoreyn, sans clôtures puisqu'il n'y a pas de troupeaux, et arrosés de nombreuses rivières. Il était question du temps, des récoltes, de l'état des routes ; on m'engageait à conduire prudemment ; on me donnait des trente-trois Districts des informations telles que le rendement des diverses usines, le trafic maritime des divers ports marins et fluviaux ; on me psalmodiait des chants Yomesh et puis on revenait à la météorologie. Tout cela était très apaisant après les déclamations tonitruantes de la radio

d'Erhenrang. Aucune allusion au raid sur Siuwensin ; manifestement le gouvernement orgota ne voulait pas exciter les passions, mais bien plutôt les empêcher de s'exalter. Un bref bulletin officiel diffusé à intervalles réguliers disait simplement que l'ordre était et continuerait d'être maintenu le long de la frontière orientale. Ce style me plaisait ; c'était rassurant et il y avait dans cette façon d'éviter toute provocation la force tranquille que j'avais toujours admirée chez les Géthéniens : l'ordre serait maintenu… J'étais heureux d'être sorti de Karhaïde, nation incohérente poussée vers la violence par un roi paranoïaque en état de grossesse et un régent atteint de manie égocentrique. J'étais heureux de rouler posément à quarante à l'heure, traversant de vastes champs de céréales aux sillons rectilignes, sous un ciel uniformément gris, et me dirigeant vers une capitale dont le gouvernement croyait aux vertus de l'Ordre.

Il y avait sur la route toute une signalisation (inexistante en Karhaïde, où il faut soit demander, soit deviner son chemin), annonçant entre autres les arrêts obligatoires aux Postes d'inspection de telle ou telle zone ou région commensale ; le voyageur doit montrer ses papiers et son passage est enregistré en chacun de ces postes douaniers régionaux. Mes papiers étaient en règle, si minutieusement qu'on les examinât, et l'on me faisait signe, poliment, et le plus rapidement possible, de continuer ma route ; non moins poliment, on m'informait de la distance où était situé le prochain Centre Transitaire pour le cas où je voudrais y manger ou dormir. À quarante à l'heure c'est un long voyage que de rouler de la Borée jusqu'à Mishnory, et je dus faire étape deux fois pour la nuit. Les Centres Transitaires offrent une nourriture monotone mais copieuse, et des chambres convenables mais qu'il faut partager avec des étrangers, dont le mutisme compense d'ailleurs cet inconvénient. Et pourtant j'essayai plusieurs fois de faire connaissance ou d'avoir une véritable conversation avec un compagnon de voyage au cours de ces étapes, mais je ne pus y parvenir. Les Orgota semblent manquer, non d'amabilité, mais de curiosité, ils sont incolores, posés, soumis. Ils me plaisaient. Je venais d'avoir, dans la Karhaïde colorée, deux ans de bruit, de fureur et de passion. Je ne me plaignais pas du changement.

Après avoir suivi la rive du grand fleuve, le Koundra, le troisième matin de mon entrée en Orgoreyn j'arrivai à Mishnory, la plus grande ville sur Nivôse.

Le soleil luisait faiblement entre deux averses d'automne et cette capitale m'apparut comme une cité étrange, tout en murs de pierre nus percés de meurtrières trop élevées, avec des rues dont la largeur donnait aux piétons grouillants l'apparence d'une fourmilière, des réverbères perchés sur des poteaux d'une hauteur ridicule, des toits pointant vers le ciel comme des mains en prière, des appentis adossés

aux murs des maisons à six mètres du sol comme de grandes étagères superflues. Une ville mal proportionnée, grotesque, baignée de soleil – alors qu'elle n'était pas bâtie pour le soleil mais pour le froid. C'est en hiver, lorsque les rues sont remplies d'une couche de trois mètres de neige tassée par des rouleaux compresseurs, que les toits vertigineux ont une frange de glaçons, que les traîneaux sont remisés sous les appentis, que brillent les lueurs jaunes des meurtrières dans le grésil qui fait rage, c'est là qu'on peut voir comme cette ville est fonctionnelle et comme elle peut être belle.

Mishnory est plus propre, plus vaste, plus claire qu'Erhenrang, plus aérée et plus imposante. Elle est dominée par de grands édifices d'une pierre blanche un peu jaunâtre, blocs d'une simplicité majestueuse, tous bâtis sur le même modèle. Ils contiennent les bureaux et différents services du Gouvernement Commensal, et aussi les principaux temples du culte Yomesh, religion d'État. Pas de confusion désordonnée, pas de pénibles contorsions, rien de ce sentiment que l'on éprouve à Erhenrang d'être sans cesse écrasé par quelque chose de trop élevé qui projette sur vous une ombre lugubre ; tout était simple, imposant, ordonné. J'avais l'impression de sortir de l'âge des ténèbres et je regrettais bien d'avoir perdu deux ans en Karhaïde. J'étais enfin dans un pays qui me paraissait mûr pour entrer dans l'Âge Ékuménique.

Après avoir circulé en ville un moment, je restituai la voiture au Bureau Régional prescrit et partis à pied pour la résidence du Premier Commissaire de District Commensal des Routes et Ports d'Accès en Orgoreyn. L'invitation était-elle une requête ou un ordre courtois, c'est un point que je n'avais jamais élucidé. *Noussouf.* J'étais en Orgoreyn pour me faire l'avocat de l'Ékumen, et je pouvais commencer chez lui aussi bien qu'ailleurs.

L'idée que je me faisais du flegme et du sang-froid des Orgota fut démentie par le commissaire Shousgis : il s'avança vers moi souriant et tonitruant, me serra les deux mains en un geste que les Karhaïdiens réservent aux instants d'intense émotion intime, fit exécuter à mes bras un grand mouvement vertical de va-et-vient comme s'il voulait mettre mon moteur en marche et hurla la bienvenue à l'ambassadeur de l'Ékumen des Mondes Connus sur Géthen.

Ce fut une surprise car aucun des douze ou treize inspecteurs qui avaient examiné mes papiers n'avait paru connaître mon nom ou le sens des expressions « Envoyé » et « Ékumen » – alors que tous les Karhaïdiens que j'avais rencontrés se faisaient de tout cela au moins une vague idée. J'en conclus que la Karhaïde n'avait jamais laissé diffuser par les postes d'Orgoreyn aucune émission à mon sujet, cela pour faire de moi un secret national.

— Ambassadeur, non. Envoyé seulement, monsieur.

— Futur ambassadeur, alors. Oui, par Meshe ! dit cet homme solidement bâti, à la mine épanouie. Vous n'êtes pas comme j'imaginais, ajouta-t-il en riant après m'avoir regardé de haut en bas. Non vraiment, monsieur Aï, pas du tout. On parlait d'un homme grand comme un réverbère, mince comme un patin de traîneau, noir comme jais, les yeux bridés – j'attendais un ogre des glaces, un monstre ! Et il n'en est rien. La seule chose, c'est que vous avez la peau plus foncée que la plupart d'entre nous.

— Couleur de terre, dis-je.

— Et vous étiez à Siuwensin la nuit du coup de main ! Par les mamelles de Meshe, dans quel monde vivons-nous ! Vous pouviez vous faire tuer en traversant l'Ey, alors que vous avez traversé l'espace sans encombre pour venir sur Géthen. Enfin, tout va bien, vous êtes ici. Et nous étions nombreux en Orgoreyn à vouloir enfin vous voir, vous entendre, vous accueillir.

Et d'autorité, il m'installa aussitôt dans un appartement de sa résidence. Le style de vie de cet homme riche, haut fonctionnaire, n'a pas d'équivalent en Karhaïde, même parmi les seigneurs des grands Domaines. La maison de Shousgis était grande comme tout un îlot, et habitée par des centaines d'employés, domestiques, commis, conseillers techniques, etc. Ni famille ni parents, car le système des clans familiaux élargis, des Foyers et des Domaines, même s'il transparaît encore vaguement dans la structure commensale, a été « nationalisé » il y a plusieurs siècles en Orgoreyn. Tout enfant, à l'âge d'un an, est retiré à ses parents pour être élevé dans un Foyer Commensal. Aucun titre ne se transmet par héritage. La loi ne reconnaît pas les testaments privés et, à sa mort, tout homme laisse sa fortune à l'État. Tous les citoyens entrent dans la vie avec des chances égales. Mais il est manifeste que cette égalité n'a qu'un temps. Shousgis était riche et magnificent. Il y avait dans mon appartement des raffinements de luxe dont je n'avais pas jusque-là soupçonné l'existence sur Nivôse – par exemple une douche. Et le chauffage électrique en plus d'une cheminée bien garnie.

— On m'a bien recommandé, dit Shousgis en riant, de tenir l'Envoyé au chaud parce qu'il vient d'un monde brûlant comme un four et ne peut supporter notre froid. Traitez-le comme s'il était enceint, m'a-t-on dit, mettez des fourrures sur son lit et des radiateurs dans sa chambre, chauffez son eau et tenez ses fenêtres fermées. Est-ce que ça ira ? Est-ce assez confortable ? S'il vous manque quelque chose, n'hésitez pas à le demander.

Confortable ! Jamais personne en Karhaïde ne s'était, en aucune circonstance, enquis de mon confort.

— Monsieur Shousgis, dis-je tout ému, c'est parfait et je me sens comme chez moi.

Mais il voulut à tout prix faire ajouter une couverture de peau de pesthry à ma literie, et quelques bûches dans la cheminée.

— Je sais ce que c'est, dit-il. Quand j'étais enceint, je ne pouvais pas me réchauffer, j'avais les pieds gelés et je suis resté au coin du feu tout l'hiver. Il y a longtemps de cela, naturellement, mais je m'en souviens.

C'est généralement dans leur jeunesse que les Géthéniens font des enfants ; la plupart d'entre eux font usage de contraceptifs après vingt-quatre ans, et c'est vers la quarantaine qu'ils deviennent stériles dans le rôle féminin. Shousgis avait passé la cinquantaine, c'était donc « naturellement » pour lui une expérience lointaine, et il était, à vrai dire, difficile de se l'imaginer dans le rôle d'une jeune maman. C'était un politicien réaliste, avisé et jovial dont les bontés étaient intéressées – inspirées par un intérêt purement égoïste. C'est un type d'homme universel. Je l'ai rencontré sur Terre, sur Hain, sur Olloul. Je compte le rencontrer en Enfer.

— Vous étiez très au courant, monsieur, de mon physique et de mes goûts. J'en suis flatté. Je ne pensais pas que ma réputation avait pu ainsi précéder mon arrivée.

— Non, dit-il, me comprenant parfaitement, les Karhaïdiens n'auraient pas demandé mieux que de vous voir enseveli sous un monceau de neige à Erhenrang, n'est-ce pas ? Mais ils vous ont laissé partir. Et ils vous ont laissé partir au moment où nous nous sommes rendu compte, ici, que vous n'étiez pas un pauvre fou de plus sous le ciel de Karhaïde mais quelque chose d'authentique.

— Je ne vous suis pas très bien.

— C'est simple, Argaven et son équipe avaient peur de vous, monsieur, mais oui, peur de vous. Et ils ont été heureux de se débarrasser de vous. Ils craignaient des représailles s'ils vous maltraitaient ou vous réduisaient au silence. Un coup de main en provenance du cosmos, hein ? C'est pourquoi ils n'ont osé vous toucher et ont essayé d'étouffer l'affaire. Parce qu'ils ont peur de vous et de ce que vous apportez à Géthen.

C'était exagéré. La censure officielle de Karhaïde n'avait jamais interdit que l'on publiât sur moi des informations, du moins tant qu'Estraven était au pouvoir. Mais j'avais acquis le sentiment que l'on n'avait guère entendu parler de moi en Orgoreyn, et Shousgis confirma ce sentiment.

— Mais vous, vous n'avez donc pas peur de ce que j'apporte à Géthen ?

— Non, monsieur.

— Moi, parfois, j'en ai peur.

Il prit le parti d'en rire jovialement. Je ne voulais pas mitiger mes paroles. Je ne suis pas un commis voyageur, je ne vends pas le Progrès

aux Abos. Il me faut être face à un homme avec qui je puisse traiter d'égal à égal, dans un esprit de franchise et de compréhension mutuelle. C'est un préalable à l'accomplissement de ma mission.

— Il y a beaucoup de gens impatients de vous rencontrer, les gros bonnets et le menu fretin, et parmi eux se trouveront ceux que vous voulez contacter, ceux qui ont en main les leviers de commande. J'ai sollicité l'honneur de vous recevoir parce que j'ai une grande maison et que je suis connu pour ma neutralité politique ; je ne suis ni un Hégémoniste ni un Libre-échangiste, mais un brave commissaire tout bonnement, un homme qui fait son travail et qui ne risque pas de vous valoir des critiques sur le choix que vous avez fait de votre hôte. Mais, ajouta-t-il en riant, cela vous contraindra à de nombreux repas en ville, si ça ne vous fait rien.

— Je suis à votre disposition, monsieur.

— Nous commencerons donc ce soir par un petit souper chez Vanake Slose.

— Commensal de Kuwera – District Trois, n'est-ce pas ? Naturellement je m'étais documenté sur le pays, et il en fit toute une histoire : quelle bienveillance de ma part d'avoir daigné m'instruire le moindrement sur son pays. Bien différentes étaient les manières de Karhaïde ; dans ce pays, il eût été dégradant pour son shiftgrethor ou insultant pour le mien de faire tant de cérémonies ; est-ce son shiftgrethor ou le mien qui aurait souffert, je ne saurais le dire avec certitude, mais c'eût été l'un des deux – et d'ailleurs presque tout échange humain débouche sur une semblable alternative en Karhaïde.

Il me fallait des vêtements convenables pour une soirée, car j'avais perdu ma tenue numéro un d'Erhenrang dans le raid sur Siuwensin. Je pris donc, ce même après-midi, un taxi de l'administration pour aller m'acheter en ville une tenue orgota. Le hieb et la chemise étaient à peu près comme en Karhaïde, mais au lieu de culotte d'été les Orgota portent toute l'année d'incommodes leggings-cuissards qui bâillent largement, de couleurs criardes dans les bleus ou les rouges, faisant un peu camelote tant par le tissu que par la coupe et la façon. C'était du travail en série. Les vêtements me firent toucher du doigt ce qui manquait à cette ville imposante et massive : l'élégance. Mais que pèse l'élégance, pensais-je, si l'on met les lumières dans l'autre plateau de la balance ? Rentré chez Shousgis, je pris une voluptueuse douche chaude dont les jets m'aspergeaient de partout comme une bruine piquante. Où étaient les tubs d'étain de la Karhaïde de l'Est où j'avais frissonné et claqué des dents l'été dernier, et la cuvette frangée de glace de ma chambre d'Erhenrang ? Était-ce cela, l'élégance ? Vive le confort ! Je revêtis mes beaux vêtements d'un rouge criard pour me rendre avec Shousgis à notre soirée, dans sa voiture particulière conduite par un chauffeur. Il existe en Orgoreyn

plus de serviteurs et de services qu'en Karhaïde ; en fait chacun de ses habitants est un fonctionnaire de l'État, à charge pour ce dernier de trouver, et c'est ce qu'il fait, un emploi à chacun. C'est là du moins le dogme officiel, mais qui, comme tout dogme économique, semble à certains égards passer, pour l'essentiel, à côté de la vérité.

La salle de réception du Commensal Slose, violemment éclairée, contenait entre ses hauts murs blancs vingt à trente convives dont trois Commensaux, les autres étant, de toute évidence, des notables de tout acabit. Ce n'était pas là simplement un groupe d'Orgota curieux de voir « l'Extra-Géthénien ». Je n'étais plus ce que j'avais été pendant toute une année en Karhaïde, une curiosité, un phénomène, une énigme. J'étais, semblait-il, une clé.

Quelle porte devrais-je ouvrir ? Certains de ces hommes d'État ou administrateurs qui m'accueillirent avec effusions devaient avoir là-dessus leur petite idée. Moi pas.

Le voile n'allait pas se lever pendant le souper. Sur toute la planète Nivôse, même dans le Perunter glacial et barbare, on considère qu'il est d'une exécrable vulgarité de parler affaires à table. Comme le repas fut servi rapidement, je dus surseoir à mon travail d'information, pour partager mes attentions entre une soupe de poissons visqueuse, mon hôte et les autres convives. Slose était une personne frêle, assez jeune, avec des yeux brillants, clairs comme on en voit peu, et une voix étouffée mais ardente. Je voyais en lui, ce qui était fait pour me plaire, un idéaliste qui devait se dévouer à une noble cause, mais je me demandais quelle pouvait être cette cause. À ma gauche était assis un autre Commensal, un individu à grosse figure, nommé Obsle. Il était vulgaire, cordial, d'une curiosité indiscrète. À peine eut-il avalé trois gorgées de soupe qu'il me demanda si vraiment j'étais né sur une autre planète, comment diable était cette planète – plus chaude que Géthen, disait tout le monde – jusqu'où grimpait le thermomètre ?

— Eh bien, sous la latitude où nous sommes il ne tombe jamais de neige sur la Terre.

— Jamais de neige ! Jamais de neige ? Il en rit de bon cœur, comme un enfant rit d'une bonne blague, pour encourager son amuseur à en inventer de plus extravagantes encore.

— Nos régions subarctiques sont assez semblables à votre zone habitée ; nous sommes plus loin que vous de notre dernière période glaciaire, mais n'en sommes pas encore sortis. Au fond la Terre et Géthen se ressemblent beaucoup, comme d'ailleurs tous les mondes habités. Les hommes ne peuvent vivre que dans un champ étroit de conditions naturelles ; Géthen est à une extrémité…

— Il existe donc des planètes plus chaudes que la vôtre ?

— C'est le cas de la plupart. Certaines sont très chaudes, comme

Gde, presque entièrement constituée par un désert de sable et de roc. Elle était chaude au départ, et une civilisation dilapidatrice a détruit ses équilibres naturels il y a cinquante ou soixante mille ans, brûlant en quelque sorte les forêts pour en faire du petit bois. Elle est encore habitée, mais elle ressemble – si je comprends bien le texte sacré – à l'idée que se font les Yomeshta de l'endroit où les voleurs vont après la mort.

Un sourire tranquille et approbateur s'allongea sur les lèvres d'Obsle, sourire qui me fit soudain rectifier le jugement que j'avais porté sur lui.

— Certains hérésiarques soutiennent que les périodes d'attente après la mort se situent littéralement, physiquement, sur d'autres mondes, d'autres planètes de l'univers réel. Avez-vous déjà rencontré cette théorie ?

— Non. On a tout dit de moi, mais jamais encore que j'étais un fantôme.

À ce moment je tournais par hasard les yeux à droite, et à l'instant où je prononçais le mot de fantôme, j'en vis un apparaître. Sombre, sombrement vêtu, immobile et ténébreux, il était assis à mes côtés. Un revenant.

L'attention d'Obsle était maintenant accaparée par son voisin de gauche, et celle de la plupart des autres convives par Slose, qui était assis au haut bout de la table.

— Je ne m'attendais pas à vous voir ici, monsieur, dis-je à Estraven.

— C'est l'imprévisible qui rend la vie supportable, dit-il.

— J'ai un message pour vous.

Il m'adressa un regard interrogateur.

— J'ai des fonds à vous remettre, de l'argent qui vous appartient. C'est Foreth rem ir Osboth qui me l'a confié. Je l'ai avec moi, chez M. Shousgis. Je vous le ferai parvenir.

— C'est très aimable à vous, monsieur.

Il était effacé, diminué. C'était un vaincu, un exilé vivant une vie précaire en pays étranger. Il semblait peu disposé à me parler, et je ne tenais pas à lui parler. Pourtant, au cours de ce long lourd souper, dans le brouhaha des conversations, il m'arrivait de temps à autre, si prise que fût mon attention par cet échiquier compliqué de puissants Orgota qui voulaient m'aider ou s'aider de moi, il m'arrivait de sentir avec force la présence d'Estraven, silencieux, sombre visage détourné de moi. Et l'idée me traversa l'esprit, idée d'ailleurs aussitôt rejetée comme sans fondement, que ce n'était pas de mon plein gré si j'étais venu à Mishnory pour manger du poisson noir rôti avec les Commensaux, ni pour leur faire plaisir – mais par la volonté d'Estraven.

9
Estraven le traître

Conte de la Karhaïde de l'Est, raconté à Gorinhering par Tobord Chorawa et enregistré par G. A. C'est une fable bien connue, dont il existe plusieurs versions, et qui a servi de base à une pièce « habben » qui figure au répertoire des troupes itinérantes à l'est du Kargav.

Il y a bien longtemps, avant le règne d'Argaven I^er^ qui fit de la Karhaïde un seul grand royaume, un conflit sanglant mettait aux prises les Domaines de Stok et d'Estre dans le pays de Kerm. Depuis trois générations ce n'étaient que coups de main et embuscades entre ces deux Domaines, et rien ne pouvait y mettre fin car c'était un conflit territorial. Les terres riches sont rares en Kerm, aussi est-ce la longueur de ses frontières qui fait la gloire d'un Domaine, et les grands seigneurs du pays de Kerm sont des hommes fiers et ombrageux, puissants et ténébreux.

Le Seigneur d'Estre avait un héritier né de sa chair, et il advint que ce jeune homme, en traversant à skis le lac Pied-de-glace au cours d'une chasse au pesthry, s'engagea sur de la glace pourrie et tomba dans le lac. Il put utiliser un ski comme barre d'appui placée sur une glace plus solide et il finit par se hisser hors de l'eau, mais sa situation n'était guère plus enviable une fois qu'il fut sorti du lac parce qu'il était trempé, que l'air était kourem{Kourem, temps humide avec froid de –17 à –26.} et que la nuit tombait. Ne pouvant espérer regagner Estre, car c'eut été une montée de treize kilomètres, il partit pour le village d'Ebos sur la rive nord du lac. Lorsque la nuit fut tombée, le brouillard descendit en nappes du glacier et s'étala sur toute la surface de lac, si bien qu'il ne pouvait se diriger ni même voir où il posait ses skis. Il avançait lentement par crainte de la glace pourrie, et pourtant en hâte parce que le froid lui rongeait les os et qu'il redoutait d'être bientôt paralysé. Il vit enfin une lumière perçant devant ses pas la nuit et le brouillard. Il se débarrassa de ses skis parce que la rive du lac était accidentée et sans neige par endroits. Ses jambes ne pouvaient plus le soutenir et il dut se traîner vers la lumière. Il s'était écarté considérablement de la direction d'Ebos. La petite maison d'où venait la lumière était isolée au milieu d'une forêt de *thoriers*, les seuls arbres qui poussent au pays de Kerm ; ils enserraient le chalet sans dépasser son toit. Il frappa à la porte, appela ; on lui ouvrit, il entra dans une pièce éclairée par un feu.

Il n'y avait personne d'autre en cette maison que l'homme qui lui avait ouvert la porte. Il dépouilla Estraven de ses vêtements gelés

raides comme du fer, enveloppa son corps nu de fourrures, et par la vertu de sa propre chaleur animale sauva de la gelure les pieds, les mains et le visage d'Estraven ; puis il lui donna de la bière chaude. Lorsqu'il fut enfin remis, le jeune homme regarda celui qui l'avait soigné.

C'était un inconnu, jeune comme lui-même. Ils se regardèrent. Ils étaient beaux tous deux, les traits fins, solidement bâtis, droits, très bruns. Estraven vit le feu du kemma sur le visage de son hôte.

— Je suis Arek d'Estre, dit-il.

— Je suis Therem de Stok, dit l'inconnu.

Estraven, encore affaibli, ne put s'empêcher de rire.

— M'as-tu réchauffé et ranimé, dit-il, pour me tuer ensuite, Stokven ?

— Non, dit Stokven.

Il tendit la main vers celle d'Estraven comme pour s'assurer qu'elle ne risquait plus d'être gelée. À ce contact, bien qu'Estraven fût encore à un ou deux jours de son entrée en kemma, il en sentit la flamme s'allumer en lui. Ils restèrent un moment immobiles, leurs mains se touchant.

— Ce sont les mêmes mains, dit Stokven, plaçant sa paume contre celle d'Estraven pour en faire la démonstration : leurs mains avaient la même longueur et la même forme, doigt contre doigt, s'ajustant l'une sur l'autre comme les deux mains d'un même homme placées paume contre paume.

— Je ne t'ai encore jamais vu, dit Stokven. Nous sommes des ennemis mortels. Il se leva pour ranimer le feu dans l'âtre, et retourna s'asseoir auprès d'Estraven.

— Nous sommes des ennemis mortels, dit Estraven. Je voudrais te jurer fidélité.

— Moi aussi, dit Stokven, je voudrais te jurer fidélité.

Ils se jurèrent donc fidélité, et en ce temps comme aujourd'hui c'est là un vœu qui, dans le pays de Kerm, ne peut être ni rompu ni remplacé par un autre. Ils passèrent cette nuit-là, puis le jour et la nuit qui suivirent, dans le chalet de la forêt au bord du lac gelé. Le lendemain matin, des hommes de Stok vinrent au chalet. L'un d'eux connaissait de vue le jeune Estraven. Sans mot dire, sans crier gare, il dégaina son couteau et, devant Stokven, poignarda Estraven dans la gorge et la poitrine. Le jeune homme s'écroula sur le foyer froid, baigné de sang. Il était mort.

— C'était l'héritier d'Estre, dit le meurtrier.

— Placez-le sur votre traîneau, dit Stokven, et ramenez-le à Estre pour qu'il y soit enterré.

Il s'en retourna à Stok. Les hommes partirent avec le corps d'Estraven sur le traîneau, mais ils l'abandonnèrent en pâture aux

bêtes sauvages au cœur de la forêt de thoriers, puis regagnèrent Stok la même nuit. En présence du Seigneur Harish rem ir Stokven, qui lui avait donné le jour, Therem se dressa contre les hommes revenus de la forêt.

— Avez-vous exécuté mes ordres ?

— Oui, répondirent-ils.

— Vous mentez, dit Therem, car vous ne seriez jamais revenus vivants d'Estre. Ces hommes ont désobéi à mes ordres et menti pour cacher leur désobéissance : je demande qu'ils soient bannis.

Le Seigneur Harish le lui accorda, les hommes furent donc chassés de leurs foyers et mis hors-la-loi.

Cependant, les habitants du Domaine d'Estre cherchèrent Arek par monts et par vaux, puis ils pleurèrent sa mort – deuil cruel qui se prolongea tout l'été et tout l'automne car le disparu était né de la chair du Seigneur d'Estre.

Mais à la fin du mois de Thern, lorsque la terre dort sous une épaisse couche de neige, un homme arriva à skis en grimpant au flanc de la montagne et donna au gardien de la Porte d'Estre un paquet enveloppé de fourrures.

— C'est Therem, dit-il, le fils du fils du Seigneur d'Estre.

Puis il dévala la montagne sur ses skis tel un roc bondissant sur l'eau, disparaissant ainsi avant que quiconque n'eût pensé à le retenir.

Le paquet de fourrures contenait un enfant nouveau-né, tout en larmes. On apporta l'enfant au Seigneur Sorve en lui faisant part de ce qu'en avait dit l'inconnu. Consumé de chagrin, le vieux seigneur voyait en ce bébé le fils qu'il avait perdu, Arek. Il ordonna que l'enfant fût élevé comme fils du Foyer Intérieur et qu'il reçût le nom de Therem, bien que personne encore n'eût jamais porté ce nom dans le clan d'Estre.

L'enfant devint beau, fort et bien fait ; il était d'une nature secrète et silencieuse, pourtant tous s'accordaient à lui trouver quelque ressemblance avec l'infortuné Arek. Il devint un jeune homme, et le Seigneur Sorve, par un caprice de vieillard obstiné, le nomma héritier d'Estre. Les fils légitimes de Sorve avaient le cœur gros, car ces hommes dans la force de l'âge attendaient depuis longtemps de succéder à leur père. Ils tendirent une embuscade au jeune Therem lorsqu'au mois d'Irrem il alla seul à la chasse au pesthry. Mais il était armé, et prêt à la riposte. Il tua à coups de feu deux de ses frères-en-foyer dans le brouillard épais couvrant le lac Pied-de-glace en cette période de dégel, et s'empoigna avec un troisième en une lutte au couteau, le tuant finalement après avoir été lui-même profondément poignardé dans la poitrine et le cou. Il se redressa sur le corps de son frère qui gisait sur la glace, dans la brume, et il vit que la nuit tombait. Il se sentit mal, affaibli par la perte du sang qui coulait de ses

blessures, et il prit le parti d'aller demander du secours au village d'Ebos. Mais l'obscurité s'épaississait et il se perdit, pour aboutir finalement à un chalet abandonné dans la forêt de Thoriers sur la rive est du lac. Il y entra mais, trop faible pour allumer un feu, s'écroula sur les pierres froides de l'âtre.

Il était là, perdant son sang, lorsque arriva un homme, seul dans la nuit. Il s'arrêta sur le seuil, et, immobile, fixa ce corps baigné de sang qui gisait sur l'âtre. Il entra précipitamment, fit un lit avec des fourrures tirées d'un vieux coffre, alluma un feu, nettoya et pansa les plaies de Therem. Lorsqu'il vit les yeux du jeune homme fixés sur lui, il lui dit :

— Je suis Therem d'Estre.

Il se fit un silence, puis le jeune homme sourit et dit :

— Avez-vous pansé mes blessures pour me tuer ensuite, Stokven ?

— Non, dit son aîné.

— Comment se fait-il, demanda Estraven, que vous vous trouviez ici, vous Seigneur de Stok, sur cette terre que nos deux Domaines se disputent ?

— Je viens souvent ici.

Il sentit le pouls du jeune homme pour voir s'il avait la fièvre, et pendant un instant posa sa paume à plat sur celle d'Estraven ; doigt contre doigt leurs mains se recouvraient exactement comme les deux mains d'un homme.

— Nous sommes des ennemis mortels, dit Stokven.

— Nous sommes des ennemis mortels, répondit Estraven. Pourtant je ne t'ai encore jamais vu.

Stokven détourna la tête.

— Je t'ai vu autrefois, dit-il, il y a bien longtemps. Je souhaite que la paix règne entre nos deux maisons.

— Je jure de rester en paix avec vous, dit Estraven.

Ils échangèrent donc ce serment de paix, puis ils se turent et le blessé s'endormit. Le lendemain matin Stokven était parti. Un groupe de villageois d'Ebos vint au chalet et ramena Estraven à Estre. Là personne n'osa plus s'opposer à la volonté du vieux seigneur du Domaine et à une cause dont la justice était écrite sur la glace du lac en lettres de sang, le sang versé par trois hommes. Et à la mort de Sorve, Therem devint seigneur d'Estre. La même année il mit fin au vieux conflit qui l'avait opposé au Domaine de Stok en lui abandonnant la moitié des terres en litige. C'est cette action et le meurtre de ses frères-en-foyer qui lui valut d'être appelé Estraven le Traître. Et pourtant on donne encore son nom de Therem aux enfants de ce Domaine.

10
Colloque à Mishnory

Le lendemain matin je terminais un petit déjeuner tardif dans mon appartement de la résidence de Shousgis, lorsque le parlophone fit entendre une sorte de bêlement discret. L'appareil une fois branché, j'entendis mon visiteur me parler en karhaïdien :

— Ici Therem Harth. Puis-je monter ?

Cette entrevue était pour moi une corvée dont j'étais heureux de me débarrasser. Il était évident qu'il ne pouvait y avoir entre nous de rapports acceptables. J'avais beau être la cause théorique de sa disgrâce et de son exil, il m'était impossible d'en endosser la responsabilité, d'en éprouver un sentiment rationnel de culpabilité. À Erhenrang jamais il ne m'avait expliqué clairement ni ses actes ni leurs mobiles ; je ne pouvais faire confiance à cet homme-là. J'aurais payé cher pour qu'il n'eût pas d'accointances parmi ces Orgota qui m'avaient pour ainsi dire adopté. Sa présence était une source de complications et de gêne.

Il fut introduit dans ma chambre par un des nombreux employés de la résidence. Je le fis asseoir dans un de mes grands fauteuils rembourrés, et lui offris de la bière. Il refusa. Il n'avait plus l'air gêné – il n'était plus le moindrement timide, si tant est qu'il l'eût jamais été – mais il était réservé, distant, paraissant tâter le terrain.

— La première neige digne de ce nom, dit-il. Vous n'avez pas encore regardé par la fenêtre ? ajouta-t-il en voyant mes yeux se diriger vers les lourds rideaux encore fermés.

Allant à ma fenêtre, je vis d'épais tourbillons de neige dans la rue et sur les toits blanchis ; il en était tombé six ou sept centimètres pendant la nuit. C'était Oderhad Gor, le 17e jour du premier mois d'automne.

— Déjà ! dis-je, subissant un moment la fascination de la neige.

— On nous prédit cette année un hiver dur.

Je laissai les rideaux ouverts. La clarté uniforme du jour blafard tombait sur son visage sombre. Il avait vieilli. Il avait eu la vie dure depuis que je l'avais vu pour la dernière fois dans la Maison d'Angle Rouge du Palais d'Erhenrang, chez lui, au coin du feu.

— Voici, dis-je, ce qu'on m'a chargé de vous remettre. Et je lui tendis ses liasses de billets dont j'avais préparé sur une table le paquet enveloppé de toile cirée, aussitôt reçu son appel. Il prit l'argent et me remercia gravement. J'étais resté debout. Après un moment il se leva, son paquet à la main.

Je n'avais pas la conscience tout à fait tranquille, mais ne fis rien

pour la tranquilliser. Je voulais le décourager de venir à moi. Tant pis si cela m'obligeait à l'humilier.

Il me regarda droit dans les yeux. Il était moins grand que moi, naturellement, trapu, avec des jambes courtes, moins grand même que beaucoup de femmes de ma race. Pourtant il ne semblait pas avoir à lever les yeux pour les fixer sur les miens. Et j'évitais son regard, examinant le poste de radio placé sur la table, feignant d'avoir l'attention accaparée par cet objet.

— On ne peut pas croire, dit-il d'un ton enjoué, tout ce qu'on entend à la radio, dans ce pays. Et malheureusement je crains fort que vous n'ayez grand besoin d'être informé et conseillé, ici à Mishnory.

— Il ne manque pas de gens prêts à satisfaire ce besoin, me semble-t-il.

— Et leur nombre vous rassure, hein ? Mieux vaut donner sa confiance à dix qu'à un seul. Excusez-moi, je ne devrais pas parler karhaïdien, j'avais oublié. Les exilés, continua-t-il en orgota, ne devraient jamais parler leur langue natale ; elle a sur leurs lèvres un goût amer. Et puis je trouve que l'orgota est une langue bien faite pour un traître ; elle vous coule entre les dents comme de la mélasse. Monsieur Aï, j'ai le droit de vous remercier. Vous nous avez rendu un service, à moi et à mon ancien ami et partenaire Ashe Foreth ; c'est en son nom et en mon nom que je revendique le droit de vous adresser mes remerciements, et cela sous la forme de conseils.

Il fit une pause, et je restai muet. Jamais je ne l'avais vu faire usage de cette courtoisie sévère par le ton, laborieuse par la forme, et je n'avais aucune idée de ce que cela pouvait signifier.

— Vous êtes à Mishnory, continua-t-il, ce que vous n'étiez pas à Erhenrang. Là-bas on reconnaissait votre existence, ici on la niera. Vous êtes l'instrument d'une faction. Je vous conseille de vous méfier de la façon dont ces hommes se serviront de vous. Je vous conseille d'identifier les hommes de la faction ennemie et leur politique, et de faire en sorte qu'ils ne puissent jamais user de vous, car ils en useraient mal avec vous.

Il se tut. J'allais lui demander d'être plus explicite, mais, sur un « Au revoir, monsieur Aï », il fit demi-tour et partit. J'étais paralysé. J'avais reçu de cet homme un choc électrique – frappé sans savoir par quoi, je n'avais rien à quoi j'eusse pu m'accrocher.

J'avais joui, pendant le petit déjeuner, du paisible état d'âme d'un homme content de soi ; Estraven pouvait se vanter d'avoir détruit cette euphorie. J'allai me poster à mon étroite fenêtre. C'était un beau spectacle que celui de la neige qui tombait, plus clairsemée maintenant, formant des grappes blanches grumeleuses comme celle des pétales de fleurs qu'un vent printanier détache des cerisiers de nos vergers, au flanc des verts coteaux de mon Borland natal – sur la

Terre, la chaude planète où les arbres fleurissent au printemps. Tout à coup j'étais complètement découragé, en proie à la nostalgie. Voilà deux ans que j'étais sur cette maudite planète, et mon troisième hiver avait commencé à peine venu l'automne – des mois et des mois de froid implacable, neige fondue, glace, vent, pluie, neige, froid, froid en moi, froid sur moi, froid jusqu'aux os et jusqu'à la moelle des os. Et tout cela dans l'isolement, la dure solitude d'un étranger ne pouvant se fier à personne. Pauvre Genly, fallait-il pleurer ? Je vis Estraven sortir de la maison sous ma fenêtre, sombre silhouette vue de raccourci dans le flou de la neige d'un gris-blanc uniforme. Il regarda autour de lui et ajusta la ceinture lâche de son hieb – il ne portait pas de manteau. Il s'éloigna dans la rue, marchant avec une prestesse gracieuse et assurée, une vivacité qui, en cet instant, semblait faire de lui le seul être vivant à Mishnory.

Ma chambre chaude était, par contraste, d'un confort lourd et étouffant avec son chauffage électrique, ses fauteuils rembourrés, son lit couvert d'un tas de fourrures, ses draperies, ses couvertures, tout pour s'emmitoufler.

Je mis mon manteau d'hiver et partis faire un tour. J'étais d'une humeur exécrable en un monde exécrable.

Je devais déjeuner avec les Commensaux Obsle et Yegey, d'autres encore déjà rencontrés la veille au dîner, et certaines personnes à qui je devais être présenté. Le déjeuner est généralement servi sur un buffet ; on consomme debout, peut-être pour éviter l'impression que l'on aurait autrement de passer toute sa journée assis à table. Mais il s'agissait d'un déjeuner de gala et, en l'occurrence, la table était mise pour les convives ; quant au buffet, il était gargantuesque, comportant une vingtaine de plats chauds et froids, dont la plupart étaient des variations sur les thèmes de l'œuf de sube et de la pomme à pain. Devant le buffet, avant que fussent exclus les sujets tabous, Obsle me dit, tout en emplissant son assiette d'œufs de sube frits dans la pâte :

— Le nommé Mersen est un espion d'Erhenrang et Gaum, là, vous voyez, fait ouvertement fonction d'agent du Sarf.

Il disait cela sur le ton de la conversation, riant comme si je lui avais répondu quelque chose de spirituel, puis il alla se servir d'une marinade de poisson noir. Je n'avais pas idée de ce que pouvait être le Sarf.

Comme nous commencions à nous mettre à table, un jeune homme entra pour apporter un message à Yegey, notre hôte, qui nous transmit aussitôt la nouvelle.

— Il y a du neuf en Karhaïde. Le roi Argaven a accouché ce matin, et son enfant est mort en moins d'une heure.

Silence général, puis brouhaha. Sur ce, le beau Gaum leva sa chope de bière en riant et clama :

— Que tous les rois de Karhaïde vivent aussi longtemps !

Certains répondirent à ce toast, mais la plupart s'en abstinrent.

— Nom de Meshe, comment peut-on rire de la mort d'un enfant, dit un gros vieillard vêtu de pourpre affalé à mes côtés, ses leggings serrés comme une jupe autour des cuisses, son visage exprimant un profond dégoût.

Une discussion s'engagea sur le fait de savoir lequel des fils nés de ses anciens partenaires Argaven choisirait pour héritier – car il avait largement dépassé la quarantaine et ne pourrait certainement plus avoir d'enfant né de sa propre chair. On spécula aussi sur les chances de durée de la régence exercée par Tibe ; certains pensaient que le roi allait y mettre fin immédiatement, d'autres n'osaient se prononcer.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Aï ? demanda le nommé Mersen, celui qu'Obsle avait identifié comme étant un agent karhaïdien, c'est-à-dire probablement un des hommes dévoués à Tibe. Vous qui venez d'arriver d'Erhenrang, ajouta-t-il, que dit-on là-bas des rumeurs selon lesquelles Argaven aurait abdiqué de facto sans l'annoncer officiellement, en faveur de son cousin ? Pensez-vous qu'il lui ait vraiment abandonné la direction du traîneau ?

— Oui, c'est un bruit qui court.

— Croyez-vous qu'il puisse être fondé ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Lorsque les domestiques eurent desservi la longue table qu'encombraient les monceaux d'épaves de rôtis et marinades fournis par le buffet, nous restâmes tous assis pour boire de petites tasses d'un violent tord-boyaux – de l'eau-de-vie, disent les Nivôsans, et c'est une appellation répandue parmi les hommes. C'est alors que je fus questionné.

J'avais été examiné par les médecins et savants d'Erhenrang, mais jamais depuis lors je n'avais dû faire face à pareil feu croisé de questions. Rares étaient les Karhaïdiens, même parmi les pêcheurs et fermiers avec qui j'avais passé mes premiers mois sur cette planète, qui se résignaient à satisfaire leur curiosité, si vive fût-elle, en m'interrogeant tout simplement. Ils étaient tortueusement compliqués, introvertis, obliques ; ils n'aimaient pas le jeu franc des questions et réponses. Ce que m'avait dit Faxe le Tisseur dans la Citadelle d'Otherhord au sujet des réponses me revenait à l'esprit… Et même les spécialistes chargés de m'examiner ne m'avaient interrogé que sur le plan strictement physiologique, par exemple sur les fonctions glandulaires et circulatoires, en quoi je diffère le plus nettement de la norme géthénienne. Ils ne m'avaient jamais demandé, en partant de là, quelle influence avait l'activité sexuelle continue de ma race sur ses institutions sociales et comment nous faisions face à notre « kemma permanent ». Ils m'écoutaient si je leur parlais ; et les psychologues

m'écoutaient quand je leur parlais du langage télépathique ; mais personne ne s'était décidé à me poser suffisamment de questions générales pour se faire une image exacte de la civilisation terrienne ou ékuménique – excepté, peut-être, Estraven.

En Orgoreyn on était un peu moins esclave du souci de ne porter atteinte au prestige et à l'orgueil de personne, et manifestement une question n'était insultante ni pour celui qui la posait ni pour la personne à qui elle s'adressait. Cependant je m'aperçus bientôt que certaines questions visaient à me prendre au piège, à prouver que j'étais un imposteur, et cela me fit un instant perdre pied. Bien sûr je m'étais heurté, en Karhaïde, à l'incrédulité de certaines personnes, mais rarement à un parti pris d'incrédulité. Tibe avait joué, le jour de l'inauguration du pont d'Erhenrang, une savante comédie où il tenait le rôle d'un homme complice d'une supercherie, mais je savais maintenant que c'était une tactique entrant dans le plan élaboré pour discréditer Estraven, et je pressentais qu'en fait Tibe me croyait. Après tout il avait vu mon vaisseau spatial, le petit engin dans lequel je m'étais posé sur cette planète ; il pouvait comme quiconque consulter librement les rapports des ingénieurs sur cet engin et sur l'ansible. Mais aucun de ces Orgota n'avait vu le vaisseau. J'avais la ressource de leur montrer l'ansible, mais ce n'était pas très convaincant comme « artefact extra-géthénien » ; c'était tellement incompréhensible que cela risquait d'accréditer aussi bien la thèse de la fraude que celle de l'authenticité. La vieille Loi sur l'Embargo Culturel interdisait à ce stade l'importation d'artefacts pouvant être analysés et reproduits, je ne pouvais donc m'appuyer que sur le vaisseau et l'ansible, mes documents anthropologiques, mon incontestable singularité physiologique, et celle de mon esprit, à vrai dire indémontrable. Je fis circuler mes documents autour de la table, et mes commensaux (si j'ose dire) les examinèrent avec la parfaite indifférence de gens qui regardent les photos de famille d'un étranger. Les questions pleuvaient. Comment définir l'Ékumen ? demanda Obsle. Était-ce un monde, une ligue de mondes associés, un lieu, un gouvernement ?

— Eh bien, tout cela à la fois et rien de tout cela en particulier. « Ékumen » est notre expression terrienne ; en langue vulgaire on dit « la Maison » ; en karhaïdien on dirait « le Foyer ». Je ne sais pas quel terme on emploierait en orgota, je ne connais pas encore assez bien cette langue. Ce ne serait pas « la Commensalité », je pense, et pourtant je vois d'incontestables similitudes entre le Gouvernement Commensal et l'Ékumen. Mais l'Ékumen n'est pas essentiellement un gouvernement – pas du tout. C'est une tentative pour revenir à l'union du mysticisme et de la politique, et bien entendu cette tentative s'est en grande partie soldée par un échec, mais c'est un échec qui a été jusqu'ici plus bénéfique à l'humanité que les succès des organisations

ayant précédé l'Ékumen. C'est une unité sociale qui possède, au moins en puissance, une civilisation. C'est une organisation éducatrice ; par cet aspect c'est comme une très vaste école – vaste comme l'Univers. Elle a vocation pour favoriser la communication et la coopération, et cet autre aspect en fait une ligue ou union multimondiale, qui possède un minimum d'institutions conventionnelles centralisées. Et c'est ce côté Ligue que je représente ici. Comme entité politique l'Ékumen coordonne, il n'ordonne pas. Il n'a pas de lois à faire exécuter ; ses décisions sont prises en conseil, par consentement mutuel, et non à l'unanimité ou par des ordres autoritaires. Comme entité économique il déploie une immense activité, réglant les communications intermondiales, équilibrant la balance commerciale entre ses quatre-vingts planètes. Quatre-vingt-quatre, plus exactement… si Géthen décide d'y adhérer.

— Il n'a pas de lois à faire exécuter ? interrogea Slose. Je ne comprends pas.

— Il n'a pas de lois. Les États membres sont régis par leurs propres lois. En cas de conflit l'Ékumen fait office de médiateur et s'efforce d'aboutir à un compromis légal ou moral, procède à une confrontation ou à un choix. Maintenant, si finalement l'Ékumen échoue comme entité supra-organique, il lui faudra devenir une force vouée au maintien de la paix, se constituer une police, et cetera. Mais c'est inutile au stade actuel. Toutes les planètes centrales sont encore en train de se remettre, après quelques siècles, des effets d'une ère désastreuse, travaillant à la renaissance de techniques et d'idées qui s'étaient perdues, réapprenant à parler…

Comment pouvais-je expliquer l'Âge de l'Ennemi et ses répercussions à un peuple dont la langue n'a pas de mot pour désigner la guerre ?

— C'est captivant au plus haut point, dit le maître de maison, le Commensal Yegey, un homme fin au regard vif, tiré à quatre épingles, parlant d'une voix traînante. Mais je ne vois pas ce qu'ils feraient de nous. De quelle utilité leur serait une quatre-vingt-quatrième planète ? Et une planète qui n'est pas particulièrement intelligente, car nous n'avons pas de vaisseaux spatiaux et autres merveilles alors que tous les autres en possèdent.

— Aucune de nos planètes n'en avait avant l'arrivée des Hainiens et des Cétiens. Et certaines durent attendre des siècles avant d'avoir droit à des vaisseaux spatiaux : il fallait d'abord que l'Ékumen eût réglementé ce que vous appelez ici, je crois, le Libre Échange.

Un éclat de rire général accueillit ces paroles car c'était là l'étiquette du parti de Yegey, de son groupement politique au sein de la Commensalité.

— Le Libre Échange est bien ce que je voudrais instaurer sur

Géthen, je suis ici pour ça. Et il ne s'agit pas seulement d'échange de marchandises, cela va de soi, mais d'échanges dans les domaines de la connaissance, de la technologie, des idées, des philosophies, de l'art, de la médecine, de la science, de la spéculation théorique… Je doute que Géthen puisse jamais, organiser beaucoup d'allées et venues entre elle et les autres planètes. Nous sommes ici à dix-sept années-lumière du monde ékuménique le plus proche, Olloul, planète de l'étoile que vous appelez Asyomse ; la plus éloignée est à deux cent cinquante années-lumière et vous ne pouvez même pas voir son étoile. Avec l'émetteur-récepteur ansible vous pourriez communiquer avec cette planète comme avec la ville voisine par radio. Mais je doute que vous rencontriez jamais aucun de ses habitants. Les échanges dont je parle peuvent être extrêmement fructueux, mais il s'agit surtout de communication plutôt que de commerce. Ma mission est essentiellement de vous demander si vous êtes prêts à communiquer avec le reste de l'humanité.

— Quand vous dites « vous », dit Slose, penché en avant, voulez-vous dire l'Orgoreyn ou l'ensemble de Géthen ?

C'était dit avec intensité et inattendu pour moi, aussi hésitai-je un instant.

— Je parle actuellement de l'Orgoreyn. Mais le contrat ne peut avoir un caractère d'exclusivité. Si le Sith, les Nations Insulaires ou la Karhaïde veulent adhérer à l'Ékumen, libre à eux. Chaque pays doit en décider souverainement. Mais ce qui se produit généralement, sur une planète d'une civilisation aussi avancée que Géthen, c'est que les différentes races humaines, régions ou nations finissent par désigner un groupe de représentants qui coordonnent les opérations sur la planète et en assurent les liaisons avec les autres mondes – ce que nous appelons une Stabilité locale. Il vaut mieux commencer par-là, cela économise beaucoup de temps, et aussi de l'argent ; car les frais sont partagés, par exemple si vous décidiez d'avoir un vaisseau spatial géthénien.

— Par le lait de Meshe ! dit à côté de moi le gros Humery, vous voulez que nous nous lancions dans le Vide, nous ? Quelle horreur ! Et il fit entendre un sifflement rappelant les notes aiguës de l'accordéon, pour exprimer comiquement son dégoût.

— Votre vaisseau à vous, où est-il ? dit Gaum. Il posait cette question tranquillement, avec un demi-sourire, comme si elle était d'une extrême subtilité et comme s'il voulait attirer l'attention sur cette subtilité. Qu'on vît en lui un homme ou une femme et quelle que fût l'image idéale que l'on se fît de la beauté humaine, la sienne était extraordinaire, et je ne pouvais m'empêcher de le regarder avec de grands yeux tandis que je répondais à sa question tout en me demandant une fois de plus ce que pouvait être le Sarf.

— Ce n'est un secret pour personne, lui dis-je ; la radio karhaïdienne en a beaucoup parlé. La fusée qui m'a déposé sur l'île de Horden se trouve maintenant dans la Fonderie des ateliers royaux à l'École artisanale ; mais pas tout entière car je crois que plusieurs experts ont emporté différentes parties de l'engin après l'avoir examiné.

— Une fusée ? interrogea Humery. J'avais employé le mot orgota qui signifie pétard.

— Ce mot caractérise de façon élémentaire le mode de propulsion du vaisseau d'atterrissage, monsieur.

Humery émit un nouveau sifflement ; Gaum se contenta de sourire et ajouta :

— Vous n'avez donc aucun moyen de retourner… eh bien, là d'où vous êtes venu ?

— Si fait. Je pourrais appeler Olloul par ansible et demander qu'on m'envoie un vaisseau NAFAL{NAFAL : abréviation de *Not As Fast As Light*, pas aussi rapide que la lumière.} pour venir me chercher. Il lui faudrait dix-sept ans pour arriver. Ou bien je pourrais envoyer un message radio au vaisseau cosmique qui m'a amené jusqu'à votre système solaire. Il est maintenant en orbite autour de votre soleil. Son arrivée serait une question de jours.

La sensation causée par cette déclaration fut perceptible à l'œil et à l'oreille. Gaum lui-même ne put cacher sa surprise. Il y avait là quelque chose de contradictoire. Je venais de révéler le seul fait important que j'avais tu en Karhaïde, même à Estraven. Si, comme on me l'avait laissé entendre, les Orgota ne savaient de moi que ce que la Karhaïde avait jugé bon de leur dire, cela n'aurait dû être pour eux qu'une surprise parmi beaucoup d'autres. Mais ce n'était pas le cas. C'était là vraiment la grosse sensation, la bombe.

— Où est le vaisseau, monsieur ? demanda Yegey.

— En orbite autour du soleil, quelque part entre Géthen et Kouhourn.

— Comment êtes-vous venu ici du vaisseau ?

— Par le pétard, dit le vieux Humery.

— Exactement. Nous ne faisons pas atterrir un vaisseau interstellaire sur une planète avant d'avoir fait avec elle un pacte d'alliance ou de libre communication. Je suis donc venu dans une petite fusée, et j'ai atterri sur l'île de Horden.

— Et vous pouvez, dit Obsle, communiquer avec le… avec le grand vaisseau par radio, tout simplement ?

Je crus diplomatique de ne rien dire pour le moment de mon petit satellite de communication, que j'avais mis en orbite à partir de la fusée ; je ne voulais pas leur donner l'impression que le ciel était farci de ma ferraille.

— Oui, répondis-je. Il faudrait un émetteur assez puissant, mais vous n'en manquez pas.

— Nous pourrions donc établir une liaison radio avec votre vaisseau ?

— Oui, à condition de connaître le signal à émettre. Les cosmonautes à bord du vaisseau sont, comme nous disons, en état de stase, ou, si vous voulez, d'hibernation, cela pour ne pas perdre quelques années de vie pendant que je suis ici pour accomplir ma mission. En émettant le signal approprié sur la longueur d'onde appropriée, on déclenche un mécanisme qui met fin à l'état de stase des hommes à bord, et ils peuvent alors me consulter par radio, ou par message ansible retransmis d'Olloul.

Quelqu'un demanda avec inquiétude :

— Combien sont-ils ?

— Onze.

Il y eut un murmure de soulagement, des rires. La tension se relâcha quelque peu.

— Que se passerait-il si vous n'émettiez jamais le signal ?

— Ils cesseraient automatiquement d'être en état de stase dans quatre ans approximativement.

— Viendraient-ils alors vous rechercher ici ?

— Non, car il faudrait pour cela qu'ils aient des nouvelles de moi. Ils consulteraient par ansible les Stabiles d'Olloul et de Hain. Et ils décideraient très probablement d'expédier ici un nouvel Envoyé. Les choses sont souvent plus faciles pour le second Envoyé. Il a moins d'explications à donner et plus de chances de ne pas se heurter à l'incrédulité des habitants.

Obsle eut un sourire forcé. La plupart des autres convives avaient encore un air pensif et méfiant. Gaum me fit un petit signe de tête subtil, comme s'il applaudissait à mes promptes réparties – un signe de tête complice. Slose, tendu, les yeux brillants, semblait absorbé par quelque vision secrète. Il s'en arracha pour me dire brutalement :

— Pourquoi, monsieur l'Envoyé, n'avez-vous jamais parlé de ce second vaisseau durant les deux années que vous avez passées en Karhaïde ?

— Qu'est-ce qui nous prouve qu'il n'en a pas parlé ? dit Gaum en souriant.

— Nous savons parfaitement qu'il ne l'a pas fait, dit Yegey, souriant lui aussi.

— Je n'en ai pas parlé, dis-je, et voici pourquoi. L'idée d'un vaisseau en attente là-haut peut sembler alarmante. Et je crois que certains d'entre vous en sont alarmés. En Karhaïde je ne suis jamais parvenu à établir avec ceux à qui j'avais affaire des rapports de confiance tels qu'il me fût possible de prendre le risque de parler du

vaisseau. Ici, vous avez eu plus de temps pour vous familiariser avec l'idée d'un Envoyé ; vous acceptez de m'écouter publiquement, à découvert ; vous n'êtes pas mus par la peur comme le sont les Karhaïdiens. Ce risque, je l'ai pris parce que j'ai pensé que l'heure en était venue et que c'était en Orgoreyn qu'il fallait le prendre.

— C'est vrai, monsieur, c'est vrai ! dit Slose impétueusement. D'ici à un mois vous ferez venir ce vaisseau et il sera accueilli comme le signe concret et le symbole de l'ère nouvelle. Les aveugles verront !

Et le colloque se poursuivit interminablement – jusqu'au dîner. Après avoir mangé et bu, nous prîmes congé de notre hôte. Je revins chez moi épuisé mais somme toute assez content de la tournure que les choses avaient prise. Naturellement tout n'était pas clair, et j'étais averti de certains dangers. Slose voulait faire de moi une religion, Gaum un imposteur. Mersen paraissait vouloir démontrer qu'il n'était pas un agent karhaïdien en prouvant que j'en étais un. Mais Obsle, Yegen et quelques autres se plaçaient sur un plan supérieur. Ils désiraient communiquer avec les Stabiles et faire atterrir le vaisseau NAFAL en terre orgota, afin d'amener la Commensalité d'Orgoreyn, de gré ou de force, à s'allier avec l'Ékumen. Ils pensaient qu'en agissant ainsi l'Orgoreyn remporterait sur la Karhaïde une victoire de prestige éclatante et durable, et que les Commensaux qui se seraient faits les artisans de cette victoire verraient s'accroître leur prestige et leur pouvoir au sein du gouvernement. Leur parti du Libre Échange, une minorité parmi les Trente-trois, s'opposait à la perpétuation du conflit de la vallée du Sinoth ; leur tendance politique générale était conservatrice, mais non agressive et opposée au chauvinisme. Ils n'étaient plus au pouvoir depuis longtemps et estimaient pouvoir éventuellement y revenir s'ils suivaient, en courant certains risques, la voie que je leur traçais. Ces gens-là ne voyaient pas plus loin, ma mission était pour eux un moyen et non une fin, mais il n'y avait pas grand mal à cela. Une fois sur la bonne voie, ils commenceraient peut-être à se faire une idée du but où cela pourrait les conduire. En attendant, s'ils n'étaient guère clairvoyants, du moins étaient-ils réalistes. Obsle fit un effort pour convaincre les autres :

— Ou bien, dit-il, la Karhaïde aura peur de la force que cette alliance nous donnera – et rappelez-vous que ce pays vit dans la peur des choses et des idées nouvelles – et alors elle ne nous suivra pas et sera distancée. Ou bien le gouvernement d'Erhenrang s'armera de courage et viendra nous demander d'adhérer à l'Ékumen, mais après nous, en seconde position. Dans les deux cas le shiftgrethor de la Karhaïde en sortira affaibli ; et dans les deux cas nous dirigeons le traîneau. Si nous sommes assez intelligents pour nous saisir maintenant de cet avantage, ce sera un avantage permanent et un avantage assuré. Mais il faut que l'Ékumen soit prêt à nous aider,

monsieur Aï, dit-il en se tournant vers moi. Il faut que nous puissions montrer à notre peuple autre chose que votre seule personne, autre chose qu'un seul homme déjà connu à Erhenrang.

— Je vous ai compris, Commensal. Vous voudriez une preuve solide, éclatante, et j'aimerais vous l'offrir. Mais je ne puis faire atterrir le vaisseau avant d'avoir des assurances suffisantes sur sa sécurité et sur la sincérité de vos intentions. Il me faut le consentement et la garantie de votre gouvernement, c'est-à-dire, je suppose, l'accord global du Conseil des Commensaux, et une déclaration publique à cet effet.

— Rien à dire, c'est régulier, dit Obsle avec une expression sévère.

Je rentrais en voiture avec Shousgis, qui n'avait participé à cette longue discussion que par son rire jovial, et je lui posai cette question :

— Le Sarf, qu'est-ce que c'est ?

— Un des bureaux permanents de l'administration des Affaires intérieures. Il s'occupe des faux papiers, des voyages non autorisés, des substitutions d'emplois, des falsifications de toute sorte, et cetera – le déchet. Et c'est là le sens de *sarf* en langage des rues, le déchet, c'est un nom de fantaisie.

— Les inspecteurs sont donc des agents du Sarf ?

— Eh bien, oui, certains le sont.

— Et la police, je suppose qu'elle est en partie sous son autorité ?

J'avais formulé la question prudemment et la réponse fut du même style.

— Oui, je le suppose. Je suis dans l'administration des Affaires extérieures et naturellement il m'est difficile d'y voir clair dans tous les bureaux de mes collègues des affaires intérieures.

— Il faut avouer qu'on s'y perd ; ainsi le Bureau des Eaux, par exemple, qu'est-ce que c'est ? C'est ainsi que je changeai la conversation puisque le Sarf était un sujet à éviter. Ce que Shousgis n'avait pas voulu me révéler aurait peut-être été incompréhensible pour un habitant d'une planète telle que Hain ou l'heureuse Chiffewar ; mais j'étais né sur la Terre. C'est une chose qui a du bon d'avoir des ancêtres criminels. Un grand-père incendiaire peut vous léguer un bon nez pour déceler la fumée.

Il m'avait paru amusant et captivant de trouver sur Géthen des gouvernements si semblables à ceux des nations de la Terre dans le passé : une monarchie, et un authentique État bureaucratique pleinement développé, aussi passionnant à observer que la monarchie, mais moins pittoresque. Il était étrange que de ces deux sociétés ce fût la moins primitive qui fît entendre la note la plus sinistre.

Ainsi donc, Gaum, qui voulait faire de moi un menteur, était un agent de la police secrète d'Orgoreyn. Savait-il qu'Obsle lui connaissait cette qualité ? Certainement. Était-ce alors un agent provocateur ? Était-il censé agir pour ou contre le parti d'Obsle ? Lequel des groupements politiques représentés parmi les trente-trois Commensaux avait la haute main sur le Sarf ? – à moins que ce ne fût le Sarf qui eût sur eux la haute main. Il fallait éclaircir tout cela, et ce ne serait peut-être pas facile. La route à suivre m'avait d'abord paru très clairement tracée, encourageant tous les espoirs, et voilà qu'elle semblait devenir tout aussi tortueuse qu'à Erhenrang, tout aussi semée d'écueils cachés. Les choses, pensais-je, avaient commencé à se gâter lorsque Estraven, la nuit dernière, m'était apparu comme une ombre à mes côtés.

— Quelle est, ici à Mishnory, la situation de M. Estraven ? demandai-je à Shousgis, qui s'était laissé tomber dans son coin, à moitié endormi, tandis que la voiture roulait comme sur un billard.

— Estraven ? Ici, on l'appelle Harth, vous savez. Il n'y a pas de titres en Orgoreyn, nous avons supprimé tout cela à l'avènement de l'Ère Nouvelle. Eh bien, c'est un ressortissant du Commensal Yegey, si je suis bien renseigné.

— Il habite chez lui ?

— Oui, je crois.

J'étais sur le point de dire qu'il était curieux qu'il se soit trouvé chez Slose la veille au soir, et pas chez Yegey ce jour-là, mais il m'apparut, à la lumière de notre brève entrevue matinale, que ce n'était pas tellement curieux. Pourtant la seule idée qu'il pût m'éviter délibérément me causait de l'inquiétude.

Shousgis se redressa en rectifiant la position de son large séant sur le siège rembourré.

— On l'a trouvé, dit-il, dans la banlieue sud ; il travaillait dans une usine de colle à la gélatine ou dans une conserverie de poissons, quelque chose comme ça, et on l'a tiré du ruisseau. Ce sont des partisans du Libre Échange qui l'ont aidé, car naturellement il leur a été utile quand il était membre de la Kyorremy et Premier ministre, c'est la raison pour laquelle ils le soutiennent maintenant. Ils veulent surtout contrarier Mersen, je crois. Ha, ha ! Mersen est un espion à la solde de Tibe, et naturellement il s'imagine que personne ne le sait alors que tout le monde est au courant ; il ne peut pas sentir Harth car c'est pour lui soit un traître, soit un agent double, il voudrait bien éclaircir ce point mais ne peut le faire sans risquer de compromettre son shiftgrethor. Ha ! ha !

— À votre avis, Harth est-il un traître ou un agent double ?

— Un traître, purement et simplement. Il a bradé les territoires de la vallée du Sinoth revendiqués par son pays pour prévenir la montée

au pouvoir de Tibe, mais il n'a pas su mener son traîneau. Il a été exilé, mais chez nous il ne s'en serait pas tiré à si bon compte. Par les tétons de Meshe, qui joue contre son propre camp mérite bien de tout perdre, c'est ce qu'ils sont incapables de comprendre, ces individus sans patriotisme dont le seul mobile est l'égoïsme. D'ailleurs je crois que peu importe à Harth où il se trouve du moment qu'il peut continuer à faire des pieds et des mains pour garder une parcelle de pouvoir. Il s'est assez bien débrouillé ici, en cinq mois, vous avez pu le constater.

— Il s'en est assez bien tiré.

— Vous n'avez pas confiance en lui, vous non plus ?

— Non.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire. Je ne comprends pas pourquoi Yegey et Obsle s'accrochent à cet individu. C'est un traître certain, mû par l'intérêt personnel, et qui s'efforce de s'accrocher à votre traîneau, monsieur Aï, jusqu'à ce qu'il puisse se débrouiller tout seul. Voilà mon impression. Quant à moi je ne crois pas que je le prendrais sur mon traîneau s'il venait me demander ce service !

Shousgis souffla et inclina la tête avec énergie pour se décerner à lui-même un satisfecit, et il m'adressa un sourire, le sourire d'un homme vertueux à un homme non moins vertueux. La voiture roulait en douceur le long des larges avenues bien éclairées. La neige tombée le matin avait fondu, il n'en restait que quelque tas noirâtres le long des ruisseaux ; il tombait maintenant une petite pluie froide.

Les grands édifices du centre de Mishnory, ministères, écoles, temples Yomesh, avaient leurs contours à ce point estompés par la pluie, dans la clarté liquide des hauts réverbères, qu'on aurait dit qu'ils allaient fondre. Leurs arêtes étaient indécises, leurs façades zébrées, suintantes, maculées. Il y avait quelque chose de fluide et d'immatériel dans la lourdeur même de cette cité aux bâtiments monolithiques, dans cet État monolithique qui donnait le même nom au tout et à la partie. Et Shousgis, mon hôte jovial, homme lourd, sans rien d'immatériel, avait pourtant lui aussi quelque chose de flou et d'émoussé, quelque chose, oui, un petit quelque chose d'irréel.

Depuis que j'étais parti en voiture, quatre jours plus tôt, pour traverser les vastes champs dorés de l'Orgoreyn, ce qui avait été le début de mon heureuse progression vers le Saint des Saints de Mishnory, il me manquait quelque chose. Mais quoi ? Je me sentais isolé. Je ne souffrais pas du froid ces temps derniers car les intérieurs étaient assez bien chauffés en ce pays. Je mangeais sans plaisir, la nourriture orgota étant insipide ; ce n'était pas un grand mal. Mais les gens que je rencontrais, qu'ils fussent bien ou mal disposés à mon égard, pourquoi me paraissaient-ils tout aussi insipides ? Il y avait parmi eux de fortes personnalités – Obsle, Slose, le beau et

insupportable Gaum – et pourtant il manquait à chacun d'eux une certaine qualité, une dimension humaine ; ils n'étaient pas convaincants. Ils sonnaient creux.

C'était un peu, pensais-je, comme s'ils ne projetaient pas d'ombres. Pareilles élucubrations, tant soit peu ambitieuses, font partie de mon travail. Si je n'avais pas eu des dons pour cela, je n'aurais jamais été nommé Mobile. Il s'agit d'une faculté dont j'ai fait l'apprentissage sur Hain, où on l'élève à la dignité d'une science appelée télégnosie. C'est essentiellement la perception intuitive d'une totalité d'ordre moral ; et elle tend en conséquence à s'exprimer non pas en symboles rationnels, mais par métaphores. Je n'ai jamais été un télégnostique hors ligne, et cette nuit-là je me méfiais de mes propres intuitions parce que j'étais trop fatigué. Rentré dans mon appartement, je pris une douche chaude pour oublier tout. Mais, même alors, je ne pus me défendre d'un sentiment de malaise ; j'avais l'impression que l'eau chaude n'était pas tout à fait réelle, que je ne pouvais pas compter sur elle et lui faire confiance.

11
Soliloque à Mishnory

Mishnory. Streth Susmy. Je ne suis pas optimiste, et pourtant tout pourrait inciter à l'optimisme. Obsle chicane et marchande avec ses collègues Commensaux, Yegey a recours à des blandices{Blandices : flatteries, séduction.}, Slose fait du prosélytisme et le nombre de leurs partisans s'accroît. Ce sont des hommes astucieux qui ont leurs hommes bien en main. Il n'y a parmi les Trente-trois que sept libre-échangistes sur qui l'on puisse compter ; sur le reste, Obsle en voit dix dont il pense se faire des alliés sûrs, et cela donnerait tout juste la majorité.

L'un d'eux semble s'intéresser sérieusement à l'Envoyé : le Csl. Ithepen du District d'Eynyen. Sa curiosité à l'égard de la Mission extra-géthénienne part de l'époque où il fut chargé, pour le compte du Sarf, de censurer les émissions en provenance d'Erhenrang. On dirait que son travail de censeur est un poids sur sa conscience. Il a proposé à Obsle que les Trente-trois annoncent la venue du vaisseau stellaire sur leur invitation non seulement à leurs compatriotes, mais à la Karhaïde, en demandant à Argaven d'associer son pays à cette invitation. C'est une idée noble, à laquelle on ne donnera pas suite. Les Trente-trois s'abstiendront de demander à la Karhaïde de se joindre à eux pour quoi que ce soit.

Parmi eux, naturellement, les hommes du Sarf sont opposés à ce qu'on donne la moindre créance à la présence et à la mission de l'Envoyé. Quant aux indifférents et aux indécis qu'Obsle espère se rallier, je crois qu'ils craignent l'Envoyé, un peu comme c'était le cas d'Argaven et d'une grande partie de sa cour ; avec cette différence qu'Argaven lui prêtait sa propre folie alors qu'ils en font un menteur à leur image. Ce qu'ils craignent, c'est d'être publiquement le jouet d'une mystification à laquelle s'est refusée la Karhaïde, une mystification peut-être même échafaudée par ce pays. Supposons qu'ils adressent au vaisseau stellaire une invitation, et qu'ils le fassent publiquement. Bien. Mais si aucun vaisseau n'apparaît, quel coup pour leur shiftgrethor !

Vraiment Genly Aï exige de nous une confiance peu commune. À ses yeux, manifestement, cette exigence n'a rien d'exorbitant. Obsle et Yegey pensent amener, par la persuasion, la majorité des Trente-trois à lui faire confiance. Je ne sais pas pourquoi je suis moins optimiste ; peut-être qu'au fond de moi-même je ne veux pas que l'Orgoreyn apparaisse comme un pays plus éclairé que la Karhaïde, et que ce soit notre rival qui prenne tous les risques et en recueille les lauriers, la

Karhaïde restant dans l'ombre. Si ce sentiment d'envie est patriotique, il vient trop tard ; dès que j'ai senti que Tibe allait bientôt m'évincer, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour que l'Envoyé passe en Orgoreyn, et dans mon exil j'ai fait mon possible pour gagner les Orgota à sa cause.

Grâce aux fonds reçus d'Ashe par son intermédiaire, j'ai retrouvé mon indépendance : je suis une « unité », et non plus un « ressortissant ». Je n'assiste plus à des banquets, je ne me montre plus en public avec Obsle et autres défenseurs de l'Envoyé, que je n'ai pas revu depuis notre entrevue le surlendemain de son arrivée à Mishnory, il y a de cela une quinzaine.

Il m'a jeté l'argent confié par Ashe comme on donnerait son dû à un tueur à gages. Jamais je n'ai éprouvé pareille colère, et je l'ai insulté délibérément. Il a vu que j'étais en colère mais je ne suis pas sûr qu'il ait compris que je l'insultais ; il a semblé *accepter* mes conseils malgré la manière dont ils étaient donnés ; quand je me suis calmé, je m'en suis rendu compte et cela m'a tourmenté. Voulait-il vraiment, à Erhenrang, pendant tout ce temps, que je lui donne des conseils, sans savoir comment me le faire comprendre ? Est-ce possible ? Si oui, il a dû mal interpréter la moitié de ce que je lui ai dit au Palais, après souper, dans notre entretien au coin du feu le jour de la Cérémonie de la Clef de voûte, et ne rien comprendre à l'autre moitié. Son shiftgrethor a nécessairement des racines, une complexion et des exigences différentes de celles du nôtre ; et c'est peut-être lorsque je pensais user avec lui de la plus brusque franchise qu'il m'a trouvé le plus subtil et le plus obscur.

Il est obtus par ignorance, arrogant par ignorance. Il est ignorant à notre égard comme nous sommes ignorants à son égard. Il nous est infiniment étranger et je serais un imbécile de laisser mon ombre obscurcir l'espoir radieux qu'il nous apporte. Je réprime ma vanité mortelle. Je l'évite, c'est manifestement ce qu'il veut. Il a raison. Un traître karhaïdien en exil ne peut que compromettre sa cause.

Aux termes de la loi orgota toute « unité » doit avoir un emploi. Je travaille de la Huitième heure à midi dans une usine de plastiques. C'est une besogne facile : j'actionne une machine qui assemble à chaud des pièces de plastique pour en faire des petites boîtes transparentes, dont j'ignore la destination. L'après-midi, pour me désennuyer, j'ai repris mon entraînement aux vieilles disciplines apprises à Rothra. Je suis heureux de constater que je n'ai rien perdu de ces facultés : mobiliser la force dothale et me mettre en état de contre-transe ; mais de cet état je ne tire pas grand-chose et, quant aux disciplines de l'immobilité et du jeûne, c'est comme si je ne les avais jamais apprises ; il me faut repartir à zéro, comme un enfant. J'en suis à une journée de jeûne et mon ventre crie « Une semaine ! Un mois ! »

Il a commencé à geler la nuit ; ce soir il souffle un vent âpre

chargé de pluie glacée. Toute la soirée je n'ai cessé de penser à Estre, dont je croyais entendre souffler le vent. J'ai écrit ce soir une longue lettre à mon fils. Tandis que j'étais ainsi occupé, je crus sentir, à maintes reprises, la présence d'Arek, comme si j'allais le voir si je tournais la tête. Pourquoi rédiger ce journal ? Pour qu'il soit lu par mon fils ? À quoi cela lui servirait-il ? J'écris peut-être pour le plaisir d'écrire en ma propre langue.

Harhahad Susmy. La radio n'a encore fait aucune allusion à l'Envoyé. Pas un mot sur lui. Je me demande si Genly Aï s'est aperçu qu'en Orgoreyn, malgré son vaste appareil gouvernemental si ostensible, rien ne se fait ostensiblement, rien n'est dit tout haut. La machine cache les machinations.

Tibe veut apprendre aux Karhaïdiens à mentir, et pour cela s'est mis à l'école de l'Orgoreyn – une excellente école. Mais je crois que nous aurons du mal à apprendre à mentir parce que nous pratiquons depuis si longtemps l'art de contourner perpétuellement la vérité sans jamais rien dire sur elle de mensonger, et sans jamais l'atteindre non plus.

Grand coup de main orgota hier dans la vallée de l'Ey. Traversant la rivière, ils ont brûlé les greniers de Tekember. Le Sarf est comblé, Tibe aussi. Mais comment cela finira-t-il ?

Slose, appliquant aux déclarations de l'Envoyé son mysticisme Yomesh, interprète la venue de l'Ékumen comme celle de règne de Meshe parmi les hommes, et il perd de vue les réalités.

— Nous devons mettre fin au conflit avec la Karhaïde, dit-il, *avant* la venue des Hommes Nouveaux. Nous devons purifier nos esprits pour cette circonstance. Nous devons sacrifier notre shiftgrethor, bannir tout acte de vengeance, cesser de nous jalouser et nous unir tous ensemble comme les frères d'un unique Foyer.

— Mais comment serait-ce possible avant la venue du vaisseau stellaire. Comment rompre ce cercle vicieux ?

Guyrny Susmy. Slose préside un comité dont l'objet est d'interdire les représentations de pièces obscènes dans les maisons de rendez-vous d'Orgoreyn ; ces pièces sont sans doute l'équivalent de nos *houhouf* de Karhaïde. Slose leur reproche d'être triviales, vulgaires et blasphématoires.

S'opposer à quelque chose, c'est contribuer à son maintien. On dit ici : « Tous les chemins mènent à Mishnory. » Évidemment, si on tourne le dos à Mishnory pour s'en éloigner, on est encore sur la route de Mishnory. En s'opposant à la vulgarité, on y est inévitablement ramené. Il faut aller ailleurs, avoir un autre but ; alors on marche sur une autre route.

Yegey a dit aujourd'hui au Conseil des Trente-trois : « Je suis irréductiblement opposé à votre blocus des exportations de céréales en

Karhaïde, et à l'esprit de compétition qui l'inspire. » Je suis d'accord, mais ce n'est pas le moyen d'en sortir, de quitter la route de Mishnory. Il faudrait qu'il propose une solution de rechange. L'Orgoreyn et la Karhaïde doivent tous deux abandonner la voie qu'ils sont en train de suivre, et ne la prendre ni dans un sens ni dans l'autre ; il leur faut aller ailleurs et rompre le cercle. À mon avis, Yegey ne devrait parler que de l'Envoyé, exclusivement.

Être athée, c'est croire en Dieu. Démontrer son existence ou sa non-existence, c'est à peu près la même chose sur le plan probatif. C'est pourquoi les Handdarata évitent le mot de *preuve* ; ils préfèrent ne pas traiter Dieu comme un fait qui peut être prouvé ou être l'objet d'un acte de foi : ils ont rompu le cercle et sont libres.

Savoir quelles sont les questions auxquelles on ne peut répondre, et *ne pas y répondre*, voilà ce qu'il faut apprendre avant tout en période de tension et de confusion.

Tormenbod Susmy. Mon malaise s'accentue : toujours aucune allusion à l'Envoyé sur les ondes du Bureau central. Aucune de nos anciennes émissions d'Erhenrang sur Genly Aï n'a jamais été autorisée en Orgoreyn, et ni celles qui ont filtré illégalement ni les récits de commerçants et de voyageurs, ne semblent avoir donné lieu à autre chose qu'à des rumeurs sans grande portée. La mainmise du Sarf sur les communications est absolue ; je l'ignorais, et je n'aurais pas cru la chose possible. On en frémit. Tel n'est pas le pouvoir du roi et de la Kyorremy en Karhaïde, car si l'on ne peut y faire tout ce qu'on veut, tant s'en faut, du moins y est-on à peu près libre d'écouter, et tout à fait libre de dire, ce qui vous plaît. En Orgoreyn, le gouvernement peut empêcher, non seulement d'agir, mais de penser. Assurément, pareille tyrannie est abusive.

Shousgis et ses amis pilotent ouvertement Genly Aï par la ville. Je me demande s'il comprend que cette façon d'agir à découvert a pour objet de cacher qu'on veut le cacher. Personne ne sait qu'il est ici. J'interroge mes camarades de travail à l'usine : ils ne sont au courant de rien et s'imaginent que je leur parle d'un membre de quelque secte Yomesh farfelue. Aucune information sur Aï, rien qui pourrait éveiller la curiosité des gens à son égard, seconder sa cause ou protéger sa vie.

Dommage qu'il nous ressemble tellement. À Erhenrang les gens se le montraient du doigt, ils avaient sur lui des éléments d'information plus ou moins exacts et étaient au courant de sa présence. Ici elle est tenue secrète et personne ne le remarque. Pour les Orgota (comme pour moi la première fois que je l'ai vu) c'est tout simplement un jeune homme bien découplé, très brun et d'une taille exceptionnelle, qui commence à entrer en kemma. J'ai étudié les rapports des médecins sur sa physiologie, qui diffère profondément de la nôtre, et non superficiellement. Il faut le connaître pour savoir qu'il vient d'une

autre planète.

Et pourquoi le cachent-ils ? Pourquoi est-ce qu'aucun des Commensaux ne met ses collègues au pied du mur en parlant de l'Envoyé dans un discours public ou à la radio ? Pourquoi Obsle lui-même est-il muet ? Parce qu'il a peur.

Mon roi craignait l'Envoyé ; ces gens-là se craignent les uns les autres.

En ma qualité d'étranger, je crois être la seule personne à qui Obsle fasse confiance. Il se plaît en ma compagnie (comme j'apprécie la sienne), et il a plusieurs fois sacrifié son shiftgrethor pour me demander conseil franchement. Mais quand je le presse de tout révéler, de dresser l'intérêt public contre les intrigues partisanes, il ne veut pas m'entendre.

— Si la Commensalité tout entière avait les yeux fixés sur l'Envoyé, dis-je, le Sarf n'oserait rien faire contre lui, ou contre vous, Obsle.

— Oui, oui, soupire Obsle, mais c'est irréalisable, Estraven. La radio, la presse écrite, les revues scientifiques, tout est aux mains du Sarf. Que voulez-vous que je fasse, des discours en plein air comme un prêtre fanatique ?

— On peut parler aux gens, ébruiter des rumeurs ; c'est à peu près ce que j'ai fait l'an dernier à Erhenrang. J'amenais les gens à me poser des questions dont j'avais la réponse toute prête, et cette réponse c'était l'Envoyé lui-même.

— Si seulement il faisait atterrir ici son satané vaisseau pour que nous ayons quelque chose de concret à montrer au public ! Malheureusement…

— Il ne le fera pas atterrir avant d'être sûr que vous êtes de bonne foi.

— Je ne le suis pas ? cria Obsle en s'enflant comme un gros poisson-lune. Est-ce que depuis un mois je ne consacre pas à cette affaire chaque minute de mon temps ? Par mon honneur ! Il faut le croire sur parole, et il exige cela sans nous donner sa confiance en échange.

— Peut-il vous la donner ?

Obsle souffle comme un phoque et ne répond rien.

Effectivement, à ma connaissance, c'est lui qui, de tous les dirigeants orgota, serait le moins indigne de se voir décerner un brevet de bonne foi.

Odgetheny Susmy. Pour devenir un haut fonctionnaire du Sarf, il faut, semble-t-il, avoir une certaine forme complexe de stupidité. Gaum en offre un bel exemple. Il voit en moi un agent karhaïdien s'employant à faire tomber l'Orgoreyn dans un piège qui équivaudrait à une catastrophique perte de prestige pour ce pays ; il s'imagine que

mon mandat de Premier ministre a eu pour seul objet la préparation de ce piège, qui consiste à faire accroire aux Orgota le mythe grotesque d'un Envoyé de l'Ékumen. Mon Dieu, j'ai autre chose à faire que de jouer au shiftgrethor avec une crapule. Mais il n'est pas armé pour comprendre une chose aussi simple. Maintenant que Yegey semble m'avoir lâché, Gaum s'imagine que je dois être à vendre, et il a comploté de m'acheter en s'y prenant de très curieuse façon, une façon bien à lui. Il m'a surveillé ou fait surveiller d'assez près pour s'assurer que j'allais entrer en kemma le jour de Posthe ou de Tormenbod ; il m'a donc abordé la nuit dernière alors qu'il était en plein kemma, provoqué sans doute à coup d'hormones, et il s'est mis en devoir de me séduire. Me rencontrant « par hasard » rue Pyenefen, il s'écrie :

— Harth ! voilà quinze jours que je ne vous ai pas vu. Où vous cachiez-vous ? Venez donc prendre un verre de bière avec moi.

Il choisit un cabaret avoisinant une des maisons de rendez-vous officielles. Il commande, non pas de la bière, mais de l'eau-de-vie. Il veut brûler les étapes. À peine avons-nous bu un verre qu'il pose sa main sur la mienne et dit en un murmure, son visage frôlant le mien :

— Je ne t'ai pas rencontré par hasard. Je t'attendais. Je brûle d'être ton partenaire ce soir.

Et il m'appelle par mon prénom. Je ne lui coupe pas la langue parce que je n'ai pas de couteau sur moi depuis que j'ai quitté Estre. Je lui dis que j'ai fait vœu de chasteté pour la durée de mon exil. Il roucoule, susurre et ne me lâche pas les mains. Il atteint rapidement la phase culminante du kemma dans le rôle femelle. Gaum est très beau en kemma, et il comptait sur sa beauté et son savoir-faire ; d'autre part il devait savoir que mon appartenance au Handdara m'empêcherait sans doute de faire usage de drogues antikemma, et que je me ferais une loi de m'imposer une abstinence sexuelle à conquérir de vive lutte. Il a oublié que d'avoir quelqu'un en horreur, cela vaut toutes les drogues.

Las d'être tripoté par lui, je me dégage alors que je commence à en sentir l'effet et, en le quittant, je lui conseille d'essayer la maison de rendez-vous la porte à côté. Il me regarde avec une haine pitoyable : car si perfides qu'aient été ses intentions, il est vraiment en kemma et très ému.

Comment pouvait-il croire que j'allais me vendre à si bas prix ? Il doit me juger bien désemparé ; et à cette idée, me voilà effectivement désemparé.

Au diable ces hommes impurs. Il n'y a pas un seul être pur parmi eux.

Odsordny Susmy. Cet après-midi Genly Aï a parlé au Conseil des Trente-trois. C'était une séance à huis clos, dont la radio n'a rien

transmis, mais Obsle m'a fait venir chez lui pour m'en faire entendre son enregistrement sur bande. L'Envoyé a bien parlé, avec une sincérité et une insistance émouvantes. Il y a en lui une candeur désarmante, insensée et étrangère à notre mentalité ; et pourtant cette candeur apparente révèle subitement une discipline du savoir et une largeur de vues qui m'ont impressionné. Par ses lèvres parle un peuple sagace et magnanime, un peuple qui a lié en une seule sagesse les aspects innombrables d'une expérience humaine profonde, ancienne, redoutable et d'une diversité inimaginable. Mais lui-même est jeune, impatient, inexpérimenté. Il est placé plus haut que nous et son regard balaye un horizon plus vaste, mais sa propre taille n'est que celle d'un homme.

Il parle mieux maintenant qu'à Erhenrang, plus simplement et plus subtilement ; comme tout homme c'est par la pratique qu'il a appris son métier.

Son discours est fréquemment interrompu par des membres du clan hégémoniste ; ils demandent que le président fasse taire ce pauvre fou et le mette à la porte pour que l'on passe aux choses sérieuses. Le Csl. Yemembey est le plus déchaîné de tous, et il est sans doute sincère. « Vous n'allez pas me dire que vous avalez ce *guichy-michy*. » Voilà ce qu'il ne cesse de vociférer en s'adressant à Obsle assis loin de lui. C'est un certain Kaharosile, me dit Obsle, qui tient la vedette dans les interruptions concertées rendant si difficile l'écoute de certaines parties de la bande. Je cite de mémoire :

Alshel (le président) : Monsieur l'Envoyé, nous trouvons très intéressantes, voire passionnantes, votre information et les propositions faites par MM. Obsle, Slose, Ithepen, Yegey et compagnie. Mais il faudrait que nous puissions nous appuyer sur quelque chose de plus substantiel (Rires). Puisque le roi de Karhaïde détient votre… le véhicule sur lequel vous êtes arrivé, qu'il est enfermé en un lieu où nous ne pouvons pas le voir, vous serait-il possible, comme nous l'avons suggéré, de faire atterrir votre… vaisseau stellaire ? Comment l'appelez-vous ?

Aï : vaisseau stellaire est une appellation appropriée, monsieur.

Alshel : Vraiment ? Comment l'appelez-vous ?

Aï : D'après sa fiche technique, c'est un NAFAL-20 Type Cétien, vaisseau interstellaire habité.

Une voix : Vous êtes sûr que ce n'est pas le traîneau de St. Pethethe ? (Rires)

Alshel : S'il vous plaît ! Bon, eh bien, si vous pouvez faire atterrir ce vaisseau ici – sur un terrain solide, pourrait-on dire – afin de nous donner, en quelque sorte, de substantielles…

Une voix : Tout ça ne vaut pas tripette !

Aï : J'ai le plus grand désir de faire atterrir ce vaisseau, monsieur,

comme symbole de bonne foi réciproque. J'attends seulement pour cela que vous annonciez préalablement cet événement à votre peuple.

Kaharosile : Vous ne comprenez pas, Commensaux, ce que cet individu manigance contre nous ? Il ne s'agit pas seulement d'une plaisanterie stupide. Ce qu'il veut, c'est exposer à la risée publique notre crédulité, notre jobardise, notre stupidité. Vous savez que c'est un agent karhaïdien. Et la perversion sexuelle dont il est manifestement atteint est de celles qu'on ne soigne pas chez les Karhaïdiens, cela sous l'influence de leur obscurantisme religieux ; bien plus, on la crée artificiellement, cette perversion, en vue des orgies pratiquées par les Devins. Et pourtant lorsqu'il dit : « Je viens de l'Espace », certains d'entre vous perdent tout sens critique, et, chose invraisemblable, qui dépasse l'entendement, ils *croient* cet individu, ils le croient bel et bien, etc.

À en juger par l'enregistrement, Aï a soutenu patiemment ces sarcasmes et ces assauts. Obsle dit qu'il s'est bien comporté. J'attendais dans la rue pour les voir sortir de la salle du conseil après la séance. Aï paraissait sombre et préoccupé. On le serait à moins.

Mon impuissance est intolérable. C'est moi qui ai mis cette machine en marche, et maintenant je ne peux plus rien faire pour en commander le mouvement. Je rôde furtivement dans les rues, le capuchon abaissé, pour tenter d'entrevoir l'Envoyé. J'ai tout donné pour cette existence vaine et furtive – pouvoir, fortune, amis. Pauvre Therem, tu as bien raté ta vie.

Pourquoi faut-il que je ne m'enthousiasme jamais que pour des chimères ?

Odeps Susmy. L'appareil transmetteur que Genly Aï a maintenant remis aux mains des Trente-trois par l'entremise d'Obsle ne va convertir personne. Il faut reconnaître qu'il fonctionne impeccablement, mais aucun mathématicien ou ingénieur orgota ne pourra guère faire mieux que le Karhaïdien Shorst, de l'Académie royale des sciences mathématiques : « Je ne comprends pas le principe de cet appareil », s'était-il contenté de déclarer, ce qui ne prouve rien, ni pour ni contre. Ce serait parfait si l'univers n'était qu'une seule grande Citadelle du Handdara, mais, hélas, il faut aller de l'avant, souiller la neige fraîche, prouver et réfuter, questionner et répondre.

Une fois de plus j'ai insisté auprès d'Obsle sur cette possibilité : que l'Envoyé appelle son vaisseau stellaire par radio, qu'il réveille l'équipage et lui demande de communiquer sur les ondes avec le Conseil des Trente-trois par postes conjugués. Cette fois-ci Obsle avait sa réponse toute prête :

— Écoutez, mon cher Estraven, le Sarf a la haute main sur notre radio, vous devriez le savoir. Je ne sais, moi-même, quels sont parmi les responsables des communications ceux qui appartiennent au Sarf ;

presque tous sans doute, car c'est un fait avéré qu'ils ont sous leurs ordres tout ce qui est transmission et réception à tous les échelons, techniciens et dépanneurs compris. Ils ont les moyens d'intercepter ou falsifier toute transmission que nous recevrions, si nous en recevons, et ils n'hésiteraient pas à le faire ! Vous voyez ça d'ici : nous serions là dans la salle du Conseil, nous les « Cinglés de l'Espace », victimes de notre propre « canular », écoutant anxieusement une cacophonie de parasites – et rien d'autre – ni réponse, ni Message.

— Ne pourriez-vous payer les services de quelques techniciens loyaux, ou débaucher certains des leurs ?

Autant en emporte le vent. Il craint pour son propre prestige. Il a déjà changé d'attitude à mon égard. S'il annule sa réception de ce soir en l'honneur de l'Envoyé, la situation est grave.

Odarhad Susmy. Il a annulé la réception.

Ce matin j'ai contacté l'Envoyé, à la mode orgota. Non pas ouvertement, chez Shousgis, dont le personnel doit fourmiller d'agents du Sarf à commencer par Shousgis lui-même, mais dans la rue, « par hasard », furtivement, comme Gaum m'en a donné l'exemple.

— Monsieur Aï, je voudrais vous parler. Avez-vous un moment ? Il se retourne en sursaut, et paraît effrayé lorsqu'il me reconnaît.

— À quoi bon, monsieur Harth ? me lance-t-il au bout d'un moment. Vous savez bien que je ne peux plus me fier à vous… depuis Erhenrang…

C'est dire les choses franchement, sinon avec perspicacité ; et peut-être aussi fait-il preuve de perspicacité : il sait que je veux le conseiller, non lui demander une faveur, et il veut ménager mes susceptibilités.

— Nous sommes à Mishnory, lui dis-je, et non à Erhenrang, mais le même péril vous menace. Si vous ne pouvez obtenir d'Obsle ou de Yegey qu'on vous laisse communiquer avec votre vaisseau par radio, pour que ses occupants, sans hasarder leur sécurité, puissent faire quelque chose pour étayer vos allégations, alors il faudrait utiliser votre propre appareil, l'ansible, pour faire atterrir le vaisseau immédiatement. Ce sera pour lui un risque moindre que celui que vous courez actuellement, abandonné de tous.

— Les débats du Conseil des Commensaux ont été tenus secrets. Comment pouvez-vous être informé de mes « allégations », monsieur ?

— Parce que je suis en ce monde pour m'informer.

— Mais ici, ce n'est pas votre affaire, monsieur. Cela ne regarde que les Commensaux d'Orgoreyn.

— Je vous préviens que votre vie est en danger, monsieur Aï.

Il ne répond rien. Je le quitte.

J'aurais dû lui parler depuis des jours. Il est trop tard. Une fois de plus, voilà sa mission et mes espoirs compromis par la peur. Mais il ne

s'agit pas ici de la peur d'un autre monde. Ces Orgota ne sont pas assez intelligents, pas assez développés spirituellement pour craindre ce qui est d'une étrangeté prodigieuse et authentique. Pour le craindre il faudrait le concevoir. Ils ont sous les yeux un homme d'un autre monde, et que voient-ils ? Un espion karhaïdien, un agent secret, un homme atteint de perversion sexuelle, un infime rouage politique, quelque chose de tout petit… à leur image.

S'il ne fait pas venir son vaisseau immédiatement, ce sera trop tard ; c'est peut-être déjà trop tard.

C'est ma faute. J'ai tout gâché.

12
Du temps et de la nuit

Tiré des Maximes de Touhoulme le Grand Prêtre, bréviaire du culte Yomesh, rédigé en Orgoreyn du Nord il y *a environ neuf cents ans.*

Meshe est le Centre du Temps. L'instant de sa vie où il eut une vision claire de toutes choses prit place lorsqu'il eut vécu trente ans sur terre ; il vécut ensuite trente années de plus si bien que sa Vision se situe au centre de sa vie. Et tous les siècles ayant précédé la Vision furent aussi nombreux que le seront ceux qui suivront la Vision, laquelle, par conséquent, se situe au centre du Temps. Et il n'y a au centre ni passé ni avenir. Le centre est partout, il est dans tout le passé et dans tout l'avenir. Il est ce qui n'a pas été et ce qui ne sera pas. Il est. Il est tout.

Rien n'est invisible.

Le pauvre homme de Sheney adressa ses prières à Meshe : il n'avait rien pour nourrir les enfants nés de sa chair, ni de grain à semer, car les pluies avaient fait pourrir les semences déjà semées et tous les habitants de son foyer étaient affamés. Meshe lui dit : « Fouille à Tuerresh les champs jonchés de pierres, et tu y trouveras un trésor d'argent et de pierres précieuses ; car je vois un roi l'enterrer en cet endroit, il y a dix mille ans, alors qu'un roi voisin lui cherche querelle. »

Le pauvre homme de Sheney fouilla les moraines{Moraine : amas de débris minéral transporté par un glacier.} de Tuerresh, déterra à l'endroit désigné par Meshe un grand trésor de joyaux anciens, et cria de joie. Mais Meshe était présent, et il pleura à la vue de ces richesses. « Je vois, dit-il, un homme tuer son frère-en-foyer pour une de ces pierres taillées. Cela se passe dans dix mille ans, et les ossements de la victime auront pour tombeau le lieu où gît ce trésor. Ô homme de Sheney, je sais aussi où est ta tombe : je te vois couché dans cette tombe. »

La vie de tout homme est au centre du Temps, car chacun est apparu à Meshe, dans sa Vision, et chacun est en son œil. Nous sommes les pupilles de son œil. Nos actions sont sa Vision, nos existences son Savoir.

Dans la forêt d'Ornen, qui s'étend sur quarante lieues de long et quarante lieues de large, se dressait un vieux hemmen puissant et majestueux. Il avait cent branches, mille ramilles sur chaque branche et cent feuilles sur chaque ramille. Être vivant enraciné, l'arbre dit : « Toutes mes feuilles sont visibles sauf une seule, cette seule feuille

étant cachée par l'ombre de toutes les autres. Cette feuille est mon secret. Qui la découvrira à l'ombre des autres ? Et qui pourrait compter le nombre de mes feuilles ? »

Meshe vint à passer dans la forêt d'Ornen. Et de cet arbre unique il cueillit cette feuille unique.

De toutes les gouttes de pluie qui tombent dans les orages d'automne, aucune n'est jamais tombée auparavant, et la pluie est tombée, tombe, tombera en l'automne de chaque année. Meshe a vu chaque goutte, il sait quand elle est tombée, tombe ou tombera.

En l'œil de Meshe sont toutes les étoiles, et les ténèbres entre les étoiles ; et les ténèbres y brillent comme les étoiles.

En répondant à la Question du Seigneur de Shorth, à l'instant de la Vision, Meshe vit le ciel entier étinceler comme si tout n'était qu'un Soleil unique. Au-dessus et au-dessous de la terre toute la sphère céleste brillait comme la surface solaire, et il n'y avait aucune zone d'ombre. Car il ne voyait pas ce qui avait été ou ce qui serait, mais ce qui est. Les étoiles qui fuient et qui s'éteignent étaient toutes visibles à son œil, et tous leurs feux brillaient d'un éclat présent{Cette parabole figure en termes mystiques une des théories invoquées à l'appui de l'hypothèse d'un univers en expansion que l'École mathématique de Sith fut la première à émettre il y a plus de quatre mille ans ; cette hypothèse a généralement reçu l'agrément des cosmographes ultérieurs, et pourtant les conditions météorologiques sur Géthen limitent considérablement les observations astronomiques qu'on pourrait faire pour l'étayer. Le taux d'expansion (constante de Hubble ; constante de Rerherek) peut être en fait estimé à partir de la quantité de lumière visible dans le ciel nocturne. Ce que l'on veut montrer par ces théories, c'est que si l'univers n'était pas en expansion le ciel nocturne ne paraîtrait pas sombre.}.

La nuit n'existe que dans l'œil des mortels, qui croit voir mais ne voit pas. Pour l'œil de Meshe il n'est pas de nuit.

Aussi ceux qui invoquent la nuit{Les Handdarata.} se couvrent de ridicule et sont recrachés par Meshe : ils donnent un nom à ce qui n'existe pas, en font une Source et une Fin.

Il n'y a ni source ni fin car toutes choses sont au Centre du Temps. De même que toutes les étoiles peuvent se refléter sur le globe d'une goutte de pluie qui tombe dans la nuit, de même la goutte de pluie se reflète sur toutes les étoiles. Il n'y a ni nuit, ni mort, car toutes choses existent en un Moment lumineux, leur commencement et leur fin se confondent.

Un centre, une vision, une loi, une lumière. N'attendez pas pour regarder dans l'œil de Meshe.

13
Nu pour l'exit

Tout contribuait à me remplir d'inquiétude, la réapparition soudaine d'Estraven, le fait qu'il fût tellement au courant de mes affaires et l'insistance véhémente de sa mise en garde. Je pris vite un taxi pour me rendre chez Obsle. Je voulais lui demander comment il pouvait se faire qu'Estraven en sût si long et pourquoi il avait surgi subitement pour me presser de faire ce qu'Obsle lui-même, justement, m'avait déconseillé. Le Commensal était sorti, et le gardien de son îlot ne savait ni où il était allé ni quand il rentrerait. Je me rendis chez Yegey sans plus de succès. Il neigeait à gros flocons, et mon chauffeur n'étant pas équipé de chaînes pour faire face à pareil enneigement, jusque-là le plus important de ce nouvel automne, refusa d'aller plus loin que chez Shousgis. Je ne pus, ce soir-là, joindre au téléphone ni Obsle, ni Yegey, ni Slose.

Shousgis m'en donna l'explication au cours du dîner : on célébrait un festival Yomesh, la fête solennelle des Saints et des Défenseurs du Trône, il fallait donc que les hauts fonctionnaires de la Commensalité se montrent dans les lieux de culte. Et il fit une analyse assez pénétrante de la conduite d'Estraven : c'était un homme qui avait été puissant ; aujourd'hui déchu, il saisissait avidement toute occasion d'influencer les gens ou d'infléchir le cours des événements, cela de moins en moins rationnellement et de plus en plus désespérément à mesure que le temps passait et qu'il se voyait condamné à sombrer dans l'impuissance et l'anonymat. C'était là, j'en convins, une explication vraisemblable de l'attitude d'Estraven, de son anxiété fébrile. Mais j'en avais subi la contagion. J'étais en proie à un vague malaise tout au long de ce pesant repas. Shousgis parlait intarissablement, s'adressant à moi et aux nombreux employés, adjoints et caudataires{Caudataire : à l'origine, celui qui porte la queue de la robe d'un prélat, dans une cérémonie. *Fig.* : flatteur, complimenteur.} qui tous les soirs partageaient sa table ; jamais il n'avait tant discouru, ni avec une jovialité si acharnée. Le dîner enfin terminé, il était bien tard pour ressortir ; de toute façon, me dit Shousgis, tous les Commensaux seraient pris jusqu'après minuit par la solennité en cours. Je décidai de me passer de souper et de me coucher de bonne heure. Entre minuit et l'aube, je n'en saurais préciser l'heure, je fus réveillé par des inconnus qui me signifièrent que j'étais en état d'arrestation. Je fus conduit sous bonne garde à la prison de Kundershaden.

C'est un vieux bâtiment, un des rares spécimens d'une époque très

ancienne qui soit resté debout à Mishnory. Je l'avais souvent remarqué, avec sa longue façade sinistre, encrassée, hérissée de tours, contrastant avec les masses pâles et trapues des édifices commensaux. Ce n'est pas une façade qui cache autre chose, ce n'est pas un pseudonyme. C'est quelque chose de réel, d'authentique, vraiment digne du nom de prison.

Les gardiens, de solides gaillards, me conduisirent brutalement par de longs couloirs, à une petite pièce sale brillamment éclairée. J'y fus laissé seul quelques minutes ; puis elle fut envahie par d'autres geôliers qui accompagnaient un homme au visage maigre, visiblement leur supérieur. Il garda deux hommes avec lui et renvoya les autres.

— Voulez-vous m'autoriser, lui demandai-je, à adresser un message au Commensal Obsle ?

— Le Commensal est au courant de votre arrestation.

— Il est au courant ? dis-je bêtement ahuri.

— Vous pensez bien que mes supérieurs hiérarchiques n'agissent que sur l'ordre des Trente-trois. Nous allons procéder à votre interrogatoire.

Les gardes me saisirent les bras. Leur résistant, je lançai avec colère :

— Je suis prêt à répondre à vos questions, inutile de recourir à l'intimidation.

L'homme au visage maigre n'en tint aucun compte et rappela un troisième gardien, qui se joignit aux deux autres pour me déshabiller, m'attacher à une table démontable et m'injecter, je suppose, un quelconque sérum de vérité.

Sur quoi porta l'interrogatoire et combien de temps il dura, je serais bien incapable de le dire. J'étais en état de narcose plus ou moins profonde et n'en ai gardé aucun souvenir. Lorsque je revins à moi, il me fut difficile d'évaluer la durée de mon séjour à Kundershaden – quatre ou cinq jours, à en juger par mon état physique, mais je pouvais me tromper. Tandis que les jours passaient j'avais perdu la notion du temps, ne sachant même pas en quel mois me situer ; et je fus long à me faire ne fût-ce qu'une vague idée de l'endroit où je me trouvais. J'étais dans un camion faisant partie d'un convoi, un engin comparable au vaisseau routier dans lequel j'avais franchi le Kargav pour me rendre à Rer, mais dans le fourgon, non dans la cabine du conducteur. J'avais vingt ou trente compagnons d'infortune, leur nombre étant difficile à évaluer du fait que dans notre prison sans fenêtres la lumière n'entrait que par une fente ménagée dans la porte arrière, fente obturée par quatre épaisseurs de mailles d'acier. Sans doute ne repris-je conscience qu'après avoir voyagé assez longtemps, car chaque personne avait déjà sa place plus ou moins délimitée, et l'odeur de sueur, de vomis et d'excréments

avait atteint son point de saturation. Personne ne se connaissait, personne ne connaissait notre destination. On parlait peu. C'était la deuxième fois que je me trouvais enfermé dans les ténèbres avec des gens d'Orgoreyn résignés et sans espoir. Je reconnus le triste présage de ma première nuit en ce pays : cette cave obscure que j'avais voulu oublier pour chercher à ciel ouvert, en plein jour, l'essence de l'Orgoreyn. Comment pouvais-je m'étonner de ce que tout m'eût donné une impression d'irréalité ?

Il me semblait que le camion allait vers l'est, illusion tenace dont je ne pouvais me défaire, même lorsqu'il apparut que nous allions en direction de l'ouest, nous enfonçant toujours davantage en Orgoreyn. Notre sens inné de l'orientation et du champ magnétique nous abandonne entièrement sur une planète étrangère ; lorsque l'intellect ne peut plus ou ne veut plus faire les corrections nécessaires, il en résulte une complète désorientation, l'impression que tout se désagrège littéralement.

Un des prisonniers mourut cette nuit-là. Il avait été frappé au ventre à coups de pieds ou de bâton, et il expira en perdant son sang par l'anus et la bouche. Personne ne fit rien pour lui ; rien ne pouvait être fait. On nous avait donné en pitance un pot d'eau en plastique quelques heures auparavant ; il était vide depuis longtemps. Le mourant se trouvait à mes côtés, et je lui mis la tête sur mes genoux pour lui rendre la respiration plus facile ; c'est ainsi qu'il succomba. Nous étions tous nus, mais de ce jour son sang me fit un vêtement sur les jambes, les cuisses et les mains ; un vêtement brun, sec, rigide, sans chaleur.

La nuit se fit glaciale, et nous dûmes nous serrer les uns contre les autres pour lutter contre le froid. N'ayant pas de chaleur à donner, le cadavre fut écarté du groupe, exclu. Et les vivants s'entassèrent pêle-mêle, agités d'un seul mouvement par le roulis et les cahots de véhicule. Cela dura toute la nuit ; l'obscurité était totale dans notre cage d'acier. Nous étions en rase campagne et n'étions suivis d'aucun camion. Même en se collant le visage sur les mailles d'acier de la fente, on ne pouvait rien voir si ce n'est la nuit et, très vaguement, la neige couvrant le sol.

La neige qui tombe, celle qui vient de tomber, celle qui est tombée depuis longtemps, celle que la pluie à recouverte, celle qui a dégelé et regelé… chacune a droit à un vocable en orgota et en karhaïdien. En cette dernière langue (qui m'est plus familière) j'ai compté soixante-deux mots caractérisant les différentes espèces, conditions, étapes et qualités de la neige – de la neige tombée, s'entend. Il existe un autre groupe de mots décrivant les différentes sortes de chutes neigeuses ; un autre encore pour la glace ; une vingtaine d'autres vocables, ou davantage, précisent en une synthèse

le degré de température, la force du vent et la nature des précipitations. Assis dans mon coin, je m'efforçai de dresser des listes de ces mots, mentalement. Chaque fois que je trouvais un mot nouveau, je l'ajoutais à la liste voulue à la place qui lui revenait dans l'ordre alphabétique.

Le camion s'arrêta après l'aube. Par la fente, des prisonniers crièrent qu'il y avait un cadavre à évacuer. Nous nous relayions pour hurler et nous martelions à grands coups les parois et la porte de notre prison d'acier, y faisant un bruit infernal qui mettait nos nerfs à rude épreuve. Personne ne vint. Le camion resta immobile pendant des heures. Nous entendîmes enfin un bruit de voix ; le véhicule fit une embardée en glissant sur une plaque de glace et reprit sa marche. Par la fente on voyait qu'il faisait beau, que la matinée était avancée et que nous traversions des vallonnements boisés.

Nous roulâmes ainsi trois jours et trois nuits de plus – ce qui fit quatre nuits depuis que j'avais repris conscience. Il n'y avait pas d'arrêts aux postes d'inspection et je crois que nous ne traversâmes aucune ville de quelque importance. Notre voyage pouvait paraître capricieux, furtif. Certains arrêts avaient pour but la relève des conducteurs et la recharge des batteries, d'autres, plus longs, semblaient n'avoir aucune raison d'être, pour autant que nous pussions en juger dans notre prison. Il y eut deux jours où le véhicule resta immobile de midi jusqu'à la tombée de la nuit. On eût pu croire qu'il était abandonné. Puis il repartait dans la nuit. Une fois par jour, vers midi, on nous passait un grand pot d'eau par une trappe ménagée dans la porte.

Nous étions vingt-six en comptant le cadavre, deux fois treize. Les Géthéniens comptent volontiers par treize, vingt-six, cinquante-deux, sans doute à cause du cycle lunaire de vingt-six jours, base de leurs mois d'une égale durée, qui est aussi, approximativement, celle de leur cycle œstral. Le cadavre fut solidement calé contre les portes d'acier à l'arrière de notre logement pour le maintenir au froid. Les vivants restaient assis, étendus ou accroupis, chacun à sa place – son territoire, son domaine – cela jusqu'à la nuit ; le froid devenait alors si rigoureux que nous nous rapprochions peu à peu pour nous fondre en une entité unique occupant un espace qui était chaud au centre, mais froid à la périphérie.

La bonté gardait ses droits. Je partageais avec quelques autres, notamment un vieillard et un homme affligé d'une vilaine toux, le triste privilège d'être le plus vulnérable au froid, et chaque nuit nous nous retrouvions au centre du groupe, là où il faisait le plus chaud. Nous n'avions pas à lutter pour cela, la chose se faisait automatiquement. Cette bonté humaine obstinée, il est terrible de penser que c'est tout ce qui nous reste lorsque nous en venons à nous

trouver nus dans la nuit et le froid. Il ne nous reste rien de toute notre richesse humaine, de toute notre force, nous n'avons plus que cette aumône à donner.

Nous avions beau être serrés ainsi la nuit les uns contre les autres, cela ne nous rapprochait nullement, nous restions des étrangers les uns pour les autres. Certains avaient été stupéfiés par les narcotiques, d'autres étaient probablement des déficients mentaux ou des inadaptés, tous étaient les victimes effarées d'un traquenard. Mais il peut paraître étrange que sur vingt-cinq hommes il ne s'en trouvât pas un seul pour s'adresser à tous les autres réunis, fût-ce pour les maudire. On peut admirer leur bonté et leur courageuse résistance, mais c'est dans le silence, toujours dans le silence, que se manifestaient ces qualités. Collés les uns contre les autres dans l'âpre nuit de nos existences menacées, nous nous heurtions continuellement, nous étions projetés les uns sur les autres par les cahots, nos souffles se mêlaient, nos corps s'entassaient pour produire de la chaleur comme on entasse du combustible pour faire un feu – mais nous restions des étrangers. Je n'entendis jamais prononcer le nom d'aucun de mes camarades de captivité.

Un jour, le troisième, je crois, alors que le véhicule s'était immobilisé pour de longues heures et que j'en venais à me demander si on n'allait pas tout bonnement nous laisser crever dans un endroit désert, l'un d'eux se mit à me parler. Il me ressassait une longue histoire où il était question d'une usine d'Orgoreyn du Sud où il avait travaillé et où il avait eu des ennuis avec un contremaître.

Il parlait interminablement de sa voix douce et sourde, posant sans cesse sa main sur la mienne comme pour solliciter mon attention. Le soleil était déjà bas vers l'ouest, et, au cours d'une manœuvre qui nous fit pivoter sur le bombement de la chaussée, un rayon de lumière entra par la fente de la porte ; subitement, nous pouvions tout voir, même au fond du camion. Et que vis-je ? Une jolie fille sale, hébétée, lasse, levant les yeux vers moi tandis qu'elle me parlait, me souriant timidement dans son besoin de réconfort. Cette pauvre créature était en kemma et avait été attirée vers moi. Pour une fois qu'un de mes compagnons me demandait quelque chose, je ne pouvais le lui donner. J'allai me poster à notre soupirail comme pour respirer et regarder au-dehors, et je n'eus garde de regagner ma place avant longtemps.

Cette nuit-là notre parcours fut accidenté, avec de longues montées et descentes. De temps en temps nous nous arrêtions sans raison apparente. À chaque halte régnait autour de notre prison d'acier un silence glacé que rien ne venait troubler, le silence de vastes espaces déserts, le silence de la montagne. Ma nouvelle compagne avait gardé la place qu'elle occupait auprès de moi, et elle s'obstinait dans ses tentatives d'attouchements. De nouveau je me réfugiai à la

fenêtre, le visage pressé contre ses mailles d'acier, respirant un air pur qui me coupait la gorge et les poumons comme un rasoir. Placées sur la porte métallique, mes mains s'engourdirent. Je me rendis compte qu'elles allaient geler, si ce n'était déjà fait. Mon haleine avait fait un petit pont de glace entre mes lèvres et l'acier. Il me fallut, pour me libérer, rompre ce pont de mes doigts. Lorsque je me blottis avec les autres pour la nuit, je me mis à trembler de froid comme jamais encore : c'étaient des spasmes saccadés semblables à des convulsions fébriles, et je souffrais le martyre. Nous repartîmes. Le bruit et le mouvement nous donnaient une illusion de chaleur en rompant le silence, ce glacial silence de mort. Pourtant j'eus trop froid pour trouver le sommeil. Il me semblait que nous étions à une altitude assez élevée la plus grande partie de la nuit, mais comment en juger ? En pareilles circonstances on ne peut se fier à des indices tels que respiration, puissance motrice et pulsations cardiaques.

Comme je l'appris plus tard, nous franchissions le Sembensyen et nous dûmes, à certains cols, atteindre trois mille mètres.

Je ne souffrais guère de la faim. Le dernier repas dont j'avais gardé le souvenir était mon ultime long et pesant dîner chez Shousgis. J'avais dû être alimenté à Kundershaden mais je n'en avais aucun souvenir. Le souci de la nourriture semblait exclu de notre existence en ce cachot ambulant, et quant à moi, j'y pensais rarement. La soif, au contraire, était un des éléments conditionnant cette existence de façon permanente. Une fois par jour, à la faveur d'un arrêt, on déverrouillait la trappe ménagée dans la porte arrière pour notre approvisionnement en eau ; l'un de nous passait à un gardien le pot vide, qui bientôt nous revenait rempli en même temps qu'un souffle d'air glacial. Nous n'avions aucun moyen de partager l'eau en rations. Le pot circulait, et chacun en tirait trois ou quatre bonnes gorgées avant de le passer à son voisin. Il n'y avait ni chef reconnu ni mandataire pour procéder aux distributions et assurer la discipline ; personne n'intervint pour réserver un peu d'eau à l'homme qui toussait, bien qu'il fût en proie à une forte fièvre. J'avais tenté de le faire : mes voisins m'avaient approuvé d'un signe de tête mais on n'avait rien fait pour donner suite à ma suggestion. L'eau était partagée assez également dans l'ensemble – personne n'essaya jamais d'en avoir beaucoup plus que sa part – et épuisée en quelques minutes. Il arriva que les trois derniers, placés tout à l'avant du véhicule, n'en eurent pas une goutte, le seau ayant été liquidé avant de leur parvenir. Le lendemain deux d'entre eux exigèrent d'être servis les premiers, et ils obtinrent satisfaction. Le troisième était resté immobile dans son coin, et personne ne s'interposa pour faire respecter ses droits. Je ne fis rien moi-même pour cela. Pourquoi, je ne sais pas ? C'était le quatrième jour de cette épreuve. Si j'avais été oublié dans la

distribution, je ne suis pas sûr que j'aurais réagi pour avoir ma part. J'avais soif et souffrais pour cet homme, pour le malade et pour les autres presque comme pour moi-même. Mais je ne pouvais rien contre aucune de ces souffrances et, partant, je les acceptais placidement, comme mes compagnons.

Je sais bien que d'autres auraient pu, dans les mêmes circonstances, avoir un comportement différent. C'étaient là des Orgota, c'est-à-dire des gens entraînés dès le berceau à une discipline d'obéissance aveugle aux exigences de la collectivité, aux ordres reçus d'en haut. Les qualités favorisant l'indépendance et l'initiative étaient affaiblies chez eux. Ils étaient à peu près incapables de colère. Nous formions un tout dont je faisais partie ; chacun en avait le sentiment, et la nuit c'était un refuge et un précieux réconfort, cette indivision du groupe agglutiné où chacun puisait un peu de vie. Mais il n'y avait pas de mandataire du groupe, que son absence de chef condamnait à la passivité.

Des hommes dont la force de volonté eût été moins émoussée, des caractères mieux trempés auraient peut-être fait beaucoup mieux : parlé davantage, partagé l'eau plus équitablement, mieux soulagé le sort des malades, maintenu plus haut le moral de tous. Je l'ignore, et tout ce que je puis faire, c'est de décrire ce qui se passait dans notre camion.

Il s'arrêta, si mes calculs ont été exacts, le matin du cinquième jour à partir de celui où j'avais repris conscience. Nous entendîmes un bruit de voix, des appels. Les portes arrière furent déverrouillées de l'extérieur et ouvertes toutes grandes.

Un par un nous nous traînâmes vers la sortie. Certains allaient à quatre pattes ; et chacun sauta ou glissa à terre – tout au moins les vingt-quatre encore en vie. Un deuxième homme était mort, celui qui n'avait pas eu à boire pendant deux jours.

Il gelait à pierre fendre. À cause du froid et de l'éclat éblouissant du soleil se réverbérant sur la neige blanche, il était très pénible de quitter notre cachot fétide, et certains en pleuraient de douleur. Nous étions serrés les uns contre les autres auprès du grand véhicule, nus et puants. Notre petite entité collective cimentée par le froid de la nuit se trouvait exposée soudain à la cruauté d'un soleil éclatant. Nous fûmes séparés, placés en file et dirigés vers un bâtiment distant de quelques centaines de mètres.

Le métal de ses murs, la neige recouvrant son toit, celle qui tapissait le sol tout autour de nous, la grande chaîne de montagnes se dressant au levant, l'immensité du ciel, tout semblait vibrer et étinceler d'un excès de lumière.

Nous fûmes alignés pour nous laver dans la cuve collective d'une hutte en pans de bois ; chacun commença par en boire l'eau. Nous

fûmes ensuite conduits au bâtiment principal, où l'on nous distribua gilets, chemises de grosse laine grise, culottes, leggings et chaussures de feutre. Un gardien pointa nos noms sur une liste tandis que nous entrions un par un dans le réfectoire. Là, avec une centaine d'autres hommes en gris, nous prîmes place à des tables boulonnées au sol où l'on nous servit un petit déjeuner de céréales et de bière. Puis, tous les prisonniers, anciens et nouveaux sans distinction, furent divisés en équipes de douze. Ma propre équipe fut conduite à une scierie située à quelques centaines de mètres derrière le bâtiment principal et encore dans son enceinte, tout près de laquelle commençait une forêt qui, à perte de vue vers le nord, tapissait les collines accidentées. Sous la conduite de notre gardien nous transportions des planches fraîchement débitées, de la scierie à un hangar immense où nous les mettions en tas pour l'hiver.

C'était un gros effort que de marcher, se baisser et soulever des charges après un voyage si pénible. On ne nous laissait jamais inactifs, mais on ne forçait pas l'allure non plus. La journée de travail fut coupée par une pause où l'on nous servit de l'orsh, extrait de céréales non fermenté ; avant le coucher du soleil nous fûmes ramenés au cantonnement pour y consommer une bouillie de céréales additionnée de légumes, et de la bière. À la tombée de la nuit nous fûmes enfermés à clef dans le dortoir, dont toutes les lumières restèrent allumées la nuit entière. Nous dormions sur des planches d'un mètre cinquante de profondeur fixées au mur, tout autour de la pièce, en deux rangées superposées. Les anciens avaient pris d'assaut les couchettes supérieures, privilégiées du fait que la chaleur monte. Chaque prisonnier avait reçu, à l'entrée, un sac de couchage grossier et puant de sueur accumulée, mais bien isolé et chaud. Ce sac avait pour moi un inconvénient, c'est qu'il était trop court. Un Géthénien de taille moyenne pouvait y loger tout son corps, y compris la tête, mais cela m'était impossible, comme aussi de m'étendre tout de mon long sur la planche, perpendiculairement au mur.

Titre officiel de ces lieux : Troisième Ferme Volontaire et Centre de Réadaptation de la Commensalité de Pulefen. Pulefen, District 30, est à l'extrême nord-ouest de la zone habitable d'Orgoreyn ; il est limité par la chaîne des Sembensyens, le fleuve Esagel et la côte. C'est une région faiblement peuplée, sans villes importantes. La ville la plus proche de nous était Tourrouf, à quelques kilomètres au sud-ouest, et je n'y suis jamais allé. La Ferme était en lisière d'une grande région boisée inhabitée, le Tarrenpeth. Trop au nord pour qu'on y trouvât les grands arbres du pays, hemmens, serémiers, vatiers noirs, il n'y poussait qu'une seule espèce d'arbre, le thorier, conifère noueux et rabougri de trois à quatre mètres de haut, à aiguilles grises. Si le nombre des espèces animales et végétales est extrêmement réduit sur

Nivôse, en revanche chacune d'elles y est reproduite à un nombre considérable d'exemplaires : ainsi dans cette seule forêt il y a des milliers d'hectares de thoriers, maîtres presque exclusifs du terrain.

Les régions les plus sauvages sont soigneusement cultivées sur cette planète. Prenons cette forêt : elle est exploitée depuis des siècles, et pourtant on n'y trouve aucun endroit en friche, pas de déserts hérissés de souches, pas de pentes rongées par l'érosion. On eût dit que tout ce qui en sortait était utilisé, jusqu'au moindre grain de sciure produit par notre scierie. Il y avait une petite usine dans le domaine de la Ferme et lorsque le mauvais temps interdisait aux équipes le travail en forêt, nous étions employés dans l'usine ou la scierie, faisant subir différents traitements aux copeaux, à l'écorce et à la sciure, les comprimant et les moulant diversement, à moins d'extraire des aiguilles sèches de thorier une résine utilisée dans la fabrication des matières plastiques.

C'était du travail rationnel, et sans surmenage. Si nous avions été mieux nourris et mieux habillés, nous aurions pu trouver un certain agrément à la plupart de nos occupations ; mais nous avions pour cela, la plupart du temps, trop faim et trop froid. Nos gardiens étaient rarement brutaux, et ils n'étaient jamais cruels. Ils étaient plutôt lourds, flegmatiques et mal soignés – efféminés à mes yeux : je ne veux pas parler de délicatesse ou autres qualités féminines mais, à l'inverse, d'êtres sans nerfs aux grasses chairs molles, avachis ; et *avachi* s'apparente à *vache.* Parmi mes compagnons de captivité j'avais l'impression, pour la première fois sur Nivôse, d'être un homme parmi des femmes – ou parmi des eunuques. Les prisonniers avaient tous ce quelque chose de grossier et d'avachi. Il était difficile de les distinguer ; ils étaient tous au même niveau de basse banalité, tant sur le plan affectif que sur celui du langage. Je crus d'abord que ce manque de vitalité et ce nivellement par le bas provenaient du défaut de nourriture, de chaleur et de liberté, mais je découvris bientôt que la cause en était plus spécifique : c'était l'effet des drogues données à tous les prisonniers pour les empêcher d'entrer en kemma.

Je savais qu'il existait sur Nivôse des médicaments capables de réduire l'activité sexuelle dans sa phase culminante, ou de la supprimer tout à fait ; on y recourait lorsque des considérations de convenance, de santé ou de moralité imposaient l'abstinence. On pouvait ainsi, sans danger, supprimer le kemma dans le cycle sexuel, une fois ou plusieurs fois de suite. L'usage volontaire de ces médicaments était une pratique courante et acceptée. L'idée ne m'était pas venue, jusque-là, qu'on pût obliger quiconque à en faire usage.

Il y avait à cela de bonnes raisons. Un prisonnier en kemma serait un élément perturbateur dans son équipe. Si on le dispensait de tout travail, que faire de lui surtout s'il n'y avait alors aucun autre

prisonnier en kemma ? – éventualité statistiquement possible dans une communauté ne comptant que cent cinquante personnes. Il est dur pour un Nivôsan en kemma de rester sans partenaire ; mieux vaut donc prévenir le mal et éviter la perte de longues heures de travail. D'où la suppression pure et simple du kemma.

Les prisonniers qui subissaient ce régime depuis plusieurs années s'étaient adaptés à cette castration biochimique, psychiquement, et physiquement aussi dans une certaine mesure. C'étaient des êtres asexués, comme les bouvillons, sans complexes ni désirs, tels les anges. Mais n'avoir ni complexes ni désirs est contraire à la condition humaine.

La pulsion sexuelle du Géthénien, du fait que la nature lui a donné des limites si strictement définies, échappe presque complètement à toute ingérence de la société. La sexualité n'est pas codifiée, canalisée, réprimée comme elle l'est dans toutes les sociétés bisexuelles que je connaisse. L'abstinence est entièrement volontaire, et le plaisir toujours licite. Traumatismes et frustrations sont l'un et l'autre exceptionnels. Et c'était la première fois que je voyais un impératif social aller à l'encontre du besoin sexuel. Ce dernier n'étant pas réprimé, mais supprimé, il n'y avait pas frustration, mais quelque chose de plus sinistre, peut-être, à la longue : la passivité.

Il n'existe pas sur Nivôse d'insectes vivant en communauté. Les Géthéniens ne peuvent, comme les Terriens, comparer leur humanité avec ces sociétés très anciennes aux cités innombrables où de petits travailleurs asexués vivent sans autre instinct que celui de l'obéissance à un groupe totalitaire. S'il y avait eu sur Nivôse des fourmis, voilà le modèle que les Géthéniens auraient pu imiter depuis longtemps. Les fermes volontaires sont de création assez récente, et elles n'existent qu'en un seul pays de la planète, étant ailleurs totalement inconnues. Elles constituent un symptôme d'autant plus inquiétant des voies où ce pays s'engage, qu'il appartient à un monde si peu fait pour les restrictions sexuelles.

Nous étions, ai-je dit, sous-alimentés par rapport au travail que nous avions à fournir, et trop mal vêtus, trop mal chaussés en particulier, pour faire face à un hiver rigoureux. Les gardiens, pour la plupart des prisonniers en liberté surveillée, n'étaient guère mieux partagés. Cette Ferme se voulait strictement punitive et n'était pas un camp d'extermination. Je crois que notre existence y aurait été supportable sans les séances de narco-analyse.

Pour certains prisonniers « l'interrogatoire » se faisait par groupes de douze et se limitait à la récitation d'une sorte de confession et de catéchisme, après quoi chacun recevait son injection antikemma et était relâché pour aller au travail. Mais les prisonniers politiques devaient subir tous les cinq jours un interrogatoire en état de narcose.

J'ignore quels pouvaient être la nature des drogues employées et l'objet des interrogatoires, et je n'ai aucune idée des questions qui m'étaient posées. Je revenais à moi dans le dortoir au bout de quelques heures, couché sur la planche à dormir avec six ou sept autres, dont certains étaient déjà réveillés, d'autres inertes et sans vie sous le choc de la drogue. Lorsque nous étions tous sur pied les gardiens nous emmenaient travailler à l'usine ; mais après la troisième ou quatrième de ces séances, il me fut impossible de me lever. On me laissa tranquille, et je pus, le lendemain, aller au travail avec mon équipe, mais encore tout chancelant. Après l'interrogatoire suivant je fus immobilisé pendant deux jours. Il était évident que les hormones antikemma ou peut-être le sérum de vérité avaient un effet toxique cumulatif sur mon système nerveux extra-géthénien.

Je faisais de beaux projets. Lors de mon prochain interrogatoire je plaiderais ma cause auprès de l'inspecteur ; je lui promettrais d'abord de répondre véridiquement à toute question, sans drogues ; et je lui dirais ensuite : « Ne voyez-vous pas, monsieur l'inspecteur, que certaines questions sont inopportunes et qu'il est parfaitement inutile de connaître les réponses à ces questions ? » L'inspecteur prenait alors les traits de Faxe, avec la chaîne d'or des Devins autour du cou, et j'avais avec lui de longues et très agréables conversations. Dans la réalité j'étais en train de faire couler d'un tube des gouttes d'acide dans une cuve de copeaux pulvérisés. Naturellement, lorsque je vins à me trouver dans la petite pièce où avaient lieu les interrogatoires, l'assistant de l'inspecteur me dégagea le cou et me fit mon injection avant qu'il me fût possible de placer un mot. Tout ce que je me rappelle de cette séance, à moins que ce souvenir appartienne à une séance antérieure, c'est la morne litanie de l'inspecteur, jeune Orgota à la mine lasse et aux ongles sales :

— Il faut répondre à mes questions en orgota, il ne faut parler aucun autre langage. Il faut parler orgota.

Il n'y avait pas d'infirmerie. En théorie il fallait travailler ou mourir ; mais en pratique cette dure loi était humanisée par les gardiens, qui ménageaient des transitions entre le travail et la mort. Je l'ai dit, ils n'étaient pas cruels. Non pas qu'ils fussent capables de bonté ; mollasses, indolents, ils ne se souciaient guère du règlement à condition de ne pas risquer de s'attirer des ennuis. Ils me laissèrent tout simplement avec un autre prisonnier, comme par oubli, dans le dortoir, où nous restâmes couchés dans nos sacs, lorsqu'il devint évident que nous ne pouvions tenir debout. Mon compagnon, un homme d'un certain âge souffrant de troubles rénaux, était mourant. Comme sa mort ne pouvait être immédiate, on lui permit d'y mettre un certain temps, sur la planche à dormir.

C'est de cet homme que j'ai conservé le souvenir le plus précis.

Physiquement c'était un spécimen typique de Géthénien du Grand Continent. Il avait le corps trapu, les jambes et les bras courts, et une épaisse couche graisseuse qui lui donnait, même malade, une bonne rondeur d'animal bien nourri. Ses pieds et ses mains étaient petits, ses hanches assez larges, sa poitrine forte, avec des pectoraux juste un peu plus développés que chez les hommes de ma race. Il avait la peau d'un brun rougeâtre très foncé, les cheveux noirs, fins et soyeux, le visage large avec des traits délicats fortement marqués, les pommettes saillantes. C'est un type qui n'est pas sans analogie avec celui de certaines races terriennes isolées vivant en haute altitude ou dans les régions arctiques. Il s'appelait Asra, et c'était un ancien charpentier.

Nous parlions.

La mort n'était pas une perspective contre quoi il se révoltait, c'était une chose qui lui faisait peur ; et il cherchait à se distraire de sa peur.

Seule nous rapprochait cette mort qui nous guettait l'un et l'autre, mais, comme ce n'était pas là ce dont nous voulions parler, il nous était difficile de nous comprendre la plupart du temps. Pour lui peu importait. Mais moi qui étais plus jeune et avais l'esprit critique, j'aurais voulu pouvoir tout comprendre, j'aurais voulu me faire tout expliquer, et cela m'était refusé. Nous parlions.

La nuit, le dortoir était violemment éclairé, envahi par une foule bruyante. Le jour, les lumières étaient éteintes, et la grande pièce était sombre, vide et tranquille. Nous restions étendus tout près l'un de l'autre sur notre planche, et nous parlions à voix basse. Ce qu'Asra aimait surtout me raconter, c'étaient de longues histoires de sa jeunesse, du temps où il travaillait dans une ferme commensale de la vallée du Koundra, dont j'avais traversé en voiture les vastes plaines fertiles pour aller de la frontière à Mishnory. De son parler fortement dialectal et farci d'expressions qui m'étaient inconnues désignant choses et gens, lieux, coutumes et instruments, je ne saisissais le plus souvent que de quoi suivre obscurément le fil de ses réminiscences. À l'heure où il souffrait le moins, généralement vers midi, je lui demandais de me narrer un conte ou une légende. La plupart des Géthéniens en possèdent tout un répertoire. Leur littérature n'est pas seulement faite d'œuvres écrites, c'est aussi une tradition orale vivace, on peut donc dire qu'il n'existe pas d'illettrés. Asra connaissait les grands classiques orgota, Fables de Meshe, Contes de Parsid, fragments des grandes épopées et de la saga des hommes de mer, sans parler du folklore de sa province natale absorbé pendant son enfance. Puisant dans tout cela, il débitait son récit dans son dialecte aux douces sonorités mal articulées. Lorsqu'il était fatigué de parler il me demandait de me conter une histoire. « Que raconte-t-on en Karhaïde ? » disait-il en se frottant les jambes, où il souffrait de

douleurs lancinantes, et en tournant vers moi son visage éclairé d'un sourire timide, malicieux et patient.

— Je connais, lui dis-je un jour, une histoire sur des hommes habitant un autre monde.

— Quelle sorte de monde pourrait-ce bien être ?

— Un monde comparable, en gros, à celui-ci. Mais c'est une planète qui ne tourne pas autour du soleil. Elle gravite autour de l'étoile que vous appelez Selemy. C'est une étoile jaune comme le soleil, un autre soleil, et sur cette planète lointaine vivent aussi des hommes.

— Cette histoire d'autres mondes, on trouve ça dans la doctrine Sanovy. Quand j'étais petit un vieux prêtre Sanovy un peu toqué venait parfois à mon Foyer et racontait tout cela aux enfants du village. Il nous disait où iraient les menteurs après la mort, et ceux qui se suicident et les voleurs – nous sommes bons pour un de ces endroits, vous et moi, pas vrai ?

— Non, le monde dont je parle n'est pas habité par des esprits, c'est un monde réel, où vivent des êtres réels, comme ce monde où nous sommes. Mais, il y a bien longtemps, ses habitants ont appris à voler.

Asra eut un sourire narquois.

— Pas en battant des bras ! Non, ils volaient dans des véhicules comparables à des voitures.

C'était difficile à expliquer en orgota, du fait que cette langue n'a justement pas de vocable signifiant « voler » ; le plus proche équivalent a plutôt le sens de « glisser ».

— Ils apprirent donc à construire des engins qui glissaient sur les airs comme un traîneau sur la neige. Plus tard, ils réussirent à les faire aller de plus en plus loin et de plus en plus vite. Eh hop ! comme la pierre lancée par une fronde, ces engins furent projetés depuis la terre plus haut que les nuages, plus loin que les airs, jusqu'à une autre planète gravitant autour d'un autre soleil. Et que virent-ils sur cette planète ? Des hommes.

— Qui glissaient sur les airs ?

— Peut-être, je n'en sais rien… Lorsque ces hommes de l'espace arrivèrent sur ma propre planète, déjà nous savions nous déplacer dans l'air. Mais ils nous apprirent comment aller d'une planète à l'autre, nous n'étions pas encore équipés pour cela.

Asra fut intrigué d'entendre le narrateur s'insinuer dans les mailles du récit. J'avais la fièvre et souffrais d'ulcères aux bras et à la poitrine, sans doute provoqués par les injections subies ; j'avais perdu le fil de mon histoire, si bien tramée qu'elle eût été au départ.

— Continuez, dit-il, visiblement dérouté. Que faisaient ces gens lorsqu'ils n'étaient pas dans les airs ?

— À peu près comme ici. Mais sur leur planète on est continuellement en kemma.

Il eut un rire étouffé. Naturellement je n'avais pu cacher, en pareil endroit, ma singularité physiologique, qui inévitablement, m'avait valu, parmi les prisonniers et les gardiens, le sobriquet approprié de « Pervers ». Mais là où il n'y a ni désir ni complexes, personne ne fait l'objet d'une exclusive ; et je ne crois pas qu'Asra fit le rapprochement entre mon infirmité et cette notion de perpétuel kemma. Pour lui ce n'était qu'une variation sur un thème éprouvé, aussi fit-il suivre son petit rire de ce commentaire :

— Continuellement en kemma ?… Est-ce donc une récompense que d'y vivre ? Ou une punition ?

— Je l'ignore, Asra. Et de vivre ici, est-ce une récompense ou une punition ?

— Ni l'un ni l'autre, jeune homme. Ici, c'est tout simplement le monde tel qu'il est. C'est là que nous sommes nés et… les choses sont ce qu'elles sont.

— Ce n'est pas ici que je suis né. J'y suis venu. J'en ai décidé ainsi.

Nous étions dans le silence et dans la pénombre. Dans la campagne environnante, hors des murs du cantonnement, tout se taisait hormis une scie à main qui égrenait sa mélopée à peine perceptible.

— Bah ! murmura Asra, personne ne décide de son sort. Et il soupira, puis se frotta les jambes avec un faible gémissement dont il n'était même pas conscient.

Une ou deux nuits plus tard, il entra dans le coma et ne tarda pas à mourir. Pourquoi avait-il été envoyé à la Ferme Volontaire, pour quel crime ou quelle faute ? Est-ce parce que ses papiers n'étaient pas en règle ? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il était là depuis moins d'un an.

Le lendemain de sa mort je fus soumis à un nouvel interrogatoire. On dut cette fois me transporter. Je ne saurais dire ce qui m'arriva ensuite : j'ai tout oublié.

14
L'évasion

Lorsqu'Obsle et Yegey eurent quitté Mishnory et que j'eus trouvé porte close chez Slose, je sus qu'il était temps de m'adresser à mes ennemis puisque mes amis n'avaient plus rien à me donner. Je rendis visite au commissaire Shousgis avec l'intention de le soumettre à un chantage. J'aurais pu l'acheter, mais c'eût été trop cher. Je dus donc mettre en jeu ma réputation. J'avais tout pour en imposer à pareil individu, à commencer par mon titre de traître. Je lui contai que j'étais en Orgoreyn comme agent karhaïdien du Clan des Oligarques, qui complotait l'assassinat de Tibe, et qu'il avait été désigné pour être mon agent de liaison avec le Sarf ; s'il refusait de me donner les renseignements dont j'avais besoin, je dirais à mes amis d'Erhenrang qu'il était un agent double au service du Parti du Libre Échange et ce bruit ne manquerait pas de repasser la frontière pour aboutir aux oreilles du Sarf. Et ce pauvre imbécile a tout avalé ! Il n'a pas tardé à me dire ce que je voulais savoir, allant jusqu'à quêter mon satisfecit.

Je n'avais pour l'instant rien à craindre de mes amis, Obsle, Yegey et consorts. Pour sauver leur peau ils avaient sacrifié l'Envoyé ; pourquoi, devaient-ils penser, irais-je leur créer des ennuis dont je risquerais d'être victime ? Cependant je devais m'attendre, après ma visite à Shousgis, à avoir la police à mes trousses alors que jusque-là personne au Sarf, si l'on excepte Gaum, ne m'avait pris au sérieux. Il fallait agir vite et disparaître. N'ayant aucun moyen de correspondre directement avec quiconque en Karhaïde, puisque toute lettre aurait été interceptée, tout message capté, que j'eusse recours au téléphone ou à la radio, je me rendis pour la première fois à l'ambassade royale, où j'eus affaire à Sardon rem ir Chenewich, que j'avais connu à la Cour. Il accepta aussitôt d'adresser un message à Argaven pour le mettre au courant du sort de l'Envoyé et du lieu prévu pour sa captivité. Chenewich était un homme intelligent et honnête, et je pouvais lui faire confiance : il s'arrangerait pour que mon message parvienne à Argaven sans être intercepté. Comment réagirait le roi, c'était imprévisible. Je voulais qu'il fût en possession de ces renseignements pour le cas où le vaisseau stellaire d'Aï descendrait subitement des nues ; car j'espérais encore qu'il avait envoyé un signal d'appel au vaisseau avant d'être arrêté par le Sarf.

Cette fois j'étais en danger, et c'eût été pire encore si l'on m'avait vu entrer dans l'ambassade. J'en sortis pour aller droit au port routier du sud. Le même jour, avant midi, je quittais Mishnory comme j'y étais entré : chargeur sur un camion. J'avais quelque peu trafiqué mon

permis de séjour pour répondre à ce nouveau métier. Il est dangereux en Orgoreyn de falsifier ses papiers, car ils sont vérifiés cinquante-deux fois par jour, pourtant il n'est pas rare qu'on en prenne le risque, et mes camarades de l'îlot des Poissonniers m'y avaient initié. Porter un faux nom est une blessure à mon amour-propre, mais c'était ma seule chance de salut, le seul moyen de traverser tout l'Orgoreyn pour atteindre la côte de la mer d'Occident.

Filer vers l'ouest, c'était là mon obsession et, tandis que ma caravane de camions grondait sur le pont du Koundra, puis sortait de Mishnory, je songeais que l'automne allait faire place à l'hiver et qu'il me faudrait arriver à destination avant que les routes fussent fermées au trafic rapide, et surtout avant qu'il fût trop tard pour agir. J'avais vu une Ferme Volontaire à Komsvashom du temps où j'occupais un poste administratif dans la vallée du Sinoth, et j'avais recueilli les confidences d'anciens détenus. J'avais le cœur lourd en pensant à ce que j'avais vu et appris là-bas. Comment l'Envoyé pourrait-il survivre à un hiver à Pulefen, lui si vulnérable au froid qu'il portait un manteau quand le thermomètre descendait à peine au-dessous de zéro. Il fallait donc faire vite, mais la caravane progressait lentement, faisant des détours vers le nord ou vers le sud pour desservir les villes, chargeant et déchargeant ses marchandises, si bien qu'il me fallut une treizaine pour arriver à Ethwen à l'embouchure de la rivière Esagel.

À Ethwen la chance me sourit. Au Centre Transitaire, des gens du pays m'apprirent que des trappeurs autorisés faisant commerce des fourrures montaient et descendaient la vallée en traîneau ou en bateau à patins, traversant ainsi la forêt de Tarrenpeth jusqu'aux approches du Glacier. À force d'entendre parler de pièges à pesthry, je conçus l'idée d'en dresser moi-même. Cet animal à fourrure blanche, on le trouve dans le Pays de Kerm aussi bien qu'aux abords du Gobrin ; il aime sentir l'air des glaciers. Dans ma jeunesse je l'avais chassé dans les forêts de thoriers du Kerm ; pourquoi ne pas en faire autant dans les thoriers de Pulefen ?

Aux limites nord et ouest de l'Orgoreyn, dans cette vaste région sauvage qui s'étend à l'ouest du Sembensyen, on circule à peu près librement ; les inspecteurs n'y sont pas assez nombreux pour qu'on s'y sente parqué comme des moutons. En ces lieux la liberté d'antan défie encore l'Ère Nouvelle. Le port d'Ethwen a la couleur des roches grises de la baie d'Esagel sur laquelle il est bâti ; un vent chargé de pluie souffle de la mer et balaie les rues de la ville, dont les habitants sont des gens de mer rudes et francs. C'est en cette ville que la roue de la Fortune tourna en ma faveur, je suis donc d'autant plus porté à en chanter les louanges.

Je fis l'acquisition d'un matériel de trappeur – skis, raquettes, pièges, vivres – et des permis requis. Mes papiers bien en règle, je

sortis du Bureau Commensal pour monter à pied la vallée de l'Esagel avec une équipe de chasseurs, sous la conduite d'un vétéran du nom de Mavriva. Le fleuve n'était pas encore gelé et l'on pouvait rouler sur la route ; en effet il pleuvait plutôt qu'il ne neigeait sur les premières pentes proches du littoral, et pourtant c'était le dernier mois de l'année. Généralement les trappeurs préfèrent attendre le mois de Thern, c'est-à-dire le plein hiver, et remonter l'Esagel en bateau à patins, mais Mavriva avait son idée : il voulait filer tout au nord sans attendre, et surprendre les pesthry dès qu'ils pénétreraient dans la forêt au cours de leur migration annuelle. Il connaissait bien l'arrière-pays, le nord du Sembensyen, les montagnes de feu. Personne ne lui en aurait remontré, et j'appris beaucoup de lui ; grâce lui en soit rendue car cela devait par la suite m'être bien utile.

Arrivé à la ville de Tourrouf, je m'y arrêtai, feignant d'être tombé malade. Mes compagnons poursuivirent leur route vers le nord, et je me lançai bientôt seul vers le nord-est, m'enfonçant dans les contreforts du Sembensyen. Il me fallut d'abord reconnaître la région, ce qui me prit quelques jours ; après quoi je fis choix d'une cachette où j'abandonnai tout mon matériel ; c'était dans une vallée écartée à une vingtaine de kilomètres de Tourrouf. Je regagnai cette ville en l'abordant une fois de plus par le sud, mais cette fois pour y faire halte au Centre Transitaire. Et là je fis derechef l'acquisition d'un matériel de trappeur comme si c'était pour mon propre usage – skis, raquettes, vivres, sac de couchage de fourrure, vêtements d'hiver, et en plus poêle Chabe, tente super-étanche et traîneau léger pour transporter le tout. Cela fait, il ne me restait plus qu'à attendre que la pluie se change en neige, et la boue en glace ; cela ne pouvait tarder puisqu'il m'avait fallu plus d'un mois pour aller de Mishnory à Tourrouf. Le jour d'Arhad Thern m'apporta ce que j'attendais, gel et neige.

J'atteignis au début de l'après-midi la clôture en fil électrifié de la Ferme de Pulefen. La neige tombait, recouvrant aussitôt mes traces sur mon passage. Laissant le traîneau dans une ravine située en pleine forêt à l'est de la Ferme, je fis le détour voulu, en raquettes, pour accéder par la route à son entrée principale. J'avais eu à Tourrouf tout le temps de me refaire de faux papiers, « à tampon bleu » cette fois ; d'après ces papiers, j'étais Thener Benth, prisonnier sur parole ayant l'ordre de se présenter à la Troisième Ferme Volontaire de la Commensalité de Pulefen le jour d'Eps Thern au plus tard, pour y assumer pendant deux ans la fonction de gardien. Et voilà ces papiers tout froissés examinés par un inspecteur. S'il avait vu un peu plus clair, il aurait eu des soupçons ; mais personne, là-haut, n'y voyait très clair.

C'était un jeu d'enfant que d'entrer en prison, et cela me rassurait quant à la possibilité d'en sortir.

Le plus haut placé des gardiens de service m'expédia au cantonnement, non sans une bonne semonce pour être arrivé un jour après la date prescrite sur ma feuille de route. L'heure du dîner était passée, et il était trop tard pour me confisquer mes vêtements de bonne qualité en échange des bottines et de l'uniforme réglementaires. On ne m'avait pas donné de fusil mais il m'en tomba un sous la main tandis que je rôdais du côté des cuisines pour essayer d'obtenir quelque chose à manger. Le fusil du cuisinier était accroché à un clou derrière son grand four de boulanger. L'ayant subtilisé, je m'aperçus qu'il n'avait pas de dispositif mortel ; peut-être aucun des gardiens n'avait-il d'arme meurtrière. Pourquoi tuer lorsque la faim, le froid et le désespoir s'en chargent si bien ?

Il y avait trente à quarante geôliers pour cent cinquante ou cent soixante prisonniers, tous en assez mauvaise condition, la plupart profondément endormis bien que la Quatrième heure fût à peine commencée. J'obtins d'un jeune gardien qu'il fît avec moi le tour du dortoir pour me montrer les prisonniers. Ils étaient violemment éclairés dans cette vaste pièce, et pourtant je perdis presque tout espoir de pouvoir agir cette nuit-là avant d'avoir éveillé les soupçons des autorités : car ils étaient tous enfouis dans leurs sacs, comme des bébés à naître dans le sein maternel. Sans les voir, comment les distinguer ? – Une exception, finalement, celle d'un être trop grand pour se cacher tout entier : un visage brun foncé si émacié qu'on pensait à une tête de mort, des yeux caves aux paupières fermées, une tresse de longs cheveux raides.

Depuis qu'à Ethwen la chance avait tourné en ma faveur, je me sentais maître de l'univers. Si jamais j'avais possédé un don, c'était bien celui-ci : déceler le moindre mouvement propice de la roue de la Fortune, et agir en conséquence. Ce don de clairvoyance, je crus l'avoir perdu l'an dernier à Erhenrang – perdu à tout jamais. Quelle joie d'éprouver de nouveau la certitude intime que je pouvais diriger mon sort et celui du monde comme un bobsleigh sur la pente raide et dangereuse de l'heure qui passe !

Comme je continuais à jouer mon rôle de simple d'esprit incapable de tenir en place, furetant partout, il était naturel que je fusse désigné pour être de garde à la fin de la nuit ; passé minuit nous n'étions que deux gardiens encore éveillés dans le cantonnement. Je ne cessais de fouiner sans but, et de temps en temps je passais et repassais le long des couchettes. Je mettais au point mon plan d'action. Puis il me fallut bander ma volonté et toute mon énergie pour me mettre en état de dothe : mes propres forces ne suffiraient jamais à la tâche sans une aide des puissances de l'inconnu.

L'aube approche, c'est le moment d'agir. Je descends une fois de plus au dortoir. Avec le fusil du cuisinier j'administre à Genly Aï une

décharge sonique d'un centième de seconde, juste de quoi l'étourdir. Et, sans le sortir de son sac, je le charge sur l'épaule pour le porter au corps de garde.

— Qu'est-ce que tu fabriques, dit l'autre gardien de service à moitié endormi. Tu ne pouvais pas le laisser tranquille ?

— Il est mort.

— Encore un macchabée ! Par les tripes de Meshe !… et dire que l'hiver est à peine commencé !

Il tourne la tête pour examiner le visage de l'Envoyé, qui me pend sur le dos.

— Ah, c'est celui-là, l'homme-toujours-en-rut ! Par l'œil de Meshe, je n'avais jamais cru ce qu'on raconte sur les Karhaïdiens, jusqu'au jour où je l'ai bien regardé, ce monstre répugnant. Il a passé toute la semaine au dortoir à geindre et à soupirer, mais je ne croyais pas qu'il allait crever comme ça d'un seul coup. Bon, eh bien flanque-le dehors, il attendra bien jusqu'au jour, ne reste pas là comme un type qui ne sait pas quoi faire d'un sac de merde.

En suivant le couloir, je vois une porte sur Laquelle est écrit : *Inspection.* Je suis un gardien de service, il est donc normal que j'entre dans ce bureau. J'y trouve ce que je cherchais : un panneau avec tous les commutateurs et avertisseurs ; aucune indication, mais des gardes ont apparemment gravé des lettres au canif à côté des différents commutateurs pour se rafraîchir la mémoire en cas d'urgence. Voyant un sigle qui me semble désigner les clôtures, je tourne le bouton pour couper le circuit et rendre inopérant tout système d'alarme sur l'enceinte de la Ferme. Et en avant ! Cette fois-ci je traîne Aï en le tenant par les épaules. Lorsque je passe devant le gardien de service à la porte du bâtiment, je fais même semblant d'avoir grand-peine à tirer mon fardeau. En fait c'est une plume pour moi car je suis en plein dothe, mais je ne veux pas que l'on me voie traîner ou porter un homme plus lourd que moi sans effort apparent.

— Un mort, dis-je ; on m'a dit de le sortir du dortoir ; qu'est-ce que j'en fais ?

— Je ne sais pas. Jette-le dehors. Tiens, mets-le sous un toit pour qu'il ne soit pas enseveli sous la neige, sans quoi on risquerait de le voir flotter dans le dégel au printemps et d'être empesté. Il neige en *peditia.*

C'est ce que nous appelons *sove* en karhaïdien : une chute de neige épaisse, un peu mouillée. Pour moi, c'est l'idéal.

— D'accord, lui dis-je.

Et hue donc ! je sors du bâtiment et le contourne pour me dérober à sa vue, après quoi je recharge Aï sur l'épaule, file vers le nord-est, escalade à quelques centaines de mètres la clôture déconnectée, culbute mon fardeau, saute à terre, recharge Aï, et détale vers la

rivière aussi vite que possible. Mais à peine ai-je démarré qu'un coup de sifflet déchire l'air et les projecteurs s'allument. Il neige assez fort pour me cacher, mais non pour recouvrir mes traces en quelques minutes. Pourtant, j'atteins la rivière avant qu'ils soient sur ma piste. Je marche vers le nord sur un sol sans neige, sous les arbres, ou dans l'eau lorsqu'il n'y a pas de sol sans neige ; la rivière, petit affluent turbulent de l'Esagel, n'est pas encore gelée.

Il commence à faire jour ; je hâte le pas. Je suis en plein dothe et L'Envoyé me paraît léger, mais c'est un long fardeau bien encombrant. Suivant le cours de la rivière et m'enfonçant dans la forêt, je retrouve la ravine où j'ai laissé mon traîneau.

J'y sangle L'Envoyé, puis j'entasse mon matériel sur son corps et autour de lui jusqu'à le cacher entièrement. Je recouvre le tout d'une toile imperméable. Je me change et me restaure ; je suis déjà tenaillé par la faim que provoque une période de dothe prolongée. Ayant atteint la route forestière centrale, je la prends vers le nord. Bientôt je suis rejoint par deux skieurs.

Je suis maintenant habillé et équipé en trappeur, je peux donc raconter que je m'efforce de rattraper Mavriva et son équipe, qui ont pris la route du nord dans les derniers jours de Grende. Ils connaissent Mavriva et se laissent aisément convaincre, ne jetant qu'un coup d'œil à mon permis de trappeur. Quant au fugitif, ils ne s'attendaient pas à lui voir prendre la direction du nord, car il n'y a rien au nord de Pulefen – rien que la forêt, puis le Glacier. Peut-être d'ailleurs ne tenaient-ils pas tellement à le capturer. Quel intérêt avaient-ils à cela ? Ils continuent leur chemin, et je ne les vois revenir qu'une heure plus tard ; ils me croisent sans rien dire. L'un d'entre eux n'est autre que l'homme qui était de garde avec moi. Il ne m'a pas reconnu ; sans doute n'a-t-il même pas vu mon visage bien qu'il l'ait eu sous les yeux la moitié de la nuit.

J'attends d'être hors de vue pour quitter la route, et toute la journée je décris un vaste demi-cercle qui, à travers la forêt et les contreforts sauvages se dressant à l'est de la Ferme, me ramène à la combe isolée ou j'ai caché le gros de mon matériel. Dans cette région accidentée qui domine Tourrouf, il est dur de tirer un traîneau, surtout si lourdement chargé, mais la neige s'épaissit et déjà s'affermit, et puis le dothe est là pour me soutenir. Il faut que je me maintienne en cet état, car dès qu'on laisse se relâcher la tension dothale on n'est plus bon à rien. Jamais encore je n'ai prolongé cette expérience plus d'une heure environ, mais je sais que certains des Sages réussissent à se maintenir en plein dothe pendant vingt-quatre heures ou davantage. À défaut de leur entraînement j'ai pour moi l'aiguillon de la nécessité.

Cette condition exclut plus ou moins l'anxiété, et seul m'inquiète l'état de l'Envoyé : il y a longtemps qu'il aurait dû se réveiller de la

petite décharge sonique que je lui ai administrée. Il reste inerte, et je n'ai pas le temps de m'occuper de lui. Sa physiologie est-elle si différente de la nôtre qu'il soit tué par ce qui ne fait que nous paralyser ? Lorsque tourne la roue du destin, il faut surveiller ses paroles : deux fois j'ai dit qu'il était mort, et je l'ai transporté comme on transporte un mort. La pensée m'est donc venue que c'était vraiment un cadavre, ce fardeau que je traînais par les collines, et que tout était perdu en fin de compte, sa vie comme la chance qui m'avait souri. En ces moments-là j'ai pesté et j'ai senti, ruisselant de sueur, l'énergie dothale me fuir comme l'eau s'écoule d'un vase brisé. Mais j'ai persévéré, mes forces ne m'ont pas trahi, et j'ai pu parvenir à ma cachette.

Là je dresse la tente. Que faire ensuite pour sauver Aï ? J'ouvre une boîte de cubes alimentaires surconcentrés. J'en dévore la plus grande partie, mais lui fais absorber le reste en bouillon, car visiblement, il meurt de faim. Il a des ulcères sur les bras et la poitrine, maintenus à vif par le frottement du sac crasseux dans lequel il est couché. Une fois ses plaies nettoyées, je l'introduis dans le sac de fourrure, où il repose bien au chaud. Il est en sûreté, aussi bien caché qu'on peut l'être par l'hiver et la solitude. C'est tout ce que je puis faire. La nuit est tombée, et une nuit encore plus sombre va m'envahir, celle dont je dois payer l'effort physique maximum que la volonté puisse imposer au corps. Je vais donc m'abandonner, l'abandonner lui aussi, à la Nuit.

Nous dormîmes. La neige tombait. Elle dut tomber tout le temps que j'étais dans la phase du *thangen* – une nuit, un jour, une seconde nuit. Ce n'était pas du blizzard, mais la première forte chute hivernale. Lorsqu'enfin je sortis de ma torpeur et fis l'effort de jeter un coup d'œil au dehors, la tente était à moitié ensevelie. Le neige était éclatante de soleil, et les ombres bleuâtres bien tranchées. Loin vers l'est, sur les cimes, une traînée grise obscurcissait la clarté du ciel : la fumée d'Oudnoushreke, la plus proche des montagnes de feu. Autour du petit piton de la tente s'étendait la neige immaculée, tertres, monticules, ondulations, vastes pentes, le tout sous un blanc tapis.

J'étais en période de convalescence, faible et somnolent, mais chaque fois que j'en trouvais la force je donnais du bouillon à mon compagnon, très peu à la fois ; le soir il s'anima, mais ce fut pour délirer. Il se dressa en hurlant de terreur. Je m'agenouillai à ses côtés, mais il voulut bondir pour s'éloigner de moi, et s'évanouit sous l'effet de cet effort excessif. Il parla beaucoup cette nuit-là, une langue qui m'était inconnue. Il était étrange de l'entendre ainsi, en ce cadre sauvage et dans le silence de la nuit, murmurer des mots d'un langage qu'il avait appris dans un autre monde. Le lendemain fut une journée dure. Chaque fois que je voulais m'occuper de lui, il me prenait

apparemment pour un des gardiens de la Ferme, et il était terrifié parce qu'il s'imaginait que je tentais de le droguer. Il se mettait à s'exprimer pêle-mêle en orgota et en karhaïdien, parlant comme un petit enfant qui vous supplie pitoyablement de l'épargner, se débattant avec toute l'énergie de sa peur panique. Cette scène se répéta maintes fois ; comme j'étais en état de thangen et trop faible pour lutter, je désespérais de pouvoir le soigner. J'en vins à craindre qu'on ne l'eût pas seulement drogué mais qu'on eût brisé sa personnalité par un lavage de cerveau. Je me pris à tout regretter, la réussite de l'évasion, ma chance insolente. Plût au ciel, pensais-je, qu'il eût péri sur le traîneau dans la forêt de thoriers, où que j'eusse été arrêté en quittant Mishnory et envoyé dans une Ferme pour y terminer mon existence maudite.

Mais soudain, me réveillant, je le vis qui m'observait.

— Estraven ? murmura-t-il faiblement, l'air stupéfait.

L'espoir jaillit en mon cœur. Je pus le rassurer et le soigner. Cette nuit-là nous dormîmes tous les deux d'un bon sommeil.

Le lendemain son état s'améliora considérablement. Il put s'asseoir pour manger. Ses plaies se cicatrisaient.

— D'où proviennent-elles ? lui dis-je.

— Je ne sais pas. Je crois que c'est l'effet de toutes les injections qu'on m'a faites.

— Antikemma ? Je connaissais cette pratique par les récits de rescapés des Fermes Volontaires, évadés ou prisonniers libérés.

— Oui. Et d'autres injections en plus. Je ne sais pas ce que c'était, peut-être un sérum de vérité. Tout cela me rendait malade, et ils recommençaient sans cesse à me piquer. Que voulaient-ils tirer de moi, que pouvais-je leur dire ?

— Ils voulaient peut-être, non pas tant vous interroger, mais vous apprivoiser.

— M'apprivoiser ?

— Vous rendre docile par absorption forcée d'un des dérivés de l'orgrevy. Cette pratique n'est pas inconnue en Karhaïde. Ou peut-être se livraient-ils sur vous et les autres à une expérience. J'ai entendu dire qu'ils font sur les détenus des Fermes l'essai de leurs produits et techniques d'altération de la personnalité. Je ne voulais pas le croire, mais maintenant…

— Ces Fermes existent-elles aussi en Karhaïde ?

— En Karhaïde ? Non.

Il se frotta le front nerveusement.

— Je suppose qu'à Mishnory ils prétendent aussi qu'elles n'existent pas en Orgoreyn.

— Au contraire, répliquai-je, ils en sont fiers. Ils vous font entendre des bandes sur ces Fermes Volontaires et vous en montrent

de belles images. C'est là, disent-ils, que les inadaptés peuvent se réhabiliter et que les derniers groupes tribaux trouvent refuge. Sans doute font-ils visiter la Ferme Volontaire du Premier District, un modèle du genre. C'est vraiment nous surestimer, monsieur Aï, que d'imaginer que nous avons de ces Fermes en Karhaïde. Nous ne sommes pas un peuple assez raffiné.

Le poêle Chabe rougeoyait et diffusait une chaleur suffocante car je l'avais ouvert au maximum. Aï resta longtemps les yeux fixés sur lui, puis il me regarda.

— Vous m'avez tout raconté ce matin, mais je crois que je n'avais pas encore toute ma lucidité. Où sommes-nous, et comment y sommes-nous parvenus ?

De nouveau je lui en fis le récit.

— C'était si simple que ça… Vous êtes sorti de la Ferme avec moi ?

— Mais oui, et la difficulté n'est pas d'en sortir ; ce serait même à la portée de tout détenu, ou de tous les détenus réunis, s'ils n'étaient pas affamés, épuisés, démoralisés et drogués ; et si l'on était convenablement vêtu pour supporter le froid ; et si on savait où aller… C'est surtout ça : où aller ? Dans une ville ? Sans papiers on est perdu. Dans la nature ? Sans abri on est perdu. L'été, je suppose que les gardiens sont plus nombreux. Mais l'hiver, eh bien, l'hiver lui-même vaut tous les gardiens.

M'écoutant à peine, il suivait son idée :

— Je doute que vous puissiez faire trente mètres en me portant, Estraven. Alors comment avez-vous pu faire, en pleine nuit, des kilomètres de course en terrain varié avec un tel fardeau ?

— J'étais en état de dothe.

— Sur commande ? dit-il après un moment d'hésitation.

— Oui.

— Vous êtes… handdarata ?

— J'ai été élevé dans cette religion, j'ai même résidé pendant deux ans dans la Citadelle de Rothra. Dans le Kerm la plupart des familles constituant le noyau des Foyers ont embrassé le Handdara.

— Je croyais que la période de dothe était suivie d'une sorte d'effondrement, conséquence de cette mobilisation de toute l'énergie disponible…

— Oui, et c'est ce qu'on appelle le thangen, ou sommeil des ténèbres. Il dure beaucoup plus longtemps que le dothe, et c'est un état de convalescence auquel il faut s'abandonner sans résistance si l'on ne veut pas mettre sa vie en danger. J'ai dormi trente-six heures d'affilée, et je suis encore en état de thangen ; je ne pourrais pas franchir cette colline. La faim y est pour quelque chose : j'ai mangé la plus grande part des rations prévues pour un mois.

— Eh bien, soit, dit-il impatiemment, avec humeur. Je vous crois. Je suis bien obligé de vous croire. Je suis là, vous êtes là… Mais je ne comprends pas, je ne comprends pas pourquoi vous avez fait tout cela.

À ces mots je perdis mon sang-froid. J'avais un coupe-glace à ma portée, et il me fallut le fixer des yeux un bon moment, jusqu'à ce que je me fusse maîtrisé, avant de répondre à pareille insulte. Heureusement j'étais encore trop faible pour m'enflammer et faire preuve de vivacité. C'était un ignorant, pensais-je, un étranger ; et il avait été maltraité et traumatisé. Ayant ainsi fait la part des choses, je lui dis finalement :

— C'est en partie par ma faute que vous êtes allé en Orgoreyn, donc à la Ferme de Pulefen. Cette faute, je m'efforce de la réparer.

— Si je suis allé en Orgoreyn, vous n'y êtes pour rien.

— Nous avons vu les mêmes événements avec des yeux différents. J'ai eu tort d'imaginer que nous les verrions sous le même jour. Revenons au printemps dernier. J'ai commencé à conseiller au roi Argaven de temporiser, de ne prendre aucune décision à votre égard et à celui de votre mission, environ une treizaine avant l'inauguration du nouveau pont. Il était déjà décidé qu'il vous recevrait en audience et j'ai pensé : mieux vaut que l'entrevue ait lieu, si peu qu'on puisse en attendre. Je pensais que vous comprendriez tout cela, et c'a été mon erreur. J'avais trop présumé de votre perspicacité, et je ne voulais pas vous faire l'offense de vous donner des conseils ; lorsqu'on a vu soudain grandir l'influence de Pemmer Harge rem ir Tibe à la Kyorremy, j'ai pensé que vous en comprendriez le danger. Si cet homme avait eu une raison quelconque de vous craindre, il vous aurait accusé d'être au service d'une faction, et Argaven, mû par la peur comme il peut l'être si facilement, vous aurait probablement fait assassiner. Je jugeais prudent que vous vous fassiez tout petit tandis que Tibe grandissait. Et en voulant vous abaisser j'ai précipité ma propre chute, que je savais inévitable sans pourtant l'attendre pour la nuit même de notre dernier entretien ; mais c'est toujours une position précaire que celle de Premier ministre d'Argaven.

» Lorsque j'ai reçu mon ordre d'exil, il m'était impossible de communiquer avec vous car j'aurais risqué de faire rejaillir sur vous ma disgrâce et aggraver les dangers que vous couriez. Je suis parti pour l'Orgoreyn. Je me suis appliqué à vous suggérer d'en faire autant. J'ai poussé certains des Trente-trois Commensaux, ceux qui m'inspiraient le moins de défiance, à vous faire accorder un permis de séjour en Orgoreyn, qui vous aurait été refusé sans leur protection. Ils ont vu en vous, et je les y ai encouragés, un moyen de monter au pouvoir, d'en finir avec le conflit, toujours plus aigu, entre l'Orgoreyn et la Karhaïde, et de réaliser le retour au libre-échange – peut-être aussi de briser l'étreinte du Sarf. Mais ils ont été timorés, paralysés par

la peur d'agir. Au lieu de vous faire connaître au public, ils vous ont caché honteusement. Ils ont ainsi perdu leurs chances de succès, et ils vous ont vendu au Sarf pour sauver leur peau. J'ai trop présumé d'eux, je suis donc responsable.

— Mais toutes ces intrigues, ces feintes, ces menées secrètes dans l'antichambre du pouvoir, quel en était l'enjeu, Estraven ? Quel était votre jeu, que vouliez-vous ?

— La même chose que vous : l'alliance de ma planète avec les autres.

Nous nous regardions en chiens de faïence au-dessus du poêle rougeoyant.

— Même si cette alliance devait être réalisée par l'Orgoreyn ?

— Même à cette condition. La Karhaïde n'aurait pas tardé à se joindre au mouvement. Vous ne comprenez pas que je fais bon marché du shiftgrethor lorsqu'il y va de notre destin à tous, du bonheur de toute l'humanité ? Que ce soit un pays ou l'autre qui en prenne conscience le premier, c'est bien secondaire, et ce qui compte, c'est que cette prise de conscience se réalise.

— Mais bon sang, comment voulez-vous que je croie un traître mot de tout cela, cria-t-il avec une violence indignée que sa faiblesse physique rendait geignarde, semblable à celle d'un enfant injustement traité. Si tout cela est vrai, ajouta-t-il, pourquoi ne m'en avoir rien dit lorsqu'il en était temps, au printemps dernier ? Cela nous aurait épargné à tous deux une visite à Pulefen. Ce que vous avez fait pour moi…

— A échoué. Et a été pour vous une source de souffrances, d'humiliations et de dangers. Je sais. Mais si j'avais tenté de vous défendre contre Tibe, vous ne seriez pas ici aujourd'hui, vous seriez à Erhenrang dans un tombeau. S'il existe aujourd'hui quelques personnes qui croient votre histoire en Karhaïde et même en Orgoreyn, c'est parce qu'elles m'ont écouté. Elles peuvent encore vous être utiles. Ma grande erreur, c'est comme vous dites, de ne pas m'être fait clairement comprendre de vous. Je ne suis pas habitué à cela. Je ne suis pas habitué à donner ou accepter ni conseils ni reproches.

— Je ne veux pas être injuste, Estraven.

— Vous l'êtes pourtant. C'est étrange. Je suis le seul sur Géthen qui vous ait fait entièrement confiance, et je suis le seul à qui vous ayez refusé de faire confiance.

Il se prit la tête dans les mains.

— Je regrette, Estraven, dit-il enfin.

C'était à la fois me présenter des excuses et reconnaître ses torts.

— Le fait est, ajoutai-je, que vous ne pouvez pas ou ne voulez croire que je vous crois.

M'étant levé pour combattre des crampes aux jambes, je

m’aperçus que je tremblais de colère et de lassitude.

— Apprenez-moi votre langage télépathique, lui dis-je, m’efforçant de parler naturellement et sans rancœur. Oui, apprenez-moi ce langage qui ne peut mentir, et demandez-moi pourquoi j’ai agi comme je l’ai fait.

— C’est entendu, Estraven ; je le ferai avec plaisir.

15
Vers les glaces

Je me réveille. Jusque-là il m'a semblé étrange, irréel, de m'éveiller à l'intérieur d'un cône obscur où il fait chaud, et d'écouter mon entendement dire que c'est une tente, que je suis couché dedans, vivant, que je ne suis plus à la Ferme de Pulefen. Cette fois-ci mon réveil se colore d'un sentiment, non pas d'étrangeté, mais de paix bienfaisante. Je m'assieds, je bâille, je rejette en arrière mes cheveux emmêlés en me servant de mes doigts comme d'un peigne. Je regarde Estraven étendu tout de son long sur son sac de couchage à un mètre de moi ; il dort profondément, le torse nu car il a chaud. Ce visage sombre et mystérieux, le voilà exposé en pleine lumière. Estraven, comme tout homme qui dort, a l'air quelque peu stupide, avec cet énergique faciès arrondi, cette expression détendue, dégagée, la sueur qui perle sur sa lèvre supérieure et ses épais sourcils. Je l'ai déjà vu transpirer : à Erhenrang, le jour de cette cérémonie où il était au faîte des honneurs sous un soleil flamboyant. Le voilà maintenant désarmé, demi-nu, sous un jour plus froid. C'est la première fois que je le vois tel qu'il est.

Il se réveille tard, et non sans peine. Il finit par se lever, bâillant et tout chancelant. Il enfile sa chemise, sort sa tête de la tente pour voir quel temps il fait, puis me propose une tasse d'orsh. S'apercevant que je m'en suis déjà fait infuser un pot avec l'eau provenant d'un morceau de glace qu'il a mis à fondre sur le poêle la nuit dernière, il accepte que je lui en serve une tasse, me remercie sèchement et s'assoit pour la boire.

— Quelle est notre prochaine étape, Estraven ?

— Ça dépend. Il faut savoir où vous voulez aller et ce que vous pouvez supporter.

— Comment sortir au plus vite de l'Orgoreyn ?

— En allant à l'ouest, vers la côte. Une cinquantaine de kilomètres.

— Et de la côte ?

— Les ports seront gelés ou presque. En tout cas les navires ne vont jamais bien loin l'hiver. Il faudrait se cacher quelque part jusqu'au printemps, et nous pourrions embarquer sur un des grands navires marchands faisant le service de Sith et Perunter – il faut exclure la Karhaïde si l'embargo est maintenu. Nous pourrions travailler à bord pour payer notre passage. Malheureusement, je n'ai plus d'argent.

— Y a-t-il une autre solution ?

— Gagner la Karhaïde par voie de terre.

— Quelle distance ? Au moins mille cinq cents kilomètres ?

— Par la route, oui. Mais les routes nous seraient interdites. Nous n'irions pas plus loin que le premier inspecteur. La seule solution serait de franchir les montagnes vers le nord, de traverser le Gobrin en direction de l'est, et de descendre vers la frontière au golfe de Guthen.

— Traverser le Gobrin – la grande calotte glaciaire ?

Il fait un signe de tête affirmatif.

— Je croyais que c'était impossible en hiver.

— Si, c'est possible, avec de la chance. Et l'hiver il faut toujours compter avec la chance. Dans un sens l'hiver offre un avantage en l'occurrence. Le beau temps, voyez-vous, a tendance à s'installer sur le grand inlandsis dont la glace renvoie la chaleur du soleil ; les tempêtes sont rejetées à la périphérie. C'est ce qui a donné naissance aux légendes sur un lieu ensoleillé dans les murs du blizzard. Cela peut être un atout pour nous – à peu près le seul.

— Sérieusement, vous pensez…

— Sinon, je ne vois pas pourquoi j'aurais pris la peine de vous faire sortir de votre Ferme.

Il est encore sec, amer, renfrogné. La conversation de la nuit dernière nous a tous deux profondément troublés.

— Si je comprends bien, vous jugez la traversée des grands glaciers moins risquée que d'attendre le printemps pour tenter de gagner la Karhaïde par voie de mer ?

Nouveau signe de tête affirmatif, et un mot de commentaire :

— L'isolement.

Je réfléchis un moment.

— J'espère que vous ne perdez pas de vue mes infirmités congénitales. Je ne suis pas fait comme vous, à beaucoup près, pour résister au froid. Je ne suis pas un skieur expert. Et je ne suis guère en forme bien que mon état se soit, depuis quelques jours, considérablement amélioré.

— Je crois que nous avons des chances de nous en tirer, dit-il avec cette parfaite simplicité que j'ai si longtemps prise pour de l'ironie.

— Très bien.

Il me jette un coup d'œil et avale sa tasse de thé. Car c'est une sorte de thé que l'infusion d'orsh, cette boisson brune, aigre-douce, riche en vitamines A et C, en glucides, et contenant un agréable stimulant qui s'apparente à la lobeline. Là où il n'y a pas de bière sur Nivôse, il y a de l'orsh ; là où il n'y a ni bière ni orsh, il n'y a personne.

— Ce sera dur, dit-il en reposant sa tasse. Très dur. Il faudra vraiment que la chance nous soit favorable.

— Je préfère mourir sur la glace que dans cet enfer dont vous m'avez tiré.

Il coupe un morceau de pomme à pain séchée, m'en offre une tranche, et mastique la sienne, absorbé dans ses réflexions.

— Il nous faudrait davantage de vivres, dit-il.

— Qu'arrivera-t-il si nous réussissons à gagner la Karhaïde – oui, à vous, qu'arrivera-t-il ? Vous êtes toujours proscrit.

Il tourne vers moi son impénétrable regard de loutre :

— Oui. Je pense que je resterai de ce côté de la frontière.

— Et quand les Orgota s'apercevront que vous avez été complice de mon évasion.

— Ils ne le sauront pas nécessairement, dit-il avec un sourire pâle. Soucions-nous d'abord de traverser le grand glacier.

— Écoutez, Estraven, dis-je impulsivement, voulez-vous me pardonner ce que j'ai dit hier…

— *Noussouf*. Et sur ce il se lève. Mastiquant encore, il met son hieb, son anorak et ses chaussures, et avec la souplesse d'une loutre il se glisse hors de la tente par sa porte étanche à fermeture automatique. Une fois dehors, il entre sa tête par la porte.

— Il se peut que je rentre tard ou seulement demain matin. Vous pourrez vous débrouiller ?

— Oui.

— Très bien.

Et le voilà parti. Jamais je n'ai rencontré personne qui sût, aussi bien qu'Estraven, s'adapter parfaitement et instantanément à une situation nouvelle. Je suis en voie de guérison et je veux partir ; il est sorti du thangen ; c'est net, pas d'hésitation, le voilà en route. Ce n'est pas qu'il agisse jamais à l'étourdie ou avec précipitation, mais il est toujours prêt. Et ce fut là sans doute le secret de l'extraordinaire carrière politique qu'il a sacrifiée à ma cause. Je comprends aussi maintenant comment il a pu croire en moi et se dévouer à ma mission corps et âme. Quand je suis venu, il était prêt, seul de tous les Nivôsans.

Et pourtant il se considère comme un homme lent, mal armé contre les situations critiques.

Il m'a dit un jour que lorsqu'il devait agir trop vite pour sa lenteur d'esprit, il se laissait guider par une intuition, presque toujours juste, de la voie qu'il devait suivre pour réussir. Il m'a dit cela sérieusement, et c'est peut-être vrai. Les Devins des Citadelles ne sont pas seuls sur Nivôse à avoir le don de seconde vue. S'ils ont mis au point la précognition sur commande, cela ne veut pas dire qu'ils aient donné plus de certitude à la connaissance de l'avenir. À cet égard les Yomeshta voient juste sur un point : il ne s'agit pas strictement ou simplement d'un art divinatoire, mais plutôt de la faculté de voir, fût-

ce en un éclair, *tout à la fois* – une vision globale.

En l'absence d'Estraven, je chauffe son petit poêle au maximum, et j'ai l'impression d'avoir chaud jusqu'aux os, cela pour la première fois – depuis combien de temps ? Nous devons être au mois de Thern, le premier de l'hiver et d'un nouvel An I. J'ai perdu la notion du temps à Pulefen.

Le poêle est un excellent appareil d'un rendement extrêmement économique, de ceux que les Géthéniens ont mis au point au cours des siècles pour lutter contre le froid. Je ne vois pour l'améliorer qu'un système de chauffage par fusion. Sa batterie à générateurs bioniques peut fonctionner quatorze mois sans interruption, avec un rendement calorifique élevé. Ne pesant pas plus de deux kilos, il combine les fonctions de poêle, radiateur et falot. Sans lui, il nous serait impossible de faire cinquante kilomètres. Cet achat a dû faire une sérieuse brèche dans le maigre avoir d'Estraven, cet argent que je lui ai remis à Mishnory si dédaigneusement. La tente faite de matière plastique spéciale pour isoler du froid et supprimer, au moins en partie, la condensation, qui est le fléau du camping hivernal ; les sacs de couchage en peau de pesthry ; les vêtements, les skis, le traîneau, tout cela constitue un matériel de première qualité, à la fois solide et léger, qui, avec les vivres, a dû représenter pour lui une fortune. La nourriture qu'il est parti acheter, comment va-t-il pouvoir en faire la dépense ?

Il se fait attendre – jusqu'au lendemain à la tombée de la nuit. J'ai risqué quelques sorties en raquettes pour me refaire des muscles et m'entraîner sur les pentes du vallon enneigé où se cache notre tente. Mais, si je sais faire du ski, je ne suis guère habile à cette marche dandinante qu'imposent les raquettes. Je n'ose pas m'éloigner sur les collines de crainte de perdre les traces qui doivent me ramener à la tente ; c'est une région sauvage, accidentée, coupée de cluses et de ravins, s'élevant en pente rapide, à l'est, vers les hautes cimes perdues dans les nues. J'ai le temps de me poser ce problème : que ferai-je en ces lieux déserts si Estraven ne revient pas ?

Mais, piquant du haut de la colline obscure, le voilà qui fonce droit sur moi – c'est un admirable skieur – et qui s'arrête à mes côtés. Il est sale, épuisé, lourdement chargé ; il a sur le dos un énorme sac noir de suie, bourré de paquets, tel un Père Noël, descendu par une cheminée, de la Terre d'autrefois. Les paquets contiennent du germe de kadik, de la pomme à pain séchée, du thé, et des plaquettes de ce sucre dur et rouge, à goût de terre, que les Géthéniens fabriquent avec certaines de leurs racines tubéreuses.

— Comment avez-vous fait pour avoir tout ça ?

— Je l'ai volé, dit l'ancien Premier ministre de Karhaïde, les mains au-dessus du poêle. Il a froid, même lui, et laisse le poêle ouvert

au maximum.

— À Tourrouf, ajoute-t-il. De justesse.

Je n'en ai jamais su davantage. Estraven ne tire aucune vanité de son exploit et serait bien incapable d'en rire car le vol est un crime infâme sur Nivôse.

Nul n'y est plus méprisé que le voleur, si ce n'est celui qui met fin à ses jours.

— Nous allons commencer par ces provisions, dit-il tandis que je mets à fondre une casserole de neige sur le poêle, car tout cela est lourd. Son stock précédent consiste surtout, au contraire, en rations surconcentrées d'une haute valeur énergétique, petits cubes déshydratés et comprimés – bien que, naturellement, nous parlions karhaïdien ensemble, nous donnons à ces mixtures le nom orgota de guichy-michy. Nous en avons assez pour soixante jours à raison d'une livre par jour et par personne, ce qui, selon la norme, est la ration minimale. Après s'être lavé et restauré, Estraven, la nuit, auprès du feu, passe des heures à faire le calcul exact de nos richesses et de leur utilisation dans le temps. N'ayant pas de balance, il doit procéder au jugé, utilisant comme étalon une boîte d'une livre de guichy-michy. Il connaît, ce qui n'est pas rare chez les Géthéniens, la valeur nutritive de chaque aliment et son apport en calories ; il peut calculer ses besoins en fonction des circonstances, et, quant à mes propres exigences, il trouve le moyen de les évaluer assez exactement. C'est là une science précieuse sur Nivôse, un atout, sur cette planète, dans la lutte pour la vie.

Ses calculs enfin terminés, Estraven se laisse glisser sur son sac et s'endort. La nuit je l'entends marmonner en rêve des chiffres – poids, distances, nombre de jours.

Voici l'itinéraire combiné par Estraven. Nous avons, très approximativement, mille trois cents kilomètres à parcourir. Nous aurons d'abord cent cinquante kilomètres de trajet en direction du nord ou du nord-est : traversée de la forêt, puis des contreforts septentrionaux de la chaîne du Sembensyen. Nous atteindrons ainsi le grand glacier, cette calotte qui recouvre les deux lobes du Grand Continent partout au nord du 45e parallèle, poussant certaines pointes jusqu'au 35e. Un de ces prolongements méridionaux se trouve dans la région des montagnes de Feu, dont les pics marquent la limite du Sembensyen. Nous devons viser vers cette région. Là, dans les montagnes, Estraven estime que nous pourrons accéder à la surface de la calotte glaciaire soit en y descendant d'un versant montagneux, soit en y grimpant par la pente d'un des glaciers lui servant d'effluents. Nous progresserons ensuite sur la calotte elle-même – environ mille kilomètres en direction de l'est. Là où elle s'incurve de nouveau vers le nord, près de la baie de Guthen, nous la quitterons pour couper vers le

sud-est dans les marais de Shenshey, qui seront alors couverts d'une couche de neige de trois à cinq mètres ; il faudra faire cent à cent cinquante kilomètres dans ces marais pour atteindre la frontière karhaïdienne.

Cet itinéraire évite, d'un bout à l'autre, toute région habitée ou habitable. Nous ne risquons pas d'y rencontrer le moindre inspecteur. Et c'est, incontestablement, d'une importance vitale. Je n'ai pas de papiers et Estraven affirme que les siens ne pourront pas supporter de nouvelles falsifications. De toute façon, si je peux très bien passer pour un Géthénien, c'est à condition de ne pas être recherché comme criminel extra-géthénien.

À tous autres égards ce projet me paraît insensé.

Je garde cette opinion pour moi. Si je dois mourir, je préfère que ce soit comme évadé et en pleine action ; je l'ai déjà dit, et j'étais parfaitement sincère. Mais Estraven hésite, envisage d'autres possibilités, et cela le lendemain encore tandis que nous sommes occupés à tout charger sur le traîneau avec un soin minutieux.

— Si vous alertez le vaisseau spatial, dit-il, quand pourra-t-il arriver ?

— Il lui faudrait entre huit et treize jours. Cela dépend de sa position sur l'orbite solaire par rapport à Géthen. Il peut très bien se trouver de l'autre côté du soleil.

— Il ne pourrait pas arriver plus vite ?

— Non. C'est un vaisseau interstellaire, qui n'est pas conçu pour desservir les planètes d'un système solaire. Il ne peut descendre ici qu'en utilisant la propulsion par fusées, et en huit jours au minimum. Pourquoi ?

Il tend une corde et la noue avant de me répondre :

— Je me demandais s'il ne serait pas sage de faire appel à votre monde, puisque nous ne pouvons rien attendre du mien. Il y a un émetteur radio à Tourrouf.

— De quelle puissance ?

— Assez faible. Pour trouver un émetteur important, il faut aller à Kouhoumey, à environ six cents kilomètres au sud.

— C'est une grande ville, n'est-ce pas ?

— Deux cent cinquante mille habitants.

— Il faudrait arriver à faire une émission pirate, puis se cacher au moins huit jours alors que le Sarf serait alerté… C'est bien aléatoire.

Il fait oui de la tête. Je tire de la tente le dernier sac de germe de kadik pour le caler sur le traîneau à l'emplacement qui l'attend.

— Si j'avais lancé un appel au vaisseau cette nuit-là à Mishnory, quand vous m'avez pressé de le faire… la nuit où j'ai été arrêté… Mais Obsle avait mon ansible ; je suppose qu'il l'a toujours.

— Peut-il en faire usage ?

— Non. La composition des coordonnées est trop complexe pour qu'on puisse trouver par hasard la bonne combinaison. Mais si seulement j'avais lancé un message…

— Si seulement j'avais su, ce jour-là, que les jeux étaient faits, dit-il, en souriant.

Ce n'est pas un homme à se consumer en regrets.

— Vous le saviez, je pense, mais je ne vous ai pas cru.

Le traîneau chargé, il insiste pour que nous passions le reste de la journée à nous reposer, à faire provision d'énergie. Et il se met à écrire. Sur un rythme rapide, il remplit les pages d'un carnet de sa petite écriture cursive verticale, rédigeant le récit qui fait l'objet du précédent chapitre. C'est une satisfaction pour lui car il est habitué à tenir son journal avec méthode et cela fait un mois qu'il n'a pu s'en occuper. Je crois que c'est là pour lui s'acquitter d'une obligation envers sa famille, envers le Foyer d'Estre, et nouer un lien avec eux. Tout cela, je l'apprendrai plus tard, car en cette veille de départ, tandis que je farte mes skis ou me repose, j'ignore ce qu'il peut bien écrire. Je sifflote un air de danse, puis m'arrête brusquement. Nous n'avons qu'une tente pour deux et nous deviendrons fous si nous ne nous imposons pas une certaine discipline, un minimum en fait de bonnes manières. Estraven a levé les yeux sur moi lorsque j'ai sifflé, c'est vrai, mais il l'a fait sans irritation. Me regardant d'un air songeur, il me dit :

— L'an dernier j'ignorais l'existence de votre vaisseau, et je le regrette bien… Pourquoi vous a-t-on lâché seul sur cette planète ?

— Le Premier Envoyé est toujours seul. Un homme d'un autre monde c'est une curiosité ; deux hommes d'un autre monde, c'est une invasion.

— On fait bon marché de la vie du Premier Envoyé.

— Non, l'Ékumen ne fait bon marché d'aucune vie humaine. Il est donc préférable d'en exposer une seule plutôt que deux ou une vingtaine. Et puis, vous savez, cela coûte du temps et de l'argent, ces grands sauts à travers l'espace. En tout cas, j'étais volontaire.

— Honneur à qui affronte le danger, dit-il. C'est certainement un proverbe, et il y ajoute ce commentaire, mais sans emphase : Nous serons bourrés d'honneur lorsque nous arriverons en Karhaïde.

Et je me surprends à croire à ce rêve : que nous parviendrons vraiment au but après avoir traversé mille trois cents kilomètres de montagnes, ravins, crevasses, volcans, glaciers, marécages gelés ou golfes gelés, une immense désolation inhospitalière, sans vie, battue par les tempêtes du plein hiver, sur une planète en pleine période glaciaire. Estraven écrit, il consigne des faits ; et la patience, la persévérance et la conscience avec lesquelles il exécute ce travail, ce sont celles dont j'ai vu faire preuve un roi fou, truelle en main, sur un

échafaudage.

« *Quand* nous parviendrons en Karhaïde… » a-t-il dit. Et ce *quand* n'est pas une vague perspective, il a une date précise ; le 4e jour du 4e mois d'hiver, Arhad Anner. Départ demain, 13e jour du 1er mois, Tormenbod Thern. Nos rations nous feront au maximum, suivant les calculs d'Estraven, trois mois géthéniens, soit soixante-dix-huit jours ; à raison de dix-neuf kilomètres par étape, nous serons en Karhaïde en soixante-dix jours, c'est-à-dire le jour d'Arhad Anner. La question est réglée, il ne reste plus qu'à dormir de notre meilleur sommeil.

Nous partîmes à l'aube, en raquettes ; il n'y avait pas de vent et la neige tombait à petits flocons. Sur les collines elle formait une surface *bessa*, molle, encore non tassée, cette neige profonde redoutée des skieurs terriens. Le traîneau était lourdement chargé, Estraven en évaluant le poids total à plus de cent cinquante kilos. Dans la poudreuse, c'était dur à tirer, et pourtant nous avions là une petite merveille, aussi adaptée à son élément qu'un bateau bien conçu, en particulier grâce à ses patins munis d'une substance réduisant la résistance presque à zéro – mais naturellement inefficaces lorsque le véhicule se bloquait dans un amoncellement de neige. Sur une pareille surface, avec maintes pentes et ravines à monter et descendre, il apparut que le mieux était de procéder ainsi : un homme attelé au traîneau pour le tirer, l'autre derrière pour pousser. Fine et douce, la neige tomba toute la journée. Nous nous arrêtâmes deux fois pour manger sur le pouce. Sur ces vastes espaces montagneux le silence était absolu. Nous allions toujours, et tout à coup ce fut le crépuscule. Nous dressâmes la tente dans un vallon très semblable à celui que nous avions quitté le matin, une combe dominée par les blancs mamelons des collines. Je chancelais de fatigue, et pourtant je ne pouvais pas croire que la journée était terminée. Nous avions couvert, d'après le compteur du traîneau, environ vingt-cinq kilomètres.

Si nous étions capables de cela dans la neige profonde, avec chargement maximum et en une région accidentée dont il fallait prendre d'écharpe toutes les collines et toutes les vallées, que ne ferions-nous pas sur le Grand Glacier, avec une neige dure, un terrain égal et un chargement toujours plus léger ? Jusqu'ici je m'étais imposé de faire confiance à Estraven ; ce sentiment devenait maintenant spontané, sans réticence. Nous serions en Karhaïde dans soixante-dix jours.

— Vous avez déjà voyagé comme ça, lui demandai-je.

— Avec un traîneau ? Souvent.

— Sur de longs trajets ?

— J'ai fait quelque chose comme trois cents kilomètres sur le glacier de Kerm, en automne. Mais c'est vieux. L'extrémité inférieure du Kerm, cette sorte de péninsule montagneuse se dressant au sud du

semi-continent karhaïdien, est, comme le nord du pays, couverte de glaciers. Sur le Grand Continent de Géthen l'humanité vit sur une bande de terre entre deux murailles blanches. On a calculé que si les radiations solaires diminuaient encore de huit pour cent, les deux murailles chemineraient l'une vers l'autre ; il n'y aurait plus ni terres, ni hommes ; rien que de la glace.

— Quel était le but de ce voyage ?

— Curiosité, esprit d'aventure. Et, après une hésitation il ajouta avec un léger sourire : Accroissement de la complexité et de l'intensité du champ de la vie intellectuelle.

Il reprenait ainsi une de mes citations ékuméniques.

— C'était là, répliquai-je, aller sciemment aux limites de la tendance évolutionnaire inhérente à l'Être, et dont l'esprit d'exploration n'est qu'une manifestation.

Nous étions l'un et l'autre assez contents de nous-mêmes, en pleine euphorie. Il faisait bon dans la tente et nous buvions du thé chaud en attendant que cuise notre porridge de germe de kadik.

— Exactement, dit-il. Nous étions six, deux Estriens, mon frère et moi, et quatre amis de Stok. Notre voyage était parfaitement désintéressé. Nous voulions voir le Terremander, une montagne qui se dresse, là-bas, sur le Glacier. Rares sont ceux qui l'ont vue de la terre ferme.

Le porridge était prêt. Rien de commun avec la bouillie compacte et noirâtre de Pulefen. C'était divin, brûlant, savoureux comme nos marrons grillés de la Terre. Le corps bien réchauffé, et le cœur aussi, je dis à Estraven :

— Je n'ai jamais mangé aussi bien sur Géthen qu'en votre compagnie.

— Oubliez-vous le banquet de Mishnory ?

— C'est vrai… Vous haïssez l'Orgoreyn, n'est-ce pas ?

— Bien rares sont les Orgota qui savent faire la cuisine. Moi, haïr l'Orgoreyn ? Non. Je n'ai aucune raison de haïr ce pays. Et d'abord comment peut-on haïr ou aimer un pays ? Tibe en est capable, à en juger par ses discours. Moi, j'en suis foncièrement incapable. Je connais des hommes, des villes, des fermes, des collines et des rivières et des rochers, je sais comment les rayons du soleil couchant éclairent à l'automne les mottes d'un certain champ labouré au flanc d'une colline. Que vient faire une frontière dans tout cela ? Ça ne rime à rien. Vérité en deçà, erreur au-delà – voilà que je cite vos grands hommes ! Pour aimer son pays, faut-il haïr les autres ? Si oui, le patriotisme n'est pas une bonne chose. Si ce n'est qu'une forme d'amour-propre, alors c'est une bonne chose, mais dont il faut éviter de faire profession, ou de faire parade comme d'une vertu. J'aime les collines du Domaine d'Estre parce que j'aime la vie, mais c'est un

amour d'une nature telle qu'il ne saurait se changer en haine au-delà d'une certaine ligne de démarcation. À part cela, j'espère pouvoir me vanter d'être ignorant.

Ignorant au sens que le Handdara confère à ce mot : ignorer l'abstraction, coller à la réalité. Il y avait dans cette attitude quelque chose de féminin, un refus de l'abstrait et du conceptuel, une soumission au réel, qui me heurtaient quelque peu. Mais il ajouta comme pris d'un scrupule :

— Il faut être un imbécile pour ne pas haïr un mauvais gouvernement. Et s'il existait sur Terre un bon gouvernement, ce serait une joie que de se mettre à son service.

— C'est une joie qui ne m'est pas inconnue, dis-je.

— Oui, j'ai pu en juger.

Sur ce point nous nous comprenions.

Ayant ouvert la porte étanche de la tente pour jeter au-dehors l'eau chaude dont je venais de rincer nos assiettes, je vis qu'il faisait nuit noire. Il tombait une petite neige fine, à peine visible dans le rayon de lumière qui perçait par l'ouverture ovale. Celle-ci refermée, bien au sec et bien au chaud, nous préparâmes nos sacs de couchage.

— Donnez-moi les assiettes, m'avait-il dit ou quelque chose de semblable, en ajoutant : monsieur Aï.

— Allons-nous nous dire monsieur, lui dis-je, pendant toute la traversée du grand glacier de Gobrin ?

Il me regarda en riant.

— Je ne sais pas comment vous appeler.

— Je m'appelle Genly Aï.

— Je sais. Vous, vous employez mon toponyme.

— Moi non plus, je ne sais pas comment vous appeler.

— Harth.

— Alors appelez-moi Aï. – Et les prénoms, quand les employez-vous ?

— Entre frères-en-foyer ou entre amis, dit-il. Et c'était comme s'il prononçait ces mots de très loin – inaccessible alors qu'il était à cinquante centimètres de moi dans une tente de deux mètres cinquante. C'était sans appel. Quoi de plus arrogant qu'un langage franc et sans détours ? Réfrigéré, je m'introduisis dans mon sac de fourrure.

— Bonne nuit, Aï.

— Bonne nuit, Harth.

Politesse entre deux étrangers. Mais un ami, qu'est-ce donc en un monde où tout ami peut devenir amant au gré d'une nouvelle phase de la lune ? Pas moi, pourtant, enfermé que je suis dans ma virilité : je ne puis être l'ami de Therem Harth ni d'aucun autre spécimen de sa race. Ces créatures qui ne sont ni hommes ni femmes, ou qui sont les deux à

la fois, ces êtres cycliques, lunaires, qui se métamorphosent lorsqu'une main les effleure, ou par un coup de baguette magique comme les enfants de certains contes anciens, ils ne sont pas faits comme moi, ce ne peuvent être mes amis – pas d'amour entre nous.

Nous dormîmes. M'éveillant un moment, j'entendis le tapotement feutré d'une neige épaisse sur la tente.

Levé à l'aube, Estraven préparait le déjeuner. Le jour éclata de tous ses feux. Le matériel une fois chargé, nous nous mîmes en route alors que le soleil commençait à dorer la crête des broussailles dont notre combe était frangée. Estraven était attelé en avant du traîneau, que je poussais et dirigeais à l'arrière. Il commençait à se former une croûte sur la neige ; dans les descentes dégagées nous allions à la course, comme un attelage de chiens. Ce jour-là nous longeâmes la forêt qui se trouve en bordure de la Ferme de Pulefen, puis nous y pénétrâmes. Progressant au milieu des thoriers rabougris, trapus, noueux, à qui la glace faisait de belles barbes blanches, nous jugeâmes prudent d'éviter la route centrale qui va vers le nord, préférant utiliser, lorsqu'elles allaient un moment dans la bonne direction, les percées ménagées pour l'exploitation, ou encore avancer à travers bois, ce qui est facile dans une forêt bien déblayée, sans arbres déracinés ni broussailles. Nous marchions bien, d'autant plus que les ravins étaient moins nombreux en cette région, les crêtes moins abruptes. Le soir notre compteur indiquait trente-deux kilomètres pour cette étape, et nous étions moins fatigués que la veille.

Sur Nivôse les jours restent clairs l'hiver, ce qui en atténue la rigueur. La planète n'est inclinée que de quelques degrés sur le plan de l'écliptique, ce qui, à basse latitude, ne provoque aucune variation saisonnière sensible. Les saisons sont un effet, non pas de l'obliquité écliptique, mais de l'orbite ellipsoïde de Géthen. Aux environs de l'aphélie, là où cette planète se meut le plus lentement et le plus loin de son soleil, il se produit une diminution des radiations solaires qui suffit à perturber les normes d'un climat déjà instable, à intensifier le froid, à remplacer l'été humide et gris par la blancheur et la violence de l'hiver. Par sa sécheresse l'hiver pourrait être plus agréable que le reste de l'année s'il n'était pas aussi glacial. Lorsque le soleil se montre, c'est vers le zénith ; on ne le voit pas saigner longuement à l'horizon avant de faire place à la nuit et à un froid plus intense, comme sur la Terre dans les régions montagneuses proches du pôle. Les hivers de Géthen sont éclatants ; ils sont cruels, redoutables, mais éclatants.

Il nous fallut trois jours pour traverser la forêt de Tarrenpeth. Le troisième jour, Estraven s'arrêta de bonne heure pour dresser la tente. Il voulait tendre des pièges à pesthry. Parmi les animaux terrestres de Nivôse, c'est un des plus grands ; de la taille d'un renard, ovipare et

végétarien, il a une fourrure splendide, grise ou blanche, et une chair comestible. C'était la saison de ses grandes migrations vers le sud. Il fuit l'homme avec une extrême agilité, aussi n'en avions-nous vu que deux ou trois jusque-là, mais toutes les clairières de la forêt de thoriers étaient parcourues d'un réseau serré de menues empreintes toutes dirigées vers le sud. En une heure ou deux six animaux étaient pris, un dans chaque piège. Estraven les vida et les coupa en morceaux ; une partie de la viande nous servit de ragoût pour notre repas du soir, le reste fut suspendu pour être frigorifié. Les Géthéniens ne sont pas une race de chasseurs – faute de gibier : pas de grands herbivores, et, par conséquent, pas de grands carnivores, sauf dans les mers grouillantes de poissons. On vit de pêche et d'agriculture. C'était la première fois que je voyais un Géthénien tacher ses mains de sang. Il regarda les blanches fourrures.

— Avec ce que nous gaspillons là il y a de quoi nourrir et loger un chasseur de pesthry pendant une semaine, dit-il.

Il me tendit une peau à toucher. Ce poil est si soyeux et souple qu'on en sent à peine le premier contact lorsqu'on y enfonce les doigts. Nos sacs de couchage, nos anoraks et nos capuchons étaient doublés de cette fourrure, aussi belle à voir que souveraine contre le froid.

— Et tout ça pour un ragoût ! dis-je.

— Il nous faut des protéines, dit Estraven, après m'avoir fixé un instant de son regard impénétrable. Et il jeta les peaux de pesthry sur la neige. La nuit, les russy, ces féroces carnassiers tenant du serpent et du rat, ne tarderaient pas à dévorer dépouilles, entrailles et ossements, sans oublier de faire place nette en léchant le sang dont la neige était rougie.

Il avait raison, je dirais presque : comme toujours.

Un pesthry fournit une livre ou deux de chair comestible. Je n'eus pas de peine à avaler la moitié du ragoût, et j'aurais pu manger la part d'Estraven sans m'en apercevoir. Le lendemain matin, quand nous repartîmes avec le traîneau pour gravir la montagne, mon moteur humain avait doublé de puissance.

Nous grimpâmes toute la journée. Mais c'en était fini de la neige salutaire et du *kroxet* – vent nul, moins sept à moins dix-huit de température – grâce à quoi nous avions pu, sans encombre, traverser la forêt de Tarrenpeth et sortir de la zone où nous risquions d'être poursuivis. Ce temps faisait place à ce que nous pouvions redouter le plus : dégel et pluie. Je commençais à comprendre pourquoi les Géthéniens se plaignent quand la température est en hausse l'hiver, et sont tout ragaillardis lorsqu'elle est en baisse. Dans les villes, la pluie est une gêne ; pour le voyageur c'est une catastrophe. Toute la matinée, c'était déjà dur de hisser le traîneau sur le flanc du

Sembensyen dans une neige glaciale, profonde et détrempée, une véritable soupe. Mais l'après-midi, lorsque la neige eut été presque entièrement balayée, sur les pentes raides, par des torrents de pluie, des kilomètres de boue et de gravier, il fallut substituer des roues aux patins du traîneau pour en faire un chariot, c'est-à-dire un véhicule qui ne cessait de s'embourber et de basculer – une vraie carne. La nuit tomba sans nous laisser le temps de trouver le moindre abri, grotte ou escarpement, pour dresser la tente, si bien que nos bagages furent mouillés en dépit de tous nos efforts. Estraven avait dit qu'une tente comme la nôtre nous offrirait le minimum de confort par les temps les plus incléments, mais à condition de maintenir l'intérieur à sec.

— Une fois qu'on ne peut plus sécher complètement les sacs de couchage, il se fait une grande déperdition de chaleur animale la nuit et le sommeil s'en ressent. Nous sommes trop strictement rationnés pour nous permettre cela. Nous ne pouvons pas compter sur le soleil pour sécher nos affaires, il faut donc éviter de les mouiller.

J'avais retenu cette leçon ; aussi scrupuleusement qu'Estraven, je m'étais employé à interdire à la neige et à l'humidité l'accès de la tente pour qu'il n'y eût d'autre buée à évaporer que celle qui provenait de la cuisson des aliments, de nos poumons et des pores de notre peau. Mais cette nuit-là tout était trempé avant que nous eussions pu dresser la tente. Tout fumants, nous nous blottîmes près du poêle. Heureusement, nous eûmes un bon ragoût de pesthry, chaud et substantiel, assez succulent pour nous consoler en partie de tout le reste. Le compteur du traîneau, insensible aux rudes efforts que nous avions fournis toute la journée, décrétait que nous avions fait quatorze kilomètres cinq cents, pas davantage.

— C'est la première fois que nous sommes en deçà de la moyenne journalière que nous nous sommes assignée.

Estraven fit oui de la tête et rompit net un tibia de pesthry pour en extraire la moelle. Il avait enlevé ses vêtements mouillés, ne gardant que chemise et culotte, pieds nus, cou nu. Moi, j'avais encore trop froid pour ôter anorak, hieb et chaussures. Il était là rompant des os à moelle, bien bâti, solide, résistant, ses cheveux lisses et soyeux dégouttant de pluie comme les plumes d'un oiseau ; il lui tombait même un peu d'eau sur les épaules comme d'une gouttière sans même qu'il s'en aperçût. Il n'était pas découragé. Il était dans son élément.

Le premier repas carné m'avait donné des crampes intestinales, et elles s'aggravèrent cette nuit-là. Couché dans les ténèbres de la tente saturée d'eau, j'entendais tomber la pluie et ne pouvais trouver le sommeil.

— Vous avez mal dormi, me dit-il au petit déjeuner.

— Qu'en savez-vous ?

En effet il avait dormi très profondément, remuant à peine

lorsque je sortais de la tente. Il me perça de son regard étrange :

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Une diarrhée.

Il fit une grimace et me dit avec irritation :

— C'est la viande.

— Probablement.

— C'est ma faute. J'aurais dû…

— Ce n'est rien.

— Vous êtes valide ?

— Oui.

La pluie ne cessait de tomber. Un vent d'ouest soufflant de la mer maintenait la température au-dessus de zéro bien que nous fussions à plus de mille mètres d'altitude. On voyait au plus à quatre cents mètres devant soi dans la grisaille et la pluie qui faisait rage. Inutile de chercher à voir la montagne qui nous dominait : tout ce qu'on pouvait voir, c'était la pluie. Nous marchions à la boussole, visant vers le nord là où nous y autorisait le terrain, le relief de ses versants et de ses vastes courbes.

Le grand glacier du nord était passé par là dans son va-et-vient au cours des millénaires. Raclant le terrain sous sa masse, il avait laissé des traces sur les pentes de granit, notamment de longs sillons rectilignes qu'on eût dit creusés par une gouge géante. Nous pouvions remorquer le traîneau le long de ces stries, aussi bien parfois que sur une route.

C'est en tête d'attelage que mon rendement était le meilleur ; je pesais sur le harnais, et l'effort me réchauffait. Lorsque nous fîmes halte à midi pour nous restaurer, je ne pus rien manger ; je me sentais mal et j'avais froid. Il pleuvait sans répit. Estraven décida de faire étape sous un grand surplomb de rocher noir, cela dès le milieu de l'après-midi. Il avait dressé la tente avant même que je me fusse dételé. Il m'ordonna d'entrer et de me coucher.

— Je ne suis pas malade, dis-je.

— Si, répliqua-t-il. Allez.

Je lui obéis, mais son ton m'irritait. Lorsqu'il entra dans la tente avec tout ce qu'il fallait pour dîner, je voulus me lever car, normalement, j'étais ce soir-là de corvée pour la cuisine. Il me dit de rester couché, toujours impérieusement.

— Je vous trouve bien autoritaire, lui dis-je…

— Je regrette, dit-il le dos tourné, sur le ton inflexible d'un homme qui ne regrette rien.

— Je ne suis pas malade, vous savez.

— Non, je ne savais pas. Vous ne voulez pas être franc, il faut donc bien que je vous juge à votre mine. Vous n'avez pas encore récupéré, et l'étape a été dure. Je ne connais pas les limites de votre

énergie.

— Lorsque je les atteindrai, je vous le ferai savoir.

J'étais exaspéré par son air protecteur. Il avait une tête de moins que moi, et il était bâti en femme plutôt qu'en homme, gras plutôt que musclé ; lorsque nous tirions le traîneau ensemble, il me fallait ralentir l'allure et me retenir pour me mettre à son pas et éviter de le distancer – le bel attelage : un étalon et une mule !

— Ainsi, vous n'êtes plus malade.

— Non ; naturellement, je suis fatigué. Vous aussi.

— Oui, dit-il. J'étais inquiet pour vous ; notre route est longue.

J'avais eu tort de me croire traité en être faible et inférieur. Il pensait que j'étais malade, et quand on est malade il faut obéir. Il était franc et attendait de moi la même franchise ; mais peut-être était-ce trop me demander. Lui, du moins, n'avait aucune idée de ce que pouvait ajouter à l'amour-propre la susceptibilité du mâle jaloux de sa virilité.

Et pourtant, puisqu'il avait su me sacrifier, comme il l'avait fait manifestement pour ses hautes exigences en fait de shiftgrethor, ne pourrais-je, de mon côté, faire abstraction de la fierté du mâle qui s'érige en maître ?

Car cela devait lui être aussi incompréhensible que l'était pour moi le shiftgrethor.

— Combien avons-nous couvert aujourd'hui ?

— À peine dix kilomètres, dit-il, se tournant vers moi en ébauchant un sourire.

Nous fîmes plus de onze kilomètres le lendemain, dix-neuf le jour suivant.

Encore une étape, et nous voilà sortis de la pluie et des nuages, dans une région qui semble un défi à l'humanité. C'est notre neuvième étape. Nous nous trouvons maintenant à quinze ou dix-huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer, sur un haut plateau qui porte des traces évidentes de récents plissements et de phénomènes volcaniques. Nous sommes sur les montagnes de Feu de la chaîne du Sembensyen. Le plateau se rétrécit progressivement en une vallée et la vallée en un col flanqué de longues suites de crêtes. À notre sortie du col, les nimbus s'effilochent, se déchirent, bientôt dispersés par un glacial vent du nord. Alors surgissent, au-dessus des crêtes qui se dressent à droite et à gauche, des pics bigarrés de blanc et de noir, neige et basalte, éclatants sous l'irruption du soleil dans un ciel étincelant. Devant nous, grâce au même grand coup de vent qui a balayé les nuages, nous découvrons à nos pieds des vallées sinueuses semées de blocs de glace et de roches erratiques. Ces vallées sont coupées par un mur géant, un mur de glace. Nous élevons notre regard, toujours plus haut, jusqu'à la crête du mur, et là nous voyons

la grande calotte glaciaire, le fameux Gobrin, aveuglant, s'étendant au nord à perte de vue, d'une blancheur éblouissante, insoutenable.

Dans les vallées encombrées de moellons et sur les escarpements, les sinuosités et les masses rocheuses situés en bordure du grand inlandsis, se dressent çà et là des crêtes noires ; la plus massive s'élève du plateau où nous nous trouvons pour atteindre l'altitude des pics qui forment de chaque côté de nous comme une entrée monumentale. Des flancs de cette masse noire sort une lourde traînée de fumée longue de deux kilomètres. Plus loin ce sont d'autres pics, d'autres cimes, des pyramides de cendres noires qui surgissent du glacier. Et là, de loin en loin, s'ouvrent d'autres gueules qui vomissent feu et fumée en un souffle haletant.

Attelé au traîneau avec moi, Estraven regarde ce spectacle de désolation sublime et indescriptible.

— Je suis heureux, dit-il, d'avoir vécu jusqu'à ce jour.

J'éprouve le même sentiment. C'est très bien de voyager vers un but, mais ce qui importe, en fin de compte, c'est ce qu'apporte le voyage lui-même.

Il n'a pas plu sur ces pentes exposées au nord. Des champs de neige s'étendent depuis le col jusqu'aux vallées encombrées de moraines. Nous escamotons les roues du traîneau pour lui rendre ses patins, chaussons nos skis et nous lançons sur la pente. Glissant vers le nord, nous allons pénétrer dans ce vaste silence, domaine de glace et de feu où se lit en lettres gigantesques, noir et blanc, cette inscription qui barre tout un continent : MORT, MORT, MORT. Le traîneau est léger à tirer, léger comme une plume, et nous rions de joie.

16
Entre le Dromnor et le Dramigôl

Odyrny Thern. Couché dans son sac, Aï me demande :

— Qu'est-ce que vous écrivez, Harth ?

— Un compte rendu, lui dis-je.

Il rit.

— Je devrais, dit-il, tenir un journal destiné aux archives de L'Ékumen, mais je n'ai jamais pu le faire régulièrement. Il me manque un dictaphone.

Je lui explique que mes notes sont destinées à ma famille, qui pourra les incorporer, comme bon lui semblera, à des archives plus modestes, celles du Domaine d'Estre. Le souvenir de mon Foyer et de mon fils surgit alors en mon esprit, et pour l'en chasser je demande à Aï :

— Votre parent… enfin vos parents… sont-ils encore en vie ?

— Ils sont morts depuis soixante-dix ans.

Je ne sais que penser car Aï ne paraît pas trente ans.

— Alors, lui dis-je, vos années sont plus courtes que les nôtres ?

— Non. Ah, j'y suis ! J'ai escamoté pas mal de temps : vingt ans pour aller de la Terre à Hain-Davenant, de là cinquante ans jusqu'à Olloul, et dix-sept ans d'Olloul à Géthen. Je n'ai vécu que sept ans en dehors de la Terre, mais j'y suis né il y a cent vingt ans.

Ce n'est pas nouveau pour moi ; il m'a expliqué à Erhenrang que le temps s'annihile à peu près dans les vaisseaux qui vont d'une étoile à l'autre à une vitesse proche de celle de la lumière. Mais je n'avais pas réfléchi aux conséquences de ce phénomène sur la longueur d'une vie humaine, en elle-même et par rapport à l'existence de ceux que le voyageur laisse derrière lui sur sa propre planète. Tandis qu'il vivait quelques heures dans un de ces vaisseaux inimaginables qui vont d'une planète à l'autre, ceux qu'il avait connus sur son monde natal vieillissaient et mouraient, et leurs enfants vieillissaient…

— Dire que je me considère comme exilé, dis-je enfin.

— Vous l'êtes pour m'avoir servi, et je le suis pour vous servir.

De nouveau le bruit de son petit rire allègre rompt le lourd silence de ces lieux. Depuis que nous sommes descendus du col, nous avons peiné pendant trois jours sans grand résultat, mais Aï n'est plus découragé, ni d'ailleurs d'un optimisme excessif ; il est plus patient à mon égard. Peut-être s'est-il, par sudation, entièrement désintoxiqué. Peut-être avons-nous appris à faire équipe, à ne plus tirer à hue et à dia.

Nous avons passé la journée à descendre de l'éperon basaltique

après en avoir fait l'ascension la veille. De la vallée ce paraissait être une bonne voie d'accès au Glacier, mais plus nous grimpions plus nous nous heurtions à des éboulis, à des plaques de roc glissant, et la pente est devenue si raide que nous n'aurions pu la gravir, même sans traîneau.

Ce soir nous nous retrouvons dans la moraine, ce désert rocheux, ce chaos de cailloux amoncelés, de blocs erratiques, d'argile et de boue. Un bras du glacier s'est retiré de ce versant au cours du dernier siècle ou demi-siècle, mettant à nu le squelette de la planète, ses os décharnés où ne pousse le moindre brin d'herbe. Çà et là des fumerolles flottent au ras du sol en lourdes traînées jaunâtres. L'air sent le sulfure. Température : moins onze, vent nul, ciel couvert. J'espère que nous n'aurons pas de fortes précipitations neigeuses avant d'avoir franchi le passage difficile qui nous sépare de la langue de glacier que nous avons vue à quelques kilomètres à l'ouest de la crête. C'est comme un vaste fleuve de glace qui descend du plateau entre deux montagnes, deux volcans couronnés de vapeur et de fumée. Si nous pouvons l'atteindre en partant des pentes du plus proche volcan, ce sera peut-être une voie d'accès au plateau du Gobrin. Il existe bien à l'est un petit glacier qui aboutit à un lac gelé, mais il décrit une courbe et il est entaillé de profondes crevasses – nous les voyons même de la vallée. Ce glacier nous paraissant infranchissable avec l'équipement dont nous disposons, nous sommes d'accord pour essayer celui qui passe entre les volcans, tant pis s'il faut pour cela faire un détour vers l'ouest et allonger notre parcours de deux étapes.

Opposthe Thern. Neige *neserem*{Neserem : neige fine tombant avec vent grand frais – léger blizzard.}. Nous voilà bloqués. Nous dormons toute la journée. Ce n'est pas un luxe après avoir peiné presque une treizaine de jours.

Ottormenbod Thern. Il neige toujours en neserem, mais nous avons assez dormi. Aï m'apprend un jeu terrien passionnant et très calé. Cela se joue sur des carrés avec de petits cailloux – et ici ce ne sont pas les cailloux qui manquent, dit-il pertinemment.

Il supporte assez bien le froid ; il le supporterait comme un ver de neige si ce n'était qu'une question de courage. Je trouve curieux de le voir emmitouflé dans son hieb et son anorak même lorsque la température est au-dessus de zéro ; mais lorsque nous tirons le traîneau, s'il y a du soleil et si le vent n'est pas trop cinglant, il ne tarde pas à enlever son anorak et à suer comme moi à grosses gouttes. Pour le chauffage de la tente, nous devons nous faire des concessions mutuelles. Il a toujours trop froid, moi trop chaud, et si l'un de nous réglait le poêle à sa convenance, l'autre ne manquerait pas d'attraper une pneumonie. Nous coupons la poire en deux, et ainsi il grelotte quand il n'est pas dans son sac alors que j'étouffe de chaleur dans le

mien ; mais si l'on songe à la distance qu'il a parcourue pour venir ici partager cette tente avec moi, je trouve que nous ne nous entendons pas tellement mal.

Getheny Thanern. Temps clair après le blizzard, vent nul, température voisine de moins dix toute la journée. Nous avons dressé la tente sur les premières pentes occidentales du volcan le plus proche : le Dramigôl, d'après ma carte de l'Orgoreyn. Celui qui monte la garde de l'autre côté du fleuve de glace s'appelle le Dromnor. Cette carte est très approximative : distances faussées, omissions – par exemple celle d'un grand pic qui se dresse à l'ouest. Bien évidemment les Orgota n'éprouvent guère le besoin de visiter leurs montagnes de Feu, si grandiose qu'en soit le spectacle. Nous avons fait dix-sept kilomètres cinq cents aujourd'hui – étape pénible dans la rocaille. Aï dort déjà. Je me suis meurtri le tendon d'Achille : j'ai fait la bêtise de le claquer en voulant dégager brutalement mon pied coincé entre deux pierres, et j'ai boité tout l'après-midi. Une nuit de repos, et rien n'y paraîtra. Demain nous devrions pouvoir accéder au glacier.

En apparence nous avons fait une brèche énorme à nos vivres, mais c'est parce que nous avons commencé par le plus volumineux. Nous avions quarante-cinq à cinquante kilos de grosses denrées, dont la moitié volées à Tourrouf ; en quinze jours de voyage nous en avons consommé trente kilos. J'ai décidé de nous mettre au régime du guichy-michy à raison d'une livre par jour ; je garde deux sacs de germe de kadik, du sucre et une caisse de boulettes de poisson, pour varier notre ordinaire par la suite. Je suis heureux d'être allégé du ravitaillement de Tourrouf. C'est un poids de moins sur le traîneau.

Sordny Thanern. Température de moins six à moins sept ; neige fondue, vent s'engouffrant dans notre vallée de glace comme un courant d'air dans un tunnel. Nous campons sur le fleuve de glace, à quatre cents mètres du bord, sur une longue bande plate de névé. La descente du Dramigôl a été dure et raide, sur le roc nu et la caillasse. Le bord du glacier est entaillé de nombreuses crevasses et si hérissé de gravier et de roc pris dans la glace que nous avons, une fois de plus, fait appel aux roues du traîneau ; mais l'une d'elles s'est coincée au bout de cent mètres à peine, et l'essieu s'est faussé. Désormais nous employons les patins. Nous n'avons fait aujourd'hui que six kilomètres et demi, et toujours dans la mauvaise direction. Notre petit glacier effluent semble monter en une longue courbe, par l'ouest, jusqu'au plateau du Gobrin. Là où nous sommes, entre les deux volcans, il a six à sept kilomètres de large ; on devrait pouvoir le suivre plus près de son centre sans trop de difficultés, bien qu'il soit plus crevassé que je l'avais cru et que la surface en soit pourrie.

Le Dromnor est en éruption. La neige qui fond sur nos lèvres sent la fumée et le soufre. À l'ouest, sous un ciel déjà assombri de nimbus,

plane une obscurité menaçante. De temps à autre tous les éléments, nuages, neige fondue, air et glace, s'embrasent d'un rouge sombre, qui fait ensuite place au gris en un lent dégradé. Le glacier est agité, sous nos pieds, d'un léger tremblement.

Eskichwe rem ir Her a formulé une hypothèse intéressante sur l'activité volcanique au nord-ouest de l'Orgoreyn et dans l'Archipel. Cette activité est en augmentation depuis dix à vingt millénaires, ce qui laisse présager la disparition des glaciers, ou tout au moins leur régression et l'avènement d'une période interglaciaire. Le CO_2 dégagé par les volcans finira par donner à l'atmosphère une vertu isolatrice : il retiendra l'énergie calorifique réfléchie par la terre, tout en permettant à la chaleur solaire directe de pénétrer sans rien perdre de sa force. La température moyenne de Géthen finirait par s'élever d'une vingtaine de degrés – elle atteindrait vingt-deux degrés. Heureusement, je ne serai plus de ce monde ! Aï m'a affirmé que les glaciologues de la Terre ont émis des hypothèses de ce genre pour expliquer l'évolution encore incomplète par laquelle cette planète est sortie de sa dernière période glaciaire. Pareilles théories sont de celles dont il n'est guère possible de démontrer ou la justesse ou la fausseté ; personne ne connaît avec certitude le pourquoi de l'expansion des glaciers, ni de leur récession. La neige de l'ignorance garde sa virginité.

Sur le Dromnor je vois maintenant brûler dans la nuit une grande nappe de feu rouge sombre.

Eps Thanern. D'après le compteur nous avons fait aujourd'hui vingt-six kilomètres, mais à vol d'oiseau nous ne sommes pas à plus de treize kilomètres de notre dernier campement. Nous sommes toujours sur le glacier entre les deux volcans, dont l'un, le Dromnor, est en éruption. Des serpents de feu rampent sur ses flancs noirs, visibles seulement lorsque le vent chasse les nuages de cendres et de fumées qui forment avec des vapeurs blanches un trouble mélange effervescent. Sans répit un sifflement remplit l'air, semblable au mugissement d'une sirène sans fin ; on ne peut même plus l'entendre quand on veut l'écouter, et pourtant il vous pénètre, il s'empare de tout votre être. Le glacier tremble continuellement sous nos pieds, en une danse assortie de craquements retentissants. Tous les ponts de neige que le blizzard a pu jeter sur les crevasses ont disparu, se sont effondrés sous la trépidation et les spasmes de la glace et de la terre qui la supporte. Il nous faut reconnaître le terrain devant nous pour voir où se termine une faille qui aurait vite fait d'engloutir le traîneau, puis nous retournons le chercher avant d'effectuer une nouvelle reconnaissance ; c'est en vain que nous cherchons à progresser vers le nord, car sans cesse nous sommes rabattus vers l'ouest ou l'est. Au-dessus de nous le Dramigôl s'est mis à l'unisson du Dromnor : il

gronde et éructe une fumée nauséabonde.

Aï a eu le visage gravement gelé ce matin ; il avait le nez, les oreilles et le menton tout gris lorsque je m'en suis aperçu. Je l'ai sauvé par un massage énergique, mais il nous faudra être plus prudents à l'avenir. Le vent qui souffle du grand glacier est mortel, littéralement ; et nous lui faisons face pendant la marche.

J'ai hâte de quitter ce bras de glacier tout fendu et plissé entre deux monstres qui grondent. Si les montagnes sont belles à voir, il est préférable de ne pas les entendre.

Arhad Thanern. Neige sove, température entre moins sept et moins dix. Nous avons fait vingt kilomètres aujourd'hui, dont huit environ dans la bonne direction. Nous nous sommes visiblement rapprochés du rebord du Gobrin, qui nous domine au nord. Nous nous apercevons que notre fleuve de glace a des kilomètres de large ; ce que nous prenions pour un « bras », entre Dromnor et Dramigôl, n'est en réalité qu'un doigt, et nous sommes maintenant sur le dos de la main. Lorsque, de notre camp, nous regardons le bas du glacier, nous voyons sa surface fendue, divisée, déchirée, battue en tous sens par les crêtes noires fumantes qui lui font obstacle. Vers le haut, on le voit s'élargir et s'élever en une large courbe, et par contraste les sombres arêtes montagneuses perdent de l'importance ; mais le regard doit s'élever très haut pour voir le fleuve de glace gagner la crête du grand mur que forme le Gobrin, sous un voile de nuages, de fumées et de neige. Avec la neige tombent des scories et des cendres ; cette sorte de mâchefer parsème la glace et s'y enfonce. C'est excellent pour la marche mais un peu raboteux pour les patins du traîneau, dont il va déjà falloir renouveler le revêtement. Deux ou trois projectiles volcaniques sont tombés sur la glace tout près de nous. Ils sifflent bruyamment, puis, tout chauds, se creusent un trou dans la glace. On entend crépiter les menues scories qui tombent avec la neige. Nous avançons comme des tortues vers le nord dans le trouble chaos d'un monde en gestation.

Bénie soit la Création inachevée ! Si j'ose encore le dire.

Netherhad Thanern. Pas de neige depuis le matin, température d'environ moins dix, vent, ciel couvert. Le grand glacier tentaculaire sur lequel nous nous trouvons est alimenté par l'ouest, d'où il descend la vallée ; nous sommes sur son côté est, tout au bord. Nous avons laissé un peu derrière nous le Dramigôl et le Dromnor, mais une arête effilée du Dramigôl se dresse encore à l'est, à peu près à notre niveau. Après avoir tant peiné et si peu progressé, il nous faut choisir entre deux solutions : ou bien suivre la vaste courbe du glacier vers l'ouest et accéder ainsi lentement au plateau du Gobrin, ou bien gravir les pentes de glace escarpées qui se dressent à un kilomètre cinq cents de notre campement, afin de raccourcir notre parcours de trente à

cinquante kilomètres. C'est risqué, mais Aï penche pour cette dernière solution.

Curieux : si frêle qu'il paraisse, sans défense, si vulnérable – avec cet organe sexuel qu'il est condamné à porter sans cesse devant lui – il est pourtant très fort, d'une force incroyable. Je ne dis pas qu'il pourrait remorquer le traîneau plus longtemps que moi, mais il peut le tirer plus fort et plus vite que moi – avec deux fois plus de force. Il peut soulever l'engin à l'avant ou à l'arrière pour l'aider à franchir un obstacle. Moi, je serais bien incapable de soulever ou maintenir un pareil poids à moins d'être en état de dothe. Faible, il est prompt à désespérer ; fort, il jette ses défis. S'il est courageux, c'est avec impétuosité, et c'est beaucoup par impatience. La progression lente et pénible qui nous est imposée ces jours-ci l'épuise physiquement et moralement, et s'il était de ma race je pourrais croire que c'est un lâche. Pourtant c'est tout le contraire d'un lâche, il est même d'une bravoure comme je n'en ai jamais vue. Il est prêt à tout, impatient de risquer sa vie en affrontant l'épreuve la plus mortelle et la plus rapide, celle du précipice.

« Le feu et la peur sont de bons serviteurs, mais de mauvais maîtres. » Il oblige la peur à le servir. Moi je me serais laissé persuader par la peur de prendre le chemin le plus long. Il a pour lui le courage et la raison. À quoi bon chercher la solution la moins risquée en un pareil voyage ? Prendre un parti déraisonnable, non ; mais prendre des risques, c'est inévitable.

Streth Thanern. Nous jouons de malheur. Nous n'avons pas trouvé de passage pour hisser le traîneau jusqu'à la crête. Une journée d'efforts perdue.

Il tombe des rafales de neige sove agrémentées de cendres épaisses. Il a fait sombre toute la journée en raison d'une saute de vent qui nous vaut de recevoir sur nous la fumée du Dromnor. Ici en haut, la glace tremble moins, mais nous avons été surpris par un mouvement sismique alors que nous tentions d'escalader un escarpement rocheux ; la secousse fit sauter le traîneau de l'endroit où nous l'avions coincé et j'ai fait une chute brutale d'un mètre cinquante. Mais Aï avait une bonne prise et sa force nous a évité d'être précipités pêle-mêle à six ou sept mètres au bas de la pente. C'est bien joli, ce genre d'exploit, mais si l'un de nous se fracture la jambe ou l'épaule, il y a de bonnes chances pour que nous soyons perdus tous les deux. C'est là que réside le risque ; et, à y regarder de près, c'est une perspective assez macabre. Au-dessous de nous les glaciers fument d'une vapeur blanche jaillissant du contact de la lave avec la glace. Il nous est impossible de revenir sur nos pas. Demain nous tenterons l'ascension plus à l'ouest.

Beren Thanern. Nouvel échec. Il faut aller encore plus à l'ouest.

Toute la journée il a fait sombre comme à la fin du crépuscule. Nos poumons sont irrités, non par le froid (le vent d'ouest maintient la température au-dessus de zéro même la nuit) mais par les cendres et les fumées volcaniques que nous avons respirées. Au terme de cette seconde journée de vains efforts, après tant d'acrobaties en vue d'escalader des escarpements de roche ou de glace qui aboutissaient toujours à un à-pic ou un surplomb infranchissable, après quoi il fallait chercher un autre passage et tout recommencer, Aï était épuisé et exaspéré. Il était au bord des larmes, mais il n'a pas pleuré. Je crois qu'il trouve cela répréhensible ou déshonorant. Même lorsqu'il était malade et d'une faiblesse extrême, au début de notre évasion, il se cachait le visage pour pleurer. Je me demande pourquoi il s'interdit cet exutoire bienfaisant. Pour des raisons personnelles, raciales, sociales, sexuelles ? Et pourtant son nom même est un cri de douleur. C'est pourquoi je me suis attaché à lui à Erhenrang, ah ! cela me semble bien loin. Ayant entendu parler d'un homme d'un autre monde, je lui ai demandé son nom, et pour réponse j'ai entendu un cri de douleur qui sortait d'une gorge humaine dans la nuit. Il dort maintenant. Ses bras sont agités de tremblements, de contractions, dus à la fatigue musculaire. Le monde qui nous entoure, glace et roc, cendre et neige, feu et nuit, tremble, se crispe et mugit. Je viens de sortir la tête de la tente, et j'ai vu rougeoyer le volcan comme une fleur d'un rouge sombre reposant sur le sein de vastes nuages qui surplombent les ténèbres.

Orny Thanern. Le sort s'acharne contre nous. Nous en sommes à notre vingt-deuxième jour de voyage, et depuis douze jours non seulement nous n'avons pas progressé vers l'est, mais nous nous sommes éloignés de trente à quarante kilomètres en sens inverse ; depuis quatre jours on peut dire que nous faisons du sur-place. Si jamais nous accédons au grand glacier, nous restera-t-il assez de vivres pour en réussir la traversée ? Cette idée nous obsède. Le brouillard et les fumées de l'éruption réduisent à peu de chose notre champ visuel, et nous marchons à l'aveuglette. Aï voudrait attaquer partout, toute rampe est bonne pour lui, si forte soit-elle. Ma prudence l'exaspère.

Nous devrons nous surveiller, et nous dominer. Je vais être en kemma dans un jour ou deux, ce qui aggravera toute cause de tension. En attendant nous donnons de la tête contre des murs de glace dans la froide pénombre des cendres volcaniques. Si je devais refaire le canon du Yomesh, c'est ici que j'enverrais les voleurs après la mort. Les voleurs qui pillent les boutiques d'alimentation la nuit à Tourrouf. Et les voleurs qui dépossèdent un homme de son foyer et de son nom, le condamnant au déshonneur et à l'exil. J'ai la tête lourde, il faudra que je supprime plus tard ce que je viens d'écrire ; je suis trop fatigué pour le relire maintenant.

Harhahad Thanern. Sur le Gobrin. Vingt-troisième jour de voyage. Nous sommes sur le glacier de Gobrin. À peine étions-nous en route ce matin que nous avons vu, à quelques centaines de mètres seulement de notre dernière étape, une voie d'accès au grand glacier. C'était comme une grande route revêtue de cendrée et décrivant une large courbe depuis notre glacier fissuré et semé de moellons jusqu'au Gobrin. Suivre cette trouée dans sa muraille de glace, c'était comme une simple promenade sur les berges de la Sess. Nous sommes sur le grand glacier. Nous avons mis le cap sur l'est, vers la Karhaïde.

Fier de notre exploit, Aï laisse éclater une joie sans mélange dont je subis la contagion. En réalité notre situation est toujours aussi critique. Nous sommes sur le bord de la calotte glaciaire, et celle-ci est entaillée de crevasses orientées vers le nord et dont on ne voit pas la fin, assez larges parfois pour engloutir tout un village d'un seul coup. La plupart nous barrent la route et nous rabattent vers le nord alors que nous voudrions aller vers l'est. La surface du glacier est mauvaise. Nous faisons tourniquer le traîneau parmi des blocs de glace, immenses débris jaillis de la poussée exercée par ce grand banc de glace, d'une certaine élasticité, contre les montagnes de Feu. En certains points de rupture cette pression a fait surgir des formes étranges, tours renversées, culs-de-jatte géants, catapultes. À son extrémité la calotte a déjà une épaisseur de quinze cents mètres ; puis elle s'épaissit encore et prend de la hauteur comme pour submerger les montagnes, étouffer et réduire au silence leurs gueules de feu. À quelques kilomètres au nord, un pic nu se dresse hors du glacier ; ce gracieux pain de sucre est un jeune volcan, plus jeune de milliers d'années que le banc de glace qui, raclant la montagne sous sa poussée géante, se fend de gouffres béants, se soulève, se plisse, éclate en blocs énormes, et descend ainsi de deux mille mètres jusqu'à son extrémité inférieure maintenant cachée à notre vue.

Dans la journée nous voyons, en nous retournant, la fumée du Dromnor, comme si la surface du Gobrin se prolongeait par une nappe d'un gris brunâtre. Un vent soutenu souffle au nord-est à ras du sol ; il purifie l'air, il nous délivre de la suie et de la puanteur que nous avons respirées pendant des jours, et il nivelle derrière nous la fumée en un sombre linceul qui recouvre les glaciers, les pentes inférieures, les moraines, le reste de la terre. Il n'y a plus rien que ma glace, dit le grand glacier. Mais le jeune volcan qui se dresse au nord a peut-être son mot à dire.

Il a cessé de neiger, et le plafond des nuages s'est aminci et élevé ; température sur le plateau à la tombée de la nuit ; moins vingt. Névé et glace, de formation ancienne ou récente, se mêlent sous nos pieds. La glace fraîche est traître, car sa surface bleuâtre et glissante est masquée par une sorte de vernis blanc.

Nous avons fait tous deux de nombreuses chutes. J'ai glissé quinze mètres sur le ventre pour traverser une de ces patinoires. Attelé au traîneau, Aï se tordait de rire. Il s'en est excusé et m'a expliqué qu'il avait cru être la seule personne sur Géthen à qui de telles mésaventures fussent jamais arrivées.

Vingt et un kilomètres aujourd'hui. Mais si nous essayons de maintenir cette allure sur ce chaos de glace crevassé et terriblement accidenté, nous risquons de nous épuiser, ce qui pourrait nous coûter plus cher qu'une glissade sur le ventre.

La lune est dans son croissant, basse, couleur de sang séché ; un grand halo l'entoure, brunâtre et iridescent.

Guyrny Thanern. Nouvelle chute de neige, vent plus fort et température en baisse. Encore vingt et un kilomètres aujourd'hui, quatre cent six kilomètres depuis que nous avons quitté notre premier camp. Notre moyenne a été de seize kilomètres huit cents, dix-huit kilomètres quatre cents si l'on fait abstraction des deux journées où nous avons été immobilisés par le blizzard. Sur la distance parcourue, cent vingt à cent soixante kilomètres ne nous ont pas rapprochés du but. Nous ne sommes pas beaucoup plus près de la Karhaïde que nous l'étions au départ. Mais je pense que nos chances d'y parvenir ont augmenté.

Depuis que nous sommes sortis du crépuscule volcanique, nous ne sommes plus tendus tout entiers vers l'effort et tenaillés par l'inquiétude, et nous avons repris nos conversations sous la tente après dîner. Je suis en kemma, aussi aimerais-je pouvoir faire comme si Aï n'existait pas, mais quand on couche dans la même tente… Ce qui n'arrange rien, c'est que lui aussi est en kemma, à sa façon – il l'est en permanence. C'est bien étrange, mais c'est ainsi. Comme l'aiguillon de la chair doit s'émousser s'il lui faut agir chacun des trois cent soixante-quatre jours de l'année, et sans jamais choisir l'un ou l'autre sexe ! Ce soir c'est en vain que j'essaie d'oublier sa présence, elle s'impose à moi avec une force irrésistible, et je suis trop fatigué pour trouver à cette force un des exutoires qu'enseigne la discipline du Handdara, pour me mettre par exemple en contre-transe. Inquiet de mon silence, il me demande s'il ne m'a pas offensé. Je suis embarrassé. Ne va-t-il pas se moquer de moi si je lui explique les raisons de mon silence ? Après tout il peut me trouver aussi anormal qu'il l'est à mes yeux ; en cette solitude chacun de nous est muré dans sa propre solitude, chacun est pour l'autre un caprice de la nature ; comme lui je suis séparé de mes semblables, de leur société et de leurs règles de vie. Je n'ai plus pour me soutenir et justifier mon existence tout un monde rempli d'autres Géthéniens. Nous sommes enfin à égalité ; oui, nous nous mesurons à armes égales, seul à seul, planète contre planète. Naturellement il ne s'est pas moqué de moi. Au contraire il m'a parlé avec une douceur

dont je ne l'aurais pas cru capable. Au bout d'un moment il a parlé, lui aussi, de ségrégation, de solitude.

— Votre race est condamnée, dans son propre monde, à une solitude effroyable. Pas d'autres mammifères, pas d'autre espèce bisexuée. Pas d'animal assez intelligent pour être domestiqué et vous servir de compagnon. Cela doit colorer toute votre psychologie, cette unicité. Dans le domaine scientifique, il faut que vous soyez extraordinairement doués pour la spéculation, sans quoi comment auriez-vous pu concevoir l'idée d'évolution alors qu'il vous est impossible de vous relier par une chaîne continue aux animaux inférieurs. Mais surtout, sur le plan philosophique et affectif, comme cela doit assombrir votre mentalité, d'être aussi seuls en un monde hostile !

— Les Yomeshta vous répondraient que la divinité de l'homme réside dans sa singularité.

— L'homme maître de l'Univers, bien sûr. D'autres religions, en d'autres mondes, sont arrivées à la même conclusion. Ces religions sont propres aux civilisations dynamiques, agressives, destructrices des équilibres naturels. L'Orgoreyn, à sa façon, appartient à ce type ; en tout cas il semble qu'on y ait tendance à bousculer choses et gens. Mais que disent les Handdarata ?

— Vous savez, le Handdara… n'a ni dogme, ni credo… Peut-être ses fidèles sont-ils moins conscients du fossé qui sépare l'homme des autres créatures, et plus sensibles aux similitudes, à ce qui unit, à ce tout dont les êtres vivants font partie.

Toute la journée le lai de Tormor m'a trotté dans la tête, et c'est le moment de le réciter :

Le jour est la main gauche de la nuit, et la nuit la main droite du jour.

Deux font un, la vie et la mort enlacés comme des amants en kemma, comme deux mains jointes, comme la fin et le moyen.

Ma voix tremble tandis que je récite ces vers, car je me rappelle que mon frère les a cités dans la dernière lettre qu'il m'a écrite avant sa mort.

Aï paraît absorbé. Il me dit au bout d'un moment :

— Vous êtes isolés, et vous formez un bloc uni. Peut-être êtes-vous tout aussi obsédés par le monisme que nous le sommes par le dualisme.

— Nous aussi, nous sommes dualistes. La dualité est quelque chose de fondamental, non ? Tant que le moi s'oppose à l'autre…

— Moi et Toi, dit-il. C'est vrai, c'est plus qu'une question de différenciation sexuelle.

— Dites-moi, en quoi diffèrent-ils de vous, les êtres de votre race qui sont de l'autre sexe ?

Il paraît saisi, et je le suis moi-même d'avoir pu poser pareille

question. Pour se permettre de telles familiarités, il faut vraiment être en kemma. Nous sommes gênés tous les deux.

— C'est vrai, vous n'avez jamais vu une femme{Femme : mot du langage terrien désignant un être humain femelle unisexué.}, je ne m'en étais pas encore avisé.

— Vous m'en avez montré… en images. Vos femmes ressemblent à des Géthéniens en état de grossesse, mais avec des seins plus développés. Psychiquement, leur sexe est-il très différent du vôtre ?

— Non. Si. Non, bien sûr, pas vraiment. Mais la différence est essentielle. Je dirais que le facteur le plus important, celui qui pèse le plus lourd dans une vie humaine, c'est le sort qui vous fait naître homme ou femme. Dans la plupart des sociétés cela exerce une influence déterminante sur ce qu'on peut attendre de l'existence, sur les activités qu'on exerce, sur la conception que l'on a des choses, sur le sens moral, sur les mœurs – sur tout ou presque – vocabulaire, sémiologie, habillement, nourriture, même. Les femmes… les femmes ont tendance à manger moins que les hommes. Il est extrêmement malaisé de faire le départ entre particularités innées et acquises. Même lorsque les femmes jouent un rôle social aussi important que les hommes, cela ne les dispense aucunement d'être seules à mettre les enfants au monde et presque seules à les élever.

— L'égalité n'est donc pas la règle ? Sont-elles inférieures intellectuellement ?

— Je ne sais pas. Il est rare qu'elles se distinguent dans les mathématiques, la musique, les grandes découvertes et la pensée abstraite. Mais cela ne veut pas dire qu'elles soient stupides. Physiquement, elles sont moins musclées, mais un peu plus résistantes. Psychiquement… Harth, ajoute-t-il en secouant la tête après avoir fixé longtemps le poêle rougeoyant, je ne peux pas vous dire comment sont les femmes. Vous savez, je n'y ai jamais beaucoup réfléchi dans l'abstrait, et, grand Dieu ! depuis deux ans que je suis ici, je pourrais presque dire que je les ai oubliées… Ah, si vous saviez ! En un sens les femmes me sont devenues plus étrangères que vous l'êtes vous-même. N'avons-nous pas un sexe en commun, après tout ?

Il détourne la tête, tristement, avec gêne. Mes propres sentiments sont très complexes, et nous préférons laisser tomber la conversation.

Yrny Thanern. Vingt-neuf kilomètres à skis, direction est-nord-est. Nous sortons en moins d'une heure de la zone des plissements et des crevasses. Nous sommes attelés tous deux au traîneau, et je commence par marcher en tête avec la sonde – jusqu'au moment où tout sondage devient superflu : couche de névé de plus de cinquante centimètres d'épaisseur reposant sur une base de glace solide et recouverte de dix centimètres de bonne neige fraîche bien glissante. Jamais cette surface ne cède, ni sous nos pas, ni sous le poids du traîneau, si léger à tirer

que nous avons peine à croire qu'il pèse environ cent kilos, cinquante pour chacun de nous. Dans l'après-midi nous le remorquons à tour de rôle, c'est facile sur cette neige idéale. Dommage qu'il ait fallu faire le plus dur et grimper dans la rocaille lorsque nous avions un poids si lourd à tirer. Notre chargement est devenu bien léger. Trop léger : je ne peux m'empêcher d'être tourmenté par la question nourriture. Celle que nous consommons est d'une légèreté éthérée, dit Aï. Toute la journée nous glissons rapidement sur la surface unie du glacier, d'un blanc cru sous le ciel bleu-gris, à perte de vue sauf bien loin derrière nous, là où l'on voit encore se dresser quelques nunataks noirs et flotter un nuage sombre, le souffle du Dromnor. Rien d'autre, à part cela, que le soleil voilé, et la glace.

17
La création du monde

Mythe préhistorique orgota. Il en existe de nombreuses versions, et celle-ci est une des plus anciennes. Elle provient d'un texte pré-yomesh découvert dans la Grotte Sacrée d'isenpeth (hinterland du Gobrin)

Au commencement étaient la glace et le soleil – c'est tout. De nombreuses années passèrent puis le soleil fit fondre une grande crevasse, une crevasse sans fond dont les parois étaient garnies de figures taillées dans la glace. Goutte à goutte ces figures de glace commencèrent à fondre, et les gouttes tombaient dans le gouffre sans fond. L'une des figures dit : « Je saigne. » Une autre : « Je pleure. » Une troisième : « Je sue. »

Les figures de glace se hissèrent hors de l'abîme et se dressèrent sur le glacier comme des géants. Celui qui avait dit « Je saigne » étendit la main vers le soleil pour puiser dans les entrailles de l'astre des poignées d'excréments, dont il fit les collines et les vallées de la terre. Celui qui avait dit « Je pleure » souffla sur la glace pour la faire fondre et former ainsi les mers et les rivières. Celui qui avait dit « Je sue » brassa un mélange de terre et d'eau de mer pour en faire les arbres, les plantes, les herbes, les graines des champs, les animaux et les hommes. Les plantes poussèrent dans le sol, les bêtes coururent sur la terre ou nagèrent dans la mer, mais les hommes ne s'éveillaient pas. Ils étaient trente-neuf. Ils dormaient sur la glace, sans remuer.

Alors les trois figures de glace s'assirent, genoux repliés, et se laissèrent fondre au soleil. En fondant elles donnèrent du lait, et le lait coula dans la bouche des hommes endormis, et les hommes s'éveillèrent. Seuls boivent ce lait les enfants des hommes, et sans lui ils ne peuvent s'éveiller à la vie.

Edondurath s'éveilla le premier. Il était si grand que sa tête, lorsqu'il se leva, fendit le ciel, et la neige se mit à tomber. Il vit les autres ouvrir les yeux et commencer à se mouvoir, ce qui l'effraya, et il les tua l'un après l'autre d'un coup de poing. Il en tua trente-six. L'un d'eux s'enfuit. Il s'appelait Haharath. Longtemps dans sa course il foula glaces et terres, poursuivi par Edondurath, qui finit par le rejoindre et lui porta un coup terrible. Haharath mourut. Alors Edondurath regagna sa glace natale sur le Gobrin. Là gisaient les corps de tous ses frères sauf le dernier né : il s'était enfui tandis qu'Edondurath poursuivait Haharath.

Edondurath se construisit une maison avec les corps gelés de ceux qu'il avait tués, et attendit le retour de son frère cadet. Chaque jour un

des cadavres prenait la parole. « Brûle-t-il ? Brûle-t-il ? » disait-il. Et les autres morts répondaient à l'unisson, de leurs lèvres gelées : « Non, non. » Puis Edondurath entra en kemma pendant son sommeil. Il s'agitait et parlait en rêve. Et lorsqu'il se réveilla, il entendit crier tous les morts : « Il brûle ! Il brûle ! » À ces mots, son frère cadet accourut, pénétra dans la maison faite de corps gelés et s'unit à Edondurath. De cette union naquirent les races humaines. C'est Edondurath qui porta les premiers hommes dans son sein. Le nom de son jeune frère, le père, n'est pas connu.

Chacun de leurs enfants était suivi d'une zone d'ombre partout où il allait lorsqu'il faisait jour. Edondurath dit : « Pourquoi mes fils sont-ils ainsi suivis de nuit ? » Son partenaire répondit : « Parce qu'ils sont nés dans la maison de la chair, la mort marche sur leurs talons. Ils se trouvent au milieu du temps. Au commencement étaient le soleil et la glace, et il n'y avait pas d'ombre. Quand viendra pour nous la fin des temps, le soleil se dévorera lui-même et l'ombre absorbera la lumière, il ne restera plus rien que la glace et la nuit. »

18
La traversée du Gobrin

Parfois, tandis que je m'endors dans le calme de la nuit, j'éprouve, l'espace d'un instant, une illusion merveilleuse, celle de retrouver le passé. La toile de la tente est au-dessus de mon visage, en plan incliné ; je ne la vois pas, mais j'entends susurrer à sa surface la neige qu'y dépose le vent. Je ne vois rien. Le poêle est éteint comme source d'éclairage, et ce n'est plus qu'un foyer de chaleur, un cœur vivant qui nous réchauffe. Mon sac de couchage dont la moiteur et l'adhérence font que je m'y sens à l'étroit ; le bruit de la neige qui tombe ; la respiration à peine perceptible d'Estraven endormi ; la nuit. C'est tout. Nous sommes là tous les deux, à l'abri, au repos, au centre de tout. Dehors, comme toujours c'est la nuit noire, la solitude glacée de la mort.

En ces moments privilégiés, tandis que je m'endors, une certitude absolue me révèle ce qu'est le centre véritable de ma vie, cette heure révolue et perdue, mais pourtant éternelle et permanente, comme un cœur vivant qui me réchauffe.

Je ne prétendrai pas que je fus heureux pendant ces longues semaines où j'étais occupé à remorquer un traîneau sur la glace au cœur de l'hiver. J'étais affamé, surmené, souvent angoissé, et je l'étais toujours davantage à mesure que nous progressions. Heureux, je ne l'étais certainement pas. Le bonheur est affaire de raison, et seule la raison peut le moissonner. Ce qui m'était donné, c'est ce quelque chose qui ne se gagne ni ne se conserve, que souvent l'on ne sait même pas identifier sur le moment : la joie.

Voici comment se déroulait notre existence quotidienne. C'est toujours moi qui me réveille le premier. Mon taux de métabolisme dépasse légèrement, comme ma taille et mon poids, la norme géthénienne ; Estraven a mis ces différences en ligne de compte pour le calcul de nos rations alimentaires, cela avec une minutie qu'on peut considérer comme caractéristique soit d'une bonne ménagère, soit d'un esprit scientifique : dès le départ j'ai eu droit à cinquante grammes de nourriture de plus que mon compagnon. J'ai d'abord crié à l'injustice, en vain car la justice de ce partage inégal était l'évidence même. De toute façon, la part de chacun est maigre. Je suis tenaillé par la faim, sans cesse et chaque jour davantage.

S'il fait encore sombre, j'allume l'éclairage de notre poêle, et je mets à bouillir l'eau fournie par de la glace ayant fondu au cours de la nuit. Pendant ce temps, Estraven, selon son habitude, engage un combat violent et silencieux contre le sommeil, comme s'il luttait avec

un ange. Victorieux, il s'assied, me regarde d'un œil hagard, hoche la tête et se réveille. Le temps de nous habiller, de nous chausser et de boucler les sacs, le déjeuner est prêt : une grande tasse d'orsh bouillant, et un cube de guichy-michy dilué dans l'eau chaude en une sorte de petit pain pâteux. Nous mâchons lentement, gravement, récupérant les moindres miettes. Pendant ce temps le poêle refroidit. Nous le rangeons avec la casserole et les tasses, enfilons nos anoraks et nos moufles pour affronter le plein air. Il fait un froid incroyable, sans rémission. Chaque matin je reçois le même choc : je n'en reviens pas qu'il puisse faire un pareil froid. Lorsqu'on est déjà sorti pour se soulager, ce n'en est que plus pénible la seconde fois.

Tantôt il neige ; tantôt les rayons presque horizontaux de l'aurore éclairent magiquement d'or et de bleu des kilomètres de glace ; la plupart du temps il fait gris.

La nuit nous rentrons le thermomètre dans la tente, et, quand nous l'en sortons le matin, il est curieux de voir l'aiguille pivoter vers la droite (les cadrans géthéniens se lisent en sens inverse des nôtres), si rapidement qu'on a peine à la suivre, pour enregistrer une baisse de dix, vingt ou quarante degrés et s'immobiliser sur un point compris entre moins quinze et moins cinquante.

L'un de nous plie la tente, l'autre charge le poêle, les sacs, etc. sur le traîneau ; la tente est arrimée sur le dessus, nous sommes prêts pour le ski… et le harnais. Il y a peu de métal sur nos courroies et tout notre matériel d'arrimage, mais les harnais ont des boucles en alliage d'aluminium qui sont trop fines pour être attachées avec des moufles aux mains, et par ce froid elles brûlent les doigts comme si elles étaient chauffées au rouge. Lorsque la température descend en dessous de moins trente, il faut que je fasse bien attention à mes doigts surtout s'il y a du vent, car ils peuvent geler en un clin d'œil. Je n'ai jamais souffert des pieds, et c'est d'une importance vitale en ce climat polaire où l'on peut en une heure s'estropier pour une semaine – ou pour la vie. Lorsqu'il a acheté mes chaussures, Estraven ne connaissait pas ma pointure ; il les a prises un peu grandes mais il m'est facile de les remplir au moyen de socquettes supplémentaires. Nous chaussons nos skis, nous nous attelons aussi vite que possible, débloquons le traîneau si ses patins sont emprisonnés dans la glace, cela à grands coups de collier, avec les efforts désespérés de chevaux qui ont à triompher d'une résistance. Et nous voilà partis.

Lorsqu'il est tombé beaucoup de neige pendant la nuit, il nous faut parfois passer un certain temps à en dégager tente et traîneau. La neige fraîche s'enlève d'ailleurs facilement à la pelle, si impressionnant qu'en soit l'amoncellement autour de nous, et c'est bien normal car nous sommes le seul obstacle qu'elle rencontre sur des centaines de kilomètres, ce qui seul fait saillie sur la glace.

Nous marchons à la boussole, vers l'est. Le plus souvent le vent souffle du nord, du cœur du glacier. Jour après jour il frappe sur notre gauche. Le capuchon de l'anorak ne serait pas une protection suffisante, et je porte une espèce de masque qui fait écran à mon nez et ma joue gauche. Un jour, pourtant, mon œil gauche a gelé, il était hermétiquement fermé et je craignis que ce ne fût pour toujours. Même lorsque Estraven l'eut dégelé et rouvert en le léchant et le réchauffant de son haleine, il resta aveugle pendant quelque temps ; c'était donc sans doute une gelure sérieuse, qui avait touché plus que les cils. Au soleil nous portons tous deux le masque oculaire à fente étroite des Géthéniens, qui élimine tout risque de cécité des neiges. D'ailleurs il est rare que nous ayons à en faire usage. Comme Estraven me l'a expliqué, c'est au-dessus de la zone centrale du grand inlandsis que règnent les hautes pressions, c'est là que des milliers de kilomètres carrés de son tapis blanc reflètent la lumière solaire. Or nous ne sommes pas dans cette zone centrale mais tout au plus à sa limite, dans une région intermédiaire entre ladite zone et celle de ces tempêtes furieuses et de ces abondantes précipitations que le glacier lance continuellement à l'assaut de ses confins. Lorsque le vent souffle du nord, cela nous vaut un temps sec et ensoleillé, mais s'il vient du nord-ouest ou du nord-est il apporte la neige, ou bien il soulève celle qui est au sol en bourrasques aveuglantes, cinglantes comme des tempêtes de sable ou de poussière. Ou bien encore il s'apaise et rampe au ras du sol où il trace des traînées de neige sinueuses ; alors tout est blanc, même le ciel et l'air, et l'on ne voit ni soleil, ni ombre, ni même la neige et le glacier que nous foulons.

Nous faisons halte vers midi. Par grand vent nous taillons quelques blocs de glace pour nous en faire un abri. Nous chauffons de l'eau pour réhydrater un cube de guichy-michy, et nous buvons l'eau chaude, parfois avec un peu de sucre. Puis nous reprenons le harnais.

Nous évitons de parler en marchant ou pendant la halte de midi parce que nos lèvres nous font mal et que si nous ouvrons la bouche le froid y pénètre, ce qui est douloureux pour les dents, la gorge et les poumons. Il faut donc garder la bouche fermée et respirer par le nez, tout au moins à partir de moins vingt ou moins vingt-cinq. Au-dessous de cette température, la respiration est rendue plus difficile encore par le gel rapide de l'air expiré, et ce gel risque, si l'on n'y prend garde, d'obturer les narines ; pour éviter de suffoquer il faut alors inspirer à tout prix, l'air absorbé vous tailladant les poumons comme à coups de rasoir.

Dans certaines conditions l'haleine qui gèle instantanément fait un petit bruit crépitant, comparable à celui d'une lointaine pétarade, et jaillit en une gerbe de menus cristaux.

Nous tirons le traîneau jusqu'à épuisement ou jusqu'à la tombée

de la nuit. Nous dressons la tente, fixons le traîneau avec des piquets s'il y a menace de grand vent, et nous installons pour la nuit. Nos étapes sont normalement de onze ou douze heures, pour couvrir entre vingt et trente kilomètres.

Performance médiocre ? Non, lorsqu'on doit supporter de si lourds handicaps. Il est rare que la neige convienne à la fois aux skis et aux patins du traîneau. Lorsqu'elle forme une croûte mince et fraîche le traîneau la laboure au lieu de glisser à sa surface ; quand la croûte est un peu plus dure le traîneau s'y enfonce subitement mais pas les skis, ce qui sans cesse nous arrête brutalement dans notre élan ; et lorsqu'elle est bien dure, elle tend à se soulever en longues ondulations formées par le vent, ou *sastrugi*, dont la hauteur dépasse un mètre en certains endroits. Il nous faut alors hisser le traîneau au sommet de l'obstacle, crête en lame de couteau ou corniche fantastique, l'en faire redescendre et recommencer bientôt l'opération : car ces ondulations n'ont jamais le bon esprit d'être parallèles à notre direction. Je m'étais représenté le glacier de Gobrin comme une nappe unie comparable à un lac gelé, mais sur des centaines de kilomètres c'est plutôt comme une mer démontée subitement figée par un gel instantané.

C'est une corvée pénible que de dresser la tente, tout assujettir solidement, se débarrasser de la neige qui adhère aux vêtements. Parfois j'en arrive à me demander si cela en vaut la peine. Il est si tard, nous avons si froid et sommes tellement épuisés qu'il serait beaucoup plus simple de nous coucher dans nos sacs à l'abri du traîneau sans nous fatiguer à dresser la tente. Tel est, certains soirs, mon état d'esprit, mais je dois m'incliner, la rage au cœur, contre la détermination inflexible de mon compagnon de tout faire méthodiquement, correctement et minutieusement.

Alors je le haïssais, d'une haine surgie de ces obscures puissances de mort enfouies au plus profond de mon être. Je haïssais les exigences tyranniques, tatillonnes, acharnées qu'Estraven m'imposait au nom de la vie.

Tout est prêt, nous pouvons entrer dans la tente. Presque instantanément la chaleur du poêle nous enveloppe, nous protège, nous pénètre, et c'est comme un miracle. La mort et le froid sont vaincus, la haine aussi. Nous mangeons, nous buvons, puis nous causons. Il arrive que le froid soit si rigoureux qu'il triomphe de l'isolation de la tente, pourtant excellente ; alors, dans nos sacs, nous nous mettons aussi près du poêle que possible. La toile de la tente se couvre d'une fine couche de givre. Si nous en ouvrons la porte étanche, il s'y engouffre un air glacial, qui, instantanément, se condense en un tourbillon de neige fine. En cas de blizzard, des aiguilles d'air glacé pénètrent par les orifices d'aération, si

perfectionnée qu'en soit la protection, et l'atmosphère s'embrume d'une poussière de neige impalpable. La tempête fait alors un bruit inimaginable, et nous ne pouvons nous faire entendre à moins de hurler. Parfois, au contraire, le silence de la nuit est si parfait que l'on pense à celui qui dut exister avant la formation des étoiles, ou qui régnera quand tout aura péri.

Moins d'une heure après dîner, Estraven baisse le poêle si cela est faisable, et en ferme l'éclairage. En même temps il murmure une prière charmante, et c'est là tout ce que je connais du rituel handdara : « Bénies soient la nuit et la création inachevée. » Il fait nuit. Nous dormons. Le matin tout est à recommencer.

Ainsi nous vécûmes pendant cinquante jours.

Estraven tenait son journal, mais il n'y consigna généralement, pendant toute la traversée du Gobrin, que de brèves indications sur le temps et sur la distance parcourue. À cela s'ajoutent, ici et là, des réflexions personnelles et certaines de nos conversations, mais le journal d'Estraven ne dit pas un mot de nos communications les plus profondes, ces échanges qui occupaient nos soirées ou certaines journées de tempête et de repos forcé durant le premier mois de notre traversée du Gobrin, lorsqu'il nous restait encore assez d'énergie pour parler. Je lui avais dit qu'il m'était, non pas formellement interdit, mais déconseillé d'employer le langage paraverbal sur une planète n'ayant pas fait alliance avec l'Ékumen, et je lui avais demandé de ne pas divulguer parmi son peuple ce que je lui avais appris à cet égard, tout au moins jusqu'au jour où je pourrais en référer à mes collègues du vaisseau spatial. Il m'en fit la promesse et fut fidèle à cette promesse. Jamais il ne mentionna, en paroles ou par écrit, nos conversations silencieuses.

Le langage télépathique, c'était bien la seule chose que je pusse donner à Estraven de toute cette civilisation dont j'étais le messager, de cet autre monde auquel il s'intéressait si passionnément. Parler de ce monde, le décrire, je pouvais le faire inépuisablement ; mais tout ce que j'avais à donner, c'était la télépathie, et il se peut que ce soit la seule chose vraiment importante que Nivôse puisse apprendre de nous. Je ne dirai pas que c'est par gratitude que j'en étais venu à transgresser la Loi sur l'Embargo Culturel. Ce n'était pas pour payer mes dettes. Pareilles dettes ne peuvent être acquittées. Mais nous en étions arrivés à un point, Estraven et moi, où il nous fallait partager entre nous tout ce qui valait la peine d'être partagé.

Il apparaîtra probablement que les rapports sexuels sont possibles entre Géthéniens bisexués et Hainiens unisexués, encore que de telles unions soient condamnées à être stériles. Il reste à en faire la preuve. Quant à Estraven et moi-même, notre expérience n'est pas concluante à cet égard, mais elle est intéressante sur un plan plus subtil.

C'est au début de notre voyage, lors de notre seconde nuit sur le grand glacier, que se situe la phase la plus critique de nos rapports sur le plan sexuel. Nous avions lutté toute la journée sur la zone défoncée du Gobrin à l'est des montagnes de Feu, avançant et reculant péniblement parmi les crevasses. Le soir nous étions fatigués mais débordants de joie, persuadés que nous aurions bientôt la voie libre. Après dîner, pourtant, Estraven devint taciturne, coupant court à notre entretien. Je finis par avoir le sentiment désagréable d'essuyer une rebuffade, et je lui dis :

— Harth, j'ai dû commettre encore un impair, dites-moi quelle faute j'ai faite.

Il se taisait.

— J'ai manqué au shiftgrethor. Je suis désolé de ma nullité, mais je ne suis même pas arrivé à bien comprendre le sens de ce mot.

— Shiftgrethor ? Cela vient d'un mot ancien qui signifie *ombre*.

Nous restâmes un moment silencieux, puis il me fixa d'un regard droit et plein de douceur. Dans l'éclairage rougeâtre de la tente, son visage était aussi suave, vulnérable et lointain que celui d'une femme qui vous regarde d'un air méditatif, sans mot dire.

Je vis alors, et cette fois avec certitude, ce que j'avais toujours craint et toujours refusé de voir : qu'il était femme tout autant qu'homme. Je n'avais plus à rechercher la source de ma peur, cette peur elle-même avait disparu, il ne me restait plus qu'à accepter les faits, accepter Estraven tel qu'il était. Jusqu'alors je l'avais rejeté, je lui avais refusé sa propre réalité. C'est à bon droit qu'il m'avait dit : « Moi qui suis la seule personne sur Géthen à vous faire confiance, je suis la seule à qui vous refusiez de faire confiance. » C'était le seul, en effet, qui m'eût accepté entièrement comme être humain, qui m'eût donné son amitié et sa fidélité personnelles, le seul, donc, qui m'eût demandé en échange de l'accepter de la même façon. Je m'y étais refusé. Je n'avais pas voulu donner ma confiance et mon amitié à un homme qui était une femme, à une femme qui était un homme.

Il m'expliqua, simplement mais d'un air contraint, qu'il était en kemma et essayait en conséquence de m'éviter, pour autant que nous pussions nous éviter.

— Je ne dois surtout pas vous toucher, dit-il extrêmement gêné, en détournant les yeux.

— Je comprends, dis-je. Je suis tout à fait d'accord.

Car il me semblait, et je crois qu'il partageait ce sentiment, que c'était de cette tension sexuelle entre lui et moi, tension dont nous reconnaissions l'existence et comprenions les raisons sans rien faire pour l'apaiser, que venait de jaillir la soudaine évidence de notre grande amitié – une amitié dont nous avions tous deux un tel besoin dans notre double exil, et dont nous nous étions déjà donné tant de

gages en notre long et dur voyage, que nous pouvions dès ce jour lui donner le nom d'amour. Mais l'amour avait surgi des différences qui nous séparaient, non pas des affinités et ressemblances entre nous ; et cet amour était lui-même le seul pont jeté sur ce qui nous divisait. Lui ajouter des rapports sexuels, c'eût été supprimer ce pont, refaire de nous des êtres de deux mondes différents, nous désunir au lieu de nous unir. Nous en restâmes là. Je ne sais pas si nous avons bien fait.

Notre situation éclaircie, nous pûmes reprendre la conversation. Je me rappelle que je fus bien embarrassé pour lui répondre d'une manière cohérente lorsqu'il me demanda de lui décrire les femmes. Pendant quelques jours nous éprouvâmes une certaine gêne, chacun restant sur ses gardes. Deux êtres unis par un profond amour n'ont-ils pas des chances de se faire mal non moins profondément ? N'en ont-ils pas le pouvoir ? Avant cette soirée jamais je ne me serais avisé que je pouvais faire du mal à Estraven.

En tout cas les barrières qui nous avaient séparés étaient abattues. Comment supporter, dès lors, que nos échanges et notre compréhension mutuelle fussent si limités ? Car ils l'étaient de mon point de vue. Quelques jours plus tard, je dis à mon compagnon, après un dîner de flocons de kadik sucrés, petit festin couronnant une étape de trente-deux kilomètres :

— Au printemps dernier, lors de notre soirée à la Maison d'Angle Rouge, vous m'aviez dit que vous aimeriez en savoir davantage sur le langage paraverbal.

— En effet.

— Voulez-vous que j'essaie de vous l'apprendre ?

— Vous voulez me prendre en flagrant délit de mensonge, dit-il en riant.

— Si jamais vous m'avez menti, il y a longtemps de cela et c'était dans un autre pays.

Il était honnête, mais rarement franc et direct. Amusé, il me répondit avec humour :

— En changeant de pays, je peux très bien changer de mensonges. Mais je croyais qu'il vous était interdit d'enseigner votre langage muet… aux indigènes qui n'ont pas encore adhéré à l'Ékumen.

— Ce n'est pas interdit, mais cela ne se fait pas. Pourtant je le ferai pour vous si vous voulez. Et si je puis. Je ne suis pas Éducteur de métier.

— Cette science fait l'objet d'un enseignement spécial ?

— Oui. Mais pas sur Autre-Terre, où il est très courant d'être naturellement sensible aux influences psychiques : on dit que les mères communiquent ainsi avec leurs enfants à naître. Je ne sais pas ce que peuvent répondre les bébés. Mais chez la plupart d'entre nous c'est une pratique à apprendre, tout comme on apprend une langue

étrangère. Ou plutôt comme si c'était notre langue natale, mais apprise très tard.

Comprenant sans doute les raisons pour lesquelles j'offrais de lui enseigner cette discipline, il semblait impatient de l'apprendre. Au travail, donc. Je fis un effort pour me rappeler comment j'avais été éduit, à l'âge de douze ans. Je lui dis de faire le noir dans son esprit. Et il le fit sans doute plus promptement et plus complètement que je l'eusse jamais fait : on reconnaissait bien là l'adepte du Handdara. Ensuite je m'efforçai de lui transmettre un message, aussi clairement que possible. Sans résultat. Il fallait persévérer : puisqu'on ne peut devenir agent télépathique avant d'avoir été percipient, avant que le potentiel télépathique n'ait été sensibilisé par une bonne réception bien nette, il fallait d'abord qu'il reçût ma communication. Après une demi-heure de vains efforts, mon cerveau commençait à gripper, et Estraven semblait tout penaud.

— Je pensais que j'y arriverais facilement, dit-il piteusement.

Nous étions épuisés tous les deux et jugeâmes plus sage d'en rester là. Nous ne fûmes pas plus heureux les jours suivants. Je voulus transmettre un message à Estraven pendant son sommeil, m'étant rappelé ce que m'avait dit mon éducteur sur la possibilité de « messages oniriques » chez les peuples pré-télépathiques ; ce fut un nouvel échec.

— Notre race, dit-il, est peut-être inapte à la télépathie, bien qu'on en parle vaguement, assez même pour avoir forgé un mot désignant ce pouvoir, mais je ne connais pas, sur Géthen, d'exemple bien établi du phénomène.

— Il en fut ainsi chez nous pendant des milliers d'années. Ce don était réservé à quelques sensitifs qui n'en comprenaient pas la nature et n'avaient pas de partenaires avec qui échanger des messages. Chez tous les autres il était à l'état latent, et encore ce n'est pas certain. Je vous ai dit que, mis à part ceux qui la possèdent de naissance, cette capacité, bien qu'ayant une base physiologique, est en réalité psychologique ; c'est un produit culturel, une discipline cérébrale. Elle est inaccessible aux petits enfants, aux débiles mentaux et aux sociétés arriérées ou en régression. Elle exige un certain niveau de complexité cérébrale. On ne peut obtenir des acides aminés à partir d'atomes d'hydrogène ; il faut d'abord passer par des combinaisons de plus en plus complexes – il en va de même de la télépathie. Pensée abstraite, interactions sociales multiples, adaptations culturelles complexes, perception esthétique et éthique, tout cela doit atteindre un certain niveau avant que la communication puisse s'établir, avant que jaillisse l'étincelle.

— Nous n'avons peut-être pas atteint ce niveau sur Géthen.

— Vous l'avez largement dépassé. Mais il y a le facteur chance.

Comme pour la création des acides aminés… Ou bien, pour prendre des exemples dans le domaine spirituel – ce sont de simples analogies, mais elles sont révélatrices – on en dirait autant des techniques scientifiques expérimentales. Il existe au sein de l'Ékumen des peuples qui possèdent une haute culture, une vie sociale complexe, un style de vie élevé, une grande supériorité en matière de philosophie, d'art, d'éthique, et qui pourtant n'ont jamais appris à peser une pierre avec précision. Ils pourraient apprendre, naturellement… mais ils n'ont pas trouvé le temps de le faire en un demi-million d'années… Il existe des peuples qui ignorent tout des mathématiques supérieures ; ils savent faire les quatre opérations, c'est tout. Chacun de ces peuples serait capable d'apprendre le calcul infinitésimal, mais nul n'en a éprouvé le besoin. Tenez, sur ma Terre natale, on ignorait encore, il y a trois mille ans, les différents usages du zéro.

À ces mots Estraven battit des paupières.

— Géthen a quelque chose à nous donner, continuai-je, la technique divinatoire, et je serais curieux de savoir si le reste de l'humanité se montrerait capable de l'acquérir au cas où vous viendriez à nous l'enseigner. Je me demande si cela aussi fait partie de notre évolution spirituelle.

— Vous pensez que c'est une science utile ?

— La précognition ? Mais oui, naturellement !

— Il vous faudrait peut-être vous persuader de son inutilité avant de pouvoir la pratiquer.

— Votre religion du Handdara me fascine, Harth, mais je me demande si ce n'est pas tout simplement ceci : le paradoxe élevé à la dignité d'une règle de vie.

Nous fîmes un nouvel essai de communication télépathique. Jamais encore je ne m'étais évertué à établir le contact sans y parvenir. L'expérience était désagréable. Je finis par avoir l'impression d'être un athée en train de prier. Estraven bâilla et dit :

— Je suis sourd, sourd comme un roc. Mieux vaut dormir.

Je ne demandais pas mieux. Je revois clairement ce qui s'ensuivit. Estraven éteint la lumière en murmurant sa brève prière à la gloire de la nuit. Nous nous enfouissons dans nos sacs et en moins de deux minutes il glisse dans le sommeil, tel un nageur se coulant dans une eau sombre. Je me sens, en quelque sorte, dormir de son sommeil, uni à lui par un lien empathique. Une fois de plus et dans un état de somnolence, je lui lance un message, en employant cette fois son prénom :

— *Therem !*

Il se dresse brusquement, droit comme un piquet, sa voix résonnant au-dessus de moi dans les ténèbres.

— Arek ! C'est toi ?

— *Non, c'est Genly Aï. Je t'adresse un message.*

Il a le souffle coupé. Silence. Il tripote le poêle, allume la lumière, et me fixe de ses yeux sombres apeurés.

— J'ai rêvé, dit-il. Je me croyais dans mon village natal.

— Vous avez reçu mon message.

— Vous m'avez appelé – c'était mon frère. C'est sa voix que j'ai entendue. Il est mort. Vous m'avez appelé… tu m'as appelé Therem ?… C'est effrayant, plus que je n'aurais cru.

— Harth, je suis désolé.

— Non, appelle-moi par mon prénom. Si tu peux m'entrer dans le crâne avec la voix d'un mort, alors tu peux bien m'appeler par mon petit nom ! M'aurait-il appelé Harth, lui ? Oh ! je comprends maintenant pourquoi il est impossible de mentir en langage télépathique. C'est une chose terrible… Bien, bien, parle-moi encore.

— Attends.

— Non, continue.

Sous son regard farouche et épouvanté, je lui adresse un message :

— *Therem, mon ami, nous n'avons rien à craindre l'un de l'autre.*

Il continue à me fixer, sans répondre, et je m'imagine à tort qu'il n'a pas compris.

— Oh ! mais si, dit-il enfin.

Au bout d'un moment il se domine et dit avec calme :

— Vous m'avez parlé en karhaïdien.

— Comme toujours.

— Oui, vous m'aviez prévenu que ce serait un message verbal – avec des mots… Pourtant j'imaginais plutôt une sorte de… compréhension intuitive.

— Non, l'empathie, c'est une autre affaire, bien que ce ne soit pas sans rapport avec le langage paraverbal ; dans ce langage les centres cervicaux de la parole sont en action… Mais c'est grâce à l'empathie que la communication a été établie entre nous.

— Non, non, non. Plus tard, toutes ces explications. Pourquoi parles-tu avec la voix de mon frère ? dit-il nerveusement.

— Je ne peux pas te répondre, car je n'en sais rien. Parle-moi de ton frère.

— Noussouf… Mon frère germain, Arek Harth rem ir Estraven… Il avait un an de plus que moi. C'est lui qui aurait dû être seigneur d'Estre. Nous… J'ai quitté notre Foyer par égard pour lui. Il est mort depuis quatorze ans.

Nous gardons le silence pendant un moment. Je ne puis savoir, ni lui demander, ce que cachent ces paroles : le peu qu'il m'a dit lui a déjà tellement coûté. Je lui dis enfin :

— J'attends de toi un message, Therem. Appelle-moi par mon

petit nom.

Je sais qu'il en est capable. Nous sommes en contact – en consonance, disent les spécialistes – et naturellement il n'a encore aucune idée de la manière dont on peut volontairement élever un retranchement entre soi et son partenaire. Si j'étais un percipient exercé, je pourrais l'entendre penser.

— Non, dit-il. Jamais. Pas encore…

Mais lorsqu'un esprit est ainsi mû par une curiosité insatiable, aucun traumatisme, aucun effroi du corps ou de l'âme ne saurait arrêter bien longtemps son élan. De fait je reçois bientôt, dans la nuit, son message balbutié :

« *Genry*. » Il ne peut prononcer les *l*, même paraverbalement. Je lui réponds aussitôt et j'entends intérieurement comme un son inarticulé exprimant la peur, mais aussi une pointe de satisfaction.

— Assez, assez, dit-il tout haut. Au bout d'un moment nous finissons par nous endormir.

Il ne fut jamais de ceux qui « ont le paraverbe facile ». Non qu'il ne fût pas doué ou qu'il fût incapable de faire des progrès, mais cela le troublait profondément et il n'arrivait pas à considérer la chose comme naturelle. Il apprit vite à se protéger d'un mur, mais je me demande s'il y trouvait un sentiment de parfaite sécurité. Peut-être étions-nous tous ainsi lorsque les premiers Éducteurs vinrent de Rocannon il y a des siècles pour nous enseigner « l'Art Ultime ». Doit-on penser qu'un Géthénien est un être complet comme il n'en existe nulle part ailleurs, et que le langage télépathique lui paraît être un viol moral, une atteinte intolérable portée à cette intégrité ? Ou peut-être faut-il mettre en cause le caractère même d'Estraven où la réserve le disputait à la sincérité, chacune de ses paroles paraissant jaillie des profondeurs. Il m'entendait lui parler avec la voix d'un mort, la voix de son frère. Je ne sais ce qu'il y avait eu entre eux, à part l'amour et la mort, mais je sais que je ne pouvais lui adresser un message sans le faire tressaillir comme si je touchais en lui une plaie vive. De sorte que notre nouvelle intimité spirituelle, si elle constituait un lien, n'éclaircissait rien entre nous comme j'en avais caressé l'espoir : c'était plutôt quelque chose d'obscur et d'austère dans l'infini de la nuit – un infini dont elle nous apportait la révélation.

Jour après jour nous progressions lentement vers l'est sur la plaine de glace. Au trente-cinquième jour de voyage, Odorny Anner, nous étions loin d'être à mi-parcours, et pourtant nous étions juste à la moitié du temps que nous nous étions imparti. Nous avions bien couvert, d'après le compteur, environ six cent cinquante kilomètres ; mais les trois quarts seulement de cette distance constituaient une avance positive, et nous ne pouvions évaluer que très approximativement ce qui nous restait à parcourir. Notre assaut du

Gobrin nous avait coûté cher, en temps, en distance, en vivres. Estraven ne s'inquiétait pas autant que moi d'avoir à faire encore des centaines de kilomètres.

— Le traîneau s'est bien allégé, disait-il, et plus nous irons, plus il sera léger. Nous pourrons alors réduire nos rations s'il le faut. Jusqu'ici nous avons été bien nourris.

Dans mon inexpérience, je prenais cela pour de l'ironie.

Le quatrième jour et les deux suivants, nous fûmes bloqués par le blizzard. Pendant ces longues heures où nous gisions dans la tente comme deux hommes cuvant leur vin, Estraven dormit presque sans interruption ; il ne mangeait rien, ne prenant aux heures de repas que de l'orsh ou de l'eau sucrée. Mais il insistait pour que je consomme la moitié de mes rations habituelles.

— Tu n'as, dit-il, aucune expérience de la faim.

— Monsieur le Premier ministre et seigneur du Domaine d'Estre en a-t-il davantage ? lui dis-je, piqué au vif.

— Mais Genry, nous autres Géthéniens pratiquons le jeûne jusqu'à ce que nous en possédions parfaitement la technique. J'ai commencé tout enfant à Estre, et j'ai continué avec les Handdarata de la Citadelle de Rothra. Il est exact qu'à Erhenrang j'en ai perdu la pratique, mais je m'y suis remis à Mishnory… Je t'en prie, mon ami, fais comme je te dis : je sais mieux que toi.

Il avait raison et je dus m'incliner.

Nous poursuivîmes notre route pendant quatre jours de grand froid où le thermomètre ne montait pas au-dessus de moins trente-cinq – puis vint un autre blizzard porté par des rafales mugissantes de vent d'est qui nous heurtaient de front. Au bout de deux minutes la neige fut si épaisse que je ne pouvais plus voir Estraven à deux mètres de moi. Je m'étais retourné un moment pour reprendre mon souffle en évitant l'assaut de la neige aveuglante et suffocante dont j'étais déjà tout plâtré, et lorsque je lui fis face de nouveau, Estraven avait disparu. Le traîneau aussi. Il n'y avait plus rien. Je fis quelques pas vers l'endroit où ils s'étaient trouvés, en tâtant le sol. Je tentais de crier, mais ne pus entendre ma propre voix. J'étais sourd et seul en un monde rempli de petits dards grisâtres. Cédant à la panique, j'allais à l'aveuglette, et je l'appelais, en esprit, désespérément : « *Therem !* »

Il était là, sous ma main, à genoux dans la neige.

— Viens donc m'aider à dresser la tente, dit-il.

Je fis ce qu'il me demandait, et ne fis jamais allusion à ma courte panique. C'eût été bien inutile.

Le blizzard dura deux jours ; cela faisait cinq jours de perdus, et pareil contretemps devait se répéter, Nimmer et Anner sont les mois de grandes tempêtes.

— Ça commence à être un peu juste, dis-je un soir, comme je

mesurais notre ration de guichy-michy et la mettais à tremper dans l'eau chaude.

Il me regarda. Son visage large aux traits fermés s'était émacié ; il se creusait d'ombres noires sous les pommettes et autour des yeux, et ses lèvres étaient affreusement gercées. S'il avait une tête pareille, Dieu sait comment pouvait être la mienne.

— Avec de la chance nous en sortirons, dit-il en souriant ; sinon nous y resterons.

Ce n'était que réitérer ce qu'il avait dit au départ. Mais moi, malgré mes angoisses, malgré le sentiment que j'avais de me lancer dans une aventure désespérée, de jouer ma vie sur un coup de dé, eh bien, je n'avais pas été assez réaliste pour le croire. Et je pensais, même alors : Tout de même, quand on s'est donné tant de peine…

Mais le Glacier ne voulait pas le savoir. Nos efforts lui étaient indifférents. Il faut garder le sens des proportions.

— Et la chance est-elle de ton côté, Therem ? lui dis-je enfin.

Ni sourire ni réponse. Au bout d'un moment, il reprit :

— J'ai pensé à nos guignols, dans les bas-fonds.

Les *bas-fonds*, c'était pour nous le sud, le monde qui s'agitait au-delà de notre calotte glaciaire, avec ses terres cultivables, ses hommes, ses routes, ses villes, ce monde dont il nous était devenu difficile d'imaginer qu'il existât réellement.

— Tu sais, dit Estraven, que j'ai envoyé un message au roi le jour où j'ai quitté Mishnory, pour l'informer de ta situation, de ce que Shousgis m'avait révélé sur ton emprisonnement imminent dans la Ferme de Pulefen. Pourquoi prévenir le roi ? Ce n'était pas clair dans mon esprit, j'agissais sous l'impulsion du moment. Depuis lors, j'ai démêlé le pourquoi de cette impulsion. Voici à peu près ce qui peut se produire. Le roi y verra l'occasion de redorer son shiftgrethor. Tibe sera opposé à ses desseins mais Argaven doit commencer à se lasser de Tibe et peut très bien ne tenir aucun compte de ses conseils. Il se renseigne alors : Où est l'Envoyé, l'hôte de la Karhaïde ? – Mishnory se réfugie dans le mensonge : Il est mort de la fièvre blanche cet automne, nous en sommes désolés. – Alors comment se fait-il que nous soyons informés par notre ambassade de son emprisonnement dans la Ferme de Pulefen ? – Il n'y est pas. Voyez par vous-mêmes. – Il n'en est pas question, nous ne mettons pas en doute la parole des Commensaux d'Orgoreyn.

Mais quelques semaines plus tard, l'Envoyé fait son apparition en Karhaïde du Nord après s'être évadé de la Ferme de Pulefen. Consternation à Mishnory, indignation à Erhenrang. Perte de prestige pour les Commensaux : ils ont menti ! Tu seras pour le roi Argaven un bien inestimable, un frère-en-foyer retrouvé alors qu'on le croyait perdu. Mais seulement pour quelque temps, Genry. Il faudra faire

venir ton vaisseau spatial aussi vite que possible. Que tes amis atterrissent en Karhaïde et accomplissent immédiatement leur mission avant que le roi ait le temps de voir en toi un ennemi possible, avant que Tibe ou tout autre conseiller refassent de vous des épouvantails dans le cerveau dérangé d'Argaven. S'il conclut un marché avec toi, il tiendra ses engagements. Y manquer serait sacrifier son shiftgrethor. Les rois Harge tiennent leurs promesses. Mais il faudra agir vite, faire venir le vaisseau sans tarder.

— Oui, mais à condition de recevoir un accueil qui m'y encourage, si peu que ce soit.

— Non. Excuse-moi de te donner un conseil, mais il faut d'abord agir. Je pense que tu seras bien accueilli, et le vaisseau aussi. La Karhaïde a subi de cruelles humiliations ces sept derniers mois. Grâce à toi Argaven sera en mesure de retourner la situation. Je crois qu'il en saisira l'occasion.

— Parfait. Mais toi…

— Moi, je suis Estraven le Traître. Je n'ai absolument rien à voir avec toi.

— Au début.

— Au début, en effet.

— Tu pourras te cacher si ta vie est menacée dans les premiers temps.

— Oh ! oui, certainement.

Notre nourriture était prête et nous nous mîmes en devoir de la consommer. C'était pour nous une affaire importante et absorbante que de nous alimenter. Silence absolu. Les règles qui imposent des restrictions, à table, en matière de conversation prenaient une forme draconienne, celles qu'elles avaient peut-être à l'origine : pas un mot avant d'avoir fait un sort à la dernière miette. Lorsque ce fut fait, Estraven me dit :

— J'espère que mes prévisions sont exactes ; et que tu voudras bien… m'excuser.

— De m'avoir donné des conseils directs ? dis-je, assez fier de prouver ainsi ma connaissance péniblement acquise de certains traits de l'âme géthénienne. Mais oui, Therem, bien sûr que je t'excuse. Comment peux-tu en douter ? Tu sais bien que je n'ai pas de shiftgrethor à compromettre.

Cela le fit sourire, mais il restait absorbé dans ses pensées.

— Pourquoi, dit-il enfin, es-tu venu seul ? Pourquoi ? Tout va dépendre de cette inconnue : ton vaisseau viendra-t-il ? Pourquoi nous avoir rendu les choses si difficiles, à toi-même et à nous ?

— C'est la règle, et elle a ses raisons. Mais, en fait, je commence à me demander si je les ai bien comprises, ces raisons. Je pensais que, si j'étais venu seul, c'était par égard pour vous : une solitude si

manifeste, si vulnérable, vous interdisait de voir en moi une menace, un facteur de bouleversement. À moi seul je ne constituais pas une invasion ; je n'étais qu'un jeune commissionnaire. Mais les choses vont plus loin. Seul, je ne puis changer votre monde. Mais je puis être changé par lui. Seul, je dois écouter, aussi bien que parler. Si j'arrive à nouer un lien avec votre monde, ce ne sera pas, si je suis seul, un lien impersonnel et purement politique, mais individuel, personnel, plus – et, d'un certain point de vue, moins – que politique. Ce n'est plus Nous et Eux, ou Moi et Cela, mais Moi et Toi. Ce n'est plus un lien politique, utilitaire, mais mystique. Dans un sens l'Ékumen est un corps, non pas politique, mais mystique. À ses yeux il est d'une extrême importance de bien amorcer une entreprise, et de bien la conduire. Il prend le contrepied de la doctrine suivant laquelle la fin justifie les moyens. C'est pourquoi il procède par des méthodes subtiles, lentes et pouvant paraître bizarres et hasardeuses – un peu comme l'évolution, qui, jusqu'à un certain point, lui sert de modèle… Est-ce par égard pour vous que je suis seul parmi vous ? Ou pour mon propre bien ? Je l'ignore. Oui, cela n'a pas facilité les choses. Mais je serais en droit de te demander, tout aussi légitimement, pourquoi les Géthéniens n'ont jamais eu l'idée d'inventer des véhicules aéroportés ? Si nous avions pu nous approprier le moindre petit avion, combien de difficultés nous auraient été épargnées !

— À moins d'être fou, comment peut-on se mettre dans la tête qu'on est capable de voler ? répliqua Estraven avec componction. Réaction bien normale en un monde où il n'existe aucune créature ailée, où les anges eux-mêmes, tels que les décrit le culte Yomesh dans sa Hiérarchie des Saints, n'ont pas d'ailes pour voler, mais se laissent tomber à terre en douceur, tels des flocons de neige ou les semences portées par le vent sur cette planète sans fleurs.

Vers le milieu de Nimmer, après une période de tempête et de froid épouvantable, nous eûmes quelques jours sans vent. La zone de dépression devait s'être déplacée vers le sud, loin de nous, du côté des bas-fonds. Nous étions « dans les murs du blizzard », sous un plafond de nuages presque immobile. Au début ce plafond était mince et diaphane, diffusant une lumière égale qui, se réfléchissant sur la neige, flottait entre ciel et terre sans qu'on en distinguât la source. La nuit les nuages s'épaissirent. Il n'y avait plus aucune luminosité, il n'y avait plus rien. Sortis de la tente, nous étions dans le néant. Le traîneau et la tente étaient là, Estraven aussi, moi aussi, mais nous n'avions plus d'ombres. Un jour triste nous entourait, à perte de vue. La neige craquait sous nos pas, mais faute d'ombre nos empreintes étaient invisibles. C'était comme si nous ne laissions pas de traces. Le traîneau, la tente, lui, moi – rien d'autre, absolument rien. Ni soleil, ni ciel, ni horizon. Le néant, un vide gris-blanc où nous paraissions

flotter. L'illusion était si complète que j'avais du mal à garder l'équilibre. Mes oreilles internes étaient habituées à se voir confirmer ma position par mes yeux ; cette confirmation leur était refusée ; c'était comme si j'étais aveugle. Pour charger le traîneau, ça pouvait aller, mais lorsqu'il fallut le tirer sans rien devant soi, rien à regarder, rien que l'œil pût toucher, en quelque sorte, ce fut d'abord très désagréable, et bientôt épuisant. Nous étions à skis, sur du bon névé, sans sastrugi, une surface solide sur une épaisseur de glace de quinze à dix-huit cents mètres – nous pouvions en être certains. Nous aurions dû filer bon train. Et pourtant nous ralentissions continuellement, nous allions à tâtons sur le plateau de glace parfaitement dégagé, et il fallait sans cesse faire un grand effort de volonté pour accélérer et maintenir une allure normale. La plus faible ondulation de terrain nous faisait tressauter – on pense à la marche d'escalier sur laquelle on bute dans le noir, ou à celle qui se dérobe sous le pied alors qu'on la croyait là – parce que nous ne pouvions rien voir devant nous, l'absence d'ombres supprimant le relief. Les yeux ouverts, nous glissions à l'aveuglette. Ce furent des journées épuisantes ; nous dûmes raccourcir nos étapes car c'était pour nous une telle tension que dès le milieu de l'après-midi nous étions en nage et tremblants de fatigue. J'en arrivai à regretter la neige, le blizzard. Tout plutôt que ça ! Mais chaque matin, lorsque nous sortions de la tente, c'était le vide, le blanc néant, ce qu'Estraven appelait l'anti-ombre.

Un jour, vers midi, c'était Odorny Nimmer, soixante-cinquième jour de voyage, ce néant commença à se diluer et à ondoyer. Était-ce encore un mirage ? Mes yeux m'avaient déjà trompé si souvent… Je n'accordais guère d'attention à cette vague et vaine agitation de l'atmosphère lorsque j'entrevis soudain, au-dessus de nous, un petit astre blême, le fantôme du soleil. Baissant les yeux, je vis droit devant moi une énorme masse noire qui semblait jaillir du vide pour se précipiter vers nous. Elle jetait de noires tentacules qui semblaient se tortiller vers le ciel comme à tâtons. Je m'arrêtai net sur mes skis, faisant ainsi pivoter Estraven sur les siens, car nous étions attelés ensemble au traîneau.

— Qu'y a-t-il ?

Il regarda longuement ces sombres formes monstrueuses voilées de brouillard.

— Ce sont sans doute les monts Esherhoth.

Et il repartit. Nous étions à des kilomètres de ce flanc de montagne escarpé qui m'avait semblé se dresser presque à portée de ma main. La brume épaisse et basse qui avait remplacé le « temps blanc » se dissipa et nous pûmes voir clairement les monts Esherhoth avant le coucher du soleil : ce sont des nunataks, grands pics rocheux déchiquetés et ravagés faisant saillie sur le glacier comme un iceberg

au-dessus de la mer, montagnes glacées, noyées, mortes depuis une éternité.

Leur présence montrait que nous étions un peu au nord de notre itinéraire le plus direct, si nous pouvions nous fier à notre carte défectueuse. Le lendemain, au lieu d'aller droit vers l'est, nous obliquâmes légèrement vers le sud.

19
Retour aux bas-fonds

Par un temps couvert, tempétueux, nous marchions péniblement. Nous avions, pour nous remonter le moral, la proximité des monts Esherhoth ; c'était enfin autre chose que cette glace, cette neige et ce ciel qui seuls s'étaient offerts à nos regards pendant sept semaines. La carte les situait non loin des marais de Shenshey au sud, et de la baie de Guthen à l'est. Mais, pour bien mesurer notre moral, il fallait mettre dans l'autre plateau de la balance l'inexactitude de notre carte et notre extrême fatigue.

En fait nous nous trouvions plus près de l'extrémité sud du Gobrin que la carte ne le laissait supposer. En effet nous rencontrâmes des plissements de glace et des crevasses le lendemain du jour où nous avions commencé à obliquer vers le sud. Le glacier n'était pas aussi tourmenté que dans la région des montagnes de Feu, il n'avait pas subi les mêmes soulèvements, mais sa surface était pourrie. On y trouvait de tout : de vastes cavités ayant des centaines de mètres de large et servant sans doute de lit à des lacs en été ; de faux planchers de neige qui pouvaient s'écrouler tout autour de soi avec un râle énorme dans une poche d'air profonde d'un mètre ; des zones toutes fendillées et criblées de petits trous ; enfin de grandes crevasses, de plus en plus nombreuses à mesure que nous allions, véritables canons creusés dans la glace depuis des siècles, larges comme des gorges de montagne, ou seulement d'un mètre à peine mais d'une grande profondeur. Pour le jour d'Odyrny Nimmer le journal d'Estraven fait état d'un soleil éclatant avec fort vent du nord. Comme nous faisions franchir au traîneau de petits ponts de neige jetés sur d'étroites crevasses, nous plongions le regard, à droite ou à gauche, dans des puits ou gouffres bleuâtres où les morceaux de glace délogés par les patins tombaient avec une musique légère et délicate mais d'une vaste résonance, comme si des fils d'argent heurtaient dans leur chute de minces plaques de cristal. Je me rappelle notre joie grisante et un peu folle, celle d'un rêve merveilleux, en cette matinée où nous franchissions des abîmes sous un beau soleil. Mais bientôt le ciel commence à blanchir, l'air à s'épaissir ; les ombres s'estompent, ciel et neige perdent entièrement leur azur. Nous ne sommes pas en garde contre le danger que représente ce changement de temps sur une pareille surface. En un terrain aussi inégal, il est préférable que l'un de nous pousse le traîneau tandis que l'autre le tire. Chargé de le pousser, je ne vois que lui, je ne pense qu'à la meilleure façon de le faire avancer parmi les obstacles. Hardi ! Tout à coup la barre sur laquelle j'ai prise manque

de m'échapper. Le traîneau a fait un bond en avant. Instinctivement je m'agrippe à lui en criant « Holà ! » à Estraven pour le faire ralentir, pensant qu'il a pris de l'élan sur une pente bien lisse. Mais le traîneau s'arrête net en piquant du nez. Estraven a disparu.

C'est tout juste si je ne lâche pas prise pour aller à sa recherche. J'ai le bonheur de ne pas faire cette bêtise, mais c'est un pur hasard. Me cramponnant toujours à la barre, hébété, je cherche des yeux Estraven. Enfin je vois le rebord de la crevasse, mis à nu par l'effondrement d'un nouveau tronçon du pont de neige. Mon compagnon est tombé droit dedans, les pieds les premiers, et le traîneau l'aurait suivi si je ne l'avais retenu de tout mon poids ; mais le tiers seulement de ses patins, à l'arrière, repose encore sur de la glace solide, et il pique du nez toujours davantage, entraîné par le poids d'Estraven qui s'y trouve suspendu par son harnais.

Je pèse de toutes mes forces sur la barre, tire sur le traîneau, le brandille{Brandiller : agiter, secouer.} et fais levier sur lui jusqu'à le sortir de la crevasse où il plongeait. Ce n'est pas facile. Mais je jette tous les kilos qui me restent sur l'arrière du véhicule et tire dessus par saccades ; il commence à céder, d'abord millimètre par millimètre, puis jaillit d'un seul coup de la crevasse. Estraven s'est agrippé au bord du trou, ce qui me facilite les opérations. Jouant des pieds et des mains, hissé par son harnais, il sort de son trou et s'effondre le visage sur la glace.

Agenouillé à ses côtés, je m'efforce de déboucler la courroie de son harnais, alarmé de le voir ainsi étalé, inerte, sans autre mouvement que celui de sa poitrine haletante. Il a les lèvres cyanosées, un côté du visage éraflé et meurtri.

Il s'assied d'un mouvement maladroit et dit d'une voix basse et sifflante :

— Bleu – tout bleu. Un château dans les profondeurs.

— Quoi ?

— Dans la crevasse. Tout bleu – tout illuminé.

— Ça va ? Rien de cassé ?

Il se met à rattacher la boucle de son harnais.

— Va devant – avec la corde – et le bâton, dit-il, tout haletant. Sonde le terrain.

Pendant des heures nous marchâmes sur des œufs, l'un tirant sur le traîneau et l'autre le guidant, tâtant à chaque pas le terrain en avant de nous. Sous ce ciel blanc il était impossible de prévoir une crevasse avant de la voir, avant d'en voir le fond – c'est-à-dire un peu tard, ses bords étant en surplomb et souvent d'une solidité très relative. Chaque pas était une surprise, le terrain s'abaissant ou s'élevant sans prévenir. Pas d'ombres. Une sphère régulière, blanche, silencieuse ; nous marchions à l'intérieur d'une colossale boule de verre givré. Rien dans

cette boule et rien à l'extérieur. Mais le verre présentait des fêlures. Tâter, faire un pas ; tâter, faire un pas. Sonder la surface du verre pour y découvrir les fêlures invisibles par lesquelles on pourrait sortir de la boule blanche et tomber, tomber sans fin. Une tension que je ne pouvais pas maîtriser s'empara peu à peu de tous mes muscles. J'avais le plus grand mal à faire un pas, un seul pas.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Genry ?

J'étais là debout au milieu du néant. Des larmes coulaient de mes yeux et gelaient instantanément, ce qui me fermait les paupières.

— J'ai peur de tomber, dis-je.

— Mais tu es encordé, dit-il.

Il vint jusqu'à moi et constatant qu'il n'y avait aucune crevasse en vue, il se rendit compte de mon état et déclara :

— Dressons la tente.

— Ce n'est pas encore l'heure, il faudrait continuer.

Mais il avait déjà commencé à détacher la tente.

Plus tard, après manger, il me dit :

— Il était temps de nous arrêter. Nous ne sommes pas sur le bon chemin. On dirait que le Glacier perd de l'altitude et sa surface ne cessera pas d'être pourrie et crevassée. Si l'on y voyait clair, ce serait faisable ; mais dans l'anti-ombre, rien à faire.

— Alors comment arriverons-nous aux marais de Shenshey ?

— Eh bien, si nous repartons vers l'est au lieu d'obliquer vers le sud, nous aurons peut-être une bonne surface jusqu'à la baie de Guthen. J'ai fait du bateau l'été dans cette baie, et de là je voyais le Glacier. Il se heurte aux montagnes Rouges et se sépare en plusieurs bras qui se coulent vers la baie. Si nous pouvions descendre un de ces bras, il serait possible de filer droit vers le sud sur la mer gelée jusqu'en Karhaïde, et d'y pénétrer par la côte au lieu d'avoir à traverser une frontière ; ce pourrait être un avantage. Évidemment notre parcours en sera allongé, peut-être de vingt à cinquante kilomètres. Qu'en penses-tu, Genry ?

— Ce que j'en pense, c'est que je ne peux pas faire dix mètres de plus tant que nous serons dans ce blanc.

— Mais si nous sortons de la zone crevassée ?

— Alors là tout ira bien. Et si jamais le soleil revient, je te mets sur le traîneau et te transporte gratuitement jusqu'en Karhaïde.

Tel était à ce stade le niveau de nos plaisanteries ; elles étaient toujours stupides, mais il arrivait qu'elles fussent accueillies par un sourire.

— Je suis en parfait état, ajoutai-je, mise à part cette phase aiguë de trouille chronique.

— La peur est très utile. Comme la nuit ; comme les ombres.

Le sourire d'Estraven était comme une affreuse fissure dans un

masque brun pelé et crevassé, coiffé d'une tignasse noire et percé de deux trous dans chacun desquels s'encastrait une petite pierre noire.

— Curieux, dit-il, que la lumière ne nous suffise pas. Il nous faut aussi des ombres pour pouvoir marcher.

— Prête-moi ton carnet.

Il venait de noter ce que nous avions couvert dans la journée et de faire différents calculs – distance, rations. Il me tendit sa petite tablette et son stylomine en évitant le poêle qui nous séparait. Sur la feuille blanche collée à l'intérieur de la couverture noire du carnet je traçai un cercle contenant une double courbe, puis remplis de noir la moitié yin de ce symbole.

— Connais-tu cela ? dis-je, rendant à Estraven sa tablette.

— Non, dit-il après avoir longuement regardé mon croquis d'un air étrange.

— On trouve ça sur la Terre, et sur Hain-Davenant, et sur Chiffewar. C'est le yin et le yang. *Le jour est la main gauche de la nuit…* j'ai oublié la suite. Jour, nuit. Peur, courage. Froid, chaud. Femelle, mâle. C'est toi-même, Therem, double et unique. Une ombre sur la neige.

Le lendemain nous cheminâmes péniblement vers le nord-est, toujours dans le vide, le néant, le blanc ; à la fin de la journée, nous étions sortis de la zone crevassée. Nous avions réduit notre ration aux deux tiers, avec l'espoir de terminer le voyage sans manquer tout à fait de nourriture malgré l'allongement décidé. Mais, quant à moi, je ne voyais guère de différence entre notre ration actuelle et rien du tout – alors, me semblait-il, il n'y avait pas de quoi en faire une histoire. Cependant Estraven avait le vent en poupe. Il paraissait se laisser guider par l'intuition, l'inspiration, mais il s'appuyait peut-être sur l'expérience acquise et le raisonnement. Nous allâmes vers l'est pendant quatre jours et ce furent quatre de nos plus longues étapes, des courses de trente à trente-deux kilomètres. Puis le calme blanc fit place à des tourbillons sans fin de menus flocons qui étaient partout, devant, derrière, sur les côtés, dans les yeux. La blancheur sans ombres était morte en enfantant la tempête. Nous restâmes trois jours sous la tente tandis que le blizzard, sans rémission, poussait à pleins poumons ses hurlements lugubres.

— *Je vais finir par hurler pour lui répondre,* dis-je à Estraven par message télépathique. Et dans le style guindé, hésitant qui caractérisait ses communications, il me répondit :

— *Inutile. Il n'écoutera pas.*

Ce repos forcé fut consacré à de longues heures de sommeil, à divers soins pour combattre gelures, inflammations et contusions, à des communications télépathiques – surtout au sommeil. Au bout de trois jours les hurlements firent place à des jacassements puis à des

sanglots, enfin au silence. Le jour se leva.

Par l'ouverture de la porte nous vîmes briller un ciel radieux. Cela nous mettait du baume dans le cœur, mais nous étions trop épuisés pour sauter de joie et faire les choses avec entrain et dynamisme. Il nous fallut près de deux heures pour lever le camp parce que nous nous traînions comme deux vieillards exténués. En route. Descente en pente douce, neige parfaite, temps ensoleillé – l'idéal. Au milieu de la matinée le thermomètre marquait moins vingt-trois. Ce fut une course rapide et facile qui semblait nous recharger en énergie. Ce jour-là nous glissâmes jusqu'à ce que parussent les étoiles.

Estraven nous servit un dîner de rations « normales ». À ce rythme nous n'en aurions que pour sept jours.

— La roue tourne, dit-il avec sérénité. Pour faire de bonnes étapes, il faut manger.

— Manger, boire et rire, dis-je.

J'étais tout surexcité, riant sans retenue, me trouvant très spirituel.

— Mais oui, continuai-je, cela ne fait qu'un manger-rire-boire. On ne peut pas rire le ventre vide.

Et je voyais là un mystère digne d'être comparé avec les arcanes du cercle yin-yang. Impression fugitive, subitement chassée par un je ne sais quoi dans l'expression d'Estraven. Alors j'eus envie de pleurer, mais retins mes larmes de peur de le faire pleurer, lui aussi. Ce n'aurait pas été juste car il était moins fort que moi. Et je m'aperçus qu'il s'était endormi, assis, son assiette sur les genoux. Lui qui toujours tenait à faire les choses si méthodiquement. Mais au fond ce n'était pas une mauvaise idée, de dormir.

Nous nous réveillâmes assez tard le lendemain et, lestés de doubles rations, nous nous attelâmes au traîneau allégé. Et sur la pente rapide et blocailleuse, blanc et rouge, que nous descendions sous un pâle soleil de midi, nous étions comme au bord du monde réel vers lequel nous n'avions plus qu'à plonger : la baie de Guthen entièrement prise par les glaces, de la Karhaïde jusqu'au pôle Nord.

Il nous fallut tout l'après-midi et l'étape suivante pour descendre jusqu'à la mer, car il était difficile de se frayer un chemin dans le chaos de murailles, corniches et tranchées qui se sont formées sur le Glacier là où il s'écrase contre les montagnes Rouges. Le deuxième jour nous abandonnâmes le traîneau. Nous nous fîmes des sacs de dos ; l'un de nous portait la tente, l'autre le reste de notre équipement, ce qui, en y ajoutant la nourriture également partagée, nous faisait à chacun un chargement de douze kilos à peine ; je pris le poêle en plus mais cela ne me faisait même pas quatorze kilos.

C'était un soulagement de ne plus avoir sans trêve à tirer, pousser, soulever ce traîneau, et j'en fis la remarque à Estraven. Il se retourna

pour jeter un coup d'œil à ce qui n'était plus qu'un objet de rebut dans le vaste chaos de glace et de roc rougeâtre.

— Merci, traîneau, dit-il.

C'était un ami pour lui, comme tous ces objets patients, obstinés à qui l'on peut faire confiance, auxquels on s'attache et dont on vit. N'est-ce pas un sentiment légitime ? Le traîneau lui manquait.

Ce soir-là, le jour de Harhahad Anner, après soixante-quinze journées de voyage, dont cinquante et une sur le Gobrin, nous quittions ce glacier pour fouler la surface gelée de la baie de Guthen. Une fois de plus ce fut une longue étape, jusqu'à la tombée de la nuit. Il faisait un grand froid sec, sans vent ; n'ayant plus pour nous freiner ni obstacles, ni traîneau, comment résister au plaisir de glisser à skis, de glisser encore ? Le soir, sous la tente, il nous semblait étrange de penser que nous n'étions plus sur une épaisseur de glace de quinze cents mètres, mais sur une couche d'un mètre recouvrant des profondeurs d'eau salée. Du reste nous avions autre chose à faire que de penser : manger et dormir.

Grand froid sec encore le lendemain – moins quarante à l'aube. La côte filait droit vers le sud, faisant saillie ici et là lorsque s'y jetait une langue de glacier. Nous commençâmes par en suivre le rivage au plus près de la mer. Poussés par un bon vent du nord, nous filions bon train. Mais soudain nous nous trouvâmes à la sortie d'une vallée creusée entre deux collines orange, et de cette gorge soufflait une bourrasque rugissante qui nous faucha tous les deux, les skis en l'air. Nous nous rabattîmes bien vite vers l'est pour retrouver la surface plane de la mer gelée ; là au moins, nous pouvions tenir debout et avancer.

— Le glacier de Gobrin nous a vomis, dis-je.

Le lendemain, droit devant nous, nous vîmes nettement la côte s'incurver vers l'est. Nous avions l'Orgoreyn à notre droite, mais cette courbe bleue en face de nous, c'était la Karhaïde.

Ce jour-là nous liquidâmes nos derniers grains d'orsh, nos derniers grammes de germe de kadik ; il nous restait un kilo de guichy-michy et cent soixante-dix grammes de sucre par personne.

Je ne puis décrire ces derniers jours de voyage avec précision parce que je n'en ai conservé qu'un souvenir nébuleux. La faim peut aiguiser les perceptions, mais pas lorsqu'elle se conjugue avec une extrême fatigue ; je suppose que tous mes sens étaient émoussés. Je me rappelle avoir eu des crampes d'estomac dues à la faim, mais je ne me souviens pas d'en avoir souffert. Tout ce que j'éprouvais, c'était un sentiment de libération, vague mais persistant, un sentiment de dépassement et de joie – plus un sommeil terrible. Nous abordâmes la côte le jour de Posthe Anner : une plage glacée, des rocs, de la neige, et encore une escalade pour prendre pied sur le rivage désolé de la

baie de Guthen.

Nous sommes en Karhaïde. Nous avons atteint notre but. Mais cette réussite ne risque-t-elle pas d'être vaine, vide comme nos sacs ? De l'eau chaude, c'est tout ce que nous avons pour « arroser » notre succès… Le lendemain matin, nous partons à la recherche d'une route et d'un lieu habité. Nous n'avons pas de carte de cette région déserte. S'il y a là des routes, elles sont cachées sous deux ou trois mètres de neige et nous en avons peut-être traversé sans le savoir. Aucune culture, apparemment. Ce jour-là et le lendemain nous faisons des incursions au sud et à l'ouest, et au crépuscule du deuxième jour, lorsque nous voyons briller une lumière sur une colline lointaine à travers un rideau de minces flocons de neige, nous restons un moment sans rien dire, les yeux écarquillés. Finalement mon compagnon croasse :

— Est-ce une lumière ?

La nuit est tombée depuis longtemps lorsque nous pénétrons en traînant la patte dans un village karhaïdien : une rue de maisons sombres à hauts toits pointus, enfouies dans la neige jusqu'à leurs portes d'hiver. Nous nous arrêtons à la cantine du village ; de ses volets à fentes étroites perce, fuse et rayonne la lumière jaune que nous avons vue dans le crépuscule hivernal. Nous ouvrons la porte et nous entrons.

C'était Odsorny Anner, quatre-vingt-unième jour de notre voyage ; nous avions onze jours de retard sur le calendrier établi par Estraven. Nous avions pu faire durer nos rations soixante-dix-huit jours, exactement le grand maximum calculé par Estraven. Nous avions fait mille trois cent quarante-cinq kilomètres avec le traîneau, dont le compteur nous avait ensuite manqué pour déterminer avec précision la distance parcourue. Une bonne partie de ces kilomètres avait été perdue à faire des tours et des détours, et si nous avions eu vraiment mille trois cents kilomètres à parcourir, jamais nous n'y serions arrivés ; lorsque nous pûmes consulter une bonne carte, nous constatâmes que la distance séparant notre village de la Ferme de Pulefen n'était que de douze cents kilomètres. Nous avions parcouru toute cette distance et passé tout ce temps dans une nature sauvage où rien ne vit et ne parle : roc, glace, ciel, silence ; rien d'autre pendant quatre-vingts et un jours, rien d'autre que moi pour Estraven et lui pour moi.

Nous entrons dans une grande pièce brillamment éclairée, bien chaude, pleine de nourritures odorantes, d'êtres humains, de voix humaines. Je m'appuie sur l'épaule d'Estraven. D'étranges visages se tournent vers nous, d'étranges regards. J'avais oublié qu'il existait des êtres vivants différents d'Estraven. Je suis terrifié.

En fait c'est une pièce assez petite ne contenant que sept ou huit

personnes, qui toutes sont certainement aussi décontenancées que je l'ai été un instant. Ces gens-là n'en croient pas leurs yeux ; dans le silence ils nous dévisagent.

Estraven prend la parole, mais si bas qu'on l'entend à peine :

— Nous sollicitons l'hospitalité du Domaine.

Brouhaha, confusion, remue-ménage, vœux de bienvenue.

— Nous venons du Nord. Nous avons traversé le Gobrin.

Nouveau tintamarre de voix humaines. On nous questionne, on se presse autour de nous.

— Voulez-vous vous occuper de mon ami ?

C'est Estraven qui parle, et non pas moi, comme je me le suis imaginé. Quelqu'un me fait asseoir. Nous sommes nourris, soignés, hébergés, cordialement accueillis en Karhaïde.

Grâce à ces êtres primitifs, chicaniers, irascibles, ignorants, ces paysans aussi généreux que déshérités, notre dur voyage s'achevait noblement. Ils donnaient sans compter, royalement. Pas de mesquine parcimonie. Et Estraven recevait ce qu'ils nous donnaient comme un seigneur parmi d'autres seigneurs, ou un gueux parmi d'autres gueux, un homme parmi son peuple.

Dans ce village de pêcheurs situé au bout du monde, à l'extrême limite de la zone habitable d'un continent tout juste habitable, l'honnêteté est considérée comme étant d'une importance essentielle, à l'égal de la nourriture. Il faut y jouer franc jeu, on est trop pauvre pour se payer le luxe d'être escroqué. Estraven savait qu'il ne devait pas tricher, et lorsqu'après un jour ou deux on vint à lui demander, par discrètes circonlocutions et en respectant les règles du shiftgrethor, le pourquoi de notre longue excursion hivernale sur le glacier de Gobrin, il répondit sans hésiter :

— Je ne devrais pas vous répondre par le silence, mais le silence me convient mieux qu'un mensonge.

— Tout le monde sait que des hommes d'honneur peuvent être proscrits, et pourtant leur ombre ne raccourcit pas, dit notre cuisinier qui était, après le chef du village, le personnage le plus important de ces lieux, sa cantine servant l'hiver de foyer à tous les habitants du Domaine.

— Une personne peut être proscrite en Karhaïde, une autre en Orgoreyn, dit Estraven.

— C'est vrai ; et l'une par son clan, l'autre par le roi à Erhenrang.

— Le roi le plus puissant ne peut raccourcir l'ombre de personne, observa Estraven.

Le cuisinier parut satisfait. Si Estraven avait été banni par son propre clan, c'eût été un individu suspect, mais peu importait que le roi l'eût condamné. Quant à moi, j'étais manifestement un étranger, c'était donc moi qui avais été proscrit par l'Orgoreyn, et cela ne

pouvait être qu'à mon honneur.

Jamais nous ne révélâmes notre identité à nos hôtes de Kourkourast. Estraven répugnait à user d'un faux nom, et il nous était interdit de dire qui nous étions. Après tout c'était un crime que de parler à Estraven, et encore plus de le nourrir, de l'habiller et de l'héberger. Partout on a la radio sur Géthen, même dans un village perdu de la baie de Guthen, et ses habitants n'auraient pu prétexter qu'ils ignoraient l'ordre d'exil ; leur seule excuse valable eût été une réelle ignorance de l'identité de leurs hôtes. Nous les mettions dans une situation dangereuse, et cette idée commença à obséder Estraven avant même de m'être venue à l'esprit. Deux jours après notre arrivée il entra le soir dans ma chambre pour discuter d'un plan d'action.

Un village karhaïdien ressemble à un ancien château de la Terre : peu ou point d'habitations privées détachées de l'ensemble. Et pourtant dans les hautes maisons du village pleines de coins et de recoins, ces vieux édifices que sont le Foyer, la Maison de Commerce, le Palais du Co-domaine (il n'existe pas de seigneur de Kourkourast) et l'Avant-foyer, chacun des cinq cents habitants du village peut se ménager l'intimité d'un chez-soi et même une retraite inviolée dans les pièces donnant sur leurs vieux corridors dont les murs ont un mètre d'épaisseur. Estraven et moi-même avions chacun notre chambre au dernier étage du Foyer. J'étais assis dans la mienne auprès du feu, un petit feu de tourbe bien chaud à l'odeur lourde, combustible provenant des marais de Shenshey, lorsque Estraven entra.

— Il va bientôt falloir partir d'ici, dit-il.

Je le revois debout dans la pénombre de ma chambre éclairée par son seul feu de cheminée, flottant dans la culotte de fourrure que le chef du village lui avait donnée, et le torse nu. Dans l'intimité de ce qu'ils considèrent comme des maisons bien chauffées, les Karhaïdiens sont souvent nus ou demi-nus. Notre voyage avait fait perdre à Estraven le corps trapu et la peau lisse du Géthénien typique ; il était décharné et marqué de cicatrices, et son visage était brûlé par le froid comme il aurait pu l'être par le feu. Ce corps sombre et dur avait pourtant quelque chose de fuyant dans la lueur dansante du feu.

— Où irons-nous ?

— Vers le sud et l'ouest, je pense. Vers la frontière. La première chose à faire est de trouver un émetteur radio assez puissant pour atteindre ton vaisseau. Après quoi il me faudra trouver une cachette, ou bien repasser en Orgoreyn pour quelque temps afin de ne pas faire punir injustement ceux qui nous portent secours en Karhaïde.

— Et comment vas-tu repasser en Orgoreyn ?

— Comme précédemment – je n'ai qu'à traverser la frontière. Les Orgota n'ont rien contre moi.

— Où trouverons-nous un émetteur ?

— À Sassinoth, pas plus près.

Je fis une grimace à laquelle il répondit par un sourire forcé.

— Rien de plus proche ?

— Deux cent cinquante kilomètres à peine ; nous avons fait davantage en terrain plus difficile. Sur tout le trajet nous aurons des routes et l'hospitalité assurée ; peut-être pourrons-nous trouver place sur un traîneau à moteur.

Je ne pouvais qu'acquiescer, mais j'étais déprimé par la perspective d'ajouter de nouvelles étapes à notre voyage hivernal, et cela non pour nous rapprocher du but, mais en direction de cette maudite frontière qu'Estraven allait peut-être franchir pour retourner en exil et m'abandonner. Après être resté plongé dans de sombres réflexions je lui dis finalement :

— La Karhaïde devra remplir une condition avant de pouvoir adhérer à l'Ékumen. Il faudra qu'Argaven annule ta condamnation à l'exil.

Il ne répondit pas, restant à fixer le feu.

— J'y tiens essentiellement, c'est un préalable, insistai-je.

— Merci, Genry, dit-il. Lorsqu'il parlait avec une grande douceur, et c'était alors le cas, sa voix avait un timbre assez féminin, quelque chose de rauque et de sourd. Il me regarda avec gentillesse, sans sourire.

— Je n'espère pas revoir avant longtemps la maison où je suis né. Je suis en exil depuis vingt ans, tu sais. Et cela ne me change guère d'être banni par le roi. Je me débrouillerai de mon côté, et toi du tien, comme envoyé de l'Ékumen. Tu dois agir seul. Mais tout cela est prématuré. Fais descendre ton vaisseau. Quand ce sera fait, j'y verrai plus clair.

Nous restâmes deux jours de plus à Kourkourast, bien nourris, heureux de refaire nos forces. Nous attendions un tasse-neige qui, venant du sud, nous prendrait à bord lorsqu'il s'en retournerait. Nos hôtes firent raconter à Estraven toute notre odyssée. Et il la raconta comme seule peut le faire une personne appartenant à une civilisation de tradition orale. Dans sa bouche notre traversée du Gobrin devint une véritable saga, avec des locutions consacrées et même des épisodes traditionnels, mais sans rien perdre de sa vivante exactitude. Tout y passa, depuis notre passage entre le Dromnor et le Dramigôl crachant sur nous leurs flammes sulfureuses et leurs fumées noires jusqu'aux rafales rugissantes soufflant des ravins de la montagne et balayant la baie de Guthen, en passant par des interludes comiques, tels que sa chute dans une crevasse, ou mystiques, lorsqu'il évoquait les bruits et les silences du Glacier, le jour sans ombres, les ténèbres de la nuit. Je l'écoutais, fasciné comme tous les autres, l'œil fixé sur son visage brûlé par le soleil.

Nous quittâmes Kourkourast entassés dans la cabine d'un tasse-neige, un de ces gros véhicules motorisés qui, de ses rouleaux compresseurs, tasse la neige des routes karhaïdiennes. C'est surtout par ce moyen qu'elles restent ouvertes à la circulation en hiver ; si l'on voulait les déblayer avec des chasse-neige il y faudrait la moitié des ressources et de la main-d'œuvre disponibles, et de toute façon on ne fait guère usage en cette saison que de véhicules à patins. Le tasse-neige avançait en grinçant, faisant péniblement du trois à l'heure ; la nuit était tombée depuis longtemps lorsque nous arrivâmes au premier village situé au sud de Kourkourast. Là encore nous fûmes reçus à bras ouverts, nourris et logés pour la nuit. Puis vint une étape pédestre. Nous étions alors séparés de la baie de Guthen par les collines littorales qui font à la côte une muraille contre les coups de bélier de l'aquilon ; c'était une région plus peuplée, où nous pouvions aller de Foyer en Foyer sans avoir à camper. Ici et là nous pûmes monter sur un traîneau à moteur, et il nous arriva de faire ainsi cinquante kilomètres. En dépit de chutes de neige fréquentes et abondantes les routes étaient bien damées et bien marquées. Nous avions toujours à manger dans nos sacs grâce à la générosité de nos hôtes ; et toujours un toit et un bon feu au terme de l'étape.

Pourtant ces huit ou neuf jours de marche et de ski facile dans une contrée hospitalière furent la partie la plus dure et la plus ennuyeuse du voyage, pire que l'assaut du Gobrin, pire que les derniers jours où nous mourions de faim. La saga était terminée, elle appartenait au Glacier. Nous étions épuisés, nous allions dans la mauvaise direction. Il n'y avait plus de joie en nous.

— Il faut parfois lutter contre le destin, dit Estraven.

Il n'avait rien perdu de sa solidité, mais dans sa démarche, sa voix, son maintien, la vigueur avait été remplacée par la patience, la foi par une résolution opiniâtre. Il était très silencieux, se refusant le plus souvent à communiquer avec moi par télépathie.

Nous arrivâmes à Sassinoth. Une ville de plusieurs milliers d'habitants perchée sur une colline dominant la vallée de l'Ey, rivière prise par les glaces – toits blancs, murs gris, hauteurs où forêts et affleurements rocheux faisaient des taches noires, champs blancs, rivière blanche et, sur l'autre rive, toute blanche, la vallée du Sinoth, objet du conflit que l'on sait.

Nous arrivâmes là les mains vides, ou à peu près. Nous avions donné presque tout ce qui nous restait de notre matériel de camping à des hôtes obligeants, et nous n'avions plus que notre poêle, nos skis et les vêtements que nous portions. Ainsi allégés, nous nous dirigeâmes, après avoir demandé notre chemin plusieurs fois, non pas vers la ville, mais vers une ferme isolée. C'était une maison pauvre qui ne faisait pas partie du Domaine, une ferme isolée sous la juridiction de

l'administration de la vallée du Sinoth, où Estraven avait travaillé comme secrétaire dans sa jeunesse. Il s'était alors lié d'amitié avec un homme de cette région, et lui avait même acheté cette ferme, il y avait de cela un ou deux ans ; c'était l'époque où il aidait des Karhaïdiens à se fixer à l'est de l'Ey, cela dans l'espoir de désamorcer le conflit territorial de la vallée du Sinoth. C'est le fermier lui-même qui nous ouvrit sa porte, un nommé Tessika, homme trapu et doucereux ayant à peu près l'âge d'Estraven.

Mon ami avait traversé cette région le capuchon sur le nez pour se cacher le visage. Il craignait d'être reconnu. Et pourtant il eût fallu un œil bien perspicace pour identifier Harth rem ir Estraven en ce chemineau brûlé par les intempéries. Tessika ne cessait de le regarder en-dessous, ne pouvant croire que ce fût Estraven.

Tessika nous reçut chez lui. Étant donné la médiocrité de sa condition, son hospitalité était d'un niveau très honorable. Mais il était mal à l'aise avec nous, et il se serait bien passé de notre présence. Comment s'en étonner si l'on songe qu'il risquait de se voir confisquer tous ses biens pour nous avoir hébergés ? Mais puisqu'il devait à Estraven tout ce qu'il avait et qu'il aurait été aussi dépourvu que nous l'étions si Estraven ne l'avait pas mis à l'abri du besoin, mon ami n'était-il pas fondé à lui demander de prendre certains risques en sa faveur ? Encore Estraven sollicitait-il ce service à titre amical et non comme le remboursement d'une dette, faisant appel à l'affection de Tessika plutôt qu'aux obligations qu'il lui avait. De fait notre hôte se dégela rapidement une fois revenu de ses craintes, devint on ne peut plus communicatif, et avec toute son exubérance karhaïdienne, se mit à évoquer le bon vieux temps et à parler avec Estraven, au coin du feu, de leurs vieilles connaissances. La conversation se prolongea une moitié de la nuit. Lorsque mon compagnon lui demanda s'il voyait pour lui une cachette quelconque, une ferme abandonnée ou isolée où un proscrit pourrait se terrer un mois ou deux avec l'espoir d'une prochaine annulation de sa condamnation, Tessika dit aussitôt :

— Reste avec moi.

À ces mots le visage d'Estraven s'éclaira, mais il manifesta des scrupules. Tessika reconnut qu'il était risqué de se cacher si près de Sassinoth et promit de lui trouver un refuge plus sûr. Ce ne serait pas difficile, dit-il, Estraven n'aurait qu'à prendre un faux nom et s'engager comme cuisinier ou valet de ferme quelque part ; ce ne serait peut-être pas très agréable, mais certainement mieux que de retourner en Orgoreyn. De quoi vivrait-il là-bas ?

— La Commensalité, dit mon ami en ébauchant son sourire de loutre, pourvoirait à mes besoins. C'est un pays où personne ne chôme, tu sais. Pas de problèmes. Mais je préférerais rester en Karhaïde… si vraiment tu crois que ça puisse s'arranger.

Le poêle Chabe était la seule chose de valeur qui nous restât. Il nous avait servi jusqu'au bout. Le lendemain de notre arrivée à la ferme de Tessika, je partis à skis pour la ville, le poêle sur le dos. Estraven, qui, naturellement, ne pouvait m'accompagner, m'avait expliqué comment procéder, et tout se passa le mieux du monde. Je vendis le poêle à la Maison de commerce municipale, puis, avec le produit de la vente, une somme substantielle, me rendis au petit institut des Métiers, qui, dominant la ville, abritait le poste émetteur radio. Là je payai le prix de dix minutes « d'émission privée pour réception privée ». Tous les postes émetteurs réservent chaque jour un certain temps d'antenne à ce genre d'émissions sur ondes courtes, qui servent surtout aux négociants désireux de communiquer avec leurs agents ou clients d'outre-mer – de l'Archipel, du Sith ou du Perunter. Le prix en est assez élevé, mais pourtant raisonnable, inférieur en tout cas à celui d'un poêle Chabe d'occasion. Mes dix minutes d'émission étaient prévues pour le début de la Troisième heure, c'est-à-dire vers la fin de l'après-midi. Il aurait fallu toute la journée pour aller à skis chez Tessika et en revenir, aussi pris-je le parti de passer ce temps à Sassinoth ; dans une de ses cantines je fis à peu de frais un bon et copieux déjeuner. Sans aucun doute la cuisine karhaïdienne est supérieure à celle d'Orgoreyn. Estraven m'en avait fait la remarque un jour lorsque je lui avais demandé s'il haïssait l'Orgoreyn. Et j'entendais encore la voix, toute de douceur, avec laquelle il avait dit la veille au soir ; « Je préférerais rester en Karhaïde. » Qu'est-ce que le patriotisme, me demandais-je une fois de plus, en quoi consiste réellement l'amour de la patrie, d'où jaillit cette loyauté nostalgique qui avait vibré dans la voix de mon ami, et comment pareil amour dégénère-t-il si souvent en fanatisme borné ? Comment en un plomb vil… ?{Citation de Racine : Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?} Où situer le point où tout se gâte ?

Mon déjeuner fut suivi d'une flânerie en ville. L'activité de Sassinoth, les boutiques, les marchés, les rues, l'animation bravant les rafales de neige et le grand froid, tout cela me faisait l'effet d'un spectacle irréel. J'étais tout désorienté, comme si je n'avais pas encore réappris à vivre ailleurs que dans la solitude du Glacier. J'étais mal à l'aise parmi des étrangers, et la présence d'Estraven ne cessait de me manquer.

Dans le crépuscule, sur la neige bien tassée, je gravis la rue qui menait à l'institut, où l'on m'expliqua le fonctionnement d'un émetteur public. Au moment fixé, je lançai le signal d'activation au satellite de communication qui était en orbite stationnaire à environ cinq cents kilomètres au-dessus de la Karhaïde du Sud. L'existence de ce satellite était une précaution justement prévue pour faire face à une situation telle que celle où je me trouvais : pas d'ansible, impossibilité

de communiquer par l'intermédiaire d'Olloul avec le vaisseau, ou de le contacter directement faute d'avoir pour cela le temps ou l'équipement nécessaire. L'émetteur de Sassinoth faisait parfaitement l'affaire, mais comme le satellite n'était équipé que pour envoyer un signal au vaisseau, tout ce que je pouvais faire était de lancer ce signal. Impossible de savoir si le message avait été correctement reçu et relayé. Avais-je bien fait de l'envoyer ? Je n'en étais pas sûr, mais j'avais appris à accepter pareilles incertitudes.

Il neigeait maintenant à gros flocons et je décidai de passer la nuit en ville. Je ne connaissais pas assez bien les routes pour m'y aventurer par une nuit de neige. Il me restait un peu d'argent, je m'enquis donc d'une auberge, mais on insista pour m'héberger à l'institut. Après avoir dîné avec une bande d'étudiants joyeux, je m'endormis dans un dortoir avec un agréable sentiment de sécurité : on peut être sûr qu'en Karhaïde, pensais-je, chaque maison est pour l'étranger la maison du bon Dieu. J'avais bien choisi le pays sur lequel je m'étais posé, et je me félicitais d'y être revenu. C'est sur cette pensée que je m'endormis. Pourtant ma nuit fut agitée, mon sommeil peuplé de rêves et coupé de réveils nombreux. Je partis dès l'aube pour la ferme de Tessika.

Frêle et froid dans un ciel clair, le soleil levant projetait vers l'ouest de longues ombres du moindre relief sur la neige, de la moindre bosse. La route était zébrée de zones claires et obscures. Je ne voyais âme qui vive, sauf, au loin sur la route, un petit personnage qui s'avançait vers moi, certainement à skis, à en juger par sa démarche ailée, ses longs pas glissés. Bien avant d'avoir pu voir son visage, je sus que c'était Estraven.

— Qu'y a-t-il, Therem ?

— Il faut que je file sur la frontière, dit-il sans prendre le temps de s'arrêter.

Je fis demi-tour pour l'accompagner vers l'ouest ; mais j'avais du mal à le suivre. Nous quittâmes la route là où elle fait un coude pour gagner Sassinoth, et nous prîmes à travers champs. Aucune clôture ne freinait notre course à skis, et nous traversâmes l'Ey à un ou deux kilomètres au nord de la ville. Ses rives étaient escarpées et nous dûmes, après l'escalade finale, nous arrêter pour reprendre des forces. Même Estraven n'était pas en condition pour un pareil marathon.

— Qu'est-il arrivé ? Tessika ?

— Oui. Je l'ai entendu parler dans son émetteur personnel… Au lever du jour. (La poitrine d'Estraven se soulevait et s'abaissait en une respiration haletante comme le jour où il gisait sur la glace près de la crevasse aux profondeurs bleues.) Tibe a sans doute mis ma tête à prix.

— Oh ! l'ingrat, le traître ! dis-je en balbutiant. (Je ne parlais pas de Tibe mais de Tessika, qui, lui, avait trahi un ami.)

— Il l'est en effet, dit Estraven, mais c'était trop lui demander, c'était trop exiger d'une âme faible. Écoute-moi, Genry. Retourne à Sassinoth.

— Je veux au moins t'accompagner jusqu'au passage de la frontière.

— Et s'il y a des gardes orgota ?

— Je m'arrêterai avant la frontière. Pour l'amour de Dieu…

Il sourit. Encore haletant, il se leva et repartit. Je le suivis.

Toujours à skis, nous traversâmes de petits bois givrés et franchîmes les champs de neige vallonnés de la vallée du Sinoth. Impossible de se cacher, d'échapper aux regards. Un ciel radieux, un immense décor tout blanc, et nous, deux petits traits noirs, deux ombres qui fuyaient. Les inégalités du terrain nous cachèrent la frontière jusqu'au moment où nous n'en étions plus qu'à quatre cents mètres : alors nous la vîmes nettement, marquée d'une palissade dont les sommets des perches, peints en rouge, n'émergeaient de la neige que de un mètre à peine. Pas de gardes du côté orgota. Du côté karhaïdien il y avait des traces de skis, et, vers le sud, plusieurs silhouettes qui s'agitaient.

— La frontière est gardée de notre côté. Il faut que tu attendes la nuit, Therem.

— La police de Tibe, dit-il amèrement, le souffle coupé.

Il vira court, je le suivis, et nous redescendîmes à toute vitesse la petite élévation dont nous venions d'atteindre le sommet. Nous nous réfugiâmes dans le premier abri venu, une combe couverte d'une épaisse végétation de hemmens, dont les branches rougeâtres s'inclinaient vers le sol, tout autour de nous, sous le poids de la neige. Là nous discutâmes longuement de ce que nous pourrions faire : longer la frontière vers le nord ou vers le sud pour sortir de cette zone particulièrement troublée, tenter de se cacher dans les collines dominant Sassinoth à l'est, et même rebrousser chemin vers le Grand Nord et la solitude. Mais rien de tout cela n'était praticable. La présence d'Estraven en Karhaïde était signalée, et nous ne pouvions plus y circuler librement comme nous avions fait jusque-là. N'ayant plus ni tente, ni provisions, ni beaucoup de réserves physiques, comment parcourir la moindre distance en sécurité ? Une seule solution : piquer droit sur la frontière et la franchir d'un seul élan. Toute autre issue était bouchée.

Blottis sous des arbres dans notre creux obscur, nous nous serrions l'un contre l'autre sur la neige pour nous réchauffer. Estraven s'assoupit un moment, mais j'avais trop faim et trop froid pour dormir. Couché à côté de mon ami dans un état d'hébétude, j'essayais de me rappeler les mots du poème qu'il m'avait un jour récité *Deux font un, la vie et la mort, enlacées…* Cela me rappelait le temps où nous étions

sous la tente, sur le Glacier ; mais nous n'avions plus ni abri, ni vivres, ni repos ; chacun n'avait que la compagnie de l'autre, et cela même allait nous être retiré.

Le ciel s'embruma dans l'après-midi et la température commença à baisser. Même dans notre combe abritée il fit bientôt trop froid pour rester immobile. Il fallait remuer, et vers le coucher du soleil je fus pris de tremblements semblables à ceux qui m'avaient secoué au cours de ma traversée de l'Orgoreyn dans le camion pénitentiaire. La tombée du jour semblait s'éterniser. Le crépuscule bleuâtre se faisait nuit lorsque nous quittâmes le vallon ; nous dissimulant derrière les arbres et les buissons, nous atteignîmes le sommet de l'ondulation, d'où nous pûmes discerner la palissade marquant la frontière, quelques points sombres sur la neige blafarde. Ni lumière, ni mouvement, ni le moindre bruit. Vers le sud-ouest brillaient dans le lointain les lueurs jaunes d'une petite ville, quelque bourgade de la Commensalité d'Orgoreyn où Estraven, avec ses papiers d'identité inacceptables, pouvait tout au moins compter être hébergé pour la nuit dans la Prison Commensale ou peut-être dans la Ferme Volontaire la plus proche. Tout d'un coup – là, au dernier moment, pas plus tôt – je pris conscience de ce que m'avaient caché mon égoïsme et le silence d'Estraven, je compris où il allait et à quoi il s'exposait.

— Therem… attends…

Mais il se lance à toute vitesse, tel un grand skieur de descente. Cette fois il ne ralentit pas pour moi. Il descend une longue pente rapide, incurvée, dans les ombres qui jouent sur la neige. Je le vois me distancer pour filer droit sur les fusils des gardes-frontières. Je crois me rappeler qu'ils ont crié pour l'avertir du danger ou le sommer de s'arrêter, mais je n'en suis pas sûr. Toujours est-il qu'il ne s'arrête pas ; il continue sa descente éclair vers la palissade, et il est abattu avant de l'atteindre. Les gardes ont tiré non pas avec des armes soniques, mais avec le vieux « fusil à razzia » qui lance en rafales des fragments de métal. Ils ont tiré pour tuer. Il est mourant lorsque je le rejoins, étalé, arraché à ses skis plantés dans la neige, la poitrine défoncée. Je lui prends la tête dans mes bras, je lui parle, mais il ne me répond pas. Si, pourtant, il répond à mon amour pour lui, dans le naufrage silencieux et la confusion de son esprit prêt à sombrer, en me jetant ce cri muet, une seule fois, très clairement : *Arek !*

C'était la fin. Je le tenais dans mes bras, accroupi sur la neige, et c'est ainsi qu'il mourut. Les gardes m'avaient laissé faire. Puis ils m'obligèrent à me lever, et ils nous séparèrent : pour moi la prison, pour lui la nuit.

20
Vain pèlerinage

Dans ses notes sur notre traversée du Gobrin, Estraven se pose cette question : pourquoi son compagnon éprouve-t-il de la honte à pleurer ? J'aurais pu lui dire, même alors, que ce qui retenait mes larmes, ce n'était pas tant la honte que la peur.

Continuant mon chemin dans la vallée du Sinoth, le soir de sa mort, j'étais dans le royaume glacé où l'on a laissé la peur derrière soi. Je m'aperçus qu'on pouvait y pleurer tout son saoul, mais sans y trouver le moindre soulagement.

Je fus ramené à Sassinoth et jeté en prison pour m'être trouvé en compagnie d'un proscrit, ou tout simplement parce qu'on ne savait pas trop que faire de ma personne. Dès le début, avant même qu'on eût pu recevoir à cet égard des ordres officiels d'Erhenrang, je fus bien traité. En fait de prison, j'avais une chambre meublée dans la Tour des Élus, à Sassinoth, un feu de cheminée, la radio et cinq repas copieux par jour. Ce n'était pas confortable, mais typiquement karhaïdien : lit dur, couvertures minces, plancher nu, air glacial. D'autre part j'étais soigné par un médecin dont les mains et la voix furent pour moi une source de bien-être durable, fécond, qui valait mille fois tout le confort physique que j'avais pu trouver en Orgoreyn. Après sa visite je crois que ma porte ne fut pas refermée à clef. Je me rappelle même qu'on la laissa ouverte par la suite, à mon grand regret parce qu'elle laissait entrer du vestibule un courant d'air glacial. Mais je n'avais pas la force ou le courage de me lever pour fermer ma porte de prison.

Le médecin, un homme jeune, grave, maternel, me dit d'une voix paisible mais avec autorité :

— Vous payez six mois de surmenage et de sous-alimentation. Vous vous êtes épuisé, et il ne vous reste plus aucune réserve. Restez couché, reposez-vous. Soyez figé comme les rivières gelées dans leur lit en hiver. Restez tranquille. Attendez.

Mais dans mon sommeil j'étais toujours à l'intérieur du camion pénitentiaire avec les autres prisonniers ; nous étions tous nus, puants, grelottants, et nous nous serrions tous les uns contre les autres pour nous réchauffer, tous sauf un. Celui-là était tout seul près de la porte aux barres d'acier, seul et frigide, un caillot de sang dans la bouche. C'était le traître. Choisissant la solitude, il nous avait abandonnés, il m'avait abandonné. Je me réveillais le cœur tremblant de rage, une rage impuissante qui s'épanchait en larmes impuissantes.

Je dus être sérieusement touché, car je me rappelle certains des effets de la fièvre, et je sais que le médecin resta à mon chevet au

moins une nuit. Je m'entends encore lui dire d'un ton de lamentation funèbre :

— Il aurait pu s'arrêter. Il a vu les gardes. Il s'est jeté droit sur les fusils.

— Vous ne voulez pas insinuer qu'il s'est suicidé ? dit le jeune médecin après un long silence.

— Peut-être…

— Comment pouvez-vous dire cela d'un ami ? Quant à moi, je me refuse à le croire, s'agissant d'un homme tel que Harth rem ir Estraven.

J'avais parlé étourdiment, oubliant avec quelle sévérité ces gens-là stigmatisent le suicide. Ce n'est pas pour eux, comme pour nous, choisir une voie librement, c'est abdiquer ce libre choix, c'est se rendre coupable de la plus grande trahison. Pour un Karhaïdien qui lirait nos livres liturgiques, le grand crime de Judas ne serait pas d'avoir trahi le Christ, ce serait cette action désespérée qui ferme la voie au pardon, au rachat, à la vie : son suicide.

— Pour vous ce n'est donc pas Estraven le traître ?

— Il ne l'a jamais été pour moi. Et je suis loin d'être le seul à avoir fait fi des accusations portées contre lui.

Mais cela n'était pas fait pour soulager mon tourment, qui éclata en ce cri :

— Alors pourquoi l'avoir tué ? Pourquoi est-il mort ?

Il ne répondit rien car il n'y avait rien à répondre.

Je ne subis jamais d'interrogatoire en règle. On me demanda comment j'étais sorti de la Ferme de Pulefen et entré en Karhaïde, et quels étaient la destination et le but du message codé que j'avais lancé sur les ondes. Je dis la vérité. Ces renseignements furent aussitôt transmis au Palais Royal d'Erhenrang. Il semble qu'on ait gardé le secret sur le signal envoyé au vaisseau, mais que mon évasion d'une prison orgota, ma traversée du Gobrin en hiver et ma présence à Sassinoth furent annoncées et discutées en toute liberté. La radio ne disait rien du rôle d'Estraven et de sa mort. Et pourtant c'était connu. En Karhaïde le secret est une chose extraordinairement fluide ; il s'agit plutôt de discrétion, de conspiration du silence – on s'abstient de poser des questions, ce qui n'empêche pas de recevoir des réponses. Les bulletins d'information ne parlaient que de l'Envoyé, M. Aï, mais tout le monde savait que c'était Harth rem ir Estraven qui m'avait arraché des griffes de l'Orgoreyn et m'avait amené en Karhaïde à travers le Glacier pour infliger un démenti cinglant à cette fable colportée par les Commensaux : que j'étais mort subitement de la fièvre blanche à Mishnory pendant l'automne… Estraven avait vu assez clair lorsqu'il avait prédit les effets de mon retour ; tout au plus pourrait-on dire qu'il les avait sous-estimés. Cet homme d'un autre

monde, qui était malade, cloué au lit dans sa chambre de Sassinoth et indifférent à tout, causa en dix jours la chute de deux gouvernements.

Dire que le gouvernement orgota fut renversé, c'est dire tout simplement qu'un groupe de Commensaux prit la place d'un autre groupe de Commensaux aux postes clés des Trente-trois. Certaines ombres se raccourcirent, d'autres s'allongèrent, comme on dit en Karhaïde. Les gens du Sarf, ceux qui m'avaient expédié à Pulefen, se cramponnèrent d'abord au pouvoir malgré la situation fausse où les mettait le fait, qui n'était d'ailleurs pas sans précédent, d'avoir été pris en flagrant délit de mensonge. Mais le jour où Argaven annonça publiquement l'arrivée imminente du vaisseau stellaire en Karhaïde, alors Obsle et son parti du Libre Échange prirent possession des postes clés, c'est-à-dire du pouvoir. Je leur avais donc servi à quelque chose, finalement.

En Karhaïde la chute d'un gouvernement se manifeste généralement par la disgrâce et le remplacement du Premier ministre, à quoi s'ajoute un remaniement de la Kyorremy ; mais il existe des variantes : assassinat, abdication, insurrection, dont les exemples ne sont pas rares. Tibe ne chercha pas à s'accrocher au pouvoir. J'étais un atout précieux dans le jeu du shiftgrethor international, et, implicitement, le champion d'Estraven ; à ce double titre, je jouissais d'un prestige surpassant celui de Tibe si manifestement qu'il préféra démissionner, comme je l'appris plus tard, avant même que le gouvernement d'Erhenrang eût été informé que j'avais lancé à mon vaisseau un message radio. Alerté par Tessika, il entra aussitôt en action contre Estraven, mais attendit la nouvelle de sa mort pour démissionner, ainsi vengé de sa défaite au moment même où il la reconnaissait.

Lorsqu'Argaven fut pleinement informé de la situation, il me convoqua à Erhenrang, où ma présence était requise de toute urgence. Mes frais de voyage étaient généreusement calculés, et la ville de Sassinoth, non moins généreusement, me fit accompagner par son jeune médecin – j'étais encore loin d'être en forme. Nous fîmes le trajet en traîneau à moteur. Je n'en ai gardé que des souvenirs fragmentaires ; c'était sans précipitation et sans heurts, avec de longues haltes lorsqu'il fallait attendre que les tasse-neige aient fait leur travail, et de longues nuits passées dans des auberges. Nous ne fûmes certainement pas plus de deux ou trois jours en route, mais cela me fit l'effet d'être interminable.

Un moment du voyage qui surgit des brumes de l'oubli, c'est celui de notre entrée à Erhenrang par la Porte Nord, d'où nous nous enfonçâmes dans les hautes rues étroites de la ville enneigée et ténébreuse.

Je sentis alors mon cœur se durcir et mon esprit se clarifier. Après

avoir été comme désagrégé, disloqué, je sentais revenir mes forces malgré la fatigue de mon paisible voyage. Cette force renaissante était en partie, très certainement, celle que crée l'habitude ; je retrouvais enfin un endroit que je connaissais bien, une ville où j'avais vécu et travaillé pendant plus d'un an. J'en connaissais les rues, les tours, le Palais, avec ses cours, ses allées, et ses façades sombres. Il ne me restait qu'à me mettre ou me remettre au travail. C'est là que pour la première fois je pris clairement conscience de ceci : mon ami étant mort, je me devais de réaliser l'œuvre pour laquelle il était mort. Je devais poser la clef de voûte au sommet de l'arche.

Aux portes du Palais je reçus l'ordre de me diriger sur un des hôtels situés dans son enceinte, la Maison de la Tour Ronde. C'était un honneur que d'y être reçu, le signe d'un haut degré de shiftgrethor ; non pas tant une marque de la faveur royale, mais plutôt un hommage rendu à un personnage déjà haut placé. C'est là que résident les ambassadeurs des puissances amies. C'était bon signe. Il nous fallut passer par la Maison d'Angle Rouge, et, par le portail étroit surmonté d'une arche, je vis un serémier, maintenant dénudé, se pencher sur la surface grise de l'étang gelé, et la maison restée vide.

À la porte de la Tour Ronde je fus accueilli par un personnage en hieb blanc et chemise écarlate, avec une chaîne d'argent sur les épaules – Faxe, le Devin de la Citadelle d'Otherhord. À la vue de ce beau visage respirant la bonté, le premier visage ami que j'eusse vu depuis des jours, je sentis un grand soulagement envahir mon esprit tendu par la résolution. Lorsque Faxe me prit les mains en ce geste de bienvenue dont les Karhaïdiens se gardent d'abuser et qui faisait de moi son ami, je pus mettre dans mon salut une partie de la chaleur qui émanait du sien.

Il avait été élu membre de la Kyorremy par sa circonscription de Rer Sud au début de l'automne. Il n'est pas rare que des résidents des Citadelles du Handdara soient ainsi nommés conseillers ; mais il est rare qu'un Tisseur accepte cette fonction, et je crois que Faxe l'aurait refusée s'il n'avait pas été inquiet de la politique de Tibe et du danger qu'elle faisait courir au pays. Il avait donc échangé sa chaîne d'or de Tisseur contre la chaîne d'argent des conseillers. Et il n'avait pas été long à faire prévaloir son influence puisqu'il était depuis Thern membre de la Hes-kyorremy ou Conseil intérieur, qui sert de contrepoids au pouvoir du Premier ministre, le roi lui-même l'ayant élevé à cette dignité. Peut-être allait-il bientôt occuper la haute position dont Estraven avait été déchu il y avait de cela moins d'un an. En Karhaïde, les carrières politiques sont terriblement abruptes.

Dans la Tour Ronde, petit édifice aussi froid que prétentieux, j'eus une longue conversation avec Faxe préalablement à toute comparution ou déclaration officielle. Il me demanda en posant sur moi son regard

clair :

— Ainsi donc nous allons bientôt voir arriver sur terre un vaisseau – un vaisseau plus important que celui dans lequel vous avez atterri sur l'île de Horden il y a trois ans. C'est bien cela ?

— Oui. Plus exactement, j'ai lancé un message qui devrait normalement provoquer la venue du vaisseau.

— Quand doit-il arriver ?

Lorsque je m'aperçus que je ne savais même pas quel jour du mois nous étions, je pris conscience de la gravité de ma récente maladie. Il me fallut compter les jours en remontant jusqu'à la veille de la mort d'Estraven. Lorsque je vis que le vaisseau, s'il s'était alors trouvé à une distance minimale, serait déjà en orbite autour de Géthen en attendant un mot de moi, le choc fut encore plus fort.

— Il faut que je communique avec le vaisseau. Ils attendent des instructions. En quel endroit le roi veut-il les faire descendre ? Il faut une aire inhabitée assez vaste. Où est le plus proche émetteur ?…

Tout fut organisé avec promptitude et facilité. Alors que je m'étais heurté précédemment, dans mes rapports avec l'administration karhaïdienne, à des difficultés et des méandres sans fin, ces obstacles avaient fondu comme la glace d'une banquise dans une rivière en crue. La roue tournait.

Le lendemain je devais être reçu en audience par le roi.

Il avait fallu six mois à Estraven pour me faire obtenir une première audience, et le reste de sa vie pour la seconde.

J'étais, cette fois, trop fatigué pour être inquiet, et ce qui m'occupait l'esprit était assez important pour en exclure tout sentiment de gêne et de malaise. Je fis toute la longueur de la halle rouge sous ses bannières poussiéreuses, et m'immobilisai devant l'estrade aux trois grands feux de cheminée, éclatants et pétillants. Le roi était assis sur un tabouret sculpté auprès du foyer central, le menton sur les genoux.

— Asseyez-vous, monsieur Aï.

Je m'assis à l'autre bout de la cheminée. À la lumière des flammes le visage d'Argaven paraissait fatigué, vieilli. Il avait l'air d'une femme qui a perdu son bébé, d'un homme qui a perdu son fils.

— Ainsi donc, monsieur, votre vaisseau va bientôt atterrir.

— Il va se poser dans les marais d'Ahten suivant vos instructions, Sire. Son atterrissage est prévu pour ce soir, au début de la Troisième heure.

— Et s'ils manquent le but ? Ils ne risquent pas de tout incendier ?

— Ils seront radioguidés jusqu'au bout. Tout est au point, ils ne peuvent manquer le but.

— Et combien sont-ils, ces phénomènes ? Onze, n'est-ce pas ?

— Oui. Trop peu, Sire, pour inspirer la crainte.

La main d'Argaven se crispa, ébauchant un geste.

— Je n'ai plus peur de vous, monsieur Aï.

— J'en suis heureux.

— Vous m'avez bien servi.

— Je ne suis pas ici pour vous servir.

— Je sais, dit-il avec indifférence. Il fixait le feu en se mordillant l'intérieur de la lèvre.

— Mon émetteur ansible est aux mains du Sarf à Mishnory, du moins je le présume. Peu importe, nous disposerons de celui qui est à bord du vaisseau. Si cela vous est agréable, je porterai désormais le titre d'Envoyé Plénipotentiaire de l'Ékumen et j'aurai pleins pouvoirs pour négocier et signer un traité d'alliance avec la Karhaïde. Vous pourrez en recevoir confirmation par ansible en communiquant avec Hain et les différentes Stabilités.

— Très bien.

Je n'en dis pas davantage parce qu'il ne m'écoutait que d'une oreille distraite. De la pointe du pied, il poussa une bûche dans le feu, faisant jaillir quelques étincelles pétillantes.

— Pourquoi, diable, m'a-t-il trompé ? demanda-t-il de sa voix stridente, me regardant dans les yeux pour la première fois.

— Qui donc ? dis-je en soutenant son regard.

— Estraven.

— Il vous a empêché de vous tromper vous-même. Il m'a fait disparaître quand vous avez commencé à honorer de votre faveur une faction qui m'était hostile. Il m'a ramené à vous lorsque mon retour ne pouvait que vous persuader de recevoir la Mission de l'Ékumen et d'en recueillir tout l'honneur.

— Pourquoi ne m'a-t-il jamais rien dit du grand vaisseau ?

— Parce qu'il n'en savait rien. Je n'en ai jamais parlé à personne avant d'aller en Orgoreyn.

— Vous avez vendu la mèche à de jolis cocos, tous les deux ! Mes compliments ! Oui, il a tout fait pour décider les Orgota à recevoir votre Mission. Il avait partie liée avec leurs Libre-Échangistes – et depuis toujours. Allez-vous me dire que ce n'était pas une trahison ?

— Ce n'était pas une trahison. Il savait que, quelle que fût la nation qui la première ferait alliance avec l'Ékumen, les autres ne tarderaient pas à l'imiter. Et c'est ce qui se produira. Le Sith, le Perunter et l'Archipel suivront le mouvement, et ce sera le triomphe de l'Unité. Il aimait chèrement son pays, Sire, mais ce n'est pas lui qu'il servait, ni vous non plus. Il servait le maître que je sers moi-même.

— L'Ékumen ? dit Argaven en sursautant.

— Non, l'Homme.

Je n'étais pas sûr de dire la vérité. En tout cas c'était une facette de la vérité. Peut-être eût-il été tout aussi exact de dire que les actes d'Estraven avaient eu pour mobile un pur idéal de loyauté envers un ami dont il avait embrassé la cause, un être humain seul et unique, moi-même. Mais cela même n'eût pas été toute la vérité.

Le roi ne répondit pas. Il avait tourné de nouveau vers le feu sa face sombre, boursouflée, ravinée.

— Pourquoi avez-vous lancé un appel à votre vaisseau avant de me notifier votre retour en Karhaïde ?

— Pour vous forcer la main, Sire. Si je vous avais adressé un message, Monsieur le Premier ministre Tibe en aurait eu connaissance et il aurait très bien pu me livrer aux Orgota. Ou me faire fusiller. Comme il a fait fusiller mon ami.

Le roi ne trouva rien à dire.

— Ce qui compte, ce n'est pas tellement que j'aie la vie sauve, mais que je puisse accomplir ma tâche sur Géthen et mon devoir envers l'Ékumen. Si j'ai commencé par alerter le vaisseau, c'est pour me donner la possibilité d'accomplir cette tâche et ce devoir. C'est Estraven qui me l'a conseillé, et c'était un bon conseil.

— Eh bien, oui, il n'avait pas tort. En tout cas c'est ici qu'ils vont atterrir ; nous serons les premiers… Et, dites donc, ils sont tous comme vous, tous atteints de la même perversion, toujours en chaleur ? Dire que nous nous disputons l'honneur de recevoir de pareils phénomènes !… Dites à M. Gorchern, le Grand Chambellan, comment il convient de les recevoir pour ne pas les décevoir. Veillez à ce qu'il ne commette ni impair ni omission. Ils seront logés au Palais, faites choix vous-même de leur résidence. Je veux les honorer convenablement. Vous m'avez rendu deux grands services, monsieur Aï. Vous avez démasqué la mauvaise foi des Commensaux et vous les avez ridiculisés.

— En attendant d'en faire vos alliés, Sire.

— Je sais ! dit-il d'un ton criard. Mais la Karhaïde marche en tête… la Karhaïde est en tête !

Je fis un signe d'assentiment. Il me dit au bout d'un moment :

— Et cette traversée du Glacier, comment avez-vous trouvé ça ?

— Pas facile.

— Estraven devait être un compagnon idéal pour une pareille expédition. Il fallait être fou pour l'entreprendre, mais il avait des nerfs d'acier et un sang-froid à toute épreuve. Je regrette qu'il soit mort.

Je ne trouvai rien à répondre.

— Je donnerai audience à vos… compatriotes demain après-midi à la Deuxième heure. Avez-vous quelque chose à ajouter ?

— Sire, vous plairait-il de révoquer l'ordre d'exil prononcé contre

Estraven, afin de le réhabiliter ?

— Pas encore, monsieur. Pas de précipitation. C'est tout ?

— C'est tout.

— Vous pouvez disposer.

J'avais trahi Estraven – même moi. Je lui avais promis de ne pas faire venir le vaisseau avant que sa condamnation fût rapportée et sa mémoire réhabilitée. Pourtant je ne pouvais risquer, en insistant sur cette condition, de compromettre l'œuvre à laquelle il avait donné sa vie. Ne serait-ce pas pour lui pire que l'exil ?

Le reste de la journée fut consacré à préparer, avec l'aide du Grand Chambellan Gorchern et de divers fonctionnaires, la réception de l'équipage du vaisseau. À la Deuxième heure, nous partîmes pour les marais d'Ahten en traîneau à moteur. Située à une cinquantaine de kilomètres d'Erhenrang, l'aire d'atterrissage était en lisière d'une vaste région désolée, une immense tourbière trop marécageuse pour être habitable et cultivable ; c'était alors, à la mi-Irrem, un désert plat et gelé recouvert d'une grande épaisseur de neige. Le radiophare avait fonctionné toute la journée, et le vaisseau avait lancé des signaux de confirmation.

Sur les écrans du vaisseau, son équipage dut voir, en arrivant sur Géthen, la ligne terminatrice de sa partie lumineuse coupant toute la largeur du Grand Continent le long de la frontière, de la baie de Guthen au golfe de Charisune ; et les pics du Kargav, encore ensoleillés, devaient offrir, vus du vaisseau, l'apparence d'un chapelet d'étoiles.

Le voici ! Il descend dans une apothéose de vapeur blanche rugissante qui jaillit autour de lui tandis que ses stabilisateurs s'enfoncent dans le grand lac boueux créé par les rétrofusées. Il y a sous la tourbe un permafrost dur comme du granit, et le vaisseau s'y pose parfaitement d'aplomb. Tandis qu'il se refroidit, le lac regèle rapidement. Et sur ce lac un grand poisson délicat se dresse en équilibre sur sa queue, gris sombre argenté dans le crépuscule de Nivôse.

C'est Faxe d'Otherhord qui le premier prend la parole, à mes côtés, après cet atterrissage fracassant, éblouissant.

— Je suis heureux dit-il, d'avoir vécu jusqu'à ce jour.

Ainsi avait parlé Estraven à la vue du Glacier, à la vue de la mort ; ainsi aurait-il parlé ce soir. Pour échapper au remords qui me ronge, je me dirige vers le vaisseau, marchant dans la neige. Il est déjà givré sous l'effet de son système refroidisseur, et à mon approche le haut sabord s'ouvre en coulissant et l'échelle de sortie est éjectée, s'inclinant jusqu'au sol glacé en une courbe gracieuse. La première à paraître est Lang Heo Hew ; naturellement elle n'a pas changé, elle est exactement telle que je l'ai vue trois ans plus tôt – trois années de ma

vie mais quelques semaines de la sienne. Elle me regarde, puis regarde Faxe et sa suite, s'arrête au pied de la rampe et dit solennellement en karhaïdien :

— Je viens en amie.

À ses yeux nous sommes tous des êtres d'un autre monde. Je laisse à Faxe le privilège de la saluer le premier. Il me désigne à son attention et elle s'avance pour me serrer la main droite comme on fait chez moi, en me regardant dans les yeux.

— Oh ! Genly, dit-elle, je ne vous avais pas reconnu.

Étrange, cette voix de femme, comme je n'en ai pas entendu depuis si longtemps. Sur mes conseils les autres débarquent du vaisseau ; le moindre signe de méfiance, au point où en sont les choses, risquerait d'humilier la délégation karhaïdienne et de porter atteinte à son shiftgrethor. Ils sortent tous et saluent les Karhaïdiens avec de grands raffinements de politesse. Mais comme ils me paraissent étranges, ces hommes et ces femmes que je connais pourtant si bien ! Leurs voix me semblent curieuses, trop graves ou trop aiguës. Ce sont comme de grands animaux bizarres de deux espèces différentes, des primates aux yeux pétillants d'intelligence, tous en rut, en kemma… Ils me serrent la main, m'embrassent, ne me lâchent plus…

Je parvins à rester maître de moi-même et à communiquer à Heo Hew et à Tulier, pendant notre retour en traîneau à Erhenrang, les renseignements les plus urgents sur la situation dans laquelle ils allaient se trouver. Mais une fois arrivé au Palais je dus me retirer aussitôt dans mes appartements.

Je reçus la visite du médecin de Sassinoth. Sa voix douce et son visage, ce visage jeune, sérieux, qui n'était ni masculin ni féminin, mais simplement humain, furent pour moi un grand réconfort, une réalité familière, exactement ce qu'il me fallait. Il m'ordonna de garder le lit et me fit prendre un tranquillisant bénin.

— J'ai vu les autres Envoyés, dit-il. Quel miracle, ces hommes venus des étoiles ! Dire que c'est arrivé de mon vivant !

Cet émerveillement, cette curiosité intrépide, c'est un trait admirable de l'âme karhaïdienne – de l'âme humaine. J'étais incapable de partager ce sentiment avec lui, mais je n'aurais pas eu la cruauté de m'en désolidariser. Si ma réponse manqua de sincérité, elle fut d'une vérité absolue :

— Et c'est aussi pour eux une chose merveilleuse que d'arriver sur un monde nouveau, de connaître une humanité nouvelle.

À la fin du printemps, dans les derniers jours de Tuwa, lorsque le dégel ne fut plus assez fort pour interdire toute circulation, je pris quelques semaines de vacances et, quittant ma petite ambassade d'Erhenrang, pris la route en direction de l'est. Mes collègues étaient

maintenant disséminés sur toute la planète. Comme nous avions reçu l'autorisation d'utiliser nos aérocars, Heo Hew et trois de ses compagnons avaient pris un de ces appareils pour se rendre au Sith et sur l'Archipel, nations de l'hémisphère Sud que j'avais entièrement négligées. D'autres encore étaient en Orgoreyn et deux Envoyés avaient, sans enthousiasme, gagné le Perunter, ce pays où le dégel ne commence pas avant Tuwa, après quoi tout se remet à geler, dit-on, une semaine plus tard. Tulier et K'sta étaient à Erhenrang, où ils faisaient du bon travail ; ils étaient parfaitement capables de faire face à toute situation nouvelle. Dans l'immédiat, rien à signaler. Après tout, si un vaisseau partait, sur le champ, de la planète la plus proche de Nivôse parmi ses nouvelles alliées, il ne pourrait arriver avant dix-sept ans. C'est ici un monde à la limite des mondes connus. Plus loin, vers la branche sud de la constellation d'Orion, on n'a découvert aucun monde habité par des hommes. Et quel long voyage pour aller de Nivôse aux planètes mères de notre race : cinquante ans pour Hain-Davenant, toute une vie pour la Terre ! Ainsi rien ne pressait.

Je franchis cette fois le Kargav par des cols de faible altitude, car je pris la corniche sinueuse qui domine la côte de la mer du sud. Je rendis visite au premier village où j'avais séjourné, là où trois ans plus tôt des pêcheurs m'avaient amené de l'île de Horden ; et de nouveau les gens de ce Foyer me reçurent sans exprimer la moindre surprise. Je passai toute une semaine dans le grand port de Thather, à l'embouchure de l'Ench, puis, aux premiers jours de l'été, partis à pied pour le Pays de Kerm.

Je m'enfonçai vers l'est et le sud dans cette région âpre et accidentée, pleine de rochers à pic, de vertes collines, de grandes rivières et de maisons isolées, et j'atteignis le lac Pied-de-glace. Dirigeant mon regard de la rive du lac vers les collines s'élevant au sud, je vis un éclairage que je connaissais bien : ce reflet des glaces, cette coloration blanchâtre du ciel, venus de loin et de haut, de là où rayonne une clarté éblouissante. Le Glacier était là.

Estre est très ancien. Son Foyer et ses dépendances sont uniformément bâtis de la pierre grise extraite du versant escarpé où ce village s'accroche, d'une froideur triste dans le mugissement du vent.

Je frappai à la porte du Foyer, et l'on m'ouvrit.

— Je sollicite l'hospitalité du Domaine, dis-je. J'étais un ami de Therem.

J'avais devant moi un jeune homme svelte, à la mine grave, qui pouvait avoir dix-neuf ou vingt ans. Il accueillit mes paroles en silence, et en silence me fit entrer dans le Foyer. Il me montra où je pouvais me laver et me changer, puis me conduisit dans la grande cuisine ; une fois bien propre, bien habillé et bien nourri, l'étranger que j'étais fut abandonné à lui-même dans une chambre à meurtrières

profondes donnant sur le lac gris et sur la grise forêt de thoriers qui s'étend entre Estre et Stok. C'était une maison triste, triste comme ce pays, lugubre comme la plainte du vent. Un feu ronflait dans le profond foyer ; comme toujours il réchauffait l'œil et l'esprit plus que la chair, car le sol et les murs de pierre, le vent soufflant de la montagne et du Glacier absorbaient presque toute la chaleur des flammes. Mais j'étais devenu moins sensible au froid que lors de mes deux premières années sur Nivôse. Je commençais à être endurci.

Au bout d'une heure environ, le jeune homme (son visage et son corps avaient une mobilité, une vivacité, une délicatesse toutes féminines, mais jamais une fille n'aurait pu garder ce silence inflexible) vint me dire que le Seigneur d'Estre me recevrait si je voulais bien le suivre. Nous descendîmes l'escalier, enfilâmes de longs corridors où se disputait une sorte de partie de cache-cache. Des enfants passaient à toute vitesse, se précipitaient autour de nous, les petits poussant des cris aigus dans leur surexcitation, les grands se glissant comme des ombres d'une porte à l'autre, la main sur la bouche pour réprimer un fou rire. Un gros petit bonhomme de cinq ou six ans se jeta dans mes jambes, plongea et saisit la main du jeune homme qui m'accompagnait comme pour se protéger contre moi.

— Sorve, cria-t-il d'une voix perçante sans cesser de me dévisager en écarquillant les yeux, Sorve, je vais me cacher dans la brasserie.

Et il partit comme un trait, ou plutôt comme un caillou rond. Imperturbable, Sorve continua à me piloter jusqu'à l'Arrière-foyer du Seigneur d'Estre.

Esvans Harth rem ir Estraven était un vieillard de plus de soixante-dix ans, atteint d'arthrite de la hanche. Il était assis bien droit sur un fauteuil roulant près du feu. Il avait un visage large, usé et comme émoussé par l'âge, tel un roc dans un torrent – visage calme, d'un calme terrible.

— Vous êtes l'Envoyé, Genry Aï ?

— Oui, monsieur.

Nous nous regardâmes. Therem avait été son fils, né de sa chair. Therem était le cadet ; Arek était l'aîné, et c'est lui dont Estraven avait entendu la voix lorsque j'avais commencé à communiquer avec lui par télépathie ; tous deux étaient morts. Je ne retrouvais rien de mon ami dans ce vieux visage usé, calme et dur dont les yeux me fixaient ; rien que l'inexorable certitude de la mort de Therem.

Vain pèlerinage ! J'étais venu à Estre dans l'espoir d'y trouver une consolation, mais cette consolation m'était refusée. Qu'aurais-je pu gagner à voir les lieux où mon ami avait passé son enfance ? Cela ne pouvait ni combler un vide ni apaiser mes remords, vide et remords irrémédiables. Pourtant ma visite avait un autre but, que rien ne m'empêchait de remplir.

— J'étais avec votre fils dans les derniers mois de sa vie et au moment de sa mort. Je vous apporte le journal qu'il tenait. Et si vous voulez en savoir davantage sur cette époque…

Le visage du vieillard resta parfaitement inexpressif ; son flegme était inaltérable. Mais le jeune homme, d'un mouvement soudain, surgit de l'ombre et, se tenant dans un jour pâle et incertain entre le feu et la fenêtre, dit d'une voix rude :

— À Erhenrang on l'appelle toujours Estraven le traître.

Le patriarche regarda le jeune homme puis se tourna vers moi pour me présenter le garçon.

— Sorve Harth, dit-il, l'héritier du Domaine, fils de mes fils.

Je savais parfaitement que l'inceste ne fait ici l'objet d'aucun interdit. Mais par un réflexe de Terrien, je fus surpris par cette révélation et surpris de voir flamboyer la fougue de mon ami en ce jeune provincial austère et farouche, si bien que j'en demeurai interdit. Et c'est d'une voix mal assurée que je repris la parole :

— Le roi va se rétracter. Therem n'était pas un traître. Qu'importe si des imbéciles lui donnent ce nom ?

Le patriarche fit un signe de tête lent et calme.

— Cela importe, dit-il.

— Vous avez traversé ensemble le glacier de Gobrin, vous et lui ? demanda Sorve.

— C'est exact.

— J'aimerais en entendre le récit, monsieur l'Envoyé, dit le vieil Estraven avec le plus grand flegme.

Mais le garçon, ce fils de Therem, dit en balbutiant :

— Dites-nous, s'il vous plaît, comment il est mort… Et voudrez-vous nous parler des autres mondes parmi les étoiles… des autres espèces humaines, de leur vie ?

Le calendrier géthénien

L'année. – La révolution sidérale de Géthen est de 8 401 heures terriennes, soit les 96 centièmes de celle de la Terre. Son temps de rotation est de 23,08 heures terriennes ; l'année géthénienne contient 364 jours.

En Karhaïde et en Orgoreyn, les années ne sont pas comptées à partir d'une année de base jusqu'au présent ; l'année de base est l'année en cours. À chaque Nouvel An (Getheny Thern), l'année écoulée devient l'année « moins-une » et chaque date du passé est augmentée d'une unité ; il en va de même de l'avenir ; l'année prochaine est dite « plus-une » en attendant de devenir à son tour l'An I.

C'est un système incommode pour tenir la chronologie des faits et, afin de pallier cet inconvénient, on a recours à divers expédients. Par exemple on situe les années par rapport à certains événements bien connus, règnes de souverains ou hobereaux, dynasties, etc. Les Yomeshta comptent en cycles de 144 ans à partir de la Naissance de Meshe (qui date de 2 202 ans) et célèbrent des fêtes rituelles tous les douze ans ; mais c'est un calendrier strictement religieux, qui n'est pas légalement reconnu même par le gouvernement d'Orgoreyn, pour qui le culte Yomesh est religion d'État.

Le mois. – La période de révolution de la lune de Géthen est de 26 jours géthéniens ; la durée de sa rotation étant exactement égale à celle de sa révolution, elle présente toujours la même face à la planète mère. Il y a 14 mois dans l'année et, comme les calendriers solaire et lunaire sont en si étroite concordance que les décalages qui se produisent ne nécessitent des corrections que tous les 200 ans environ, les jours du mois sont invariables comme le sont aussi les phases de la lune. Voici les noms de mois en karhaïdien :

Hiver :
1. Thern
2. Thanern
3. Nimmer
4. Anner

Printemps :
5. Irrem
6. Moth
7. Tuwa

Été :
8. Osme
9. Ockre
10. Kus
11. Hakanna

Automne :
12. Gor
13. Susmy
14. Grende

Le mois de 26 jours est divisé en deux *treizaines*.

Le jour. – Le jour (23,08 HT.) est divisé en 10 heures (voir plus bas) ; le mois comptant un nombre invariable de jours, ceux-ci sont désignés par leurs noms, comme nos jours de la semaine, et non en quantièmes. Certains noms de jours ont rapport aux phases de la lune (Getheny = *obscurité*, Arhad = *premier croissant*, etc. ; le préfixe *od* utilisé pour les jours de la deuxième treizaine est privatif, ainsi Odgetheny pourrait se traduire par *non-obscurité*). Voici les noms des jours du mois en karhaïdien :

1. Getheny — 15. Odsordny
2. Sordny — 14. Odgetheny
3. Eps — 16. Odeps
4. Arhad — 17. Odarhad
5. Netherhad — 18. Onnetherhad
6. Streth — 19. Odstreth
7. Berny — 20. Obberny
8. Orny — 21. Odorny
9. Harhahad — 22. Odharhahad
10. Guyray — 23. Odguyrny
11. Yrny — 24. Odyrny
12. Posthe — 25. Opposthe
13. Tormenbod — 26. Ottormenbod

L'heure. – Dans toutes les civilisations géthéniennes, le jour est divisé en dix heures d'horloge dont voici, *grosso modo*, les équivalents en heures terriennes (*Nota :* le tableau ci-dessous ne vise qu'à donner une idée approximative de ce que représente une « heure » géthénienne, et non une conversion exacte en heures terriennes, conversion qui serait compliquée par le fait que le jour géthénien contient 23,08 heures terriennes) :

Première heure : 12 h à 14 h 30
Deuxième heure : 14 h 30 à 17 h
Troisième heure : 17 h à 19 h
Quatrième heure : 19 h à 21 h 30
Cinquième heure : 21 h 30 à 24 h
Sixième heure : 0 h à 2 h 30
Septième heure : 2 h 30 à 5 h
Huitième heure : 5 h à 7 h
Neuvième heure : 7 h à 9 h 30
Dixième heure : 9 h 30 à 12 h